DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION

aa

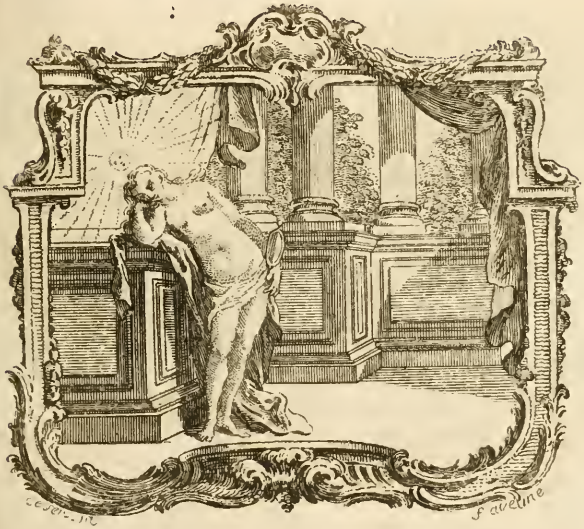
Jules Remy

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/voyagesetavantur00tyss

Portrait du Philosophe Jacques Massé. Tiré de la Biblioteque de Mylord Bulinbroke.

VOYAGES
ET
AVANTURES
DE
JAQUES MASSÉ.



A BORDEAUX,
Chez JAQUES L'AVEUGLE.

M. DCC. X.

Treasure Room

Tr. R.
848.49
T994V

LETTRE
DE
L'EDITEUR,
A M***.

MONSIEUR,

Voici le Voyage dont on vous a parlé, & que vous avez ſouhaité de voir. Il m'eſt tombé entre les mains par une eſpece de hazard que je vous raconterai une autre fois; mais dès que je l'eus commencé, je ne pûs le quitter qu'après l'avoir lû d'un bout à l'autre. J'y ai trouvé tant de choſes agréables & intéreſſantes, & tant de choſes inſtructives ſur pluſieurs matieres de Philoſophie, que j'ai été très-ſatisfait de cette lecture. Pluſieurs de mes amis, gens d'eſprit & de ſavoir, ne l'ont pas été moins que moi; ainſi je m'aſſure, MONSIEUR, que vous le lirez avec le même plaiſir.

Je vous avoue qu'à la premiere lecture, je ſoupçonnois que l'Auteur s'étoit ſervi du privilege des Voyageurs, en mêlant à ſa Relation un peu de Romaneſque: mais après une ſeconde lecture, & un examen plus particulier, je n'y ai rien trouvé que de fort naturel & de très-vraiſemblable. Et cet air de candeur & de bonté qu'on trouve par tout dans ce bon

237139

Vieillard qui en eſt l'Auteur, a achevé de me convaincre.

Il y a des endroits dans certaines converſations ſur des matieres de Religion, qui m'ont paru d'abord un peu forts : mais les ayant examinez de plus près, & voyant que l'Auteur, qui a toujours tenu ferme pour ſa Religion, en a fait voir preſque toujours la foibleſſe ou la fauſſeté, j'ai crû qu'il n'y auroit rien qui pût ébranler un homme bien inſtruit dans la Foi Chrétienne, qui eſt, Dieu merci, aſſez bien fondée pour ne rien craindre des attaques des libertins ou des infideles. Ainſi nous n'avons pas beſoin d'employer d'indignes artifices pour cacher la force des raiſonnemens qu'on fait contre nous, comme ſi nous avions une mauvaiſe cauſe à défendre.

Je ſuis, &c.

TABLE
DES CHAPITRES.

I. *CHap. Où il eſt traité des études, de la Profeſſion, & de l'embarquement de l'Auteur; & du premier naufrage qu'il fit ſur les Côtes d'Eſpagne.* page 1

II. *Du ſéjour de l'Auteur à Lisbonne*, &c. 22

III. *Du ſecond Voyage de l'Auteur, & de ſon naufrage ſur une Côte inconnue.* 54

IV. *L'Auteur quitte le reſte de la troupe, avec deux camarades ſeulement, & pénétre avec eux dans ces Pays inconnus. Les obſtacles qu'il rencontra dans ſa route.* 64

V. *Suite des avantures de l'Auteur & de ſes camarades, juſqu'à leur entrée dans un Pays habité.* 82

VI. *De la découverte d'un très-beau Pays, de ſes habitans, de leur Langage, Mœurs, Coutûmes*, &c. *& de l'eſtime où notre Auteur & ſon camarade y étoient.* 115

VII. *Converſation curieuſe de l'Auteur avec le Juge & le Prêtre de ſon Village, au ſujet de la Religion*, &c. 160

VIII. *L'Auteur eſt mené à la Cour du Roi. Il décrit l'origine de ce Monarque, fait la deſcription du Palais Royal, du Temple*, &c. 197

IX. *Qui contient pluſieurs converſations très-curieuſes, entre le Roi & notre Auteur.* 216

X. *Où l'on voit les cérémonies qui ſe pratiquent aux Naiſſances & aux Enterremens en ces Pays; la maniere d'adminiſtrer la juſtice, & pluſieurs autres choſes remarquables.* 242

XI.

237139

XI. *Suite des avantures de l'Auteur & de son camarade, jusqu'à leur départ de la Cour.* 274

XII. *L'Auteur quitte ce beau Pays. Les moyens dont il se servit pour en sortir : il retrouve au bord de la Mer une partie de l'Equipage avec lequel il avoit échoué sur les Côtes de ce continent.* 324

XIII. *Contenant ce qui étoit arrivé au reste de l'Equipage pendant l'absence de l'Auteur ; & la suite de leurs avantures jusqu'à leur départ de ce Pays.* 356

XIV. *Comment l'Auteur passe des Terres Australes à Goa, où il fut mis à l'Inquisition : Histoire d'un Chinois qu'il rencontra dans cette prison, & de quelle maniere ils en sortirent.* 399

XV. *Du départ de l'Auteur pour Lisbonne ; comment il fut pris & mené en esclavage ; & ce qui lui arriva pendant qu'il fut esclave.* 442

XVI. *Contenant les avantures de Pierre Heudde, dont il est parlé dans le deuxieme Chapitre. Et de l'arrivée de l'Auteur à Londres, &c.* 484

VOYA-

LES VOYAGES ET AVANTURES DE JAQUES MASSÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Où il eſt traité des Etudes, de la Profeſſion & de l'embarquement de l'Auteur; & du premier naufrage qu'il fit ſur les Côtes d'Eſpagne.

LA vie de l'homme a des bornes ſi étroites, & le nombre des années qu'il peut employer à cultiver les Sciences, ou à perfectionner

les Arts, eſt ſi-tôt écoulé, qu'il ne faut pas s'étonner ſi les progrès qu'il y fait ſe terminent à ſi peu de choſe. La briéveté de la vie n'eſt pas pourtant le ſeul obſtacle qui s'opoſe au deſir que nous avons naturellement de tout ſçavoir; la privation des biens du monde en eſt un autre, qui n'eſt guére moins conſiderable. Il s'en faloit bien que j'euſſe achevé mes études, lorſque l'expérience m'aprit cette vérité.

L'inclination que j'avois euë dès le berceau, pour les belles Lettres, pour les Antiquitez, & pour les choſes rares & étrangéres, que je voyois aporter des parties éloignées de la terre, fit réſoudre mon Pere de me mettre de bonne heure au Collége. La facilité avec laquelle j'aprenois mes leçons, étoit extraordinaire, ma diligence & ma mémoire me procuroient le prix dans toutes les Claſſes. Les louanges que mes Maîtres me donnoient, joint à l'affection que mes Parens me faiſoient paroître, redoubloient mon émulation: je ne me donnois aucun relâche, & j'avois ſi-bien employé mon tems, qu'à l'âge de dix-huit

huit ans j'entendois très-bien le Grec & le Latin; j'avois fait ma Philoſophie, & j'étois déja fort avancé dans les Mathématiques, lors que mon Pere, David Maſſé, qui étoit Capitaine de Navire, eut le malheur de ſauter avec ſon Vaiſſeau, par l'imprudence d'un Matelot, qui mit innocemment le feu aux Poudres.

Ce coup fatal arriva à nôtre Famille en 1639., le même jour que notre Armée fut battuë par les Eſpagnols devant Thionville, ce qui ſembloit être arrivé exprès pour m'en faire mieux reſſouvenir. Et comme le bon homme alloit à la Traite au Sénégal, & que la plûpart de l'équipage étoit pour ſon compte, ma Mere ſe trouva tout d'un coup Veuve avec cinq enfans, & preſque entiérement deſtituée des biens du monde. Cette diſgrace ne l'épouventa pourtant point: auſſi-tôt qu'elle en eût reçû la nouvelle, elle nous envoya quérir, & nous dit d'un air mâle: Enfans, il vient de vous arriver le plus grand des malheurs auſquels les hommes ſont ſujets; un même inſtant vous prive, en la perſonne de mon cher Mari, & de

tous vos biens, & de votre Pere : mais ne vous alarmez point pour cela, la Providence à des voyes miraculeuſes pour ſubvenir à ſes créatures. Aprenez par cette fatalité, pourſuivit-elle, à ne vous plus apuyer ſur le bras de la chair ; le bon Dieu ne vous abandonnera point. Puiſque les moyens qui me reſtent ne ſuffiſent pas pour vous élever, comme nous l'avions projetté, voyez pour quelle profeſſion vous avez le plus de penchant. Pour vous, Jaques, me dit-elle, je ſerois d'avis que vous embraſſaſſiez le parti de la Chirurgie. Il ſemble que l'exemple de votre Pere vous porte à aimer les Voyages, cet Art favoriſera votre deſſein. Elle propoſa de même aux plus grands ce qu'ils devoient entreprendre : chacun y conſentit avec larmes, & s'y apliqua avec ſuccès.

Ma Mere qui étoit de Hédin, où elle avoit encore des Parens, quitta Abbeville, & s'y alla établir. Je fus ravi d'y voir, contre mon attente, que bien des gens s'intéreſſoient dans ſon malheur ; un des ſes Freres la déchargea d'un enfant, un Compere en prit un autre, & on lui promit de

vingt

vingt endroits, qu'on ne permettroit jamais qu'elle eût besoin de rien. Il y en avoit même qui vouloient que je changeasse de sentiment, & que je poursuivisse mes études, afin d'être plus à portée, & mieux en état d'aider, avec le tems, à élever des innocens, qui étoient hors d'état de rien faire: mais la résolution en étoit prise, & mon inclination n'étoit point à me fixer-là.

Je pris congé de la Famille & de nos meilleures Connoissances, qui me virent partir avec regret, & pris la route de Paris, où j'arrivai peu de jours après. La grandeur, la magnificence & la diversité, joint au concours tumultueux d'une multitude innombrable de toute sorte de personnes, que je remarquai dans ce beau lieu, m'étourdirent à mon abord. Tous les objets qui se présentoient à mes yeux, me paroissoient nouveaux; on eut dit que je ne faisois que de naître: & Mr Rousseau, Maître Chirurgien; chez qui j'avois été recommandé, fut assez occupé, pendant douze ou quinze jours, a répondre continuellement aux interrogations que

je lui faisois, pour contenter ma curiosité. Il me fit aussi la grace de me mener à Marli, à Fontaine-bleau, à St. Denis, à Saint-Germain, au Louvre, aux Thuilleries, & plusieurs autres lieux, qui font l'admiration des étrangers. La rareté met l'enchére, là où l'abondance diminuë le prix: je m'accoûtumai enfin à regarder toutes ces beautez avec une espéce d'indifférence, & de l'indifférence je passai insensiblement au dégoût; de sorte qu'abandonnant toutes ces curiositez aux personnes oisives, je commençai à m'apliquer avec soin à l'Art auquel je m'étois destiné. Monsieur Rousseau avoit beaucoup de pratique, & encore plus d'expérience: les fréquentes cures qu'il faisoit me donnoient tous les jours de nouvelles lumiéres.

Avec tout cela je ne laissois pas de m'éxercer quelques heures du jour aux Langues & aux Sciences, qui avoient fait toute mon occupation auparavant. Je fus d'autant plus excité à cela, que la Philosophie & les Mathématiques sembloient être devenuës à la mode: tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens s'y apliquoient, de quel

quelqu'âge & condition qu'ils fuſſent Il parut même un Traité des Sections coniques, que l'on attribuoit au fils de Mr. Paſcal, Intendant de Juſtice à Roüen, qui donna de l'étonnement à bien des Savans. Je fus curieux de le parcourir, mais j'y trouvai des choſes qui me ſembloient être au-deſſus de la portée d'un garçon de ſeize ans, puiſqu'en des endroits il ſurpaſſoit Apollonius. Bien des gens ſe trouvérent de mon opinion, ſur tout lors qu'ils vinrent à conſidérer, que le Pere de ce prétendu jeune Auteur, étoit lui-même conſommé dans cette Science, de maniére que la plûpart conclut, que celui-ci étant d'ailleurs établi, en vouloit faire honneur à l'autre, pour lui donner par-là entrée au monde. Quoi qu'il en ſoit pourtant, il eſt ſûr que Mr. Paſcal le jeune avoit l'imagination vive, beaucoup de pénétration, & pas moins de jugement, comme cela a paru dans la ſuite. Mr. Morin, auquel je pris la liberté de m'adreſſer, & qui me reçut de la maniére du monde la plus honnête, me procura auſſi la connoiſſance de Mr. Des Argues, de Mr. Midorge, & de

plusieurs autres Mathématiciens, qui m'épargnérent bien du travail par les beaux Manuscrits qu'ils me communiquérent, & les métodes claires & abregées dont ils voulurent bien me faire part. Par le moyen de ces doctes Personnages, j'eus de même entrée chez le Révérend Pere Mersenne. Cet habile homme me fut d'un grand secours pour l'intelligence de plusieurs questions de Phisique & de Métaphisique. Comme il avoit de grandes liaisons avec Mr. Descartes, qui étoit alors en Hollande, je ne lui proposois rien de difficile qu'il ne me l'éclaircit tôt ou tard. Ce fut lui qui me mit le premier en main les six Méditations de ce célébre Philosophe. Le desir d'aprendre à démontrer l'éxistence d'un Dieu, l'immatérialité de l'ame & sa réelle distinction d'avec le corps, me les fit lire avec toute l'attention dont j'étois capable; mais j'avouë franchement que je n'en fus point satisfait. Sa méthode pour bien conduire la Raison, & chercher la vérité dans les Sciences, sa Dioptrique, ses Météores, son Monde, & généralement tout ce que j'avois vû de lui,

me

me charmoit; mais pour ſa Métaphiſique, je le dis encore une fois, rien ne m'en revenoit que la ſubtilité des raiſonnemens. Ce qui me fit conclure, que nous ne devons rien entreprendre au-deſſus de la portée de notre petit eſprit, ne nous entretenir que des corps, nous borner à en expliquer la nature, la figure, le nombre, les propriétez, les changemens cauſez par le mouvement, & ce que l'on y peut remarquer de plus pour notre uſage, pour le bien de la Société, & pour l'intelligence & l'avancement des connoiſſances humaines, ſans nous mêler de vouloir rendre manifeſtes, & pour ainſi dire viſibles, des ſujets qui de leur nature ſont cachez, & qui doivent vrai-ſemblablement être à jamais les objets de notre foi, & de notre admiration. Il parut bien-tôt après que je n'étois pas ſeul de ce ſentiment-là. Un Auteur inconnu fit publier à la Haye, un Livre anonime, où il prétendoit ruïner la Philoſophie de Mr. Deſcartes. En même-tems, le Pere Bourdin l'attaqua par des Théſes publiques. Enſuite parurent les objections de Mrs. Hobbes, Gaſſen

di, Arnaud & autres, au ſujet de ſa Métaphiſique. Comme je m'intéreſſois pour cet Auteur, j'étois curieux de voir tout ce que je pouvois de ſes diſputes ; cela me prenoit beaucoup de tems. Mon Maître m'en faiſoit ſouvent des reproches ; il prétendoit que je négligeois le principal pour m'attacher à des choſes qui ne me pouvoient pas être de grande utilité ; & dont pluſieurs n'étoient pas de l'aprobation de tout le monde ; Il en vint même juſqu'à me reprocher un jour, que je prenois le grand chemin de l'athéïſme, en ce que j'avois déja embraſſé une opinion qui venoit nouvellement d'être condamnée par le Tribunal de l'Inquiſition, en la perſonne de Galilée, qu'on avoit confiné dans les priſons du Saint-Office, après avoit fait brûler par la main du Boureau ſon Traité du Mouvement circulaire de la Terre, ſuivant les principes de Corpenic. Et afin que ces reproches ne me rebutaſſent point entiérement, on avoit ſoin de les aſſaiſonner de loüanges ſur les talens conſidérables que j'avois pour la Chirurgie, & les connoiſſances que j'y avois aqui-

aquiſes, nonobſtant le tems que je donnois à d'autres occupations.

Enfin, voyant que cela étoit incapable de me donner de l'averſion pour ces belles Sciences, il forma le deſſein de m'embarquer dans le mariage. Il avoit une niéce fort jolie, & qui, après la mort de ſa mere, devoit avoir conſidérablement de bien, dont il ne ceſſoit de m'entretenir; il me faiſoit ſouvent entendre qu'il ne ſeroit pas fâché que je l'euſſe pour femme, & que ſe faiſant vieux, il ſeroit bien capable de me remettre entiérement ſa Boutique qui étoit bien achalandée: mais ce n'étoit pas-là où je butois. S'apercevant de mon indifférence, il devint auſſi beaucoup plus froid à mon égard qu'il ne l'avoit été auparavant; juſques-là qu'il commençoit à me négliger, & à me cacher des choſes que je ne pouvois bien aprendre que de lui-même: de ſorte qu'après mes deux années d'aprentiſſage, je paſſai à Dieppe, où je reſtai encore un an tout entier chez Mr. la Croix, qui étoit ſans contredit, auſſi un très-habile Maître.

Je ne m'amuſerai point ici à reciter

les petites Avantures que j'eus dans l'une & dans l'autre de ces Villes : je ne les trouve pas assez considérables pour cela ; mais je ne sçaurois passer sous silence, que dans ces entrefaites, il arriva dans ce lieu maritime, un homme que le vulgaire apelloit le Juif errant. Mon Maître, qui étoit curieux & assez commode, après lui avoir parlé plusieurs fois par occasion, l'invita à dîner un jour chez lui, pour avoir la commodité de l'entendre causer pendant quelques heures. La premiere chose qu'il nous dit, fut, qu'il étoit contemporain de Jesus-Christ, lequel il avoit vû crucifier de ses propres yeux. Je m'apelle, ajoûta-t-il, Michob, autrefois domestique de Ponce Pilate. Ce Juge Romain ayant prononcé Sentence contre Jesus, je m'aprochai de ce prétendu criminel, poursuivit-il, & lui dis : Que fais-tu ici plus long tems ? N'as-tu pas entendu ta condamnation : sors, pourquoi tardes-tu ? Surquoi ce saint homme me répondit : Je m'en vai, mais tu demeureras jusques à ce que je revienne. Il y a, disoit-il, plus de seize cens ans de cela, j'es-

pere

pere que ce ſera la plus grande partie du tems que je dois errer ſur la terre. La plûpart des gens cherchent à vivre, il y en a peu qui ne vouluſſent ajouter un ſiécle au terme qu'ils ont déja paſſé, ſi cela étoit en leur puiſſance, mais pour moi, je ſouhaiterois de tout mon cœur que je fuſſe mort il y a mille ans. Comme le drôle parloit toutes ſortes de Langues, qu'il avoit par conſéquent la mémoire heureuſe, & qu'il n'avoit fait que voyager, c'étoit un plaiſir de lui entendre débiter mille choſes, comme des vérités claires & évidentes, que des ſiécles reculez ne nous avoient permis d'enviſager que confuſément, & d'une maniere fort incertaine. Il n'y a point de coin au monde où il n'aſſurât qu'il avoit été. Il nous nomma pluſieurs Royaumes & Républiques aux environs des deux Poles, dont nous n'avions jamais oüi parler, & qui doivent, ſelon lui, être bientôt découverts. Toutes les Cours du monde lui étoient connuës. Il n'ignoroit pas la moindre circonſtance des Révolutions les plus remarquables auſquelles les Empire avoient été ſujets

de-

depuis qu'il étoit au monde. Enfin, les incidens les plus reculez lui paroiſſoient auſſi récens que s'ils ne venoient que d'arriver. Mais l'endroit ou nous devinmes tout oreilles pour l'entendre, fut lorſqu'il ſe mit à nous entretenir des Saints qui reſſuſciterent à la crucifixion de Jeſus-Chriſt. Tout Jéruſalem, diſoit-il, étoit en alarme, lors que le bruit s'épandit, que ceux qui étoient aux cimetiéres avoient vû la terre mouvoir en pluſieurs endroits, les ſépulcres s'ouvrir, ſans que perſonne y mit la main, & des corps nuds paroître, & faire mille mouvemens différens. La peur, continua-t'il, que ce ſpectacle ſi peu attendu cauſa, donna la fiévre, & même la mort à pluſieurs des aſſiſtans. Les plus hardis en voulurent pourtant voir la fin, & ils furent merveilleuſement ſurpris lors que, quelque tems après, ils virent des créatures humaines ſortir tout à fait de leurs tombeaux, & s'enfuir avec beaucoup d'empreſſement au travers de la multitude, qui leur ouvroit le paſſage, en ſe laiſſant tomber par terre, comme ſi chacun d'eux eut dû

aller

aller occuper leur place. Perſonne ne put voir, ajoutoit Michob, quelque attentif qu'il fut, de quel ſexe ces reſſuſcitez étoient : ils paroiſſoient tous d'une même grandeur, d'un même âge, d'un même embonpoint, & ne portoient aucune marque qui les diſtinguât l'un de l'autre. Ils n'avoient pas un poil ſur tout le corps : leur ventre étoit plat, & ſembloit comme attaché aux reins ; pluſieurs tenoient la bouche ouverte, mais on n'y appercevoit point de dents : & leur doigts ronds & unis ſembloient être entiérement dénuez d'ongles. Ce qui lui faiſoit conclure que toutes les parties excrémentales, & celles qui nous ſervent à broyer, à recevoir & à diſſoudre les alimens, pendant que nous ſommes ſujets à la mort, ne nous accompagneront point dans l'autre monde, où ils ne nous ſeroient en effet d'aucune utilité. Enfin, à l'entendre dire, on n'avoit jamais ſû poſitivement ce que ces perſonnes-là étoient devenuës : le bruit courut pourtant quelques jours après, qu'ils s'étoient retirez en Galilée, où ils devoient s'aboucher avec Jeſus-Chriſt : & de-là

être

être portez dans le séjour des Bienheureux. On peut croire que cette matiére curieuſe ne manqua pas de donner lieu à une longue converſation : il étoit minuit quand notre Hôte nous quitta, & mon maître, nonobſtant les converſations qu'il avoit euës avec lui ailleurs, l'auroit volontiers retenu juſqu'au lendemain. Comme les Magiſtrats le traitoient de Viſionnaire, on ſe mettoit fort peu en peine de ce qu'il diſoit : auſſi n'étoit-il point dangereux, & il ne demandoit rien à perſonne. Le menu peuple, & quantité de femmelettes crédules & ſuperſtitieuſes, qui le regardoient comme un prodige, lui fourniſſoient ſuffiſamment tout ce dont il avoit beſoin ; outre qu'il reſtoit fort peu en un lieu, & qu'il ne faiſoit effectivement qu'errer par le monde.

Son départ, joint à toutes les belles choſes que je lui avois entendu dire des Païs étranger, augmenta encore beaucoup le deſir que j'avois naturellement de voyager. Je communiquai mon deſſein à Monſieur la Croix, & comme il me faiſoit déja la grace de publier avec ſoin dans tou-

toutes les occaſions, les progrès que j'avois faits dans ma profeſſion, il ne me fut aucunement difficile d'entrer pour Chirurgien dans le vaiſſeau du Capitaine le Sage, qui alloit faire un Voyage à la Martinique. Nous partimes donc de Dieppe le vingt & uniéme du mois de Mai 1643. notre Bâtiment ne montoit que quatre piéces de Canon, & l'équipage conſiſtoit en cinquante-deux hommes. Quoique le Capitaine fut Huguenot, il ne laiſſoit pas d'être parfaitement honnête homme, équitable, & extrêmement dévot. Il n'auroit pas permis qu'un ſeul jour ſe fut paſſé ſans que chacun eut aſſiſté le matin & le ſoir aux priéres publiques, qu'un Etudiant en Théologie, nommé Pierre du Queſne, faiſoit avec beaucoup de zele & d'édification : du moins pour ce qui me touche, je puis dire que je conçûs d'abord de l'eſtime pour ce jeune homme, & que je ne l'eûs pas fréquenté quinze jours, que j'avois bien rabatu du reſpect que les Moines m'avoient inculqué pour les Saints & les Saintes du Paradis. Le malheur ne voulut pas que je profitaſſe

long-

long-tems des leçons salutaires que je recevois dans cette agréable compagnie.

Vingt-sept jours après notre départ, étant parvenu à la hauteur du Cap de Finistere, on s'apperçût que notre Navire faisoit beaucoup plus d'eau qu'à l'ordinaire. Les Charpentiers qui étoient toûjours alertes, firent toutes les diligences possibles pour découvrir la cause de ce désastre : mais nonobstant ce grand zéle, & les pompes qui marchoient jour & nuit, il fut impossible de leur en faciliter les moyens. Au bout de trente-six heures l'eau étoit montée à telle hauteur, qu'elle sortoit par les sabords. Le Capitaine voyant bien que le mal étoit sans remède, fit mettre les deux Chaloupes en mer, il nous commanda de nous arranger dans la grande, sans prendre absolument que l'argent, que nous n'avions pas en trop grande quantité, Mr. le Sage étoit encore resté à bord avec le Maître, les Pilotes, & quatre autres jeunes Messieurs, qui n'étoient-là que pour leur plaisir, lors que le Navire enfonça comme une pierre. Quoi qu'ils se fussent prépa-

rez

rez à cela, ils ne laiſſerent pourtant pas d'être embaraſſez de leurs perſonnes. Etant encore à portée, nous leur donnâmes tout le ſecours dont nous étions capables, mais nous ne pûmes pourtant pas éviter le malheur de perdre l'un de ces quatres garçons nommé du Colombier, Gentilhomme de Picardie, & qui n'avoit pas encore atteint l'âge de quinze ans.

On fut obligé de ſe conſoler de cette perte, & de voir de quel côté il étoit à propos de tirer, car quoi que nous euſſions tâché de gagner terre, depuis plus de deux jours, le vent qui étoit Sud-eſt ne nous étoit nullement favorable pour cela. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant, c'eſt que nous n'avions que fort peu de vivres, tant pour avoir mal compris le Sens des paroles du Capitaine, qu'à cauſe que nous n'avions pas eu le tems de nous en fournir; & que nous étions deſtituez de Bouſſole pour nous conduire. Le Ciel étoit aſſez tranquille, la Mer calme, & le tems agréable; mais chacun appréhendoit pour l'avenir. Nous faiſions cependant tous nos efforts pour nous approcher du rivage, à la

vûë

vûë du ſoleil le jour, & des Etoiles pendant la nuit, ſans que nous puſſions remarquer que nous avançaſſions conſidérablement : de maniere que nous commencions à déſeſpérer de notre ſalut ; à quoi un broüillard épais, qui tomba le troiſiéme jour, ne contribua pas peu. Ce fut dans ce tems-là, qu'il étoit impoſſible de voir à la diſtance de deux pieds, que la petite Chaloupe s'écarta de la notre. Le Capitaine s'en étant apperçû, par les cris que nous faiſions réciproquement pour nous avertir, preſſa les rameurs débiles de faire de nouveaux efforts pour nous rejoindre : mais cela ne leur réüſſit que trop bien : car étant venus fondre contre notre petit Bâtiment, ceux qui étoient dedans en furent ſi fort alarmez, qu'ils ſe levérent tous à la fois, & donnerent une telle ſecouſſe au leur, qu'il renverſa ſans deſſus deſſous. Nous eûmes aſſez de peine à les ſecourir, & encore plus à leur donner place ; nous étions tous l'un ſur l'autre, & il y avoit plus de deux fois vingt-quatre heures que nous n'avions abſolument rien à manger.

En

Enfin, le bon Dieu voulut que ſur le midi, l'aſtre du jour ayant diſſipé les Broüillards, nous découvrimes pluſieurs voiles venant à nous : on ne ſçauroit exprimer la joye que cette agréable vûë nous donna. Nous tournâmes d'abord vers eux pour aller à leur rencontre : trois ou quatre heures après ils nous joignirent, & le Capitaine Davidſon nous reçut fort favorablement dans ſon bord. Il étoit de Portſmouth, & ſervoit de Convoi à dix-ſept Vaiſſeaux Marchands Anglois, qui s'en alloient à Lisbonne. Comme nos boyaux n'avoient pas encore eu le tems de ſe retrécir, & que de l'avis des Médecins, que nous n'allâmes pourtant pas conſulter pour cela, il n'y avoit aucun danger de boire & de manger à ſon aiſe, on ne nous eut pas plutôt apporté des vivres, que chacun ſe faiſoit un plaiſir de nous voir remuër le menton. Tout ce que l'on nous ſervoit diſparoiſſoit, comme ſi on l'avoit jetté dans un puits. Nous fûmes pourtant plûtôt remplis, que nous ne nous ſentîmes raſſaſiez. Un profond aſſoupiſſement ſuccéda immédiatement au repos que nous accordâmes

dâmes enfin à nos machoires : je doute qu'il y en eut aucun des nôtres, qui ne dormit au moins vingt heures avant que d'être bien éveillé. Après le second repas, nous nous trouvâmes entiérement remis. Un Lieutenant du Vaisseau, qui parloit François, voulut que je lui fisse le détail de nos infortunes : en des endroits il en paroissoit touché, en d'autres il ne pouvoit s'empêcher de rire. Enfin, nous arrivâmes à bon port, & mîmes pié à terre à Lisbonne le premier Juillet, sans qu'il nous manquât personne que le seul Colombier.

CHAPITRE II.

Du séjour de l'Auteur à Lisbonne, &c.

LIsbonne est située près de l'embouchure du Tage, en un lieu extrêmement divertissant : c'est assurément une des plus belles Villes de l'Europe. Le Commerce, qu'on y fait est très-considérable, ce qui la rend fort peuplée & très-riche. Suivant le

le calcul que j'en ai fait en gros, elle doit contenir plus de vingt mille maiſons. Il y a trente-cinq ou quarante Portes, pour la commodité des Habitans, & je ſuis fort trompé, ſi elle n'a deux grandes lieües de tour. Un certain Monſieur du Pré, Chirurgien de profeſſion, fut celui auquel je fus adreſſé, comme à un homme qui avoit beaucoup de pratique, & qui pouvoit me donner de l'occupation. En effet, ce bon homme me reçut à bras ouverts. Je n'avois été guere chez lui, que je remarquai qu'il étoit Réformé; il n'alloit que fort rarement à la Meſſe: ſouvent il faiſoit lire des Sermons à ſes enfans, & j'amais le Dimanche ne ſe paſſoit qu'il ne les cathéchiſât en particulier. Lui de ſon côté, reconnut auſſi bien-tôt que je n'étois rien moins que bigot; il m'avoua qu'il tenoit la Bible chez lui, pour l'inſtruction de ſa famille, il me porta même à la voir.

Il ne faut pas mentir, la premiére fois que j'en fis la lecture, ce qui fut expédié en fort peu de tems, je la pris pour un Roman aſſez mal concerté, que je traitois pourtant de Fables

bles Sacrées. La Généſe, ſelon moi, étoit une pure fiction ; la Loix des Juifs & leurs cérémonies, un badinage & de vaines puérilitez : les Propheties, un abîme d'obſcuritez, & un galimatias ridicule : & l'Evangile une fraude pieuſe, inventée pour bercer des femmelettes & des eſprits du commun. Ce qui me choqua d'abord, fut de voir dans la création, précéder la lumiére aux luminaires qui la produiſent, & ſans leſquels il n'y auroit que ténébres & obſcurité. Enſuite, je m'accrochai à la néceſſité de travailler & de mourir, qui ne fut impoſée à l'homme, à ce qu'on prétend, qu'en conſéquence de ſon crime. Après vint la Sentence prononcée à la femme, d'enfanter avec douleur, & au ſerpent de ramper ſur ſon ventre, comme s'il avoit eu des jambes auparavant. L'Iris, qui fut mis dans la nuë après le Déluge, pour bannir du genre humain la crainte de périr une ſeconde fois par les eaux. La grace que le Ciel accorde à Lot de ſortir de Sodome, pour le laiſſer aller incontinent après commettre un double inceſte avec ſes filles. Les Amours de Pharaon & de

Sara,

Sara, femme d'Abraham, & le rapt de la même perſonne, parvenuë à une vieilleſſe décrépite, par Abimelec Roi de Guérar. Les fréquens dialogues de la créature avec ſon Créateur, le paſſage de la Mer rouge, & tant d'autres Miracles faits pour les Juifs, l'Aſne qu'on fait parler pour dire ſi peu de choſe, & mille autres difficultez de cette nature, embaraſſoient prodigieuſement ma raiſon. Je ne pouvois pas comprendre que les effets puſſent paſſer devant leurs cauſes : on m'avoit tellement apris le contraire dans les Ecoles, & l'expérience journaliére m'avoit tant de fois confirmé cette vérité dans les ouvrages de la Nature, que je ne daignois pas ſeulement y faire la moindre réflexion. Il ne me paroiſſoit pas moins abſurde que l'homme eut été immortel s'il n'eût pas deſobéï à Dieu, puiſque je ne voyois aucune aparence que l'ordre & la conſtitution de ſes parties euſſent ſouffert aucune altération depuis qu'il avoit reçû la vie. Et il ne me venoit pas dans l'eſprit que la terre eût été en état de produire ſes fruits continuellement dans la même abondance ſans être cultivée, à moins qu'elle n'eut

été d'une toute autre nature qu'elle n'eſt préſentement, ce qui n'eſt pas vrai-ſemblable. Cent Voyages que j'avois lûs, m'aſſuroient que les femmes en général, qui habitent aux Indes Orientales, dans l'Afrique & dans l'Amérique, aux environs de l'Equateur, ne ſouffrent guéres de douleur, lors qu'il s'agit de mettre une créature humaine au monde. Juſques-là, que celles du Breſil vont ordinairement ſe délivrer proche de quelque fontaine, ou riviére, où elles ſe lavent elles-mêmes, nettoyent le petit enfant, & le portent enſuite à leurs maris, qui ſe mettent d'abord au lit, en font les couches, & en reçoivent les félicitations, pendant que la femme s'occupe à aller chercher & aprêter de quoi les bien régaler. Au lieu que parmi les Peuples qui demeurent aux environs des Poles, le ſexe a beaucoup à ſouffrir dans ces conjonctures, & y périt même fort ſouvent: de ſorte que cela varie à proportion des climats, & de la conſtitution des perſonnes. Ce qui ſe rencontre tout de même dans les bêtes, qui ſans avoir péché, ne ſont pas moins ſujettes à ces differens changemens. Enfin, car il fau-

faudroit faire de gros volumes pour épuiſer cette matiére, ſachant la cauſe de l'arc-en-ciel & de ſa grandeur, auſſi-bien que de ſes couleurs, & en ayant cent fois fait d'artificiels moi-même ; comme cela eſt aiſé à éxécuter, en éparpillant de tous côtez une quantité d'eau, dont on s'eſt rempli la bouche, dans un endroit opoſé aux rayons du ſoleil & au delà duquel il n'y ait point d'objets forts éclatans, & de pluſieurs autres maniéres : j'avois de la peine à digérer que Moïſe nous en parlât comme d'un Météore inconnu auparavant.

Tous ces obſtacles néanmoins ne me rebuterent point entiérement : j'entrepris une ſeconde fois de parcourir ce ſaint Livre, à condition pourtant qu'à meſure que je le feuilleterois, j'en demanderois l'explication à mon Maître. Il y conſentit, & nous étions tous les jours enfoncez dans la diſpute : le bon homme s'emportoit ſouvent contre moi, & j'en ſortois à bon marché lors qu'il ne m'avoit traité que de libertin, d'opiniâtre & d'incrédule. Il n'eſt pas etonnant, lui diſois-je quelquefois, de voir une foule de nageurs ſuivre le cours rapide d'une vaſte &

profonde Riviére, puiſque cela n'eſt pas moins agréable qu'aiſé : mais auſſi-tôt qu'il en paroît un ſeul, qui tournant le dos aux autres, coupe le fil de l'eau, & avance avec promptitude vers ſa ſource ; cette action ſurprend les aſſiſtans : les uns le conſidérent avec admiration, les autres le regardent avec envie : ſes compagnons ſur tout en ſont jaloux, ils en crévent de dépit, & n'omettent rien de ce qu'ils ſont capables d'imaginer pour le décrier & pour le perdre, parce que ce qu'il fait eſt une marque évidente d'adreſſe & de vigueur de ſon côté ; & du leur, de pure lâcheté & de foibleſſe. Il en eſt de même des ſentimens que nous avons au ſujet des Sciences, & principalement de la Religion : ceux que nous avons pris en naiſſant nous demeurent, nous ne ſaurions abſolument en ſouffrir d'autres ; tout ce qui ne leur eſt pas conforme nous déplaît, & l'on paſſe infailliblement pour un écervelé, ou pour un ſcélérat, dès le moment que l'on parle de s'en écarter. Cependant, je vous annonce, que comme j'ai beaucoup meilleure opinion des qualitez

d'un

d'un homme qui nage contre le courant d'un torrent, que d'un autre qui se laisse insensiblement emporter à ses flots ; je fais de même un jugement infiniment plus avantageux de la pénétration & de la solidité de l'esprit de celui qui examine tout, & qui s'opose quelquefois même à des opinions reçûës depuis long-tems, que de ceux qui les ont héritées de leurs ancêtres, & qui ne les conservent souvent qu'à cause de leur âge, ou de leur autorité : parce qu'il arrive rarement que l'on sorte de la voye commune, que l'on n'ait des raisons pour le faire ; au lieu que l'on peut fort bien n'en pas avoir pour ne s'en point écarter.

Pendant nos premiers entretiens il arriva encore une affaire qui donna lieu à une nouvelle dispute. Un Capitaine de Navire ayant amené quelques Négres d'Afrique, fit présent d'un des mieux tournez à un de ses amis, homme de considération & de grands moyens, mais capricieux & difficile. Ce Noir, après avoir demeuré quelques années chez un si rigide Maître, & en avoir souffert mille in-

dignitez, ceſſa de ſe poſſéder, & réſolut, quoi qu'il en pût arriver, de s'en venger de la maniére du monde la plus dangereuſe. Il alla pour cet effet chez l'Apotiquaire de la maiſon, & ſous prétexte qu'ils étoient extrémement incommodez des rats, il demanda pour deux ou trois ſous d'arſenic. A peine étoit-il ſorti de la boutique, pour aller faire quelques meſſages, dont il étoit chargé, que l'Apoticaire envoya dire au Monſieur, que depuis que ſon More étoit venu prendre de la mort-aux-rats, il lui étoit venu dans l'eſprit qu'il ſavoit une compoſition admirable pour exterminer cette vermine, & que s'il lui plaiſoit, il lui en envoyeroit la récette ſur le champ. Ce meſſager étonna le Monſieur, qui étoit inquiet de ſon naturel, & qui ſe ſouvenoit très-bien que le jour précedent il avoit encore fort maltraité ſon domeſtique. Il le fait appeller pour ſavoir de lui ce qu'il vouloit faire de ce poiſon, & jure par ce qu'il y a de plus ſacré, qu'il va lui ôter la vie, s'il aperçoit en lui des marques capables de lui donner le moindre ſoupçon. Il ſe trouva que le

le valet n'y étoit pas. Auſſi-tôt qu'il arriva, une ſervante, que la peur de le voir rouër de coups avoit ſaiſie, l'avertit en ſecret de ce qui ſe paſſoit. Le malheureux en prit l'épouvante, & ne ſe ſentant pas aſſez effronté pour ſoutenir l'examen auquel il étoit deſtiné, il ſe gliſſe doucement en haut, & ſans autre forme de procès, le miſérable s'étrangle. Son Maître cependant s'impatientoit terriblement de le voir : il envoya pluſieurs perſonnes pour le chercher aux endroits où on l'avoit envoyé ; enfin il fut tout étonné, lors qu'environ une heure après, un laquais lui vint rapporter qu'il venoit de le trouver pendu au grenier.

Le bruit d'une action ſi tragique ne tarda guére à ſe répandre dans tout le quartier ; mon Maître y courut, comme chez l'un de ſes principaux chalans, & après s'en être entretenu avec le Monſieur, il le pria pour bien des raiſons, de faire enſorte qu'il pût obtenir ce cadavre. Comme il avoit du crédit il ne fit aucune difficulté de l'aſſurer qu'il l'auroit, & il lui tint dès le même jour ſa parole. Auſſi-

tôt qu'il fut entre nos mains nous en fimes la diſſection dans les formes. Toutes les parties y étoient diſpoſées comme dans le corps d'un blanc, du moins nous n'y remarquâmes aucune différence : mais ce qui nous ſurprit également, c'eſt qu'immédiatement au deſſous de l'épiderne, nous découvrimes une membrane extrêmement déliée & délicate, que mon Maître n'avoit jamais apperçûë ailleurs, & dont je n'avois pas encore oüi parler. Il fit auſſi-tôt part de cette découverte à un fameux Médecin de la Ville qui s'y rendit à ſa priére : cet habile homme n'en parut pas ſi étonné que je me l'étois imaginé ; la même choſe lui étoit arrivée dans une occaſion ſemblable, qui avoit eté pourtant l'unique de ſa vie, n'ayant jamais eu d'autres Négres entre les mains. Ainſi nous jugeâmes que cela devoit être la véritable cauſe de la noirceur de cette eſpéce d'hommes, en ce que cette tunique émouſſe & abſorbe ſans doute, les rayons de la lumiére, comme au contraire, une feuille d'argent vif, apliquée derriére une glace de Veniſe, les fait réfléchir

&

& les renvoye vers l'endroit d'où ils ſont partis : ce qui donna matiére à bien des raiſonnemens ſur l'origine des Ethiopiens, qui ſemble ne devoir pas être celle des autres hommes, vû cette remarquable différence. Suivant ce principe, je voulus inſiſter ſur les conſéquences, qui n'alloient pas moins qu'au renverſement entier du Syſtême de l'Auteur Sacré que nous traitions. Mais on me ferma la bouche, en diſant qu'il y avoit bien des choſes que Dieu veut que nous admirions, qu'il nous deffend d'approfondire.

Je pris d'ailleurs bien du plaiſir à entendre diſcourir ce Docteur ſur la conſtruction & les opérations du corps humain. Il parloit Latin comme Cicéron, & n'étoit pas moins bon Orateur que Démoſthéne. Tout ce qu'il diſoit me charmoit, parce qu'il n'exprimoit rien qu'en termes forts & choiſis, & qu'il affectoit par tout d'être clair & intelligible.

Je ne m'amuſerai point à faire ici le détail du long entretien que nous eûmes ſur ce beau ſujet : je dirai ſeulement qu'il nous fit remarquer trois

choſes qui s'étendent généralement par tout le corps ; l'une extérieurement, qui eſt la peau, & les autres, ſavoir les veines & les nerfs, dans les parties intérieures & les plus cachées de ſa maſſe. La peau, diſoit-il, eſt néceſſaire à l'animal, en ce qu'elle couvre tous ſes membres. C'eſt elle qui, comme une coque, les renferme & les envelope de toutes parts, de maniére qu'elle eſt capable, ſi on l'y accoûtumoit de bonne heure, comme on fait par rapport au viſage & aux mains, de nous garantir contre les injures de l'air. Les veines & les artéres, ces petits ruiſſeaux où coule le ſang, véritable principe & cauſe immédiate de la vie, tirent leur origine du cœur, & parcourent toute la machine, de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de la piquer en aucun lieu, pour petit qu'il puiſſe être, qu'on ne perce quelques-uns de leurs rameaux, ce qui ſe voit à la couleur vermeille de l'humeur qui en ſort dans le moment. Enfin il n'y a point d'endroit en nous où il ne ſe rencontre des nerfs, cela eſt clair, & on en peut aiſément convaincre ceux qui prétendoient le nier,

ou le révoquer en doute. Ces nerfs proviennent tous, ſans exception, du cerveau, où comme autant de cordes, bâtons, ou tubes creux, ils ont une de leurs extrémitez tellement arrangées les unes auprès des autres, qu'elles forment enſemble comme une Sphére, au milieu de laquelle ſe trouve une petite glandule extrêmement ſenſible & délicate, attachée à ſa baſe à un nombre infini d'artéres imperceptibles, leſquelles lui aportent du cœur une quantité prodigieuſe d'eſprit, qui la tiennent dans une agitation continuelle, & prête à céder au moindre mouvement étranger.

Suppoſant donc que ces nerfs, ou les petites fibres, dont ils ſont compoſez, ſont remplis d'eſprits, comme en effet ils le ſont toujours pendant la veille, au lieu qu'ils s'en trouvent en partie dénuez auſſi long-tems que dure le ſommeil, s'il arrive que quelqu'objet, quel qu'il ſoit, vienne à heurter contre le bout exterieur, ou à quelqu'autre partie de ces tubes, il eſt évident qu'étant pleins, & par conſéquent tendus, l'autre extrémité, qui eſt au cerveau, doit ſe reſſentir

du choc, & communiquer ce mouvement à la glande, qu'on ne ſauroit ſe diſpenſer d'établir comme le ſiége du ſens commun : ni plus ni moins qu'il eſt impoſſible, ſupoſé que je tienne de la main mille bouts de ficelle attachez enſemble, que perſonne en tire un ſeul que je ne m'en aperçoive incontinent ; ſans que je puiſſe pourtant déſigner l'endroit où s'eſt fait cette attraction. Et comme l'expérience m'a apris depuis le berceau, que les coups, les playes & les autres incommoditez, que reçoit mon corps, lui viennent ordinairement de dehors, toutes les fois que je ſens la moindre agitation en l'une de mes parties, je ne ſaurois m'empêcher d'en attribuër la cauſe à quelque agent extérieur, & croire que c'eſt proprement l'extrémité de quelque nerf, & aucune autre de ſes parties qui a été touchée. Et nous ſommes naturellement ſi fort préoccupez de ce ſentiment, que ceux qui ont eu le malheur de perdre, par exemple un bras, ſoûtiennent hautement que la douleur qu'ils ſentent eſt aux doigts de la main, qu'ils n'ont plus, & en

au

aucun autre endroit : ce qui ſe confirme tous les jours par l'expérience. Soit donc que l'impulſion ſe faſſe par des rayons de lumiére ſur les nerfs optiques, par les petites particules des viandes ſur les nerfs qui aboutiſſent à la langue, ſuivant leur figure & leur mouvement : par les parcelles imperceptibles qui ſe détachent des corps, que l'on apelle odorans, ſur les apophiſes mammilaires, ou de quelqu'autre maniére que ce ſoit, cela revient à la même choſe : les organes ont beau être différens, l'attouchement eſt la ſeule & unique cauſe de toutes les perceptions dont nous ſommes capables. De-là il paroît que ceux qui ont fixé le nombre des ſens à cinq, n'en ont pas bien connu la nature : non plus que quelques autres qui ne ſachant ſous lequel de ces cinq genres ils devoient placer la faim, la ſoif & le plaiſir de l'amour, en ont compté juſqu'à huit ; puiſqu'il paroît clairement, par ce que nous venons de dire, qu'il n'y en a abſolument qu'un.

Je dis plus, continua-t-il, il ne me ſeroit pas difficile de démontrer Mathématiquement, & à l'aide d'une fi-

figure Géométrique, qu'il eſt impoſſible, les choſes étant priſes à la rigueur, d'avoir auſſi parfaitement que nôtre nature le peut permettre, plus d'une perception à la fois; & que lors qu'il s'en fait deux ou trois enſemble, il eſt néceſſaire qu'elles ſoient confuſes, comme l'expérience nous enſeigne, que de toutes les parties d'un objet que nous enviſageons, il n'y a abſolument que le point qui correſpond aux axes optiques, qui ſe voyent parfaitement & diſtinctement, les autres ne s'apercevant bien qu'à proportion qu'ils ſont proches de leur centre. Nos idées ou les images de nos penſées, ne différent non plus entr'elles que nos perceptions; car quoi qu'on en faſſe de deux eſpéces, leſquelles on diſtingue par les termes de conception & d'imagination, il eſt ſûr que l'atouchement eſt la ſeule cauſe de l'une & de l'autre; c'eſt l'unique ſource de toutes les connoiſſances humaines, & même de nôtre Raiſon, qui au fond n'eſt que l'aſſemblage, ou la deſunion des noms, que nous avons, d'un commun conſentement, impoſez aux ſubſtances, telles qu'elles

qu'elles nous paroiſſent par le ſens, c'eſt-à-dire conformément à leurs qualitez, & nullement à leur eſſence. Les autres animaux ayant leurs organes ſemblables aux nôtres, ont ſans doute auſſi les mêmes perceptions; il n'y a que le plus ou le moins qui en peut faire la différence. Donc les bêtes ont de la raiſon, & ſi on les en veut priver, ce ne peut-être que par raport à la parole qui leur manque, pour donner comme nous des noms aux choſes que le mouvement rend capables de les affecter; car au demeurant elles ſavent fort bien diſtinguer.

Un cri épouventable, que la ſervante fit ici, interrompit bruſquement nôtre Médecin. La pauvre fille en aportant une braſſée de bois du grenier, avoit fait un faux pas, & étoit tombée du haut de l'eſcalier juſqu'à terre. Nous courûmes tous à ſon ſecours, & trouvâmes qu'elle avoit la jambe droite caſſée. Le Docteur ayant été témoin du premier apareil que l'on y apliqua, ſe retira chez lui, à mon grand regret, puiſqu'outre quelques objections que j'étois prêt à lui faire, j'aurois bien voulu entendre

dre la concluſion d'un diſcours auſſi curieux que me paroiſſoit celui dont il nous avoit entretenu juſqu'alors, & qui devoit, ſelon toutes les aparences, avoir des ſuites qui n'auroient pas été de la portée de tout le monde : & ce regret fut d'autant plus grand dans la ſuite, que je ne pus jamais trouver l'occaſion de le renouër, & d'engager cet habile homme à traiter avec moi la même matiére.

Laiſſant donc tout cela à part, il faut que je diſe, qu'encore que Mr. du Pré ne fut rien moins que Philoſophe, ſes petites lumiéres ne laiſſérent pas de m'être d'un très-grand ſecours : à quoi les Commentaires de Mr. Calvin, qu'il me mit entre les mains, ne contribuérent pas peu. Parlà j'eus occaſion de remarquer que la création de la lumiére ne veut rien dire, ſinon la formation de la matiére ſubtile dont les Aſtres furent compoſez le quatriéme jour ; & que ſi Moïſe parle avant cela de jour & de nuit, c'eſt par anticipation ; comme il dit ailleurs que Dieu avoit fait l'homme, mâle & femelle, avant qu'il eût fait tomber un profond ſommeil

ſur

ſur Adam & qu'il lui eût formé une compagne d'une de ſes côtes. Je compris de même fort aiſément, tant au ſujet des peines, qui avoient été impoſées à nos premiers Parens, que de l'Arc-en-Ciel, &c.; que l'un & l'autre étoient premiérement des ſignes naturels, que Dieu changea alors en des ſignes d'inſtitution; à peu après comme ce que nous voyons arriver aux Saints Sacremens du Bâtême & de la Céne. Et pour ce qui eſt du terme de commencement, qui eſt à la tête de la Genéſe, cela ne m'aporta aucune difficulté, quoique bien des gens s'y trouvent embaraſſez. Je ſavois fort bien qu'en Philoſophie, il faut diſtinguer le tems extérieur de l'intérieur, comme l'on diſtingue en Géométrie, une dimenſion extérieure d'une intérieure, s'il eſt permis de m'exprimer de la ſorte: c'eſt-à-dire, qu'il faut mettre de la difference entre une grandeur meſurée & contenuë, & une autre qui ne l'eſt pas. Ma chambre, par exemple, a ſes dimenſions, cela eſt inconteſtable, mais la ſpéculation ſeule n'en ſauroit fixer le contenu: on doit y ajoûter la pratique,

&

& ſe ſervir de quelque commune meſure, dont les hommes ſont convenus auparavant, pour pouvoir dire à point nommé, combien de piez, de pouces, ou de lignes quarrées elle contient: Par ce moyen les dimenſions, qui étoient premiérement interieures & cachées, deviennent extérieures & connuës, par raport aux meſures extérieures, qui ont ſervi à en déterminer le contenu. Tous les Eſtres naturels ont donc un tems intérieur & un exterieur: leur tems interieur eſt la durée, par laquelle ils demeurent en leur exiſtence actuelle & véritable, ce qui s'étend depuis leur commencement juſqu'à la fin: leur tems extérieur eſt la durée de la Terre en ce que ſon mouvement eſt employé pour le meſurer: de ſorte que le tems extérieur d'une choſe eſt à ſon tems intérieur, comme la meſure à la choſe meſurée. Avant la naiſſance du Monde, nous ne pouvons avoir l'idée que d'un tems intérieur abſtrait, parce qu'il n'y avoit alors d'exiſtant que Dieu, l'Eſtre des Eſtres, dont la durée n'a ni commencement, ni fin, & ne ſauroit proprement être définie ni

ni mesurée : mais du moment que le Soleil a paru au Firmament, & qu'on a imaginé la Terre tournant sur son centre, autour duquel elle est emportée dans un certain espace de tems, d'Occident en Orient, on a donné à chacun de ces périodes le nom de jour naturel, & à de moindres parties, celui d'heures, de minutes, &c., comme on apelle le composé de sept jours une semaine ; une révolution de la Lune, d'Occident en Orient, un mois : une de la Terre autour du Soleil, un an, &c. Ces communes mesures nous servent à désigner le tems, & le rendant, d'intérieur qu'il étoit de sa nature, extérieure pour nôtre usage, ce n'est pas merveille, si ne remontant point au de-là, nous nous bornons à ce principe, & ne comptons le tems que depuis qu'il y a eu des mesures propres à fixer la durée.

La solution de ces difficultez me facilita la connoissance des autres : je commençai à apercevoir l'enchaînure du grand Ouvrage de la Rédemption ; les conbinaisons & les raports que les parties du Vieux Testament ont avec celles du Nouveau ; comme les antécédens

cédens & les conséquens y dépendent réciproquement les uns des autres : de sorte qu'à la troisiéme fois, je conclus que, & Création du Monde, & chute de l'homme, & menaces, & promesses, & Déluge, & Circoncision, & Songes, & Visions, & Passage de la Mer rouge, & Loi cérémonielle, & Propheties, & tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans la République d'Israël, n'étoient que des Tipes, des allégories, des emblêmes, des figures & des ombres, qui n'avoient du raport qu'avec la nouvelle Alliance ; qui ne brilloient qu'à la clarté de l'Evangile, & dont le véritable corps étoit Christ.

Mon Hôte fut charmé de cette métamorphose : il admiroit comme j'avois si-tôt passé d'un froid, qui me faisoit regarder des choses avec mépris, à un zéle qui ne me permettoit plus de les considérer qu'avec estime. Tout ce que je faisois attiroit ses aplaudissemens : à peine avoit-il vû mon pareil. Mais comme il n'y a rien de parfait au Monde, il me restoit une chose, qui lui tenoit au cœur. J'étois blond de mon naturel,

rel, ma mere m'avoit accoûtumé à porter une grande chévelure, qui me couvroit les épaules: cela choquoit Monſieur du Pré. Eſt-il poſſible, me diſoit-il quelques fois, qu'un garçon qui a tant de diſpoſition à réſoudre les paſſages les plus difficiles de l'Ecriture, ne voye pas que Saint Paul défend poſitivement de porter de grands cheveux, & qu'il veut même que ce ſoit une honte à l'homme de les nourrir & d'en avoir ſoin? Je tournai long-tems en raillerie les remontrances qu'il m'en faiſoit: mais voyant qu'il m'en parloit tous les jours plus ſérieuſement. Se peut-il, Monſieur, lui dis-je un jour à mon tour, que vous ignoriez que comme la diverſité des ſaiſons de l'année nous oblige à nous habiller différemment, ſelon qu'il fait chaud, ou froid: les changemens qui arrivent dans la ſociété, nous engagent à obſerver de differentes maximes? Autrefois, pourſuivis-je, les cheveux longs étoient une marque de ſujétion. Lors qu'un Eſclave étoit affranchi, on lui raſoit la tête, en ſigne de la liberté qu'on lui avoit accordée: c'eſt à quoi l'Apôtre

fait alluſion. Sous la Loi nous étions les Eſclaves du péché, veut-il dire, nous en ſommes affranchis ſous la grace : pourquoi porterions-nous encore des marques de notre ancienne ſervitude, comme fait la femme, qui eſt ſous la dépendance de ſon mari? Dans ce tems-là il y avoit encore des Eſclaves, préſentement l'uſage en eſt banni parmi les Chrétiens. J'aprens que le texte porte que c'eſt la Nature qui nous montre que nous ne devons pas faire parade de nos cheveux, mais il ne faut pas prendre ce terme à la rigueur : nature ne ſignifie-là autre choſe que coûtume. Naturellement nous n'avons rien de ſuperflu. Les cheveux nous ont été donnez pour la garde & la conſervation de notre tête, & des parties ſupérieures du corps, comme les ongles ſont les armes, dont nous avons été pourvûs pour notre défenſe. Ce n'eſt donc point la Nature qui nous engage à couper les uns, & à rogner les autres; c'eſt plutôt ce que nous apellons la mode, la bien-ſéance, & certaines loix civiles, établies parmi les Peuples, que l'on regarde à la fin comme naturelles.

les. Cette mode autorise à présent les cheveux longs : je ne croi pas faire de mal à la suivre, sur tout ici, où de l'aveu d'un nombre infini de personnes bien sensées, & de la plûpart des Théologiens, la chose est absolument indifférente. Tout cela ne fut pas capable de satisfaire mon Maître, il falut pour le contenter, lui permettre de se servir de ses ciseaûx, & de m'acourcir le poil tout au moins jusques au dessous des oreilles. Ce changement me fit quelque peine : mais enfin, que ne fait-on pas pour avoir la paix, & vivre en bonne intelligence avec son prochain ? En effet, cette complaisance acheva de m'atirer si bien son amitié, qu'il m'auroit donné son sang, si j'en avois eu affaire : Sa personne, sa famille, ses biens, tout étoit à mon service, il ne tenoit qu'à moi d'en disposer.

Outre ces avantages, qui étoient déja fort considérables pour un étranger, il me procura la connoissance de plusieurs de ses intimes Amis, & entr'autres d'un Facteur de la Compagnie Hollandoise, qui étoit bien l'un des jolis garçons que j'aye jamais connus ;

nus : il parloit assez bien François, & il entendoit parfaitement bien sa Religion : ainsi j'avois occasion de m'en entretenir avec lui toutes les fois que nous nous voyions, ce qui arrivoit le plus souvent qu'il m'étoit possible. J'avois de plus ce bonheur qu'il m'accommodoit de tout ce que j'avois besoin, sans vouloir permettre que pour rien du monde, j'importunasse mon Maître, qui étoit pourtant commode, & porté de bonne volonté. Jamais il ne traitoit personne, qu'il ne m'obligeât à être de la partie : & ce qu'il y avoit de mal en cela, c'est qu'il traitoit si bien, que l'on s'en sentoit ordinairement deux jours après. Une fois entr'autres, il me fit tellement faire la débauche, que le lendemain je fus saisi d'une fiévre violente, qui faillit véritablement à me tuer : je devins dans l'espace de trois semaines, que je la gardai, aussi maigre qu'un squelette, je n'avois absolument que la peau & les os, & mon Médecin desesperoit que j'en pusse relever. Je me tirai pourtant enfin d'affaire, par une diéte bien ordonnée. A mesure que je me rétablissois, je ne cessois point

point de faire de meûres réflexions ſur les Loix ſévéres que la Nature obſerve ſi ponctuellement envers les pauvres mortels; & après avoir reconnu qu'il y a peu d'excès qu'elle ne puniſſe, je conclus que la frugalité & la tempérance ſont les véritables moyens d'avoir toujours l'eſprit libre, & le corps à l'abri de toutes les maladies, auſquelles nous ſommes autrement preſque tous ſujets: ce qui me fit prendre une ferme réſolution d'être plus ſage à l'avenir, que je ne l'avois été par le paſſé, & de ne jamais rien faire que je me puſſe reprocher dans la ſuite. Van Dyk, c'étoit le nom du Hollandois, avoit été de ce ſentiment avant moi, mais ſa généroſité, lorſqu'il s'agiſſoit de régaler ſes Amis, l'obligeoit quelquefois à ſe relâcher, & à ne pas toujours mettre en pratique les pieuſes leçons qu'il ne manquoit guere de donner, lorſqu'il ſe divertiſſoit aux dépens des autres. Je le fis pourtant enfin convenir qu'il valoit mieux paſſer pour économe, que pour liberal & complaiſant, lorſqu'il y alloit de la ſanté.

Dans ces entrefaites, il arriva à cet

honnête-homme une fâcheuse affaire, qui me donna plus de chagrin qu'à lui-même. Il reçut une lettre, par laquelle la femme d'un de ses Marchands lui ordonnoit, en l'absence de son mari, de donner au fils de Monsieur Heudde son neveu, qui étoit parti pour Lisbonne, tout ce dont il auroit besoin pour continuer son Voyage; qu'on lui en tiendroit bon compte, & qu'elle en son particulier, lui en auroit de l'obligation. Environ quinze jours après, Monsieur Heudde arriva chez Van Dyk, accompagné d'un valet de chambre, qui comme lui, étoit fort médiocrement habillé. La premiere chose qu'il lui demanda, fut, s'il n'avoit pas reçu une lettre de sa Tante, il y avoit tant de tems: & le Facteur lui ayant répondu qu'oui, il se mit à lui raconter beaucoup de particularitez de plusieurs personnes de sa connoissance: ensuite il l'entretint du dessein qu'il avoit formé de voir le Portugal, de traverser l'Espagne & l'Italie, puis de passer par le Royaume de France, & de s'en retourner chez lui par les Isles Britanniques. Enfin, on tomba sur les deniers dont

dont on pouvoit avoir beſoin pour parcourir tant de païs. Van Dyk lui en dit ſon ſentiment, & après l'avoir exhorté à ne point faire de dépenſes inutiles, il lui recommanda auſſi de n'entreprendre rien qui fût au-deſſous de lui, puiſqu'il avoit ordre de lui fournir tout ce dont il auroit affaire, non-ſeulement à Lisbonne, mais dans tous les endroits où il devoit paſſer : ce qui ne lui ſeroit nullement difficile, parce qu'il avoit directement ou indirectement de très-bonnes correſpondances dans la plûpart des meilleures Villes de l'Europe. Monſieur Heudde parut fort édifié de ce compliment ; il ſe contenta d'une ſomme de quinze cens francs, & de quelques bonnes adreſſes, & après avoir reſté-là quelques jours, il pourſuivit ſon chemin. Van Dyk, qui étoit exact dans ſes affaires, donna auſſi-tôt nouvelle à ſon Principal de ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſon Neveu, & de la route qu'il avoit priſe. Mais environ huit jours après, il fut ſurpris de rencontrer dans la rue le prétendu valet de chambre de Mr Heudde ; & lui ayant demandé ſi ſon Maître n'é-

roit pas encore parti, il fut encore plus étonné d'entendre qu'il ne le connoiſſoit ſeulement pas, & qu'il ne ſavoit ce qu'il étoit devenu. Il y a quelques jours, lui dit-il, que je ſuis arrivé ici de Bordeaux, dans le deſſein de paſſer dans l'Amérique ; ce Monſieur, dont vous me parlez, étoit auſſi dans notre Bord, il me propoſa de le ſervir tout le tems qu'il ſeroit en cette Ville, à condition qu'il me donneroit vingt ſols par jour & les dépens : il me paya & me congédia la ſemaine paſſée : je n'en ai, ajouta-t-il, par oüi parler du depuis. Ce diſcours alarma un peu mon Ami, & quoiqu'il n'eût encore aucune certitude d'y avoir été pris pour dupe, il eut la précaution d'écrire d'abord à tous ceux auxquels il avoit recommandé ſon Voyageur, & de les prier de ne lui rien donner juſqu'à nouvel ordre. Cela le garantit peut-être de quelqu'autre perte, mais non pas de celle de ſes trois cens ducats. On lui répondit de Hollande qu'on ne ſavoit ce qu'il vouloit dire, & qu'apparemment ce prétendu Mr. Heudde étoit un fripon, qui cherchoit ſans dou-

doute une potence. Quoique ce dommage ne fût pas considérable, par raport aux conquêtes qu'avoit faites Mr. Van Dyk, cela ne laissa pas de l'affliger: il employa tous les moyens possibles pour découvrir le voleur, mais toutes ses poursuites furent inutiles, & je ne sçache point qu'il en entendit plus parler, à cause que je le quittai peu de tems après.

Car quoique je fusse parfaitement bien-là, il faut pourtant avouer que je n'y étois point avec agrément: le gain que je faisois étoit trop médiocre, & mon but principal étoit de voir du Pays. Les Amis que j'avois faits, & la réputation que mon Maître me donnoit, me faciliterent les moyens d'en sortir.

CHAPITRE III.

Du ſecond Voyage de l'Auteur, & de ſon naufrage ſur une côte inconnue.

JE trouvai l'occaſion d'entrer dans un Vaiſſeau Portugais, qui devoit aller aux Indes Orientales, en compagnie de trois autres Navires. Celui qui le commandoit avoit nom Dom Pedro. Il ne montoit que vingt piéces de Canon, mais l'Equipage étoit de cent quarante-ſept hommes, entre leſquelles il y avoit beaucoup de François, qui entendoient pourtant tous la Langue Portugaiſe. Toutes choſes étant prêtes, nous mîmes à la voile le cinquieme de Juin 1644. ayant le tems fort favorable. La premiere diſgrace qui nous arriva, fut en la perſonne de notre Capitaine. Il paſſoit à la vérité pour un homme d'une expérience conſommée, mais il étoit brutal & débauché. Le dixieme jour après notre départ, qu'il avoit à ſon ordinaire pris une bonne portion d'eau-de-vie, il s'emporta tellement contre

contre un de nos Matelots, que des menaces, il voulut en venir aux coups. Le Marinier qui étoit volage, se prit à rire, & à s'enfuir: Dom Pedro irrité, le poursuivit avec un levier à la main, dont il se donna au Diable qu'il va lui rompre le cou: en courant ainsi l'un après l'autre, notre Officier broncha & après avoir fait quelques pirouettes, s'en alla tomber avec tant de roideur contre le Cabestan, qu'il se rompit le bras gauche, à trois doigts au-dessus du coude. Là-dessus on m'apelle, j'examine la blessure, & je trouvai que l'os étoit entierement fracassé: après une Meure délibération, j'étois absolument d'avis qu'il faloit se servir de la scie. Malgré tout ce que je fus capable de représenter au Patient, il n'y eut pas moyen de le porter à souffrir cette operation, & il jura qu'il aimeroit beaucoup mieux mourir que d'en venir à une extrémité si fâcheuse. Il falut, malgré moi, se résoudre à le traiter comme il le voulut: mais ce que j'avois prévû arriva deux jours après: la playe s'enflamma, la cangréne y vint, & mon homme fut

confiſqué le cinquieme jour après ſa chute.

L'Equipage fut extrêmement alarmé de cette perte, qui ſembloit nous préſager quelque choſe de mauvais: il fallut pourtant s'en conſoler; on rendit les honneurs à ſon corps, puis on le coula en mer au bruit du Canon. Nous ne laiſſions pas cependant d'avancer chemin; de tems à autre il ſurvenoit de petites bouraſques, mais qui n'étoient pas dangereuſes. Le plus grand mal qui nous en arriva, fut que cela nous écarta de nos autres Vaiſſeaux, de ſorte que nous n'en entendîmes plus parler. Etant parvenus à l'Iſle de l'Aſcenſion, nous nous aperçumes que nos eaux étoient fort corrompues, ainſi il fut réſolu que nous irions faire aiguade à Sainte Heléne, craignant que le nombre de nos malades, qui étoit conſidérable, n'augmentât ſenſiblement, ſi nous differions de relâcher juſques à ce que nous fuſſions parvenus au Cap de Bonne-eſpérance.

Mais comme déja nous découvrions cette Iſle de loin, & que nous nous en félicitions réciproquement, nous avi-

aviſâmes un trombe, qui nous paroiſoit de la groſſeur d'un grand tonneau, à la portée du Canon de notre Navire. N'en ayant jamais vû qu'en peinture, & dans les Traitez des Voyageurs, je conſiderai ce phénomene avec toute l'aplication dont je fus capable, & je conclus que ce doit être proprement l'effet d'une partie d'air agité, & pouſſé avec véhémence dans la vaſte étendue de notre atmoſphére qui venant à rencontrer une autre eſpece de tourbillon, mû de la partie contraire, réfléchit en tournoyant vers le bas, & forme ainſi un cylindre, qui s'alonge dans un inſtant juſques à ce qu'il parvienne ſur la ſuperficie de l'eau. La mer étant alors par-tout preſſée, hormis en cet endroit-là, il eſt néceſſaire que ni plus ni moins, que ce que nous voyons au ſujet des pompes, des ſeringues & des ventouſes, la matiere qui correſpond au milieu de cette colomne, monte: ce qui ſe fait auſſi avec tant de rapidité & de force, juſqu'à enlever de gros poiſſons, que nous fûmes tout étonnez de voir le Ciel, de ſerein qu'il étoit, ſe couvrir de nuages épais, qui

obſcurcirent l'air dans un moment. Les vents commencerent horriblement à ſoufler, la Mer s'émut, les vagues s'enflerent, & l'on eût dit que la Nature en courroux, menaçoit de nous engloutir. Les Matelots n'eurent plus grande hâte que de ferler au plutôt les voiles, hormis ſeulement le pacfis de borcet; & ayant mis à cape, nous plongeâmes pendant un aſſez long-tems. Cependant le Vaiſſeau étoit emporté avec une telle violence, qu'il fallut encore caller la grande voile, de peur d'être pouſſez ſur quelques malheureux briſans. Je ne ſçaurois me réſoudre à décrire ici par le menu, & ſuivant le Journal que j'en avois fait, tout ce qui nous arriva pendant cette épouventable tempête, qui dura vingt-deux jours; cela demanderoit pluſieurs feuilles de papier, & n'aporteroit au Lecteur que de la compaſſion & de la triſteſſe. Ce n'étoient pas ſeulement quelques femmes & enfans, que nous avions dans notre Bord, qui faiſoient des hurlemens capables d'attendrir des cœurs de rocher: la plûpart des hommes étoient ſaiſis de frayeur juſqu'à l'ame. Pas un

jour

jour ne se passa que nous n'eussions au moins un mort. Nous perdîmes même notre Pilote & notre Contre-Maître ; il ne restoit que le Maître de Navire, qui fut capable de bien gouverner le Vaisseau, & encore se portoit-il assez mal. Pendant ce cruel orage, nous fûmes contraints de jetter en mer, à diverses fois, douze pieces de notre Canon, & tout ce que nous crûmes nous être à charge : nous perdîmes aussi la plûpart de nos ancres, & nous voguâmes long-tems à la merci des vents & des courans, sans savoir non plus où nous allions, que si nous avions été au fond de l'Ocean. Enfin, Dieu voulut, par une bonté toute particuliere, que le vingt-troisieme jour, autant doux que les autres avoient été cruels, nous vinsions échouer sur un rivage qui nous étoit tout-à-fait inconnu, où après avoir pris hauteur à midi, examiné les horloges, & corrigé l'estime autant qu'il nous étoit possible, nous trouvâmes que nous étions aux environs du soixantiéme dégré de longitude, & du quarante-quatrieme de latitude australe : c'est-à-dire à mille ou douze cens

lieues de Sainte Helene. Comme la plus grande de nos Chaloupes avoit été emportée par les vagues, qui avoient passé mille fois par dessus nous, on fut bien aise d'avoir conservé la petite : d'abord on la mit en mer, & après avoir rendu graces à Dieu, de ce qu'il nous avoit conservez en vie, on commença à décharger les meilleures nipes, & ce qui nous devoit être le plus nécessaire à terre. Nous nous servîmes de quelques chétives voiles pour faire deux Tentes : les autres couperent des branches d'arbres, dont ils construisirent des Baraques, où le reste de notre Equipage, qui consistoit en quatre-vingt-cinq personnes, se logerent.

Nous étions bien une quarantaine qui nous portions autant bien que la conjoncture le permettoit. Une partie avoit soin du Vaisseau, l'autre alloit à marode. Jamais les armes à feu, la poudre & le plomb, ne nous avoient été d'une plus grande utilité. Il y avoit de toute sorte de gibier en abondance, & entr'autres, de grosses Poules, plus pesantes que des Coqs-d'indes, qui étoient grasses & très-succulentes.

culentes. Le poiſſon ne nous manquoit point du tout non plus; parce que nous avions bonne proviſion de filets, d'hameçons & d'autres inſtrumens propres à la pêche. Les Tortues y étoient rares, mais elles étoient belles & bonnes. Nous en prîmes quelques-unes, qui peſoient aſſurément autour de quatre à cinq cens livres, & qui nous donnerent ſuffiſamment à manger à tous. La chair nous paroiſſoit excellente, & la graiſſe ſurpaſſoit en délicateſſe les mets du monde les plus précieux : elle nous ſervoit à toutes choſes, aux ſauſſes, ſur le Pain, à brûler, & généralement à tout ce que nous en pouvions avoir beſoin. Nous trouvâmes auſſi une Rivierre à deux bonnes heures de-là, du côté de l'Eſt, qui nous fourniſſoit de fort bonne eau. Nonobſtant ces rafraîchiſſemens, il y eut encore deux de nos gens qui moururent : les autres ne furent pas long-tems à ſe rétablir.

Cependant, notre Vaiſſeau ſe trouva enfin ſi déchargé, qu'on remarqua qu'il flottoit; de ſorte que nous le remorquâmes juſques la Rivierre dont je viens

viens de parler. Auſſi-tôt qu'il fut à terre, les Charpentiers l'examinerent de fort près, on trouva qu'il n'y avoit aucune aparence de le remettre en état de nous ſervir à continuer notre route, la tempête l'avoit entierement délabré. Ainſi il fut réſolu d'un commun accord, qu'on acheveroit de le mettre en pieces, & que des meilleurs morceaux on en bâtiroit un plus petit, dont on repaſſeroit en Affrique. Le Capitaine nous vouloit tous alternativement faire mettre la main à la beſongne; mais nous lui repréſentâmes ſi-bien que nous n'étions pas tous également propres à cela, & qu'auſſi-bien il falloit qu'il y eût quelqu'un qui pourvût la cuiſine des vivres néceſſaires pour l'entretien de tant de gens, que nous fûmes conſtituez dix pour cela. Les neuf qui me furent joints, étoient adroits, une partie étoient, pour ainſi dire, Chaſſeurs, & l'autre Pêcheurs de profeſſion: ainſi l'on peut aiſément croire que nous n'avions pas beaucoup de peine, dans un Païs comme celui-là, à trouver de quoi donner à manger à notre Compagnie. Ces agréables occupations, dont un

autre

autre se seroit fait un très-grand plaisir, ne me charmerent que pendant peu de jours; je me lassai bien-tôt de ce métier-là. Le desir que je conçûs de pénétrer dans un Païs où il ne me paroissoit point qu'il y eût jamais eu personne, me fit prendre la résolution d'abandonner mes Camarades: je ne voulois pourtant pas seul exécuter ce téméraire dessein. Les deux de la Troupe qui me paroissoient des plus réfolus, auſquels je le communiquai, furent ravis de ma propoſition; ils m'avouerent qu'ils avoient eu chacun en particulier la même penſée, mais qu'ils n'avoient oſé la confier à un tiers: ainſi l'affaire fut conclue, avec ſerment de n'en point revéler le ſecret, & nous étant promis de part & d'autre une amitié & une fidélité mutuelle & ſincere, nous allâmes nous repoſer, dans la vue de déloger au plus vîte.

CHAPITRE IV.

L'Auteur quitte le reſte de la Troupe, avec deux Camarades ſeulement, & pénétre avec eux dans ces Païs inconnus. Les obſtacles qu'il rencontre dans ſa route, &c.

LE lendemain matin, vingt-quatrieme de Septembre 1644. & l'onzieme jour de notre arrivée, nous nous ſaiſimes chacun d'une bonne hache, que nous mîmes à la ceinture, d'un fuſil, & de ce que nous crûmes néceſſaire pour une entrepriſe de cette nature, & ſans faire ſemblant de rien, d'abord que nous fûmes entrez dans le Bois, nous nous écartâmes des autres, & avançâmes à grands pas vers le Sud-ſud-Oueſt. Nous fimes au moins quatre grandes lieues, avant que de parler de nous repoſer. La Forêt, c'étoit le nom de l'un de mes Camarades, comme l'autre s'apelloit du Puis, voyant un Coq de Bruyere à cent pas de nous, le tua: pendant

dant que l'un le plumoit, nous nous occupâmes, l'autre & moi, à couper des brouſſailles, & à faire du feu ſous un arbre, à l'une des branches d'uquel je nouai un bout de groſſe ficelle, & y attachai notre volaille, qui fut bien-tôt rotie de cette maniere. Nous dinâmes-là de plein fond : la boiſſon ſeule nous manquoit, il falut remettre à boire à une autre fois. Nous étant remis en chemin, nous trouvâmes un creux, où il y avoit de l'eau, qui n'étoit à la vérité pas trop claire, mais qui ne laiſſoit pas de nous paroître excellente : nous en emplimes nos flacons, ſans que cela nous ſervît à rien ; car environ à une lieue & demie de-là, nous vinmes à un ruiſſeau qui en contenoit bien d'auſſi belle que j'en aye vû de ma vie : il avoit autour de deux pieds de profondeur, & traverſoit juſtement en cet endroit-là, la route que nous nous étions propoſé de tenir, à l'aide d'un petit Quadran au Soleil, que j'avois en poche, & qui nous fut d'un grand ſecours. N'y ayant ni pont, ni autre commodité, nous nous déchauſſâmes, & paſſâmes cette petite Riviere,

re, que nous quitâmes avec regret, après en avoir bû tout notre ſou, & en avoir fait proviſion pour l'avenir. Au reſte, nous ne trouvions aucune trace d'hommes, ni de bêtes: ce n'étoit par tout que ſable, bruyeres & forêts, dans l'eſpace de huit ou dix lieues que nous avions faites, avant que le Soleil ſe couchât. Enfin, nous plantâmes le piquet au pied d'un monticule, où il y avoit un buiſſon ſi épais, qu'on y étoit à l'abri du vent, comme ſous une tente. Nous achevâmes alors de manger ce que nous avions conſervé du dîner, & nous couchâmes le moins mal que nous pûmes.

Le lendemain au réveil, nous fûmes ſurpris de voir que tout le Ciel étoit entrepris, & que nous étions menacez d'une groſſe pluye. Nous trouvâmes à propos de creuſer dans cette coline, qui étoit aſſez eſcarpée du côté où nous nous étions poſtez, afin de nous mettre par-là à couvert du mauvais tems. En effet, nous trouvâmes en moins de rien, que nos haches, au lieu de pêles, nous avoient préparé un petit logement. La pluye

pluye ne commença pourtant qu'environ vers les onze heures, de maniere que nous avions eu du tems de reſte pour maſſacrer plus de Cailles & d'autres petits Oiſeaux, qui pour la plûpart ne nous étoient pas connus, que nous n'en aurions pû conſumer dans une ſemaine: il y en avoit une multitude innombrable, & ils ſe laiſſoient aſſommer la plûpart, ſans bouger preſque de leur place: ce qui nous fit d'autant plus conjecturer que le Païs ne devoit point être habité. Après tout, nous fûmes contraints de reſter dans ce poſte-là l'eſpace de quatre jours, qui nous parurent plus longs que n'auroient fait ailleurs quatre ſemaines. Mais nous fûmes auſſi-bien recompenſez dans la ſuite, puiſqu'il eſt vrai que nous joüimes de plus d'un mois de continuel beau tems.

Au ſortir de nôtre gîte nous commençâmes à découvrir de hautes montagnes: de peur de n'y pas trouver de quoi nous ſubſtanter, nous fimes proviſion de viandes pour quelques jours. Nous ne nous trompâmes pas dans nos conjectures; on eut dit d'un véritable Groenland, tout y étoit ſec,

& aride, il n'y avoit, en bien des endroits ni herbe, ni buiſſons, ni rien de ce qui peut donner à paître au moindre animal. Auſſi y découvrions-nous peu de choſe, les oiſeaux même y étoient aſſez rares, d'où il eſt aiſé de juger que nous y paſſions aſſez mal notre tems; & n'eut été que de fois à autre, nous entrions dans de petits valons remplis d'arbres chargez de quelques méchans fruits; où il y avoit de l'eau pour nous déſaltérer, nous aurions été en danger de notre vie.

Le neuviéme jour de notre marche nous arrivâmes vers le ſoir, dans une baiſſiére, où l'on voyoit à droite, environ à un quart de lieuë de-là, un petit torrent, qui deſcendoit d'un rocher dans un creux, d'où il ſe déchargeoit enſuite dans un marais, qui formoit-là un demi cercle, & s'étendoit vers le bas à perte de vûe. Les bords qui renfermoient cette belle eau, étoient hauts & médiocrement eſcarpez: ce qui faiſoit croire qu'elle n'étoit pas alors auſſi enflée qu'en une autre ſaiſon de l'année. J'en aprochai dans le deſſein de deſcendre, mais com-

comme j'en étois éloigné d'un pas seulement, je fus étonné de sentir que la terre me manquoit tout d'un coup sous les piés, j'enfonçai jusques sous les aisselles. Mes Camarades voyant que j'en demeurois-là, se mirent à éclater de rire, & s'en vinrent à mon secours. En même tems dix ou douze oiseaux de la grosseur de nos Oyes, avec des becs larges & longs comme la main, se débaraſſent de dessous mes piez, s'élancent en l'air, & sonnent l'allarme par un *quacou, quacou, quacou*, qui étoit leur cri naturel, & que l'on devoit entendre de fort loin. Avant qu'on eût pû compter cent, nous vîmes le Ciel noir de ces animaux. Cette multitude extraordinaire, joint au tintamare enragé qu'ils faisoient, nous épouvanta, nous ne savions absolument qu'en penser, sur tout lors qu'ils venoient quelquefois plusieurs de compagnie, en criant comme des perdus, fondre jusqu'à la longueur d'une pique de notre tête, ni plus ni moins que s'ils avoient voulu nous démembrer: & quoi que nous tirassions quelques coups sur eux, & en missions plusieurs par terre, c'étoit tou-

toujours la même choſe. Quand nous vîmes pourtant qu'ils ne vouloient point nous faire de mal, & qu'ils commençoient même à battre en retraite, nous deſcendimes le talut pour aller nous rafraîchir.

Du Puis remarqua d'abord que l'endroit où j'étois enfoncé, étoit une niche, où une partie de ces oiſeaux ſe retiroient : à côté il y en avoit une ſeconde, puis une troiſieme, & ainſi de ſuite, à dix ou douze piez plus ou moins, de diſtance l'une de l'autre. L'ouverture de ces demeures ſouterreines, avoit la forme d'un ovale, dont le moindre diametre étoit d'un pié de longueur. Etant le plus petit de tous, je me fourrai dans le troiſieme : je trouvai l'endroit grand comme une petite chambre, ayant plus de huit piez en quarré, & trois de hauteur au moins. Il y avoit quinze nids tout à l'entour, bâtis en rond, de petites branches feuilleües, & enduites d'argile, en forme de panier, de trois ou quatre pieds de circonference. Chaque nid contenoit ſix œufs grivelez, gros comme le poing. Dans le milieu de l'autre, il y avoit un ange

ge beaucoup plus grand que ces nids, qui étoit rempli d'une certaine matiére diviſée en petits morceaux ronds, & plus longs les uns que les autres: je m'imaginois au commencement que c'étoient leurs excrémens; mais la curioſité m'en ayant fait porter un peu à la bouche, je trouvai que cela avoit un goût excellent, & ſurpaſſoit nos meilleurs macarons, à quoi il avoit beaucoup de raport. Mes Camarades, qu'un même deſir que le mien à découvrir des nouveautez, avoit conduits chacun dans un autre ſemblables y trouverent les choſes diſpoſées dans le même ordre, que je viens de les décrire: toute la différence qu'il y avoit conſiſtoit dans le nombre des nids, qui étoit plus conſidérable dans l'un que dans l'autre, parce qu'ils n'étoient pas d'une même grandeur. Nous comprîmes bien de-là, qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'il y eût-là tant de ces Oiſeaux, puiſqu'ils multiplient ſi copieuſement, & qu'il n'y a perſonne pour les détruire.

A peine notre premiere ſurpriſe eut-elle finie, qu'un autre ſujet nous en cauſa une infiniment plus conſi-

rable:

rable : c'étoit une de ces Cavernes, que nous trouvâmes à cent pas de-là. Elle avoit une entrée qu'il étoit impoſſible que des oiſeaux euſſent faite : trois groſſes pierres de chacune un pié, miſes en terre, l'une à côté de l'autre, en faiſoient le ſeuil, & les deux poteaux, qui finiſſoient en pointe, à la hauteur de quatre piez, étoient compoſez de gros cailloux de plus de cent livres la piéce, & d'autres pierres arrangées l'une ſur l'autre en dedans, la fermoient entierement. Ces productions de la main des hommes nous firent héſiter ſi nous devions deſirer qu'il y en eût-là ou non : nous aurions bien ſouhaité de voir des animaux de notre eſpece, mais nous aprehendions de n'en être pas trop bien traitez. Dans cette incertitude incommode, nous ne laiſſâmes pas d'en aprocher, en criant pourtant, & faiſans aſſez de bruit, afin de nous faire entendre à ceux qui pourroient être dedans. La Forêt laſſée de toutes ces grimaces, nous dit de reſter des deux côtez la hache à la main, pendant qu'il forceroit les obſtacles, & franchiroit cette entrée, dans le deſſein d'aller

d'aller examiner ce qu'il y avoit derriere. Il en vint effectivement à bout; mais quand il fut dedans, il trouva qu'il faiſoit trop obſcur pour y rien voir : ce qu'il nous aprit en ſortant, c'eſt qu'un homme s'y pouvoit tenir debout, & que l'apartement étoit logeable, y ayant même ſenti un banc vers le fond. Là-deſſus nous courons décharger notre couroux ſur les premiers arbres, que nous avions laiſſez en paſſant, à une petite diſtance de là : nous en coupâmes autant de bois que nous en pûmes porter, & y vinmes mettre le feu devant notre caverne : enſuite nous retournâmes trois fois à la charge, afin d'avoir proviſion pour toute la nuit. Quand le feu fut bien allumé, nous entrâmes dans notre chambre, qui avoit bien le double de grandeur des autres : elle étoit proprement pavée de petits cailloux choiſis, & il y avoit en effet un banc de gazons tout à l'entour.

Mais, ô le formidable objet, que nous aviſâmes en même tems ſur le banc qui étoit à gauche, & le plus à l'abri du vent! la carcaſſe d'un homme, un ſquelette en forme, depuis les

piez juſqu'à la tête. Au deſſus il y avoit une eſpece d'ardoiſe aſſez unie & enfoncée dans la terraſſe, où l'on avoit gravé en langue Grécque, & en gros caracteres, ΑΓΙΟΣ Ο' ΘΕΟΣ, ΑΓΙΟΣ ΙΣΧΥΡΟΣ, ΑΓΙΟΣΚΑΙ' ΑΘΑΝΑΤΟΣ, Ε'ΛΕΗΣΟΝ ΗΜΑΣ. *O Dieu Saint, Saint & Fort, Saint & immortel, ayez pitié de nous !* Je ne m'amuſerai point ici à alléguer nos diverſes conjectures, & les ſentimens différens que nous eumes ſur ce ſujet, puiſque chacun s'en peut faire aiſément une idée. Cependant la faim, qui nous éguillonnoit, nous fit prendre deux des Oiſeaux que nous avions tuez : nous les paſſames ſur la flamme, pour en brûler la plume, au lieu de les écorcher, comme nous faiſions aſſez ſouvent, parce que nous nous en repréſentâmes la peau comme l'un des meilleurs morceaux, en quoi nous ne nous trompâmes effectivement point, puis les ayant vuidez & lavez, nous les mimes ſur des tiſons, où ils furent rôtis dans un moment. Nous avions pris ſi peu d'alimens de tout le jour, que nous n'y laiſſâmes preſque que les os. Ils étoient gras, ſuc-

ſucculens, & de très-bon goût. Après avoir bien ſoupé, nous nous accommodâmes le mieux que nous pûmes, laiſſant au mort la place qu'il occupoit, ſans y toucher, parce que nous avions envie de l'examiner de plus près le lendemain.

Il n'étoit pas encore bien jour que nos impertinens Oiſeaux recommencérent leur vacarme : les uns ſortoient de leurs trous, les autres y rentroient, & cela avec tant de bruit, qu'il nous fut impoſſible de plus dormir, quoique nous en euſſions bien envie. Nous attendîmes pourtant que le Soleil nous vint faire lever : notre préſence n'alarma nullement cette volatille, chacun travailloit à ſa beſogne comme s'il avoit dû en être payé. Nous en voyions qui ſortoient avec le bec tout chargé de terre, qu'ils enlevoient ſans doute des endroits les plus irréguliers de leurs creux, afin de les rendre, ou plus amples, ou plus propres. Il y en avoit qui venoient fournis de matériaux propres à racommoder leurs nids, & la plûpart portoient de ces morceaux de craquelins, que j'avois trouvez ſi bons le ſoir auparavant.

Nous montâmes ſur le talut pour voir d'où ils tiroient cette mangeaille : auſſitôt que nous eumes levé les yeux, nous aperçumes, à la portée du mouſquet de-là, ſur une petite élévation, trois corps d'une même groſſeur & hauteur : nous nous avançâmes pour conſiderer de près ce que c'étoit, & nous trouvâmes en effet que c'étoient trois Cônes tronquez, de la hauteur de huit piez, de cinq de diamétre ſur la baſe, & de trois environ au ſommet, fort régulierement conſtruits de cailloux arrangez proprement les uns ſur les autres.

La ſimple vûe de trois Monumens ſi rares dans une contrée déſerte, ne nous contenta pas, nous nous mîmes à en démolir un ; mais dès que nous eûmes ôté environ l'épaiſſeur d'un pied & demi des pierres de deſſus, nous découvrîmes le crane d'une créature humaine ; après-quoi parurent les oſſemens des épaules, des bras, & en un mot, toute la carcaſſe juſqu'aux piez. Nous en aurions bien fait autant aux autres ; mais nous nous contentâmes de découvrir la tête du cadavre, qui étoit ſous le ſecond, puiſqu'il

qu'il étoit vrai-ſemblable qu'il devoit y en avoir autant ſous le dernier. Pendant que nous réfléchiſſions ſur tout cela avec une eſpece d'admiration, j'allai découvrir autour du troiſieme Cône, des caractéres conſtruits auſſi de petits cailloux, à peu près comme des œufs de pigeon, arrangez en terre. Je les pris pour les lettres Hébraïques, nommées, ſuivant l'ordre, *Koph*, *Vau*, *Lamed*, *He*, *Teth*, *Lamed*, *Koph*, *Pe*, *Gimel*, *Van*, *Beth*, *Thau*, *Hajin*, *Koph*, *Mem*, *Lamed*, *Alep*, *Sajin*, *Samech*, *Reſch*: mais qui n'étoient accompagnées ni de points, ni d'aucune autre marque, qui en pût faciliter la lecture. Je fis tous mes efforts pour en débrouiller la ſignification, & j'y ai penſé mille fois depuis, mais je n'en ai jamais pû venir à bout, de quelque maniere que je m'y ſois pris. Il y avoit auſſi quelque choſe de ſemblable autour des deux autres Monumens, que je ne voulus pas prendre la peine de découvrir des pierres, que nous avions jettées deſſus, parce que je ne trouvois

pas que cela le valut. Toutes les aparences étoient qu'il y avoit fort longtems que quatre malheureux, comme nous étions, après avoir bien rodé, & ne voyant point d'apparence de trouver un endroit meilleur que celui-là, s'y étoient arrêtez, avoient creusé une caverne, à la maniere des Oiseaux, dont j'ai parlé, ou peut-être s'étoient aproprié une de leurs niches, & y étoient morts l'un après l'autre; premiérement ceux qui étoient sous les Monumens, & ensuite le dernier, sur ce banc, où nous l'avions trouvé, & où le tems avoit consumé ses habits & sa chair, de maniere qu'on n'en voyoit pas les moindres reliques.

Ce qui nous confirma encore plus dans cette pensée, fut que pas loin de là, il y avoit une infinité d'arbres droits comme un jonc, dont les branches étoient toutes par étages, au premier, qui commençoit à quatre piez de terre, à celui que je mesurai, il y en avoit douze, de la grosseur du bras, & longues de sept piez; au second, trois piez plus haut, onze, de six piez: au troisieme, à deux piez & demi delà, je n'en trouvai que dix, encore

plus

plus courtes que les précédentes : au quatriéme, éloigné à proportion des autres, neuf : plus huit, ſept, ſix, cinq, quatre & trois : après quoi venoit la cime de l'arbre, en forme de gland, de la groſſeur d'un œuf. Toutes les branches de ces arbres en piramides, étoient comme autant de panaches, ou plumes d'Autruche, c'eſt à dire garnies de feuilles menuës comme des filets des deux côtez. D'un bout à l'autre, & tout autour à l'extrémité de ce duvet, il y avoit un ourlet de la groſſeur d'une plume à écrire : & au deſſus de chaque rang de branches, un anneau qui environnoit l'arbre, plus gros que le doigt, au premier, mais plus petit à meſure qu'il aprochoit du haut. L'un & l'autre étoit cet excellent mets, dont nos gros Oiſeaux paroiſſoient ſi friands, & que nous croyions avoir ſervi de pain à nos quatre pauvres Pellerins.

Au lieu que je n'avois fait ſimplement que goûter de ce pain le ſoir précédent, nous nous jettâmes alors deſſus, mes Camarades & moi, comme la pauvreté ſur le monde ; c'étoit à qui ſeroit le plus habile à grimper pour

en atraper aux endroits où il y en avoit de reſte ; car pluſieurs en étoient dépouillez. Enfin, nous en mangéâmes tant, que nous nous en remplimes juſqu'à la gorge ; & nous y trouvions tant de goût, que Du Puis parloit déja de bâtir-là un tabernacle, & d'y mourir, comme ces bonnes gens témoignoient par leurs oſſemens, avoir fait. Mais dans le tems que nous nous en entretenions, nous fûmes également ſaiſis d'un ſi grand aſſoupiſſement, que nous ne pouvions pas lever les jambes pour faire un pas. Je me laiſſai tomber le premier à terre, les autres en firent autant un moment après. Pas un ne perdit le jugement, nos membres ſeuls étoient engourdis, la langue même pouvoit à peine nous ſervir à proferer une parole. Nous reſtâmes deux heures en cet état, avant que de nous endormir : ce ſommeil dura juſqu'après midi.

Du Puis, qui s'éveilla le premier, ſe trouva la main droite apuyée ſur quelque choſe qui lui paroiſſoit nud, uni & de la groſſeur de la cuiſſe. Il crut au commencement s'être roulé en dormant, ſur l'un de nous deux ; mais

y faisant réflexion à mesure qu'il reprenoit ses esprits, & ayant ouvert ses yeux pour s'en éclaircir, il fut saisi d'une frayeur mortelle, de voir entre lui & La Forêt, un Serpent de plus de vingt-cinq piez de long: il devint plus perclus de ses membres qu'auparavant, & ne pouvoit, ni se remuer, ni parler: cependant, le Serpent abandonne la place, s'entortille autour d'un des arbres prochains, & se met à son tour, après les Craquelins. Là-dessus mon Ami reprend courage, me pousse, & m'ayant éveillé, me montre cet épouvantable animal. Quelque débile que je me sentisse encore, je me levai dans le moment, & me mis à fuïr de toute ma force: Du Puis m'imita, & La Forêt, à nos cris, ne tarda guéres à en faire autant. Nous étions ravis de ce que ce monstre ne nous avoit pas engloutis; & cette peur ne contribua pas peu à nous faire résoudre à décamper au plutôt; il nous falut pourtant toute la nuit pour nous refaire.

CHAPITRE V.

Suite des Avantures de l'Auteur & de ſes Camarades, juſqu'à leur entrée dans un Pays habité.

NOus nous trouvâmes frais & gaillards à notre lever, ce qui nous fit réſoudre à lever le piquet : ainſi mépriſant cette manne terreſtre, qui nous avoit ſi fort débilités, nous fimes ſeulement bonne proviſion d'oiſeaux rôtis, & ayant dit adieu aux Monumens, nous nous remîmes en campagne. Nous étions bien alors à cinquante lieuës de la Mer. Le ſoir nous voulûmes manger, pour la premiere fois de la journée, mais l'appétit n'étoit pas aſſez grand, quoi que nous euſſions bien marché, & euſſions paſſé une Montagne de ſept ou huit lieuës. Trois jours entiers s'écoulérent avant que nous puſſions rien prendre : ce qui nous fit croire, que ce pain d'arbre devoit être extrêmement nouriſſant, & qu'il ne pouvoit être que bon, étant pris avec ſobriété. Cependant,

dant, le chemin aloit toujours en empirant : une grande conſolation pour nous, c'eſt que les nuits étoient belles, & que les jours ſe faiſoient longs, à meſure que nous avancions dans le Printems de ce pays-là, & que nous nous éloignions de la Ligne équinoxiale. Le Ciel nous en paroiſſoit plus charmant, la campagne plus riante, & l'un & l'autre fourniſſoit de matiere à la plûpart de nos entretiens.

Du Puis, ſur tout, ſembloit être charmé du Soleil, qui depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, ne ceſſoit de nous couvrir de ſes agréables rayons. Il ne faut pas mentir, nous dit-il un jour, ſi je n'étois pas né ſous des climats où les Peuples ſont aſſez heureux pour avoir été inſtruits dans la connoiſſance de leur Créateur, & que je n'euſſe jamais ouï parler de l'Etre des êtres, le flambeau des Cieux ſeroit ſans contredit la ſeule & unique Divinité que je croirois digne de mes adorations : non-ſeulement parce que c'eſt l'objet viſible du monde le plus agréable, mais auſſi à cauſe que ſans ſon ſecours, il n'y a ni plante, ni animal qui puiſſe ſubſiſter : tout lan-

guit au moment qu'il s'éloigne, & ſa préſence rend de la vigueur à ce qui paroiſſoit mourant. Vous n'êtes pas le ſeul, lui dis-je, qui êtes de ce ſentiment, il y a encore des Nations entiéres qui invoquent ce bel aſtre, comme la cauſe premiére de toutes choſes : & ceux même qui ont reconnu un être ſouverainement parfait, n'ont pas pû s'empêcher de lui donner des Epitêtes qui marquoient aſſez l'eſtime qu'ils en faiſoient. Orphée l'appelloit l'Oeil du Ciel ; Homére, celui qui voit & entend toutes choſes : Héraclite, la fontaine de la lumiere céleſte : Saint Ambroiſe, la beauté du Ciel : Philon, l'idée de la reſplendeur éternelle : Platon, l'ame du monde. Le Roi David en exalte merveilleuſement l'excellence, ſur tout dans ſon Pſeaume dix-huitiéme : & les ſaints Hommes du vieux & du nouveau Teſtament, ne font nul ſcrupule de nous le repréſenter, comme le modéle de la Divinité, qu'ils apellent en cent endroits, l'Orient d'enhaut, & le Soleil de Juſtice.

Je me mocque, continua La Forêt, de ce que les autres ont dit des Aſtres,

tres; je prie Dieu, & ſi j'ai de la vénération pour les créatures, ce n'eſt que par raport au Créateur, qui eſt digne d'être admiré dans ſes Ouvrages: mais ce qui me ſurprend dans le Soleil, ce ſont les deux mouvemens opoſez que l'on dit qu'il a, un mouvement journalier d'Orient en Occident, & un annuel d'Occident en Orient. Il eſt vrai, repris-je, que ces deux mouvemens ſont directement contraires l'un à l'autre, ſi on les attribuë au Soleil comme ont fait preſque tous les Anciens: mais rien n'eſt plus naturel ſi on attribuë ces deux mouvemens à la Terre, qui fait un grand cercle autour du Soleil dans l'eſpace d'un an, & tourne une fois ſur ſon Centre, ou ſur ſon Axe, en vingt-quatre heures tout comme une boule, ou ſi vous voulez un navet que vous auriez pouſſé d'un bout d'une allée à l'autre; car en même-tems que ce navet avanceroit vers le bout de l'allée, il feroit en même-tems pluſieurs tours ſur ſon Axe. La Terre en fait de même, & ſes deux différens mouvemens ont toujours ſervi aux hommes pour meſurer le tems de

leur

leur durée. Le tour qu'elle fait sur son Axe fait notre jour naturel de vingt-quatre heures ; & le tems qu'elle met à faire son grand Cercle autour du Soleil, fait notre année de trois cens soixante & cinq jours & six heures, à quelques minutes près. Il est vrai que cette mesure pour l'année n'a pas été toujours également bien connue chez toutes les Nations. Les Egyptiens, les Caldéens, les Juifs & d'autres Peuples anciens, ont compté leurs années différemment, & les ont fait plus longues ou plus courtes les unes que les autres. Plusieurs entr'eux ont réglé leurs années plûtôt par le cours de la Lune, que par celui de la Terre, & plusieurs Nations en font encore de même aujourd'hui.

Le Calendrier qu'on suit présentement parmi les Nations de l'Europe, & qui est venu des anciens Romains, n'a pas été toujours si exactement réglé comme à présent : car du tems de Romulus, Fondateur de Rome, l'année qui doit être le tems que la Terre employe à parcourir son grand Cercle autour du Soleil, n'étoit que de trois cens quatre jours, compris en dix

dix mois : Mars, Mai, Juillet, Octobre, étoient chacun de trente & un jour, les autres n'en avoient que trente. Numa Pompilius ſon Succeſſeur, en ajoûta cinquante & un à ce nombre, de ſorte que l'année avoit alors trois cens cinquante-cinq jours. Il retrancha outre cela un jour de chaque petit mois, qu'il ajoûta à ces cinquante & un, & de leur ſomme il inſtitua les mois de Janvier de vingt-neuf, & de Février de ving-huit jours. Enfin, Jules Céſar, premier des Empereurs Romains, ayant conſulté les plus habiles Aſtronomes de ſon tems, changea de leur conſentement, l'année qui étoit à peu près lunaire, en une année ſolaire, en y ajoutant encore dix jours, leſquels il diſtribua de maniere, que Janvier, Août & Décembre, en eurent chacun deux, & Avril, Juin, Septembre & Novembre un. Cependant, comme cela ne ſuffiſoit pas encore, parce que l'année eſt de trois cens ſoixante & cinq jours, ſix heures, moins environ onze minutes, ce Monarque voulut que toutes les quatre années on auroit un an de trois cens ſoixante & ſix jours,

& ce jour devoit être placé entre la ſix & ſeptiéme Calende de Mars : ſi-bien que l'on avoit deux ſixiémes Calendes de Mars, dans une telle année, qu'on appelloit biſſexte, parce qu'on comptoit deux fois le ſixiéme jour avant que de compter le ſuivant.

Cette correction pour juſte qu'elle parut, ne laiſſa pas de cauſer de l'erreur au Calendrier dans la ſuite du tems ; car encore que l'année ne fut alors trop longue que d'environ onze minutes, au lieu que le Soleil, comme on parloit, entroit de ſon tems, ou quarante-cinq ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, dans l'équinoxe du Printems, le vingt-quatriéme de Mars, il y entra le vingt & uniéme au Concile de Nicée, en l'an trois cens vingt-ſept, & l'onziéme du tems de Grégoire Treiziéme en 1582 : ce que ce Pape ayant remarqué, il retrancha dix jours de cette année-là, entre le quatre & le quinziéme d'Octobre, à cauſe qu'il ne ſe trouvoit point-là de Fêtes & de Saints intéreſſez. Et de peur qu'on ne retomba dans le même abus, ce qui étoit de conſéquence pour les équinoxes, qui auroient

auroient fait avec le tems une révolution entiere par tous les mois de l'année en rétrogradant : il ordonna qu'à l'avenir, trois Siécles l'un après l'autre, on ne compteroit point d'année biſſexte à leur fin, mais ſeulement au bout du quatrieme : de-là vient qu'il faut quatre cens années Grégoriennes & trois jours, pour égaler quatre cens années Juliennes.

Je ſçai bon gré à Mr. du Puis, dit la Forêt, d'avoir donné occaſion à ce diſcours ; car il y a long-tems que j'avois déſiré d'aprendre ce que l'on entend, par année biſſexte, par vieux & nouveau ſtile, & de ſçavoir la véritable cauſe de tous ces changemens. Il falut, pour les contenter, leur expliquer de même à pluſieurs repriſes, ce que veulent dire les termes d'Epacte, de nombre d'Or, de Sicle ſolaire, d'Indiction Romaine, d'Ides, de Calendes, & preſque de tout ce qu'il faut ſçavoir pour compoſer un Almanac. Ce qui leur donna le plus d'admiration, fut lorſque je les aſſurai que le Soleil qui nous paroît ſi petit, eſt infailliblement plus grand que toute la Terre. Aſſurément, diſoit

ſoit la Forêt, cela ſurpaſſe l'imagination, & je croi que tout ce que l'on nous en dit ſont de pures rêveries. Du Puis qui enchériſſoit ſur tout ce que ſon camarade pouvoit alléguer à cet égard, ôſa même me traiter d'extravagant, parce que je ſoutenois que cela étoit véritable; de ſorte qu'il falut, malgré moi, en venir à des éclairciſſemens pour leur donner quelque ſatisfaction là-deſſus.

J'avoue, leur dis-je, qu'il eſt impoſſible de déterminer au juſte la grandeur des flambeaux céleſtes; tous ceux qui l'ont fait ont été des préſomptueux, qui ont tâché de nous en impoſer. Les inſtrumens dont nous nous ſervons pour meſurer la Paralaxe du Soleil, ſont trop petits & trop mal diviſez, par raport au prodigieux éloignement de cet Aſtre. Je n'ai jamais vû d'Aſtrolabe diviſé en minutes, & il ſeroit néceſſaire qu'il le fut en ſecondes, & peut-être en de moindres parties: cela ne ſe peut; ou il ſeroit ſi grand que l'on ne ſçauroit s'en ſervir. Et une preuve qu'on s'y peut aiſément tromper ſans cela, c'eſt que quelques exacts qu'ayent été les Aſtronomes,

nomes, qui non contens de la ſpéculation, ont voulu réduire cette queſtion en pratique, ils ſe ſont abuſez ſi lourdement, que la différence de l'opinion de l'un à celle de l'autre, eſt capable de faire douter s'ils avoient ſeulement le ſens commun de vouloir donner leurs ſentimens pour des véritez. Ticho Brahé, qui ſembloit avoir parcouru les Cieux, comme Chriſtophe Colombe la Terre, aſſure que le Soleil eſt cent trente-neuf fois plus grand que le globe que nous habitons. Copernic ſoutient que ce nombre va juſqu'à cent ſoixante-deux. Ptolomée le fait de cent ſoixante-ſix. Le Pere Scheiner de quatre cens trente-quatre. Wendelinus de quatre mille nonante-ſix. Et un de mes Régens le pouſſe juſqu'à trois millions de fois plus grand que la même Terre. On ne ſait donc rien poſitivement de ſa grandeur : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt beaucoup plus étendu que ce grand corps, quelque vaſte qu'il nous paroiſſe. Car premierement, ſi on le poſe égal à la Terre, il eſt évident que ſes rayons raſant les parties extérieures de cette

Sphére

Sphére terreſtre, laiſſeroient en continuant, un cilindre d'obſcurité au-de-là, dont les côtez ſeroient paralleles ; de ſorte que les Planettes qui paſſeroient par cette ombre, ne recevant aucune lumiere, & n'en ayant point d'elles-mêmes, ſeroient éclipſées. Si le Soleil étoit plus petit, ſes rayons, après avoir raſé la Terre, iroient en s'élargiſſant, & formeroient un Cône tronqué d'ombre, dont la baſe ſeroit au Firmament, & le ſommet ſur la partie de la Terre opoſée au Soleil, d'où il ſuit qu'il y auroit encore une plus grande partie du Ciel obſcurcie, & que toutes les Planettes qui s'y rencontreroient, devroient comme il vient d'être dit, ne rendre aucune clarté. Or il n'y a jamais que la Lune qui nous paroiſſe éclipſée : ainſi il paroît que le Soleil doit être incomparablement plus grand que la Terre ; puiſque ſes rayons ayant raſé cette grande maſſe, ſe réuniſſent un peu au-deſſus de la Lune, où le Cône formé par l'ombre de la Terre, finit en pointe. A cette explication j'ajoutai une figure ſur le ſable, pour leur en faciliter l'intelligence.

Je

Je confeſſe, dit alors du Puis, que cela eſt démonſtratif, pour ce qui touche la cauſe; mais pour les effets dont vous parlez, ou les défaillances des Planettes, je n'y entends goute, & je n'ai pas même ſçû que les Eclipſes euſſent rien d'ordinaire & de naturel. Au contraire, repris-je, il n'y a rien-là de miſterieux. Les Planettes ſont des corps opaques & durs, qui reſſemblent aſſez à la Terre, & que bien des gens croyent habitées; elles ne donnent aucune clarté que par réflexion, & après l'avoir reçue du Soleil. De-là vient que nous n'avons d'Eclipſe de Lune que lorſque ſe levant d'un côté, pendant que le Soleil ſe couche de l'autre, & que ces deux Aſtres ſont par conſéquent en opoſition, la Terre ſe trouve directement entre-deux, & empêche qu'ils ne ſe puiſſent voir en face. Mais ſi le Soleil, interrompit la Forêt, eſt la ſource de la lumiere, comment la perd t'il à ſon tour en de certains tems? D'où lui viennent ces défaillances, qui alarment ſi fort le monde, & qui eſt-ce qui lui rend ſon ancien éclat? Comme l'interpoſition de la Terre,

re-

repliquai-je, cauſe les Eclipſes de Lune, l'interpoſition de la Lune obſcurcit auſſi le Soleil, c'eſt-à-dire, que toutes les fois que la Lune eſt en conjonction avec le Soleil, & qu'elle paſſe entre lui & la Terre en droite ligne, elle fait l'office d'un rideau, qui nous dérobe la vûe de ce bel aſtre; mais cette privation ne ſçauroit durer long-tems, à cauſe du mouvement différent de ces corps. Le cercle que la Terre décrit autour du Soleil eſt incomparablement plus grand que n'eſt celui que la Lune fait autour de la Terre, & au lieu que celle-là avance environ treize degrez en un jour, celle-ci n'en franchit qu'un peu plus d'un en Hyver, & un peu moins en Eté, de ſorte qu'ils ſe dégagent bien-tôt de l'autre. Comment, dit la Forêt, la Terre va plus vîte en une ſaiſon qu'en l'autre? Oui en aparance, repris-je, cela differe environ quatre minutes, parce que la Terre étant beaucoup plus éloignée du Soleil en Eté qu'en hyver, il faut qu'il ſemble auſſi aller plus lentement pendant les longs jours, que durant les courts: comme une voiture qui n'eſt qu'à cinquante

quante pas de notre œil, paroit aller bien plus rapidement que lorſqu'elle en eſt à cinq cens pas de diſtance.

Mais, dit du Puis, puiſqu'il s'agit de pas, un même feu ne ſe fait-il pas mieux ſentir à deux pas de diſtance qu'à dix? Sans doute, lui répondis-je. Et ſi le Soleil qui eſt chaud, reprit-il, eſt plus près de la Terre en Hyver qu'en Eté, pourquoi la chaleur ne ſe régle-t-elle pas ſuivant ſon éloignement? & d'où vient que nous tremblons de froid dans le même tems que nous devrions ſuer à groſſes goutes? C'eſt fort bien dit, repartis-je, cette objection fait voir, que l'ignorance & la raiſon ne ſont pas incompatibles; cependant en penſant m'avoir pris, vous vous êtes trompé vous-même. Je ne veux pas vous prouver qu'il n'y a au monde ni chaud, ni froid, ni clarté, ni odeur, ni ſon, ni couleurs, ni aucune des qualitez que nous apercevons dans les corps: cela me donneroit trop de peine, & vous ne m'entendriez peut-être pas, parce que cela dépend de certaines connoiſſances, dont vous n'avez ſeulement pas les principes: je me contenterai de

de vous dire, qu'il n'y a à proprement parler, qu'une même sorte de matiere, mais qui, à proportion qu'elle est figurée, ou en mouvement, produit en nous, par le moyen de nos organes, de certains effets, que nous attribuons aux corps, & qui nous les fait apeller chauds, froids, lumineux, colorez, & ainsi des autres; quoi qu'effectivement le son, la couleur, le goût, &c. soient proprement en nous, & non dans ces corps; comme la douleur, qui provient d'une piqueure, est en nous, & nullement dans l'épingle qui l'a causée. Et marque que votre comparaison n'est pas juste dans le sens même où vous la voulez employer, c'est que le coupeau des Alpes qui est plus près du Soleil de toute leur hauteur, que le pied, demeure couvert de neige en Eté, pendant que tout périt de chaud dans leurs Vallées, qui en sont d'autant plus éloignées: dont la véritable raison est, pour ne rien passer sans quelque legere explication, que l'air est si subtil à une lieue de la Terre, que dans quelque agitation qu'il soit, il n'a pas la force de dissiper les moindres

dres corps ; au lieu qu'il eſt ſi groſſier ſur ſa ſuperficie, qu'il eſt capable d'ébranler nos parties les plus ſolides, & de cauſer ce que nous apellons une exceſſive chaleur.

Tout cela eſt beau aſſurément, reprit la Forêt, mais je vous demande pardon ſi je vous dis, que je ne vois pas que vous ayez encore rien conclu par raport à l'Hyver & à l'Eté. Cela eſt vrai, lui répondis-je, c'eſt une queſtion d'une autre nature. Lorſque le Soleil eſt élevé vers nôtre zenith, comme en Eté, quoiqu'il ſoit fort éloigné de nous, il ne laiſſe pas de nous envoyer beaucoup de rayons preſque perpendiculairement ; au lieu qu'en Hyver, reſtant plus bas vers l'horiſon, la plûpart de ſes rayons, qui ne peuvent venir que de côté, réjailliſſent ſur la ſuperficie de nôtre Atmoſphére ; bien peu paſſent & pénétrent juſqu'à nous : cependant, c'eſt dans le grand ou petit nombre de ces rayons que conſiſte le chaud & le froid ; comme cela ſe prouve aiſément par les miroirs & les verres ardents, dont les effets ſont toûjours proportionnez à la quantité des rayons de lumiere qu'ils raſſemblent.

Pendant ces doux entretiens, qui se faisoient plutôt en vûe de passer le tems, que d'augmenter le nombre des Philosophes, puisqu'il auroit falu s'y prendre d'un autre biais pour y réussir, nous ne laissions pas d'avancer considérablement: mais enfin, il falut changer de langage. Il y avoit trente-cinq jours que nous avions quitté nôtre Troupe, & nous comptions que nous devions avoir fait environ cent trente lieues de chemin, lors que tout d'un coup, nous nous trouvâmes au bord d'un Lac, qui nous paroissoit d'une fort vaste étendue. Cet obstacle nous étonna, nous demeurâmes assez long tems irrésolus sur ce que nous devions faire; l'un parloit de s'en retourner, l'autre de rester-là, & de se loger le mieux que nous pourrions, pour y passer quelques jours: mais enfin, il fut résolu de nous avancer à droite, & de côtoyer cette grande eau, pour voir si nous en trouverions la fin. Après sept ou huit lieues de marche, nous commençames à voir terre de l'autre côté, & nous étions ravis de ce qu'à mesure que nous avançions, nous en dis-

diſcernions toûjours mieux les objets ; mais en récompenſe, nous aperçûmes que nous entrions inſenſiblement dans un lieu marécageux, où la terre étoit molle, tremblante & de très-mauvaiſe odeur. Tout le Païs étoit aux environs de-là, plat & uni ; nous ne voyons aucune iſſue, & nous ne faiſions plus un pas, de quelque côté que nous tournaſſions, que nous n'enfonçaſſions juſqu'à moitié jambe. J'avois beau encourager mes gens, il n'y eut pas moyen de paſſer outre, il falut même malgré nous retourner ſur nos pas ; & quoi-que nous fuſſions extrémement haraſſez, nous fûmes obligez de faire plus de deux grandes lieues avant que d'oſer nous arrêter parce que nous étions mouillez, & que juſques-là, nous n'avions point trouvé de bois pour faire du feu capable de nous ſécher.

Après nous être repoſez ſuffiſamment, nous prîmes le parti de gagner toujours à gauche, & de voir s'il n'y auroit point d'empêchement de ce côté-là. Nous marchâmes ainſi quatre jours de ſuite, juſques à ce que nous arrivâmes à une Forêt remplie

de chênes d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire. Nous héſitâmes ſi nous devions nous y engager, & nous ne le fimes qu'à condition que nous ne nous écarterions du Lac, que le moins qu'il ſeroit poſſible : mais cela ne dura pas long-tems, à peine eûmes-nous fait trois petites lieues, que nous nous trouvâmes au pied d'une Montagne ſi eſcarpée, qu'il n'y a point d'animal qui fût capable d'y monter. Le Roc avançoit même ſur le Lac, dont les eaux quelquefois agitées, en avoient vrai-ſemblablement rongé le pied. Nous côtoyâmes cette hauteur de l'autre côté, pendant tout un jour, ſans trouver aucun endroit, qui nous la rendît acceſſible : ce n'étoit par tout que précipices & hauteurs épouventables. A l'aſpect affreux de tant d'obſtacles invincibles la patience nous abandonna : mes deux Camarades me firent de fort ſenſibles reproches, de ce que je les avois engagez dans ce mauvais pas.

J'avoue, leur dis-je, que nous avons raiſon de nous plaindre de nôtre malheureux ſort; mais vous devez conſidérer que rien n'arrive à l'avanture ; il y a

ſans

ſans doute une Providence, qui dirige tout à ſa volonté. Comme c'eſt cette Sageſſe qui nous a conduits, elle nous ſuggérera bien auſſi les moyens de nous en tirer d'une maniere ou d'autre. C'eſt une choſe aſſurée que Dieu n'abandonne jamais les ſiens, en quelque part du monde qu'ils aillent: ſi nous mettons en lui nôtre confiance, il nous aſſiſtera de ſon ſecours. Vous ſavez que ce n'eſt ni le lucre, ni la gloire, qui nous a attirez ici; nous n'avions même rien à perdre, & moyennant que nous conſervions notre vie, nous avons tout ce que nous aurions eu chez nous. Ne nous rebutons point de ce qui nous eſt arrivé juſqu'ici, nôtre but principal eſt de courir, & de découvrir des nouveautez, qui nous faſſent plaiſir: je ne deſeſpere pas d'aller plus loin, & de trouver un jour de quoi nous mettre en état de vivre heureux. Allons, ne perdons point de tems, pourſuivis-je, retournons-nous-en au Lac, & voyons ſi nous ne pourrons pas trouver le moyen de le paſſer ſans trop de danger. Nous avons par bonheur des haches, & il y a ici du bois

en abondance, nous ne ſerons pas les premiers qui auront franchi un trajet avec un Radeau. Si nous en venons à bout, je me flâte après cela d'une plus heureuſe découverte. Juſques ici le Païs eſt inhabitable, il eſt humainement parlant, impoſſible qu'il ſoit de même par tout; & qui ſait enfin ſi nous ne trouverons pas quelque Peuple civiliſé, qui récompenſera, par ſes honnêtetez les fatigues & les dangers que nous avons eſſuyez pour les aller déterrer, & pour leur aprendre, s'ils ne le ſavent pas, qu'il y a d'autres gens qu'eux au monde.

J'avois beau en conter à mes Camarades, tout cela ne les ſatisfaiſoit point, & je ſuis perſuadé que s'ils avoient vû la moindre aparence de retrouver notre Equipage où nous l'avions laiſſé, ils auroient ſans doute tout haſardé pour tâcher de le rejoindre. Il falut pourtant ſe réſoudre à quelque choſe. Nous retournâmes au Lac, & le conſidérâmes de bien des endroits avant que nous convinſions de celui où nous haſarderions de le paſſer. Ces allées & venues nous conſumérent pourtant huit jours, le neu-

neuviéme nous commençames à mettre la main à la beſogne. Nous coupâmes premiérement dix arbres de ſept à huit pouces de diamettre, dont nous ôtâmes les branches, & les accourcimes juſques à la longueur de vingt ſemelles; puis les ayant mis dans l'eau, nous les attachâmes enſemble du mieux que nous pûmes, partie avec des joncs entrelacez, & principalement avec de l'écorce de branches de ſaules, qui étoient en grande quantité au bord de l'eau & dont nous treſſâmes des cordes de telle longueur que nous les voulûmes. Enſuite nous aprêtâmes une vingtaine d'autres arbres plus courts que nous arrangeâmes & liâmes de travers ſur les premiers. Enfin nous en mimes ſur ces ſeconds un troiſiéme étage, du même ſens & de la même longueur que ceux de la premiére couche. Nous fimes auſſi cinq avirons, ou pêles, qui nous tinrent plus de tems que tout le reſte.

Comme nous étions encore occupez à notre charpenterie, la Forêt nous avertit qu'il voyoit á ſoixante pas de-là remuer quelque choſe dans des joncs, qui n'étoient pas fort éloi-

gnez du Lac : en effet, nous reconnûmes d'abord avec lui qu'il faloit même que ce fût un animal d'une groſſeur conſiderable. Du Puis & moi prîmes chacun notre fuſil, & l'ayant chargé de quatre balles, nous tirâmes enſemble deſſus, conſervant un troiſiéme coup pour le néceſſaire ; comme l'expérience nous l'avoit enſeigné dans notre route, où nous manquâmes d'eux ou trois fois d'être déchirez par des Ours, pour nous être défaits de tout notre feu. Nos armes étoient à peine lâchées que nous fûmes extremement ſurpris & épouventez d'entendre des hurlemens effroyables, & de voir un trémouſſement ſi prodigieux dans ces roſeaux. Nous fûmes aſſez long-tems en ſuſpens, ſi nous devions aller voir ce que c'étoit ou non ; mais après avoir conſidéré que tout ce que nous entendions & voyons ne pouvoit être vrai-ſemblablement que l'effet d'une playe mortelle, qui mettoit cette bête hors de deffenſe, nous rechargeâmes nos fuſils, & nous approchâmes toujours, en tremblant pourtant, de l'endroit où elle ſe débattoit. D'abord qu'elle nous aper-

aperçût elle redoubla ſes cris, & faiſoit de grands efforts pour échaper à notre pourſuite ; ſa peur nous enfla le cœur, & La Forêt lui voyant lever la tête lui lâcha ſon coup ſi à propos, qu'il la lui ouvrit de part en part, & la coucha roide morte. Nous reſtâmes néanmoins encore quelques momens ſans oſer en aprocher ; mais voyant qu'elle ne ſe remuoit plus, nous commençâmes par la toucher du bout de nos armes, & l'ayant tirée hors de-là, nous reconnûmes que c'étoit une eſpece de Loutre ; mais qui n'avoit que deux jambes fort courtes ſur le devant, leſquelles l'un de nous deux avoit caſſées à la premiere décharge ; ce qui l'avoit miſe hors d'état de fuir. Cet animal devoit peſer au moins cent cinquante livres. Nous nous mîmes après à l'écorcher, enſuite de quoi nous en rôtimes la meilleure partie. La chair en etoit bonne, & avoit un goût aprochant de nos Canards.

Le lendemain, qui étoit le treiziéme jour que nous étions arrivez-là pour la premiere fois, nous réſolûmes de démarer, & de paſſer outre.

La pesanteur de notre Radeau faisoit que nous allions fort lentement: il y en avoit toujours deux qui travailloient de la pêle, tandis que l'autre prenoit du repos. L'air étoit par bonheur fort tranquille, le tems le plus agréable du monde; & je puis dire que nous prîmes bien du plaisir à ce passage, que nous avions entrepris pourtant sans savoir ce que nous deviendrions. C'étoit une chose surprenante de voir la multitude infinie de Poissons qu'il y avoit dans ce beau Lac: les uns sautoient d'un côté, les autres venoient heurter contre notre Voiture de l'autre: il y en avoit même qui nous suivoient avec la tête hors de l'eau, & donnoient des branlemens de queuë, par lesquels on eût presque dit qu'ils vouloient témoigner la joye qu'ils ressentoient de nous voir. Ce petit jeu muet nous rendoit quelquefois si attentifs, que nous restions de longs intervales dans l'inaction. Nous en prîmes plusieurs de la main que nous rejetâmes aussi-tôt dans leur élément; & il ne tenoit qu'à nous d'en prendre autant que nous en aurions voulu. Ce qui augmenta sensiblement notre

notre joye, fut que vers le ſoir, lors que nous perdions de vûe le rivage que nous avions quitté, nous découvrîmes en même tems celui du côté où nous tendions. Cette agréablé vûe nous donna de nouvelles forces: nous travaillâmes preſque toute la nuit, & je doute qu'il fut le lendemain, plus de quatre heures après-midi, lorsqu'heureuſement nous vinmes donner de notre Radeau contre le bord. Auſſi-tôt que nous fûmes à terre, nous trouvâmes à propos de nous ſervir de tout ce que nous avions d'attaches pour amarrer notre Machine, tant à de groſſes pierres qu'il y avoit ſur le rivage, qu'à un pieu, ou tronc d'arbres que nous enfonçâmes en terre, & que nous avions aporté à ce deſſein, dans l'incertitude où nous étions ſi nous nous trouverions mieux ailleurs, & ſi nous ne ſerions peut-être pas forcez de repaſſer quelque jour par ce même endroit. Au reſte, nous nous ſentions ſi fatiguez de notre Navigation, que nous campâmes à cent pas de-là, & y reſtâmes juſques au lendemain au matin, que nous continuâmes notre route.

Nous n'eûmes pas fait une demi-lieue que nous entrâmes dans un Bois auſſi épais que les précédents, mais que nous eûmes percé en moins de deux heures. Ce fût-là où nous nous vîmes arrêtez tout d'un coup, par des Rochers qui n'avoient non plus de talut qu'une muraille. Cette nouvelle bariere cauſa auſſi de nouvelles diſputes entre nous : mes Camarades murmuroient extrémement, & moi je les encourageois à mon ordinaire. Il falut même que j'en vinſſe juſqu'à leur aſſurer, qu'au lieu que mes idées étoient ordinairement ſi embrouillées & ſi mal ſuivies pendant le ſommeil, que je voyois rarement le dénoûment de mes ſonges, j'en avois eu un la nuit prcédente, dont l'enchaînure & les circonſtances étoient ſi particulieres, qu'il devoit infailliblement nous augurer quelque choſe de fort avantageux : & là-deſſus j'inventai ſur le champ quelques fictions, qui, quoi que peut-être aſſez mal concertées, ne laiſſerent pas de faire tout l'effet que j'en attendois. Sur le matin, leur dis-je, & environ une heure avant le lever du Soleil, il m'a ſem-

ſemblé entendre une voix bruyante comme un tonnerre, qui m'a dit: Que fais-tu-là, mon enfant? Levetoi, marche, ta délivrance eſt prochaine. En même-tems s'eſt préſenté devant moi une jeune fille, en vêtemens blancs, ayant les cheveux pendans & éparpillez ſur les épaules, la face riante, les jambes découvertes juſques au-deſſous du genoux, & tenant en ſes mains un Corbillon d'ozier fin, artiſtement entrelacé de toutes ſortes de fleurs odorantes, & rempli de fruits rares & délicieux, dont elle nous a invitez de manger. A ma gauche, il y avoit un champ tout couvert de gerbes du plus beau froment que la terre porte; & à ma droite, un arbre, au tronc duquel il y avoit une ouverture, dont ſortoit avec impétuoſité, une liqueur claire & vermeille, qui embeaumoit par ſon odeur. Je me ſuis retourné pour voir ce qu'il y avoit derriere moi, mais apercevant un monſtre épouventable, tout hériſſé d'épines & de chardons, j'en ai été tellement ſaiſi d'horreur, qu'encore qu'il me tournât le dos, je n'ai pas laiſſé de m'éveiller en ſurſaut. A ce

ſon-

ſonge j'ajoutai une favorable explication, qui ne contribua pas peu à nous donner de bonnes jambes.

En côtoyant toujours ces Montagnes du côté de l'Orient, nous découvrîmes enfin une fente par où nous nous mîmes à grimper. Je ne ſçaurois exprimer la peine que nous eûmes à nous porter juſqu'au haut. Quand nous y fûmes parvenus, nous nous aſſimes pour reprendre haleine, & mangeâmes un morceau. Nous étant relevez, nous aperçûmes bien-tôt après un Etang d'environ un quart de lieue de circonference, borné d'un côté par des pointes de Rochers eſcarpées, & même penchantes, juſques ſur l'eau, & de l'autre par une eſpece de Digue fort étroite & raboteuſe, qui avoit à droite un précipice, dont on ne pouvoit découvrir le fond. Ces objets affreux me rendirent muet comme un poiſſon : je ne me ſentois plus de force ni de courage pour rien dire, & j'avoue franchement que j'aurois alors deſiré de tout mon cœur d'être encore à entreprendre le Voyage. Il n'y avoit aucune aparence de deſcendre par-là où nous étions montez,

tez, & je voyois trop de riſque à paſſer outre.

Dans l'embarras où j'étois, je fis un effort conſidérable pour monter juſques ſur la cime d'un roc, que nous avions laiſſé ſur le derriere : auſſi-tôt que j'y fus parvenu, ma douleur ſe changea tout-d'un-coup en une exceſſive joye, lorſque je vis qu'immédiatement après ces hauteurs, il paroiſſoit un Païs plat, uni & entrecoupé de canaux, ſur les bords deſquels il y avoit des arbres plantez en ordre : il me ſembloit même entrevoir des bêtes dans des prez herbeux, & plus loin de grands corps, qui paroiſſoient être des demeures d'hommes. Je fis ſigne à mes Camarades de me ſuivre, & leur marquai par mes geſtes & diverſes contorſions de corps que notre délivrance aprochoit. L'envie qu'ils avoient d'aprendre de bonnes nouvelles, les porta à m'imiter. Ils penſérent comme moi, s'eſtropier avant que de me pouvoir joindre, mais de même auſſi, ils furent incontinent conſolez de leur travail, & convinrent ſans héſiter, que cette terre devoit inconteſtablement être habitée. La difficulté

ficulté ſeulement étoit d'y parvenir, & cette difficulté nous paroiſſoit inſurmontable. Nous conſidérames attentivement de cette hauteur où nous étions, tout ce qu'il y avoit à l'entour ; mais rien d'acceſſible ne ſe découvrant à nos yeux, nous nous aidâmes à deſcendre, & vinmes examiner de nouveau, le Précipice, & l'Etang.

Pour moi, je fus incontinent d'avis, quelque riſque qu'il y eût, que nous devions retourner ſur nos pas, aller couper du bois dans la Forêt, où nous avions paſſé la nuit, le traîner en haut du mieux que nous pourrions, & nous en ſervir à franchir ce petit trajet. Du Puis, au contraire, trouvant ma propoſition d'une exécution preſque impoſſible, dit que le paſſage qui étoit entre le Lac & le précipice, paroiſſoit avoir autour de deux pieds de largeur aux endroits les plus étroits, qu'ainſi on pouvoit aiſément hazarder de le paſſer, & qu'il vouloit bien être notre Guide. Je fus ravi de ſa réſolution, & je ne manquai pas de l'apuyer par des exemples des Pirenées & des Alpes, dont j'avois lû quel-

quelque chose dans plusieurs Mémoires de Voyageurs: mais La Forêt qui étoit, disoit-il, sujet aux vertiges, protesta qu'il ne nous imiteroit point, quoi qu'il en pût arriver, mais que si l'on étoit résolu de passer, il aimoit mieux le faire à la nage. L'autre lui donna aussi-tôt raison, & s'engagea de porter ses hardes, & même les miennes, si je me voulois mettre à l'eau avec lui. Ce qui fut dit fut fait: La Forêt & moi nous deshabillâmes, nous fîmes un paquet de nos habits, & Du Puis s'en étant chargé, se mit en devoir de passer, laissant-là nos haches & nos fusils, qui aussi-bien ne nous étoient plus utiles à rien, puisque nous n'avions pas trois charges de poudre de reste; à condition pourtant, que s'il trouvoit le passage moins dangereux que nous ne nous l'étions imaginé, il les reviendroit querir. Comme nous nagions parfaitement bien l'un & l'autre, nous fûmes bien-tôt à l'autre rive, parce que nous avions choisi l'endroit le plus étroit: ainsi Du Puis qui avoit pris nos habits, s'étoit vû obligé de faire un assez grand détour avant que de venir à son passage. Aussi-

Auſſi-tôt que nous fûmes à terre, nous courûmes à ſa rencontre, & fûmes bien aiſe de le voir venir gaillardement. Mais par une fatalité inconcevable, & dont je ne ceſſerai d'avoir du regret toute ma vie, comme le malheureux n'avoit pas dix pas à faire pour être ſauvé, un éclat de la Roche qui le portoit, ſe détacha tout-d'un-coup, de ſorte que la terre lui manquant ſous les pieds, nous le vîmes avec horreur diſparoître en criant : O bon Dieu, ayez pitié de moi! Nous nous avançâmes avec précipitation, pour voir ce qu'il étoit devenu, mais hélas! nous ne vîmes ni n'entendîmes plus la moindre choſe.

Je prie le Lecteur charitable de s'arrêter ici un moment, & de faire une ſérieuſe réflexion ſur notre déſaſtre. Le deſeſpoir où nous étions d'avoir perdu notre Ami, joint à l'état pitoyable où nous nous voyons, n'ayant ni hardes pour couvrir notre nudité, ni aucuns moyens humains pour ſubſtenter notre corps, donna ſi fort la gêne à notre eſprit, que nous penſames cent fois nous jetter tête baiſſée après lui, & finir ainſi en un inſtant le cours facheux d'une ſi malheureuſe vie. CHA-

CHAPITRE VI.

De la découverte d'un très-beau Pays, de ſes habitans, de leur Langage, Mœurs & Coutumes, &c. & de l'eſtime où notre Auteur & ſon Camarade y étoient.

CEpendant le froid nous ſaiſiſſoit, parce que le Soleil étoit à l'extrêmité de ſa courſe, deux motifs preſſans pour nous faire ſonger á notre retraite. Nous deſcendimes la montagne avec aſſez de facilité, à cauſe qu'elle avoit-là beaucoup de talut. Au pied il y avoit un foſſé large & profond, qu'il falut encore paſſer à la nage : c'étoit une des barrieres du Païs, où l'on n'avoit point fait bâtir de Ponts pour en faciliter ou l'entrée ou la ſortie. Plus nous avançions dans la Campagne, plus nous en découvrions les beautez : mille indices différens nous aſſuroient que le Païs étoit habité. Les Animaux que nous avions crû voir de deſſus la Montagne, étoient en effet des Chévres, qui

qui paiſſoient dans des Prez, où l'herbe verte les déroboit en partie à la vûe. Nous n'étions enfin pas fort éloignez de ces Troupeaux, lorſque le Chévrier, qui gardoit le plus prochain, & qui étoit couché à terre, remarqua que ſes bêtes allongeoient le cou, & ſembloient avoir en vûe quelqu'objet qui leur donnoit de l'étonnement. Il ſe leve, & auſſi-tôt qu'il nous eût aperçus, ſe met à fuir de toute ſa force, s'imaginant en voyant deux hommes nus ſur le ſoir, venir du côté des Montagnes, que nous fuſſions enragez, comme nous l'avons ſçû dans la ſuite : ſes Chévres ſe mirent de même à la débandade. D'autres Bergers qui n'étoient pas loin de-là avec des Moutons, ne ſçavoient que penſer de ce déſordre ; ils eurent pourtant aſſez de courage pour s'atrouper, & venir ſept ou huit qu'ils étoient, reconnoître qui nous étions. Auſſi-tôt que nous nous crûmes à portée, nous joignîmes les mains enſemble, & tâchions par toutes les marques poſſibles à leur donner de la compaſſion. Ils s'avancerent, & voyant que nous étions nûs & dénuez de toutes armes, ils vinrent juſqu'à quatre pas

de

de nous, avec chacun un gros bâton à la main, & ſe mirent à nous parler. Je leur dis en Latin, en François & en Portugais, langage que j'avois aſſez bien apris par raport au tems que j'avois ſéjourné en Portugal, que nous étions deux Européens honnêtes gens, qui croyons en Dieu, en levant le doigt au Ciel, & frapant enſuite ſur la poitrine. Mais quelques efforts & grimaces que je fiſſe, je connus bien à leur mine, que nous ne nous entendions ni l'un ni l'autre : de ſorte que je me jettai à leurs pieds, puis me mettant à trembler & à étendre les mains, je tâchai de leur inſinuer que j'avois froid, & que j'aurois fort déſiré de me chauffer. Là-deſſus ils s'entretinrent quelques momens, ſans donner pourtant aucune marque qu'ils vouluſſent nous faire du mal. Enfin, après s'être bien conſultez, ils nous firent ſigne de les ſuivre, & nous menerent chez un vénérable Perſonnage, qui après avoir jetté les yeux ſur nous, commença par nous faire donner à chacun une grande Robe qui nous couvroit depuis la tête juſqu'aux pieds, parce qu'il y avoit au haut un bonnet attaché,

ché en formé de capuchon.

Il ſe mit enſuite à nous interroger par ſignes, d'où nous venions, ſi c'étoit de l'Orient, de l'Occident, ou de quelqu'autre partie de l'Univers. Nous lui répondîmes en notre Langue, & par les meilleures geſticulations dont nous étions capables, que nous n'étions ni Anges, ni Démons, pour être venus du Ciel ou des Abîmes, que nous étions des Animaux raiſonnables comme lui, qui paſſant la Mer dans une Machine de bois d'une grandeur extraordinaire, avions néanmoins fait naufrage à cent cinquante lieues de-là : que de tout l'Equipage, nous avions cherché, trois que nous étions, un Aſile, dans le deſſein d'y paſſer le reſte de nos jours ; que l'un avoit péri en chemin de la maniere du monde la plus tragique, & ainſi du reſte. Nous le priâmes enſuite d'avoir pitié de nous, de nous faire travailler, & de nous donner la vie. Je ne ſavois pas s'il comprenoit quelque choſe de ce que nous lui diſions, mais il parut du moins touché juſqu'à répandre des larmes. On nous donna à ſouper, & une heure après on nous montra un lit, où nous pou-

pouvions prendre du repos : tout cela se faisoit d'une maniere si honnête, que nous en étions charmez. Le lendemain ce fut une Comédie de voir le monde en foule venir de toutes parts pour nous voir : chacun nous regardoit avec étonnement, & personne ne pouvoit comprendre, d'où, ni par où nous étions venus à eux. Ces visites durerent au moins quinze jours ou trois semaines. A force de les oüir parler, nous commençâmes à entendre quelques mots de leur Langage : le premier que nous retinmes fut celui de *Mula*, qu'ils avoient ordinairement coutume de prononcer, lorsque levant les yeux ou le doigt au Ciel, nous proferions le Nom de Dieu. Nous aprîmes les termes de *At*, manger, *Buskin*, boire : *Kapan*, dormir : *Pryn*, marcher : *Tian*, travailler : *Tuto*, oui ; *Tuton*, non : & une quantité d'autres, que nous trouvâmes ensuite avoir la signification que nous avions conjecturé qu'ils devoient avoir au commencement. Ce qui nous donna une grande facilité à nous rendre cette Langue familiere, c'est qu'il n'y a que trois tems dans l'indicatif de chaque Verbe;

le

le Préſent, le Parfait indéfini ou Compoſé, & le Futur : qu'ils n'ont point d'Impératif : que dans leur Subjonctif il ne ſe trouve que l'imparfait & le plus que parfait premier, avec l'Infinitif & le Participe. Ils n'ont auſſi que trois Perſonnes pour le Pluriel & Singulier tout enſemble. C'eſt ainſi, par exemple, qu'ils conjuguent le Verbe manger, *At*.

Indicatif préſent.

Ata. Je mange, ou nous mangeons.
Até. Tu manges, vous mangez.
Atɳ. Il mange, ils ou elles mangent.

Parfait indéfini

Atai J'ai mangé, nous avons mangé.
Atéi. Tu as mangé, vous avez mangé.
Atɳi. Il a mangé, ils ou elles ont mangé.

Futur.

Atàio. Je mangerai, nous mangerons.
Atéio. Tu mangeras, vous mangerez.
Atɳio Il mangera, ils ou elles mangeront.

Impératif & Infinitif.

At. Mange, Mangez, Manger.

Imparfait premier du Subjonctif.

Atàin. Je mangerois, nous mangerions.
Atéin. Tu mangerois, vous mangeriez.
Atɳin. Il mangeroit, ils ou elles mangeroient.

Plus

Plus que parfait premier.

Ataif. J'auroismangé,nousaurionsmangé.
Atéif. Tu aurois mangé, vous auriez mangé.
Atuif. Il & elle auroit, ils & elles auroient mangé.

Le participe présent.

Ataiũ. Mangeant.

De-là dérivent les mots.

Ataũs. Mangerie ou Cuisine.
Ataiss. Manger ou Mangeaille.
Atis. Mangieur ou Cuisinier, &c.
Atians. Mangeur ou qui mange, &c.

Leur Alphabet est composé de vingt Caracteres, sçavoir de sept Voyelles, *a, e, i, o, u, n, s*, (dont la sixieme est proprement l'*Aita* des Grecs, & la septieme vaut autant que la diphthongue *ou*) & de treize consones, *b, d, f, g, h, k, l, m, n, p, r, ſ, t.* Ces mêmes consones leur servent aussi pour les nombres ; *b* vaut 1. *d*, 2. *f*, 3. *g*, 4. *h*, 5. *k*, 6. *l*, 7. *m*, 8. *n*, 9. *p*, 10. *pb*, 11. *pd*, 12. &c. *dp.* vaut autant que deux fois dix, ou vingt, *ſp.* trois fois dix ou trente. *ſb*, 31. &c. *pp.* dix fois dix ou 100. *r*, 1000. *pr*, 10000. *ppr*, 100000. *s*, un million. *ps*, dix millions. *pps*, cent millions, *ppps*, mille millions,

&c. en ajoutant toujours un *p* de plus.

Il faut encore remarquer que leurs Noms & leurs Verbes dérivent auſſi les uns des autres, de la même maniere que nous avons en François, *chat*, *chate*, *chatons*, *chatonner*, &c. Leurs déclinaiſons ſont de même fort aiſées. En voici un exemple.

Nominatif. Brol, le Mouton. *Brolu*, la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brolꝺ*, les Moutons, ou Brebis, &c.

Génitif. Brul, du Mouton. *Brula*, de la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brulꝺ*, des Moutons, ou Brebis, &c.

Datif. Brel, au Mouton, *Brèla*. à la Moutonne, ou Brebis, &c. *Brelꝺ*, aux Moutons, ou Brebis, &c.

Ce qui eſt admirable, c'eſt qu'il n'y a aucune exception dans les conjugaiſons & déclinaiſons de cette Langue, & que d'abord qu'on fait les variations d'un Verbe, ou d'un Nom, on les fait auſſi de tous les autres : & cette variation ne conſiſte qu'à ajouter un *A*, à l'infinitif, pour en faire le préſent de l'indicatif : comme de *At*, on fait *Ata* : de *Bꝺskin*, *Bꝺkina*, &c. Et aux Noms, on ajoute un *A*, au nominatif maſculin, pour en faire

un

un féminin, ou un ", lors qu'on veut le changer en pluriel commun. Comme l'exemple précédent le montre. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'au bout de ſix mois nous comprenions tout ce que l'on nous diſoit, & que nous nous faiſions de même entendre: mais revenons à notre premier ſujet.

Quelques jours après notre arrivée, nous fûmes éveillez un matin par le tintamare extraordinaire que l'on faiſoit dans la maiſon: nous nous levâmes pour voir ce que c'étoit, mais quoi que nous obſervaſſions juſqu'à la moindre de leurs démarches, nous ne comprenions rien à l'empreſſement qu'ils témoignoient, depuis le plus petit juſques au plus grand. Tout ce que nous pûmes faire fut de conjecturer, qu'il devoit y avoir du monde à dîner, parce que l'on maſſacroit beaucoup de Volaille, & que les viandes abondoient de toutes parts dans la cuiſine. Sur les dix heures toute la Famille ſortit: notre Patron, qui marchoit devant, portoit un grand Coq entre ſes bras: nous le ſuivîmes avec les autres. En paſſant le Pont

du Canal, nous vîmes que tous nos Voiſins en faiſoient autant que nous : en même tems ceux de l'autre côté de l'eau ſortirent auſſi, avec un Coq de chaque maiſon. Celui qui demeuroit vis-à-vis de nous, expoſa le ſien contre le notre : les autres firent de même, chacun ayant à faire à celui qui demeuroit de l'autre côté devant lui. Il n'eſt pas croyable avec quel courage & animoſité ces Animaux ſe battoient. Tantôt l'un ſe jettoit en l'air, & venoit fondre ſur le dos de ſon ennemi, dont il emportoit ſouvent toute une touffe de plumes. Un moment après l'autre ſe couchoit à terre & venoit ſurprendre ſa partie ſous le ventre, où il enfonçoit ſon bec le plus profondément qu'il pouvoit : ils biaiſoient, ils caracoloient, & ne ſe le cédoient, ni en vigueur, ni en fineſſe, juſques à ce que le plus foible étant contraint de le céder au plus fort, tomboit, & que le victorieux l'ayant mis en piéces, ſe retiroit en chantant ſon triomphe. Le Combat du notre dura juſqu'à midi, celui de quelques autres avoit fini plutôt ; il y en avoit au contraire, qui n'achevérent qu'une

heure

heure après. Mon Hôte, dont l'Oiſeau avoit été tué, alla prendre le Maître du victorieux par la main, le felicita de ſa Victoire, & l'amena chez lui: tous leurs enfans & domeſtiques ne tardérent gueres à les ſuivre. Ce qu'on avoit aprêté chez l'autre fut aporté à notre maiſon: on ſe mit à table, & je puis dire, que je ne m'étois trouvé de long-tems à une telle défaite. Nous eûmes aſſurément un repas de Roi, & on n'oublia pas d'y boire d'importance: le malheur étoit que nous ne les entendions pas.

Le lendemain nos gens ne furent pas moins alertes: auſſi-tôt que le Soleil fut levé, ils ſortirent tout autant qu'ils étoient; & tous les jeunes hommes du Canton, c'eſt-à-dire, l'aîné de chaque Famille, prirent un arbre haut, droit & poli, comme un mât de Navire, qu'ils allerent planter au milieu du Canal, dans un trou ou tuyau bâti de pierres au fond exprès pour cela; au bout duquel on avoit attaché autant de groſſes cordes, qu'il y avoit-là de Menages. Toutes ces cordes furent enſuite tendues, & entortillées autour des differens arbres, qui étoient plantez au

bord de cette eau: & afin qu'il n'y eût point de jalousie, ou aucun sujet de plainte, il y avoit à chaque corde un nœud à la même distance du mât. Au haut de cet arbre, qui n'étoit pas à trente piez de distance de la superficie de l'eau, on avoit cloué un ais rond, sur lequel il y avoit un Aigle, dont les deux piez étoient attachez séparément avec de bonne ficelle, à deux crampons de fer, enfoncez bien avant dans le bois.

Quand tout fut prêt, on attendit qu'il fût deux heures après midi : alors les mêmes jeunes gens revinrent, se saisirent chacun d'une des cordes tendues à l'endroit où il y avoit un nœud, & au premier signal que notre Hôte donna ils se mirent à grimper à qui mieux mieux. Les premiers qui arrivérent auprès de l'Aigle, tâcherent aussi-tôt de s'en rendre Maîtres, mais ils en furent parfaitement bien reçus. Comme ils avoient les mains nuës & qu'il ne leur étoit pas même permis de les couvrir, ils furent obligez d'essuyer des coups de bec, qui les leur mirent tout en sang. Chacun n'avoit qu'une main, dont il se pouvoit servir pour attaquer, il falloit qu'il se tint ferme de l'autre.

D'autre

D'autre part, l'Aigle n'étoit pas lié si court, qu'il ne pût s'élever de la hauteur de deux piez au moins de son ais; ainsi, au lieu que le combat ne dût durer qu'un moment, comme je me l'étois figuré au commencement, je ne voyois point d'aparence au bout de deux heures, d'en voir la fin de tout le jour. Quelques vigoureux que fussent les attaquans, la situation où ils étoient étoit trop violente; il étoit impossible qu'ils pussent tenir long-tems. Les uns se reposoient le mieux qu'ils pouvoient, les autres se laissoient tomber dans l'eau, où ils étoient pourtant d'abord secourus par des gens qui se tenoient exprès à portée, dans des petites Barques, pour les joindre. Enfin, c'étoit un remu-menage enragé, & je croi qu'il étoit autour de six heures, lors qu'un de la troupe s'etant saisi adroitement de l'Aigle, lui cassa une jambe de ses dents. Un autre qui là-dessus le poussa lui fit lâcher prise; ensuite sous peine de faire la culbute, empoigne l'Animal des deux mains, & se jette à corps perdu, à bas de la corde. Sa pesanteur étant jointe à ce grand effort, l'Aigle fut démembré, la cuisse qui

étoit attachée demeura pendue à l'arbre, & le jeune homme tomba dans l'eau avec la proye entre ſes bras. Les aſſiſtans jetterent à cette chute des cris redoublez de réjouiſſance, ni plus ni moins, que s'il ſe fut agi du Salut de tout le Public. Ceux qui avoient été mouillez allerent changer d'habits, & ſe rendîrent bien-tôt après chez le Victorieux où chacun lui fit ſon compliment. Ils ſouperent-là enſemble, & paſſerent une partie de la nuit à ſe divertir, pendant que les Peres de Famille ſe traitoient auſſi réciproquement, & faiſoient ce que l'on peut apeller chere entiere. Le troiſieme jour ſe paſſa encore en jeux, en danſes, courſes & agréables divertiſſemens.

Nous ne ſavions ce que tout cela ſignifioit, mais nous vîmes enſuite qu'ils obſervoient dans tout le Royaume, les mêmes Cérémonies tous les Ans, à la pleine Lune, qui précede le Solſtice du Capricorne : & que le jeune homme qui emporte l'Aigle, a cette Année-là le choix de toutes les filles du Canton, en cas qu'il ſe veuille mettre en Ménage ; de ſorte que pas une ne ſe peut marier à un autre ſans ſa permiſſion, qu'il

qu'il ne refuſe pourtant gueres ; & ainſi l'on peut dire que tout cela ne ſe termine qu'à une ſimple formalité, & un honneur ſingulier pour le triomphant. Aux autres pleines Lunes de toute l'Année, ſans exception, ils font auſſi battre des Coqs, ſe promenent en Gondole l'Eté, en Traîneau ſur la neige l'Hiver, & prennent pendant deux jours, tous les innocens Plaiſirs dont ils ſont capables ; hormis celui de l'Aigle planté ſur le mât. Le reſte du mois chacun eſt à ſa beſogne ; & il n'y a abſolument point d'autres Fêtes.

Tout ce tems-là s'étant écoulé ſans rien faire, nous fimes connoître à notre Patron que nous ſerions ravi d'avoir de l'occupation : on ne fit au commencement pas ſemblant de nous écouter, mais voyant que nous inſiſtions à vouloir être employez, on nous donna de la Laine à nétoyer, à laver, à battre & à carder ne ſachant point que nous fuſſions propres à autre choſe. Nous fumes bien-tôt las de ce métier-là : La Forêt, qui étoit Horloger de ſa Profeſſion, auroit mieux aimé tenir une lime à la main, & travailler au mouvement d'une Montre ; mais il n'y

avoit point de telles machines dans ces quartiers-là, & on auroit eu de la peine à leur en donner ſi-tôt une idée. S'étant aperçus de notre mécontentement, on voulut ſe ſervir de nous pour la manœuvre d'une petite Flote.

Comme il y avoit vingt-deux maiſons dans notre canton ou Village, ainſi que j'en ferai la deſcription dans la ſuite, cet Equipage devoit conſiſter en vingt-deux Bâteaux. Chaque Pere de Famille fit équiper le ſien, & y mettre les proviſions néceſſaires à quatre perſonnes, pour un Voyage de trois ſemaines. On arrangea dans ces Barques de toutes les ſortes de Denrées ou Marchandiſes que l'on ſavoit être propres pour aller à la Traite: comme, par exemple, des cordages, des poulies, des brouettes, des haches, des pêles, des hoyaux, des bêches & autres inſtrumens propres à remuer la terre: mais principalement des robes, & des habillemens faits de laine ou de toile. Nous étions alors dans le mois de Décembre, & par conſéquent au cœur de l'Eté, & dans la plus belle Saiſon de l'Année. Comme les Boucs ſont extrêmement grands dans ce Païs-là &

que

que leur force égale assez celle de nos Chevaux, on s'en sert pour la plûpart des Voitures: chaque Bâteau en avoit quatre, dont la moitié tiroit pendant deux heures ou environ, les autres mangeoient cependant, & se reposoient dans la Barque. Lors que leur tems étoit revenu on abordoit & on les mettoit de nouveau à terre, & ainsi alternativement durant quinze ou seize heures de tems tous les jours, ce qui étoit à peu-près, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil. La nuit se passoit dans le repos ou dans l'inaction, car alors on faisoit alte.

Il étoit impossible que nous pussions nous souler, mon Camarade & moi, de voir la beauté de ce Païs enchanté, & les richesses dont la Terre étoit couverte. Les Vergers étoient ornez de beaux arbres chargez, les uns de Fleurs, les autres des plus excellens Fruits du monde: les Campagnes couvertes de Froment, d'Orge & d'autres Grains: les Prairies herbeuses remplies de Chevres & de Moutons d'une taille extraordinaire (car pour des Chevaux & des Vaches je n'y en ai jamais vû) & tout cela d'une propreté, d'un ordre & d'u-

ne régularité qui nous enchantoit.

Tout le Païs, auſſi loin qu'il s'étend, ce qui va, comme nous l'aprimes dans la ſuite, à cent trente lieues Françoiſes, d'Orient en Occident, & de quatre-vingt au moins, du Nord au Sud, eſt diviſé par Cantons ou villages. Ces Cantons ont la figure d'un quarré parfait, dont les Faces ſont environ longues de mille cinq cens pas, ou d'un mille & demie d'Italie, environnez tout à l'entour, ce qui les ſépare les uns des autres, d'un Canal tiré à la ligne, large de vingt pas & d'un Chemin Royal de chaque côté de vingt-cinq, où il y a deux rangs d'arbres au milieu, qui font une Allée de vingt-cinq Piez ou cinq Pas géometriques, afin d'avoir les bords libres, pour la commodité des Animaux que l'on employe à tirer les Bâteaux.

Chaque Canton eſt encore diviſé par le milieu d'un foſſé de vingt pas, & d'un chemin de part & d'autre, de vingt-cinq, avec des arbres plantez auſſi de la même maniere. La longueur de ces chemins ou demi Villages, contient onze Habitations, de chacune plus de cent trente pas géometriques

ques de front, ſur ſept cens ou environ de profondeur, qui ſont auſſi ſéparées par de petits foſſez de cinq Piez, paralleles au moindre côté de chaque demi Canton. A la tête de chacune de ces Habitations, ou du côté du foſſé qui diviſe le Village en deux portions égales, il y a une maiſon d'un étage de haut, mais large de ſoixante Piez, avec une allée au milieu, de laquelle on peut aller dans toutes les chambres, étables, granges & autres apartemens. La raiſon pour laquelle ils n'ont point de chambres hautes, vient de ce qu'ils ſont ſujets, quoi qu'aſſez rarement, à des vents violens, qui jetteroient leurs maiſons par terre, car ils ne les bâtiſſent pas fort ſolidement.

Tout cela étant diſpoſé de la maniere que je le viens de dire, il eſt aiſé à comprendre qu'il y a dans un Canton vingt-deux habitations ou maiſons, leſquelles ſont ſituées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes d'une même largeur & hauteur, onze d'un côté du canal, & onze de l'autre. A chaque extrémité de cette eau, de côté & d'autre, il y a des Ponts, tant pour

pour la communication des deux demi-Villages, que pour passer d'un Village à l'autre ; il y en a encore un au milieu de chaque Canton : ils sont faits de pierres de taille les uns & les autres, d'une très-belle Architecture, & parfaitement bien entretenus. De ces vingt-deux Familles, il y en a deux distinguées : l'une est celle du *Papa* ou *Prêtre*, & l'autre celle du *Kini* ou *Juge* du Canton, qui sont au milieu devant le Pont, & à l'opposite l'une de l'autre : & ces maisons seules ont sur le derriere un Apartement de la largeur de toute la maison, qui servent, l'un d'Eglise, & l'autre de Palais ou Sénat. Mais nous aurons peut-être occasion de parler encore de ceci autre part : revenons à notre Voyage.

Nous restâmes neuf jours en chemin, & quand nous fûmes à sept ou huit lieues de l'endroit ou nous devions aller, nous commençâmes à découvrir le Païs haut : On ne voyoit delà que des Montagnes, qui sembloient monter jusques dans les Cieux, & dont le sommet nous éblouissoit par la blancheur éclatante de la neige, dont

dont ces grandes maſſes ſont couvertes toute l'année. Le Canal où nous étions finiſſoit à deux petites lieues de ces Hauteurs ; il falut s'arrêter-là. Une partie de notre monde reſta dans les Bateaux, l'autre ſe mit en chemin pour aller juſqu'aux Montagnes. Avant que d'y arriver il nous falut traverſer une très-belle Forêt.

Le charivari & tintamare continuel que nous entendions, à meſure que nous avançions, me fit plus d'une fois penſer à Vulcain & à ſes Cyclopes. Tout l'air retentiſſoit de grands coups de marteau, & l'on eut juré en effet que nous n'étions qu'à trois pas de la boutique du Mont-Gibel, ou de l'Enclume de Brontes, de Pyracmon, & de Steropes. Nous ne fûmes pas tout à fait trompez dans nos conjectures : les hommes que nous découvrimes bien-tôt après, n'avoient pas mal la mine de Géans & de Démons : il y en avoit parmi d'une taille monſtreuſe, d'autre velus comme des Ours ; & pas un qui ne fût plus noir qu'un Charbonnier des Mines d'Ecoſſe.

Ceux de notre Troupe s'adreſſerent

ſiau-

auſſi-tôt à un Directeur, pour lui dire le canton d'où nous venions, qui étoit le troiſieme de la premiere Ligne, nommé *Rios*; car c'eſt au nombre, & par un ſemblable nom qu'on les diſtingue les uns des autres. Ils lui déclarerent auſſi quelles ſortes de Marchandiſes nous avions aportées, & ce que nous deſirions de remporter. Enſuite ils nous préſenterent à lui, mon camarade & moi, aparemment pour le prier de nous faire conduire par tous les endroits qu'il croyoit dignes d'être vûs par des gens qui n'avoient jamais été-là. Auſſi-tôt il donna ordre à un de ſes Eſtafiers de nous accompagner par tout. Cinq de notre compagnie ſe joignirent à nous.

La premiere choſe qu'il nous fit voir fût un gouffre large & d'une profondeur immenſe. C'étoit une Mine de Fer, où l'on avoit travaillé depuis des milliers d'Années, & dont on avoit tiré tant de matiere que cela avoit formé d'autres Montagnes proche de-là. En deſcendant dans ce creux à gauche, il y avoit un Eſcalier que les Ouvriers avoient pratiqué dans le Roc, à meſure qu'ils creu-

creuſoient : mais quoique les marches en fuſſent larges & aiſées, j'aurois fait beaucoup de difficulté d'y deſcendre. Sur le devant ils avoient fait une Machine de bois où ils avoient fait un gros Sommier qui avançoit, & auquel ils avoient attaché une Poulie de trois Piez de diamétre, qui ſervoit à tirer la Mine d'environ la moitié du creux, où l'on avoit fait une Plate-forme, d'où d'autres Ouvriers la tiroient du fond, par le moyen de quelques Paniers, que ceux qui étoient en bas rempliſſoient à meſure qu'il en deſcendoit. A droite, au contraire, perſonne ne travailloit, tout paroiſſoit y être en déſordre, & notre Guide voyant que je me penchois pour en conſidérer les irrégularités, me fit entendre par ſignes, & du mieux qu'il pût, qu'il n'y avoit que cinq mois qu'un gros quartier de la Montagne, que l'on avoit peut-être trop creuſée au deſſous, de ce côté-là, s'étoit détaché, & avoit en tombant, écraſé trois cens ſoixante perſonnes qui y travailloient.

Après que nous eûmes examiné cet endroit-là, il nous mena vers un autre, d'où l'on tiroit de la même maniere, du Charbon de terre, mais qui eſt beaucoup

coup plus gras que celui que l'on trouve en Angleterre, & même que la Houille du Pays de Liege, puiſqu'il dure un jour entier, & que ceux qui en brûlent n'en mettent au Foyer qu'une fois toutes les vingt-quatre heures.

Entre ces deux Mines il y avoit un Etang d'Eau minerale, qui bouilloit continuellement: ils s'en ſervent à nétoyer toutes les ordures de leurs corps, de leurs habits & de leurs uſtenciles; mais on ne ſauroit l'employer à cuire les Viandes, parce qu'elle leur donne un trop mauvais goût. Le Fer qu'ils trempent dans cette Eau chaude, devient d'une dureté impénétrable, & eſt beaucoup plus propre que notre meilleur Acier à faire des Reſſorts. Je n'avois jamais trouvé de difficulté à comprendre comment les Eaux minerales d'Aix-la-Chapelle peuvent avoir le dégré de chaleur qu'on leur attribue, parce qu'on les fait paſſer par de longs Conduits ſouterrains, où il abonde ſans doute, des entrailles de la terre, des parties bitumineuſes & ſulfureuſes, qui étant elles-mêmes dans une grande agitation, leur communiquent en paſſant, une partie de leur mouvement; mais ici, je ne

ne voyois abſolument rien de ſemblable. Un petit Lac, où l'eau croupit, & où pour ſupléer aparemment à ce qui s'en diſſipe, tant par les exhalaiſons, que pour l'uſage de ceux qui en tirent, il diſtille d'un Tuyau de pierre, que la Nature ſemble avoir fait exprès pour cela, un filet de la groſſeur du petit doigt, d'une Eau claire comme criſtal, & qui bien loin d'être chaude, eſt plus froide que le Marbre: ce qui me faiſoit croire qu'il devoit y avoir un terrible foyer d'eſprits là-deſſous.

Nous allâmes auſſi voir ceux qui ſéparoient les parties de Fer de la Mine: les Fourneaux où ils le fondent, & les Forges où ils le travaillent ou mettent en barre, pour être travaillé ailleurs: mais tout cela étoit ſi ſemblable à ce qui ſe pratique en Europe, que je n'ai pas crû en devoir faire ici la deſcription. Je compris fort bien, parce qu'ils me dirent enſuite, que toute cette chaîne de Montagnes, qui ſert de Barriere à ce beau Pays, eſt proprement le Magaſin d'où ces Peuples tirent une partie de leurs richeſſes, & des choſes qui ſont pour la plupart utiles dans la Société; comme des pierres pour bâtir, d'autres

d'autres pour faire de la chaux, du Sel, qui quoique différent du notre, ne laisse pas d'être fort bon; de l'Etain très-fin, du Cuivre rouge, mais en fort petite quantité, & encore coute-t-il beaucoup de peine, & la vie de bien des hommes.

Pendant que je m'occupois à considérer toutes ces curiositez, nos gens travailloient à faire débarquer leurs Marchandises, à les troquer, & à se charger de celles qu'ils avoient ordre de prendre en la place: ce qui se fait par des traîneaux, ou de petites Charettes plates & longues, tirées par deux, trois, quatre & jusques à dix Boucs à la fois, ou par des Porte-faix, & à quoi l'on employe tant de gens, que cela est expédié en fort peu de tems, quoiqu'il y ait tant de chemin a faire; de sorte que nous ne fûmes pas là deux jours entiers. Nous amenâmes notre guide à nos Barques, où nous le traitâmes de notre mieux, & le fimes tant boire, qu'au premier pas qu'il fit pour s'en retourner, il se laissa tomber de son long, & se blessa même à l'épaule, de maniere que la douleur qu'il en ressentit, lui arracha de la bouche

che le Nom de Christ. Je demeurai surpris à cette expression, & j'aurois bien voulu savoir d'où il avoit apris á connoître le Sauveur du monde: mais faute de savoir la Langue, il falut borner ma curiosité à courir le relever, & à voir que le mal qu'il s'étoit fait n'étoit pas fort dangereux, jusques à ce que je fusse en état de m'en informer.

Comme nous étions sur le point de démarer, pour nous en revenir chez nous, il me vint dans l'esprit, que si au lieu de prendre notre route par le même Canal où nous étions venus, nous allions passer dans un autre, éloigné de deux ou trois cantons de celui-là, peut-être verrions-nous des nouveautez qui nous feroient du plaisir, & récompenseroient le tems perdu, & la peine que nous aurions prise. Je communiquai ma pensée à la Forêt, & nous fimes tant lui & moi, que nous nous fimes comprendre aux autres. Les bonnes gens étoient si honnêtes, qu'ils consentirent sans hésiter à notre proposition. Là-dessus nous passames du côté d'Occident: mais lors qu'il fut question d'attacher les Boucs, qui devoient tirer notre

Bateau,

Bâteau, le plus vieux, qui avoit, au dire de celui qui les menoit, quarante-deux ans, & qui avoit fait je ne ſai combien de fois ce chemin-là, voyant qu'on s'écartoit en quelque façon de la route ordinaire, ſe mit à faire le diable à quatre: il fut impoſſible au guide de le retenir, il fit tant de ſauts & de cabrioles, qu'il rompit la corde dont on le tenoit, & ſe mit à fuir de toute ſa force. Vingt perſonnes s'empreſſerent de courir après, qui crioient à gorge déployée qu'on l'arrêtat. Les voix ayant paſſé de l'un à l'autre, & quelqu'un s'étant mis en devoir de lui vouloir faire rebrouſſer chemin, ce fougueux animal ſe jetta au beau milieu de l'eau. Les bords ſont-là extrémement hauts & eſcarpez, il n'y avoit aucun moyen pour lui d'y grimper. Notre guide ayant apris cette chute, y courut avec trois ou quatre autres, pour voir s'il n'y auroit pas moyen de ravoir ſon Bouc, & apercevant de loin qu'il n'ageoit le long du talut, il le devance de quelques pas, ſe baiſſe tout doucement, & juſtement comme il paſſoit, lui jette un nœud coulant ſur

la

la tête, & l'atrape par les cornes. En même tems le Bouc prend l'épouvente, il s'élance de l'autre côté, & tire notre homme après lui, tant parce que la corde s'étoit, je ne sai comment, entortillée autour de son corps, qu'à cause qu'il aima mieux se laisser entraîner que de lacher prise : aussi-tôt l'alarme redouble, on y court de toutes parts, & pendant que l'on s'occupoit avec empressement à secourir notre camarade, la Bête cependant avança jusqu'à l'une des montées du Pont prochain, par où elle regagna terre & prit soin de s'éclipser, de maniere que personne ne la voyoit plus, & que nous ne savions absolument ce qu'elle étoit devenue. J'enrageois en mon particulier de cette perte, j'aurois voulu pour un doigt de ma main m'être tû, parce que j'apréhendois que mon Patron ne nous en regardât de mauvais œil, & ne s'en vengeât sur ceux qui avoient eu la complaisance de nous écouter. Nous ne laissames pourtant pas pour cela de poursuivre notre pointe, malgré la résistance que quelques autres Boucs faisoient, ce qui ne dura pourtant qu'un moment,

moment, car dès que les premiers furent bien en train d'aller, les autres les ſuivirent comme des Agneaux. Mais cela ne nous profita de rien dans notre Voyage : le Païs eſt tellement uniforme, qu'il vaut autant n'en avoir vû qu'une partie, que de s'amuſer à parcourir le tout. Il n'y avoit proprement de diverſité à remarquer que dans les viſages des hommes, comme par tout ailleurs ; & quand même il y auroit eu quelque plaiſir à prendre, l'inquiétude où nous étions, nous auroit empêché d'y participer. Mais nous fûmes bien étonnez à notre arrivée, lors que nous aprîmes que le Bouc étoit à l'Ecurie depuis huit jours : cet habile Courier avoit franchi le chemin en trente-cinq heures. Une ſi agréable nouvelle diſſipa entierement notre chagrin, & nous rîmes tout notre ſoul à force d'en voir rire les autres.

Le lendemain on déchargea les Bâteaux : tous les Habitans du canton ſe trouverent-là. Le Juge fit aporter la Facture des Denrées que l'on avoit aportées, ayant tout bien examiné, il fit porter à chacun des intéreſſez ce qui lui apartenoit ; ce qui ſe fait avec tant d'ordre

d'ordres, qu'il eſt impoſſible qu'il ſe perde la moindre choſe. Pour récompenſe de cette peine, chaque ménage lui envoye le jour d'après, un plat du meilleur Poiſſon qui ſe pêche dans leurs Eaux, dont la moitié ſe conſomme chez lui, & l'autre dans le Logis du Prêtre, où les Peres de Famille vont leur aider à le dépêcher. C'eſt un honneur pour ces Meſſieurs; mais ils le payent chérement, puiſque tout ce qu'ils peuvent conſerver de ce Poiſſon, ne vaut pas la moitié de la ſauſſe que la généroſité veut qu'ils y ajoutent.

Enfin, tout cela prit fin, & il fut queſtion de retourner à notre beſogne; non pas que perſonne nous en fit le moindre ſemblant, qu'au contraire, nous voyons fort bien que l'on ne ſe ſoucioit gueres, que nous nous mêlaſſions de rien, mais parce que nous ne voulions pas être-là comme des fainéans, quoique nous euſſions bien voulu que l'on nous eût employez à autre choſe. La Forêt, qui étoit encore plus las que moi de travailler à la Laine, tâcha de faire comprendre à notre Hôte, qu'étant Horloger de ſa Profeſſion s'il vouloit lui fournir les Métaux & les

Instrumens nécessaires, il lui feroit une Machine, qui indiqueroit & sonneroit les heures, en telles parties du tems qu'il lui plairoit, & que tous les Habitans du Village entendroient. Pour moi, qui ne pouvois leur être d'aucun secours par ma Chirurgie, à cause que les Herbes de ce Pays-là different pour la plupart, des notres, qu'il y a peu de Mineraux, & qu'ils haïssent mortellement la Saignée; tout ce que je pouvois faire, fut d'aplaudir à ce que mon Camarade disoit, dans l'esperance de travailler avec lui au même Ouvrage.

Cette proposition parût merveilleuse au Juge, qui envoya querir le Prêtre pour la lui communiquer sur le champ. Ils avoient en effet ouï parler de nos Horloges, mais ils ne s'en étoient formé qu'une idée assez confuse, & personne n'en avoit vû jusqu'alors: ainsi ils nous prierent instamment d'y mettre la main aussi-tôt que nous voudrions, & de n'y rien épargner; d'autant plus que leur maniere de diviser le tems, est méchanique, & extrêmement pénible. Ils prennent un bout de ficelle, à l'extrémité de laquelle ils passent une Balle d'Etain, ils attachent l'autre

l'autre bout de cette corde au plancher, de ſorte que cela leur ſert de Pendule, qui eſt longue de trois piez un ſixieme ou de trente-huit pouces, & l'ayant miſe en mouvement, ils comptent juſques à ſept mille deux cens Vibrations, qui à cauſe de la longueur de la corde, font juſtement autant de ſecondes, & par conſéquent la douxieme partie d'un jour naturel, ou deux de nos heures. Je dirai ailleurs de quelles gens ils ſe ſervent pour compter ces Vibrations, & pour aller crier l'heure par tout le Village, de même que cela ſe pratique en bien des endroits de l'Europe, pendant la nuit, & particulierement en Hollande, où ils payent pour cette fin, des Hommes qu'ils apellent *Clappermans*. On nous donna donc les matériaux néceſſaires pour notre travail. La Forêt commanda une partie des Outils dont nous avions beſoin, & lui-même fit les autres. Enfin, nous mîmes la main à l'œuvre, mais non pas d'une maniere à nous fatiguer, puiſque nous n'achevâmes notre Horloge qu'au bout environ de dix-ſept mois.

Perſonne ne ſauroit croire avec quelle admiration tout le monde nous re-

gardoit. On ne pouvoit comprendre comment il étoit poſſible que cette Machine allât ſeule, & ſonnât toutes les heures du jour. Comme dans ce tems-là nous nous étions tellement perfectionnez dans la Langue du Pays, que nous nous expliquions avec autant de facilité qu'en François, nous leur dîmes qu'il faloit faire bâtir un petit Clocher ſur la maiſon du Prêtre ou du Juge à la maniere des Européens, afin d'y mettre cette Horloge, d'où chacun l'entendroit ſonner. Ce qui fut dit, fut exécuté: les plus lents s'empreſſoient à ſuivre nos ordres, & bien des gens ne ceſſerent de travailler avec nous, juſques à ce que notre Ouvrage fut au lieu où nous l'avions deſtiné.

Mais pour en revenir aux Perſonnes dont on ſe ſert pour avoir ſoin des Pendules, & avertir les autres de la partie du jour où ils ſont, il faut ſavoir que juſqu'alors on n'avoit encore jamais condamné perſonne à perdre la vie. Les crimes y ſont défendus, & les criminels punis, mais point à mourir. Ils s'imaginent que la vie de l'homme dépendant uniquement de Dieu qui la lui a donné, il n'eſt pas en notre puiſ-

ſance

ſance de lui ôter, pour quelque cauſe que ce puiſſe être, non pas même pour avoir tué ſon pere & ſa mere. J'avois beau leur dire que c'étoit une maxime, que preſque tout le genre humain obſervoit, & que notre Loi, que nous croyons avoir été dictée de Dieu lui-même, le commandoit expreſſément: tout cela ne faiſoit que les aigrir, & leur donner de l'horreur pour des gens qu'ils ne connoiſſoient pas, mais qu'ils croyoient indignes de la lumiere. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, diſoient-ils, qu'un homme qui en tuë un autre, ſoit dans ſon bon ſens; ce ſeroit faire outrage à tous ceux de ſon eſpece que de le penſer. Mais quand il ſe rencontreroit des gens aſſez extravagans & cruels, pour priver leur prochain d'une vie qu'ils ne leur ont point donné, il en faudroit laiſſer la vengeance à l'Eſprit univerſel, (c'eſt ainſi qu'ils apellent Dieu) & ne pas anticiper ſur ſes droits, en imitant leur barbarie, ſous le prétexte ſpécieux d'obſerver des Loix Divines, qui ne ſont au fond que des Ordonnances d'un Tiran dénaturé. Chaque homme, lors qu'il s'agit de former une ſociété, peut transferer à un autre,

comme à un Prince ou Souverain, le droit & l'autorité, que la Nature lui a donné ſur lui-même : mais il ne peut pas lui donner aucune puiſſance ſur ſa vie. C'eſt Dieu qui, par le moyen de nos peres & meres, nous a faits ſans notre participation : & puiſque nous n'avons en aucune maniere du monde contribué à notre être, il eſt juſte & légitime de laiſſer à ce même Dieu, le droit qu'il a de nous défaire ; & nous borner à mettre la main ſur les autres Animaux, qu'il ſemble avoir laiſſez à notre diſpoſition.

Suivant ces Principes, ils ſe contentent d'impoſer à un chacun la peine qu'ils croyent la plus proportionnée à ſon délit. Le blaſphême contre Dieu, eſt le péché le plus énorme parmi eux : ceux qui le commettent ſont ſans miſéricorde condamnez pour leur vie à travailler au fond d'une Mine obſcure, où la lumiere du Soleil ne ſauroit atteindre. Les Meurtriers, les Adultéres, les Paillards & les grands Larrons, ſont à peu-près traitez de la même façon : Les uns travaillent en bas, les autres en haut : il y en a qui y ſont pour dix ans, d'autres pour plus ou moins

moins, ſuivant que le crime eſt agravant, & que la perſonne eſt agée & intelligente. Les pécadilles ſe puniſſent avec moins de ſévérité: & ceux qui les commettent ſortent rarement du Village. On employe les uns à la Pêche, à faire & racommoder des Filets, ce qui les occupe beaucoup, parce que leurs Eaux ſont poiſſonneuſes & qu'ils mangent quantitez de Poiſſon: les autres ont ſoin des Allées & des Arbres, quelques-uns nétoyent les Canaux. Les Filles & les Femmes prennent garde aux Pendules, d'où elles ſont relevées tous les demi jour; & les jeunes Garçons vont crier les heures: ce qui ſe fait depuis que le Soleil eſt parvenu à leur Méridien juſques à ce qu'il y revienne. Et tout cela pour un certain tems, après lequel ils ſont remis en liberté.

J'ai dit tantôt que le Blaſphême eſt le plus ſévérement puni; cela me donne occaſion à préſent de dire deux mots au ſujet de ce miſérable, qui après nous avoir ſervi de Guide aux Mines, avoit proféré le Nom de Chriſt en tombant, comme pour l'apeller à ſon ſecours. Lors que je me vis en état de cauſer

avec tout le monde je ne laiſſois gueres paſſer d'occaſions ſans me faire inſtruire des choſes que je déſirois de ſavoir. Un jour je racontai à notre Patron les circonſtances du Voyage que nous avions fait aux Montagnes ; & ayant fait mention du perſonnage, & de ce qu'il avoit dit, je lui demandai s'ils connoiſſoient un Chriſt parmi eux ? Il me répondit, qu'il y avoit trois ou quatre cens ans qu'il étoit venu pluſieurs perſonnes dans leur Pays, à peu-près pour les mêmes raiſons qui nous y avoient menez : que le dernier qui s'y étoit rendu avoit été un homme grave, habillé d'une longue robbe, & en un mot, de telle maniere, qu'il me fut aiſé de remarquer que ç'avoit été un Moine de quelque Ordre Mandiant. Cet Homme, pourſuivit-il, avoit de l'eſprit & étoit même Savant : il aborda en un canton un peu éloigné de celui-ci, mais il n'y reſta pas long-tems. D'abord qu'il entendit un peu notre Langue, il ſe mit ſur le piez de changer ſouvent de Village : mon Biſayeul, à ce que m'a raconté mon Pere, l'avoit logé ici pluſieurs fois, & avoit pris beaucoup de plaiſir à l'entendre diſcourir.

courir. Il ne faiſoit que prêcher la Morale à tout le monde : ſouvent il les entretenoit d'une réſurrection & Immortalité bien-heureuſe après cette vie. De plus, il ſoutenoit que Dieu avoit un Fils engendré de ſa propre Subſtance long-tems avant le monde, qui s'étoit manifeſté aux hommes depuis quelques Siécles, étant né d'une Fille Vierge, ou qui n'avoit, ſi vous voulez, jamais connu aucun homme. Que cet Homme-Dieu avoit converſé parmi le genre-humain, qu'il avoit ſouffert la mort comme un Brigand, pour mériter par-là la vie éternelle au reſte des hommes, qui vouloient bien embraſſer ſa Foi : & qu'enfin, ce Perſonnage, qui s'apelloit Chriſt, s'étoit lui-même relevé d'entre les morts, & s'étoit aſſis aux Cieux à la main droite de ſon Pere, pour gouverner avec lui le Ciel & la Terre juſques à la fin du Monde. Comme cette Doctrine flâte beaucoup, il trouvoit auſſi bien des gens qui prenoient un plaiſir ſingulier à l'entendre ; d'autres s'en ſcandaliſoient. Cela vint juſqu'aux oreilles du Roi. On le fit venir à la Cour, & après l'avoir bien examiné, il fut con-

damné comme le dernier des Blaſphêmateurs, à aller finir ſes jours au fond d'une Mine, où il mourut quelque tems après. Et autant qu'il avoit à tout bout de champ le mot de Chriſt à la bouche, quelques-uns de ceux qui travailloient avec lui l'imitoient; & ce que vous m'avez raconté de votre Guide, continua-t'il, eſt une marque certaine que cela a paſſé juſqu'à nous.

Quoique ce diſcours m'allarmât, je ne pûs m'empêcher de lui dire, que j'avois la même croyance que cet homme, que les préceptes de la Religion que je profeſſois me portoient à cela, & que j'étois ſurpris que des Perſonnes auſſi ſages & autant charitables qu'ils l'étoient, avoient pû ſe réſoudre à traiter ſi inhumainement un pauvre Religieux, que le Ciel leur avoit envoyé ſans doute pour leur Salut. La Politique, me répondit mon Hôte, y a eu peut-être la meilleure part. Les Princes n'aiment point les grands changemens dans le culte, de peur que leur perſonne n'en ſouffre, ou que cela ne ſoit préjudiciable au Gouvernement. Mais il eſt ſûr auſſi que vos ſentimens répugnent en bien des endroits,

droits, & que ce Chriſt ſur tout excite à la révolte, & embaraſſe prodigieuſement la raiſon. J'avoue, lui dis-je, que c'eſt un Miſtere incompréhenſible; nous le croyons pourtant, & nous le croyons avec d'autant plus de confiance & de fermeté, que nous voyons qu'il nous eſt avantageux de le croire; parce que cela influe dans l'économie du Salut: outre que c'eſt une vérité, dont mille témoins oculaires ont rendu témoignage, & que Dieu lui-même nous a revelée.

Il faut de bonne foi, reprit le Juge, que vous habitiez des Climats bien fortunez, puis que la Divinité s'y communique ainſi aux hommes: ou il faut, pour mieux dire, que les gens de votre Monde ſoient bien vains & préſomptueux d'avoir l'impudence de publier hautement, que l'Eſprit univerſel s'abaiſſe juſqu'au particulier, & ſe familiariſe avec un ver de terre. Cela me paroît inſuportable, & ſi ce même Dieu prenoit le moindre intérêt à ſa gloire, il ne manqueroit pas de punir rigoureuſement votre orgueil. Mais avant que je m'engage plus avant avec vous dans ce diſcours, dites-moi,

pourſuivit-il, je vous prie, comment cette révélation ſe fait? Dieu vous parle-t-il directement lui-même, employe-t-il le Ciel, la Terre, ou quelqu'autre Créature pour cela? de quelle maniere s'y prend-il?

Je ne ſai, lui dis-je, s'il vaut la peine de vous entretenir de cette matiere: je vous vois ſi éloigné de nos ſentimens, & ſi peu diſpoſé à donner la moindre croyance à nos Dogmes, que j'ai peur que votre incrédulité n'excite votre courroux, & que cela ne m'attire des affaires. Vous n'avez rien à craindre, repartit-il, je ſuis votre Ami, & honnête-homme, je vous laiſſerai dire tout ce que vous voudrez, & je me conſerverai ſimplement le droit d'en juger à ma fantaiſie. A cette condition, lui répondis-je, je veux bien vous en dire le peu que mon âge, mon éducation & mon art, m'ont permis d'en aprendre, Mais de peur de prendre les choſes de trop haut, ou que je vous entretienne de ce que vous ſavez peut-être mieux que moi: dites-moi, s'il vous plaît, auparavant, quels Sentimens vous avez de Dieu, du Monde, de l'homme & de ſon origine, auſſi-bien

que

que de ſa dépendance, & de ce qu'il doit attendre après cette vie.

Vous avez raiſon, reprit le Vieillard, je m'en vais vous ſatisfaire: pour ce qui me touche en particulier : il eſt impoſſible que ma confeſſion ſoit générale, puiſqu'il n'y a peut-être pas moins d'hommes que d'opinions. Je crois une Subſtance incrée, un Eſprit univerſel, ſouverainement Sage, & parfaitement bon & juſte, un Etre indépendant & immuable, qui a fait le Ciel & la Terre, & toutes les choſes qui y ſont, qui les entretient, qui les gouverne, qui les anime, mais d'une maniere ſi cachée & ſi peu proportionnée à mon néant, que je n'en ai qu'une idee très imparfaite. Cependant, voyant la néceſſité de ſon Exiſtence, & la dépendance où nous ſommes à ſon égard, nous croyons être dans une obligation indiſpenſable de lui rendre nos hommages & nos adorations, de ne parler de lui qu'avec reſpect, & n'y penſer même qu'en tremblant ; ce qui fait la principale partie de notre Culte. L'autre eſt de lui rendre continuellement nos Actions de graces pour tous les biens qu'il nous

a-faits, ſans aucune prétention pour l'avenir, & bien moins après la mort, puiſqu'alors, n'éxiſtant plus, nous n'aurons abſolumenr plus beſoin de rien. Et c'eſt pour cette fin que nous nous aſſemblons tous les matins chez notre Prêtre, comme vous en avez été pluſieurs fois témoin depuis que vous êtes parmi nous.

Il eſt vrai, lui répartis-je, que vous êtes fort ponctuels à donner à Dieu une heure de votre Dévotion tous les jours de l'Année ſans interruption, en quoi certes vous êtes beaucoup à louer : mais je trouve étrange que vous rejettiez entiérement la Priére, & que vous ne faſſiez aucune diſtinction entre les jours : car pour nous, nous en employons ſix à nos affaires domeſtiques, & donnons le ſeptiéme à Dieu, & aux Exercices de notre Religion.

Nous ne penſons pas reprit-il, qu'un jour ſoit en rien plus excellent que l'autre ; ils ſont ſans doute tous égaux : & quoique que nous ne ſoyons qu'une heure le matin dans nos Egliſes, nous ne laiſſons pas de conſacrer à Dieu le reſte de la journée, de méditer à chaque moment ſur ſa Grandeur,

deur, & d'admirer ſa Bonté envers toutes ſes créatures. Et pour ce qui eſt de le prier : cela eſt abſolument inutile ? outre que ce ſeroit comme lui vouloir faire violence ; car étant immuable de ſa nature, il eſt évident qu'il ne ſauroit ſouffrir aucune ombre de changement

Ici l'on vint avertir le Juge, que le *Timnᵃ*, c'eſt à dire, *Satrape*, Intendant où Gouverneur, étoient là pour recevoir le Tribut du Canton. Nous avons déja remarqué que chaque Village conſiſte en vingt-deux Familles, qui ſont gouvernéss par un Baillif : dix Cantons font un Gouvernement, dont le plus ancien des Baillifs eſt *Timnᵃ* & Préſident des neufs autres, dans les Aſſemblées qu'ils tiennent pour éxercer la Juſtice, & régler la Police dans ces dix Villages-là. Outre cela, il y a la Cour Souveraine, où de dix Gouverneurs on en députe un tous les Ans une fois, qui s'aſſemblent pendant vingt jours ou plus, & jamais moins. Le Roi préſide à cette illuſtre & nombreuſe Aſſemblée, où il ſe conſerve les Droits de Régale, & où l'on peut apeller de tous les autres Tribunaux, lors

lors qu'il s'agit principalement de la punition de quelque crime capital.

L'Intendant qui étoit venu pour recevoir le don du Peuple, fut parfaitement bien reçû de notre hôte : on lui fit un repas magnifique, où le Prêtre & les deux assesseurs du Village furent aussi invitez. Dans la conversation on n'oublia pas de s'entretenir de Messieurs les Horlogeurs. Le Gouverneur fut curieux de voir notre Machine, il en admira l'invention, & nous donna mille louanges : mais il auroit mieux valu pour nous qu'il n'eut rien sû de tout cela, puis qu'au fond il n'en résulta rien de bon dans la suite ; comme on verra dans son lieu.

CHAPITRE VII.

Conversation curieuse de l'Auteur avec le Juge & le Prêtre de son Village, au sujet de la Religion, &c.

APrès le départ du Satrape, Monsieur le Juge qui se souvenoit encore très-bien de notre entretien, s'impatientoit

patientoit de m'entendre raiſonner ſur la Religion que je profeſſois. Pour en avoir l'occaſion d'autant plus favorable, il invita le Prêtre exprès le lendemain à dîner, & nous fit venir mon camarade & moi pour être de la partie. La premiere choſe qui donna lieu au *Pape* de parler, fut de nous voir prier Dieu avant le repas. Comme ſon ſentiment ne m'étoit point inconnu, & que j'en avois déja cauſé avec mon hôte, je me contentai de lui dire que l'idée que j'avois de Dieu, comme d'un Etre ſouverainement puiſſant & parfaitement bon, me portoit à implorer ſa bénédiction ſur les Viandes qu'il me donnoit pour alimenter mon corps, étant perſuadé par la raiſon & par l'expérience, que ſa parole raſſaſioit infiniment plus que le Pain. Il me tint là-deſſus à peu-près le même langage du Juge, & prétendoit eluder la force de mon argument, par l'exemple de ceux de ſa Nation, & même de la plûpart des Animaux, qui ne ſont pas moins nourris de ce qu'ils mangent, que nous qui faiſons cette Cérémonie : de ſorte que le tout ſe réduiſoit à anéantir abſolument l'Oraiſon.

ſon. Ne nous amuſons point à diſputer là-deſſus, lui dis-je, c'eſt une queſtion qui ſe réſoudra tantôt d'elle-même & qui ne dépend que de quelques autres véritez, que je m'en vais vous faire toucher au doigt.

Dans la converſation que j'eus l'autre jour avec notre Juge, il m'a avoué lui-même que vous confeſſez unanimement l'Exiſtence d'un Dieu tout parfait: Supoſant cette vérité, qu'il ſeroit autrement fort aiſé de vous prouver par pluſieurs argumens inconteſtables, & ſur tout par celui que l'on attribue à un certain Saint Thomas, qu'il apelle, la voye de la *cauſalité de la cauſe éficiente*. Puiſque par-là on remonte immanquablement des effets à une cauſe premiére, intelligente, & néceſſaire de la production de toutes choſes.

Je ſai cela, dit le Prêtre; & il faudroit être dépourvû de raiſon pour en douter. Et bien! repris-je, il eſt clair que c'eſt ce même Dieu, & point d'autre, qui a créé de rien l'Univers, c'eſt-à-dire, le Ciel, la Terre, & en général tout ce qui exiſte. Pour cela, interrompit le Juge, je ne le comprends pas

pas bien; de rien il ne ſe peut rien faire. Vous avez raiſon, repartis-je, par raport à nous, mais à l'égard de Dieu c'eſt une autre affaire: on ne peut pas ſans contradiction, poſer la matiere coexiſtante, avec Dieu; car il y auroit alors deux infinis, deux Etres indépendans, & on prétend que cela ne s'accorde point. Mais laiſſons-là les choſes infinies, elles ſont hors de notre portée. Je crois qu'il ſuffit au fond de ſavoir que Dieu a tout fait, ſans ſe mettre en peine de quoi, comment & en quel tems.

Nous avons un Livre, continuai-je, qui nous aprend tout cela: Moïſe nous y aſſure, que Dieu a tout fait par ſa parole, il y a environ ſix mille ans & qu'il y employa ſix jours, après leſquels il ſe repoſa de ſon œuvre. Que fit-il donc le premier jour, repartit le Juge? Après avoir créé le Ciel & la Terre, il dit que la Lumiere ſoit, & la Lumiere fut, &c. Le ſixieme, il créa l'Homme de bouë, & ſoufla dans ſes narines la reſpiration de vie, &c. L'ayant fait capable de diſcernement, il étoit bien juſte qu'il vécût ſous ſa dépendance, & qu'il le reconnût pour

le

le ſeul Maître de l'Univers. Il lui donna puiſſance ſur tout ce qu'il y a ſur la Terre, & lui défendit ſeulement de ne point toucher à un ſeul Arbre, qui ſe trouvoit planté au milieu du Jardin des délices, où la Providence l'avoit établi. La ſoumiſſion qu'il avoit pour ſon Créateur, l'auroit ſans doute empêché de contrevenir à ſes Ordres, mais la Femme qu'il lui avoit donnée pour compagne, étant plus infirme & plus curieuſe que lui, ſe laiſſa emporter à ſa paſſion : elle mit la main ſur le fruit admirable de cet arbre, le goûta, & le trouva ſi excellent, qu'elle en donna à ſon Mari. Ce miſérable fut aſſez malheureux pour en manger, & pour encourir par conſéquent, la peine qui lui avoit été impoſée, de mourir d'une mort éternelle, c'eſt-à-dire, de ſouffrir des peines éternelles après ſa mort. Peine dure & inſuportable aſſurément par raport au péché & à celui qui l'avoit commis, mais qui ne laiſſoit pas d'être fort proportionnée à la Majeſté de la perſonne lézée,

Je parcourus ainſi l'Hiſtoire de la Création, du Déluge, des Patriarches, de Moïſe & d'Aaron ſon frere : des

des Miracles qui avoient confirmé la vérité de cette Hiſtoire. Je les entretins des Prophêtes, de leurs Prédictions, principalement par raport au Meſſie, de la venue de ce Sauveur, comment c'étoit le Fils de Dieu, & de quelle maniere il nous avoit rachetez de la punition que nous avions méritée en la perſonne du premier Homme notre Pere. Enfin, je leur fis voir la néceſſité de la priere, tant parce que nous en indique la Nature, que parce que nous en diſent les Saints Hommes, & en particulier Jeſus-Chriſt. Et enfin, je leur parlai d'une réſurrection des corps, dont les ames reprendront poſſeſſion, & d'une vie éternelle & bien-heureuſe, que le Fils de Dieu nous avoit méritée en ſouffrant la mort ignomineuſe de la Croix.

Il faut avouer qu'ils m'écouterent avec beaucoup de patience; il ſembloit même qu'ils y priſſent du plaiſir, & qu'ils aquiéçaſſent à la plus grande partie. Mais je fus fort ſurpris lors que le Prêtre me regardant fort ſérieuſement, demanda ſi je croyois tout cela? Oui aſſurément, lui répondis-je, que je le croi. Ceux qui doutoient de la Loi de Moïſe, mouroient ſans aucu-

ne

ne miſericorde ; & les Apôtres nous aſſurent que l'on ne peut douter de la vérité des paroles de Chriſt, & de toute l'économie du Salut, ſans danger de punition éternelle. Mais ce n'eſt point la force qui me mene-là, c'eſt proprement l'évidence. Que diriez-vous de moi, continuai-je, ſi je vous diſois à point nommé, non-ſeulement ce que vous avez fait de plus caché, mais tout ce que vous devez faire, & ce qui doit arriver à votre Pays ? Si je guériſſois les malades, reſſuſcitois les morts, paſſois les mers à ſec, fendois les rochers d'une ſimple Verge pour en faire ſaillir autant d'eau qu'il en faudroit pour déſalterer tout un Peuple, & ſi je faiſois mille autres ſemblables Prodiges, ne diriez-vous pas, ou que je ſerois Dieu, ou du moins un Inſtrument dont Dieu ſe ſeroit ſervi pour faire tant de Miracles differens, puis qu'il n'y a rien d'humain en tout cela ? Eh bien ! continuai-je, c'eſt ce que les Prophetes, les Apôtres, & Jeſus-Chriſt principalement, ont fait, ainſi que je vous l'ai inſinué tout à l'heure : de ſorte que nous n'avons aucun lieu de douter de la vérité de ce qu'ils nous ont laiſſé par écrit. Votre

Vôtre conſéquence n'eſt pas juſte, interrompit le *Pape* : Mais avez-vous vû toutes ces belles choſes ? J'avouë que non, répondis-je, mais il n'eſt pas toujours néceſſaire de voir une choſe pour la croire. Vous n'avez jamais vû l'Europe, les Royaumes qu'elle comprend, leurs Guerres, leurs Religions & leurs Coûtumes : cependant vous croyez ce que nous vous en racontons, parce que vous nous prenez pour d'honnêtes gens, & que deux ou trois autres Voyageurs avant nous, ont informé vos Ancêtres à peu près des mêmes choſes. Lors qu'un Fait eſt apuyé ſur le témoignage de pluſieurs Perſonnes de probité, on n'a plus ſujet de le révoquer en doute. Or les faits dont je vous parle, ne ſont pas ſimplement confirmez par un nombre ſuffiſant de perſonnes pieuſes & ſages, mais par des nuées de témoins, par des Nations toutes entiéres, qui ne peuvent nous être ſuſpectes, puiſqu'il y en a qui ont un Culte tout différent du nôtre, & qui ſont nos Ennemis à bruler. Ces gens, eux mêmes, qui ſont les Juifs, ſavent comment Dieu s'eſt aparu à nos Péres, tantôt en Songes, tantôt dans un Buiſſon ardent, lo-

tems comme une nuée de jour, & la nuit comme une Colomne de feu, qui les conduiſoit, & s'arrêtoit où ils devoient camper dans les Deſerts, * lors qu'il les conduiſoit lui-même pour aller prendre poſſeſſion d'un grand Pays, qu'il leur avoit deſtiné ; certes après des témoignages ſi forts il me ſemble que nous aurions grand tort d'être incrédules.

A vous parler ingénûment, dit le Juge, il y a quelque choſe en tout cela qui ſurprend, & qui, quoique ſurnaturel, paroît néanmoins aſſez vraiſemblable. Pas tant que vous penſez, reprit

* On a ouï parler d'un ſavant Anglois qui a fait une Diſſertation depuis peu, où il entreprend de prouver qu'il n'y a eu rien de miraculeux ni même d'extraordinaire dans cette Colomne de feu qui conduiſoit les Iſraëlites dans le Deſert ; & de faire voir par les meilleurs Auteurs anciens & modernes que ç'a été toujours la coutume dans ces ſortes de Deſerts, de ſe ſervir de feu pour diriger la marche des Armées, ou des Multitudes, en le faiſant porter devant elles par les Guides, de maniere que toute la troupe en pût voir la fumée pendant le jour, & la flamme pendant la nuit. Il prétend que celui qui a eu la direction de ce feu, & qui a ſervi de guide aux Iſraëlites, n'étoit autre choſe que Hobab, le beau-pere de Moïſe ; ce qu'il tâche de prouver par les verſets 29 & 30 du chapitre X. des *Nombres*, & par pluſieurs autres Paſſages de l'Ecriture Sainte.

reprit le Prêtre : vous ſavez comment nos Ayeux y ont été pris pour dupes, à peu près de la même maniere, par la ſubtilité & la violence de nos premiers Rois. Le Parchemin ſe laiſſe écrire en tout tems, & les châtimens que l'on exerce ſur ceux qui ne donnent pas les mains aux prétendus Faits, que l'on débite comme des véritez, forcent des gens à ſe taire, qui feroient autrement gloire d'en bien conter. Cette Création dont vous venez de nous entretenir, pourſuivit-il, en me regardant fixement, eſt une pure Allégorie, que je trouve aſſez groſſiére dans ſon genre, & fabriquée par un Auteur fort ignorant de la nature des choſes; juſques-là qu'il y fait précéder les effets à la cauſe, puiſque ſuivant ce que vous avez dit, le premier jour la Lumiere fut créée, & le quatriéme parurent les Luminaires dont cette Lumiere nous vient. Il eſt certain, au reſte, que l'idée d'un Dieu qui travaille, & qui ſe repoſe, ne peut être digérée que par des Peuples forts groſſiers & ignorans, que l'on vouloit maîtriſer, & dont ce Moïſe duquel vous parlez, prétendoit être le Seigneur temporel, tandis que ſon Frére

Aaron avoit une Domination ſans bornes ſur leurs Conſciences.

Je n'oſerois dire de quelle maniere il traitoit Jeſus-Chriſt & ſa Mere : mais au ſujet de l'Ame, cette Subſtance ſpirituelle en nous, dont ils n'avoient, diſoit-ils, aucune idée, je ne ſaurois m'empêcher de marquer ici une des difficultez qui vint dans la penſée du Prêtre, lorſqu'il s'eſt agi de la Réſurrection des morts. Il eſt ſûr, diſoit-il que la Terre eſt compoſée d'un nombre innombrable de petites parties, dont les figures ſont extrémement différentes : cela ſe voit par la diverſité des Objets que cette même terre produit. Certaines parcelles, qui ſont propres à former une eſpece de Fruits, ne ſeroient nullement convenables pour la production de quelques autres. Ce qui eſt bon pour faire du Cuivre, ne vaut rien pour conſtruire du Fer. De-là vient, que ſi l'on ſéme pluſieurs Années de ſuite du Froment dans un même Champ, on trouve enfin que toutes les parties de matiere, qui étoient propres à nous rapporter du Froment, ayant été employées, & n'y en étant plus reſté, que cette Terre ne produit abſolument plus de Froment, juſques

à ce que par le moyen du Fumier, on y en rapporte d'autres. Apliquons cet exemple à l'homme : les particules qui ſont propres à compoſer de la chair humaine, ne ſont non plus infinies que celles des Grains, & il n'y en a ſans doute dans notre Royaume, que pour former une certaine quantité déterminée de perſonnes. Faites ce nombre auſſi grand qu'il vous plaira, je ne penſe pas qu'il égale celui de tous les hommes, qui ont vécu depuis le commencement du monde. Je dis plus, ajouta-t'il, je ne ſai pas ſi on ne pouroit pas douter avec juſtice s'il y a ici aſſez de ces parties pour ſoutenir les hommes qui y naiſſent pendant dix Siécles ſeulement. Ceux qui ont tant ſoit peu étudié la nature des Etres, ſavent que comme le poil & les ongles croiſſent, s'uſent & tombent, les parties exterieures des Fibres de notre corps s'uſent auſſi, tandis, que le ſang pouſſe & augmente les interieures. Il n'eſt pas croyable quelle diſſipation il ſe fait tous les jours par la tranſpiration toute ſeule : mais il y a cet avantage, que les parties dont l'un ſe dépouille d'un côté, ſervent à la réparation d'un autre. De ſorte que ſi tout

ce que nous perdons pouvoit être transporté dans un autre Païs, ſans qu'il en revint d'autre dans le nôtre, il eſt vraiſemblable qu'il faudroit qu'il nous arrivât de tems à autre, une famine & une mortalité, afin que les parties de ceux qui tomberoient puſſent ſervir à l'accroiſſement des autres, juſques à ce qu'il ne s'en trouvât abſolument plus. D'où je conclus, dit-il, que ſi l'on reſſuſcitoit, il ſeroit impoſſible qu'il y eût aſſez de parties propres à la conſtruction d'un homme, pour en donner à tous ceux qui ont vécu, autant qu'il en faut pour former un corps d'une ſtature médiocre: & Dieu ſait s'il s'en trouveroit ſuffiſamment des autres, puiſqu'il y a apparence que ſi tous ceux qui ſont expirez depuis pluſieurs millions d'Années que le monde ſubſiſte, étoient raſſemblez en un monceau, il ſurpaſſeroit, pour ainſi dire, en groſſeur, celui de la Terre, d'où ils ont tiré leur origine.

Eclairciſſons ce Paradoxe, par un calcul fait en gros. Nous avons dans ce Païs 41600. Villages, dans chaque Village il y a 22. Familles, à neuf perſonnes l'une portant l'autre, chaque Village contiendra à peu près 200. habitans:

habitans : donc dans tout le Royaume 8323000. Donnons à chaque corps humain, conſideré ſous la forme d'un paralle le pipéde, cinq pieds de hauteur, & un demi pié de l'argeur & d'épaiſſeur, l'un parmi l'autre ; je prends tout au moins, comme vous voyez, au jour de la Réſurrection il ſe trouvera que 8323000.. corps contiendront environ 10400000. pieds cubiques de chair. Suppoſons enfin, que ce nombre d'hommes ſe renouvelle tous les 50. ans, alors il faudra 208000000. de pieds cubiques de chair pour les hommes qui auront vécu pendant mille ans, & 2080000000. pour le monde de 10000. années. Continuez cette multiplication, & voyez où cela ira. Mais que ne ſeroit-ce pas, pourſuivit-il, en faiſant une grande exclamation, ſi l'opinion de quelques habiles Gens eſt véritable, qui, à ce que vous avez dit à votre Hôte, paſſe pour conſtant, que la ſemence de la plûpart, & peut-être même de tous les Animaux, n'eſt qu'un compoſé d'un nombre innombrable de petites créatures, qui ont la vie & le mouvement ; de ſorte que dans un volume de la groſſeur d'un grain

de millet, il y en a des milliers, qui nonobſtant leur petiteſſe, ne laiſſent pas d'être des individus de la même eſpece, que ſont ceux qui les ont engendrez, & qui doivent par conſéquent participer aux mêmes avantages que les autres, bien qu'ils les ſurpaſſent autant en grandeur, que la plus haute Montagne differe d'un grain de Sable: car alors il eſt manifeſte que votre ſentiment eſt ridicule, & même d'une contradiction qui ſaute aux yeux.

Vous parlez de milliers d'années, lui dis-je, comme d'autant de minutes : à vous entendre, le monde doit être bien ancien. Je me ſers, répondit-il, d'un terme défini, pour déſigner un nombre indéfini : il n'y faut pas prendre garde de ſi près. Que l'Univers ſoit ancien ou non, cela ne change point la nature des choſes : il eſt conſtant que nous le croyons d'un tems immémorial, & que nous ne ſaurions exprimer, ni par nos nombres, ni par des paroles. Vous n'êtes pas les ſeuls qui vous abuſez à cet égard, repris-je ; les Chinois parmi nous, font aller leurs Chronologies juſques à plus de quarante mille ans, ſans compter

ce

ce qui n'a point été enregiſtré avant ce tems-là. Les Egyptiens entr'autres, vont pour le moins encore auſſi loin qu'eux. Un ancien Philoſophe nommé Platon, introduit un Prêtre Egyptien, qui s'entretenant avec Solon, lui raconte comment il s'eſt écoulé neuf mille ans depuis que Minerve avoit fait bâtir Saïs. Diodore compte vingt-trois mille ans depuis Oſiris & Iſis, juſques à Alexandre le Grand. Laërce parle d'un terme de quarante-neuf mille ans, pendant lequel ils avoient calculé toutes les Eclipſes. Ils prétendoient avoir obſervé les Aſtres depuis cent mille ans, ſuivant la remarque de Saint Auguſtin: Et au dire de Ciceron, ils faiſoient monter ce nombre juſqu'à cinq cens ſoixante-dix mille années. Mais tout cela a été avancé ſans fondement, & ſuivant un principe de vanité, par où ils prétendoient ſe mettre au-deſſus des autres Nations de la terre. Pour nous, nous nous en raportons à Moïſe, qui aſſure que le monde n'a pris naiſſance qu'environ depuis ſix mille ans. Et certes, quand on prend la peine d'y refléchir tant ſoit peu, il eſt impoſſible qu'on puiſſe révoquer cette

vérité en doute. Une preuve incontestable que le monde n'eſt pas fort ancien, eſt que nous n'avons point d'Hiſtoire qui remonte au-deſſus de quatre mille ans. Les Arts ſont pour la plûpart auſſi fort nouveaux. Nous ne ſavons point qu'avant cinq cens ans, on ait eu aucune connoiſſance de la Bouſſole pour la Navigation, de l'Impreſſion des Livres, de la Poudre à Canon, des Armes à Feu, des Lunettes d'aproche, des Microſcopes, & autres belles Inventions. On ſait de même que l'uſage de la Monnoye a été ignoré des premiers Ecrivains. Les Horloges ſonnantes, les Montres, le Verre, le Papier, la Trempe de l'Acier, & une infinité d'autres choſes ſont de fort nouvelle date. Ainſi je conclus que-là, auſſi-bien qu'ailleurs, il s'en faut tenir à la parole de Dieu.

Je vous ai déja dit, répondit le Prêtre, que perſonne de nous ne s'émancipe de déterminer l'age du monde: nous ſommes perſuadez qu'il a eu un commencement, mais nous en ignorons le tems: tout ce que je puis dire, c'eſt que ce tems-là eſt extrêmement reculé. Le premier homme ne l'a point

marqué

marqué, & aucun de nous n'annote la moindre choſe : tout ce que nous ſavons, c'eſt par tradition. La plupart des Arts que vous venez de nommer nous ſont inconnus, & ce quartier n'en eſt pas moins ancien que le votre pour cela : nous pourrions être encore ici un million d'années ſans le connoître, parce que nous n'en avons pas beſoin : il n'eſt pas impoſſible que les autres s'en ſoient paſſez bien long-tems auſſi-bien que nous. La néceſſité ou autres choſes ſemblables, ont pû inventer des choſes dans cent ans, auſquelles on avoit point eu occaſion de penſer auparavant, en autant de Siécles : tout cela ne tire à aucune conſéquence. Ce que je ſai, c'eſt que de pere en fils, nous nous diſons toujours que les années de notre durée ſont innombrables. En effet, il eſt ſûr que nonobſtant la quantité prodigieuſe de Bois que nous brûlons, les Montagnes de Charbon que l'on a déja aplanies, ſont ſi conſidérables, que ſi l'on vouloit faire la ſuputation, cela ſeul ſeroit capable de nous confirmer dans nos ſentimens. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il y a autour de ſept mille ans, que l'on trouva au haut de l'une de ces

Montagnes, en creuſant à trente pieds du ſommet, un double crochet de fer, de plus de mille cinq cent livres peſant, que nous conſervons encore, & que les Etrangers que nous avons eus ici de tems à autre, ont aſſuré être une de ces Machines dont on ſe ſert en Mer pour arrêter les grands Vaiſſeaux. D'où il s'enſuivroit que l'Océan a été avant nous en poſſeſſion de ce beau Pays, & que nos plus hautes Montagnes n'étoient peut-être alors que des briſans.

Outre cela, qui ſait ſi ces Arts que vous prétendez avoir trouvez, n'ont point été connus par ceux qui vous ont précedé. Je remarque fort bien ici que les Sciences s'aviliſſent; mon Biſayeul étoit beaucoup plus habile que mon Pere dans l'Aſtronomie; j'en ſai encore bien moins qu'eux, & à leur dire, les lumieres qu'ils en avoient n'étoient que tenebres au prix de ce qu'en ſavoient leurs Ancêtres. Il en eſt ainſi dans toutes les autres Familles. Il y a des Sciences qui ſe cultivent dans de certains tems, comme ſi elles étoient à la mode, & qui ſe negligent entierement dans l'autre: & on les peut même tellement oublier, que ceux qui naiſſent

naiſſent après, n'en trouvant aucune trace, & venant à s'y exercer, jugent qu'ils en ſont les premiers Auteurs.

Cela eſt bon dans votre Royaume, repris je, où vous n'avez aucune communication avec les autres Peuples de l'Univers ; mais parmi nous, ſi les Sciences périſſent d'un côté par des Guerres & des Incendies, ou par la moleſſe & l'indifference des uns, comme nous en avons des exemples, elles ſont portées autre part à un plus haut dégré de perfection, par la diligence des autres, & je ne ſache point qu'il ſe ſoit rien perdu de fort conſidérable de ce qui a été trouvé auparavant ; bien au contraire, on découvre tous les jours quelque choſe de curieux & d'utile à la Société.

Je voulus lui expliquer la contradiction aparente qu'il trouvoit dans la Geneſe, par raport aux Aſtres & à la lumiere, & lui montrer qu'il ſe trompoit à l'égard de la Réſurrection, mais il ſe moqua de moi, & de toutes mes raiſons, il ne voulut admettre que la Puiſſance de Dieu, qu'il ne croyoit pas la néceſſaire. Car pourquoi, diſoit il, reſſuſciter après cette vie ? Quelle néceſſité y avoit-il d'extermi-

ner le Genre-humain, pour le faire revivre dans la ſuite ? ſi Chriſt étoit Dieu, ne pouvoit-il pas exempter l'homme de cette mort-là, auſſi-bien que de l'autre ? Et puis de quoi ſubſiſter ſi nous étions tous vivans ; Il n'y en auroit pas pour un déjeûner dans tout le Pays. Les corps ſeront d'une autre nature, interrompis-je, nous ne mangerons, ne boirons, ni ne ſeront ſujets à aucune infirmité naturelle ; & outre cela, Dieu nous tranſportera dans le Ciel des Cieux, où nous ſerons raſſaſiez de ſa gloire.

Comment ! vous ſerez enlevez au Ciel ? Et quelle idée vous faites-vous donc du Ciel, mon ami ? pourſuivit-il ; pour nous, nous croyons que l'air que nous reſpirons eſt infiniment plus groſſier que celui qui eſt au deſſus : & que plus on s'éloigne de la Terre, plus la matiere eſt ſubtile. Cela étant, le Ciel des bienheureux doit être comme un vuide, au prix des Cieux inférieurs, par raport à la matiere qui le remplit. Donc, adieu les Poûmons, puiſque l'on ne reſpirera plus ; adieu l'uſage du Larinx pour la Parole : adieu les Inteſtins : adieu, en un mot, tout le Corps, que le Sang

qui

qui ne ſera plus rafraichi, va jetter dans une Fiévre chaude, qui les conſumera dans peu de tems. Mais ſupoſé que l'on conſerve tout cela, comme un fardeau fort inutile, ſur quoi ſe repoſera-t-on? Qui eſt-ce qui ſoutiendra-là des Corps matériels & peſans? Ils y ſeront ſoutenus par la toute-Puiſſance de Dieu, lui répondis-je. Vous me fatiguez avec votre Puiſſance de Dieu, reprit-il: je vois bien que vous pratiquez dans votre Religion, ce que nous obſervons dans les Miſteres de la Nature; lorsque nous ne pouvons pas donner raiſon d'une choſe, nous diſons que cela ſe fait par quelque reſſort caché. Je ne doute nullement de la Puiſſance de Dieu, encore une fois; mais je ne penſe pas qu'il faille inventer des chimeres, pour être obligé d'y avoir recours. Encore ſi vous faiſiez un Paradis de voluptez, paſſe: mais un endroit dénué de toutes choſes, où le corps ne joüira abſolument d'aucun plaiſir, où il n'y aura aucun objet capable d'affecter les ſens, point d'Odeurs qui chatouillent l'Odorat, point de Viandes qui piquent le Palais; aucun Inſtrument de Muſique qui divertiſſe

tiſſe l'Oreille : rien à la conſideration de quoi les yeux ſe puiſſent divertir : aſſurément cela eſt merveilleux. Il faut de bonne foi que vous ſoyez extremement ſenſuels ; puiſque nonobſtant l'éternité que vous attribuez à votre Ame, & que vous croyez pouvoir ſubſiſter indépendamment du corps, vous aimez mieux l'embaraſſer de nouveau, & la charger d'un épouventable poids, que vous voulez pourtant faire tenir ſur rien, que de lui laiſſer ſes coudées franches, & abandonner cette maſſe de chair à la corruption, dont elle ne ſauroit abſolument être exempte.

Ce n'eſt pas l'ame ſeule, repliquai-je, qui a fait le bien ou le mal, le corps & l'eſprit y contribuent l'un & l'autre : il faut auſſi qu'ils participent également aux récompenſes ou aux peines, dont le Souverain Juge les trouvera dignes. Tout cela, répondit-il, n'eſt pas capable de me perſuader. Nos corps ne reſtent pas un moment les mêmes : jamais homme n'eſt parvenu à l'age de vingt-cinq ans, qu'il ne ſoit dépouillé de tout ce qu'il avoit aporté au monde. Le ſang, la chair, la peau, les nerfs, & même les

os,

os, ne font que diminuer d'un côté, pendant qu'ils augmentent de l'autre : toute la Machine ſe renouvelle de tems en tems. Nos inclinations varient auſſi, ſuivant l'age & la conſtitution. On eſt ſouvent fort débauché à trente ans, & extrêmement dévot & retiré à ſoixante. Avec lequel de ces deux corps reſſuſcitera-t'on ? Avec le vieux, le ſec, le courbé, & le débile, qui a parfaitement bien vécu, & dont toutes les démarches ont ſervi d'exemples aux adoleſcens, & ont été en édification aux perſonnes âgées ? Ou ſera-ce avec le jeune, le droit, le vigoureux, l'agréable, qui a mérité vingt fois d'aller aux Mines ? Vous voyez bien que de quelque côté que l'on ſe tourne, on eſt extrêmement embarraſſé, & qu'il paroit aſſez que celui qui a été l'Auteur de cette Opinion, n'a pas prévû tous ces inconvéniens. Si j'étois pour la Réſurrection, je voudrois qu'il fût indifférent de quelles parties le corps ſeroit compoſé en ſe relevant ; car c'eſt la même choſe à l'ame : Et j'établirois pour conſtant que ce ſeroit un certain état, & non pas un certain lieu, qui nous devroit rendre heureux : mais tout cela ne ſont que des bagatelles, &

& indignes d'un homme de bon sens.

Cependant, il faut que je vous avouë, ajouta-t'il, qu'encore que je ne comprenne pas ce que vous voulez dire par une Ame, une substance spirituelle, dépouillée de toute matiere, ou par un esprit constitué proprement par la pensée, & renfermé néanmoins dans un corps, où ses facultez sont bornées à le pousser seul, ou le faire agir selon sa volonté, & hors duquel il peut exister comme auparavant; comme l'idée que vous vous en formez, est agréable en ce qu'elle vous flâte d'une autre vie après la mort. Je ne suis point surpris de ce qu'il se trouve des gens qui y acquiesçent. Ce sont, sans doute, des esprits d'un ordre commun, mais ils ne laissent pas d'être heureux. Le bien ne consiste le plus souvent que dans une pure imagination. Ceux qui sont remplis de cette pensée, que la mort n'est qu'un passage à une vie glorieuse, doivent quitter le monde avec moins de regret que les autres (sur tout lors que l'on y a autant d'attachement que je remarque qu'on y en a en vos quartiers (& sentir déja les avant-goûts d'une prétenduë félicité éternelle. De sorte que c'est la même chose

pour

pour eux que cela ſoit véritable ou non : ni plus ni moîns que ſuppoſé que j'aye dix mille *Kaïs*, dans mon Coffre, dont je n'aurai jamais beſoin, & que je crois fortement du meilleur métal que l'on tire de nos Mines, quand elles ne ſeroient que de Fer, mon contentement n'en ſeroit pas moins parfait pour cela.

Mon Camarade, qui étoit de la Religion, enrageoit d'entendre ce Payen révoquer en doute les Miſtéres d'un Culte fondé ſur la pure Parole de Dieu. Il me fit pluſieurs fois comprendre qu'il avoit de la peine à ſe poſſeder, & qu'il vouloit du moins le *redarguer* par des Paſſages formels de l'Ecriture Sainte. Mais je l'en détournai toûjours, parce que l'autre en nioit la Divinité, & que prétendant même que ce ne fut qu'un compoſé de Fictions fort mal concertées, on l'auroit choqué de lui en parler davantage.

Je leur dis pourtant, dans le deſſein de les allarmer, que non-ſeulement j'étois perſuadé d'une Béatitude éternelle, pour ceux qui feroient de bonnes œuvres, & qui auroient la foi ; mais qu'il y avoit auſſi une Gêne & un Enfer préparé pour les méchans & les

les incrédules ? & que chacun seroit infailliblement traité selon qu'il auroit fait ou bien ou mal,.

Ce que vous m'avez déja dit, reprit le Prêtre, mêne à cela ? mais c'est une Erreur qui n'est pas moins grossiere que les précedentes : car, outre que c'est rendre Dieu le plus cruel de tous les Etres, d'avoir créé l'homme pour le damner éternellement, sous prétexte qu'il a enfreint un de ses Commandemens ; & encore un Commandement qui consistoit simplement à ne pas manger d'une Pomme, ce qui me fait assurément frémir. Je nie que personne soit capable de faire du bien ou du mal, par rapport à Dieu ; & je vous demande sérieusement si vous-même le croyez ? indubitablement que je le croi, lui dis-je ; & il me semble que cela est si clair, que l'on ne peut pas en douter, sans choquer le bon sens.

Comment, poursuivis-je, paillarder, tuer, voler, blasphémer, ne sont pas des Crimes par lesquels on offense la Majesté du Très-Puissant ? Nullement, repartit le Prêtre ; car premierement, si la Paillardise étoit un péché, Dieu en seroit lui-même l'Auteur,

teur, & qui pis eſt, de l'Inceſte même ; puiſque, ſelon vous-même & vôtre grand Moïſe, n'y ayant eu au commencement qu'un homme & qu'une femme, il a fallu que leurs Deſcendans ayent fait pluſieurs Inceſtes, avant que le nombre des vivans leur ait permis de les éviter. Et que l'on ne me diſe pas que c'étoit alors une néceſſité, puiſqu'il n'auroit non plus coûté à Dieu de faire cent perſonnes, que d'en créer ſeulement une. Nous ſommes tous enfans du premier homme, parmi nous il y a des degrez de conſanguinité ; devant Dieu ce n'eſt plus la même choſe. Les femmes & les biens étoient communs au commencement, comme l'air & l'eau le ſont encore à l'heure qu'il eſt. Les hommes, qui ſemblent avoir été faits pour la Societé, ont crû, afin d'éviter le déſordre qu'ils remarquoient que cette communauté apportoit, qu'il ſeroit bon que chaque Pere de Famille eût ſeul la diſpoſition d'une ou de pluſieurs Femmes, d'une certaine étenduë de terre, & d'un nombre déterminé de bétail : on a été même obligé dans la ſuite, d'un conſentement unanime,

de

de faire des Loix, qui imposassent des peines à ceux qui ne les observoient pas. De sorte que s'il y a quelqu'un de lésé dans la transgression de ces Loix, c'est proprement la Societé, ou les chefs qui la representent, & nullement l'esprit universel, qui ne peut en aucune maniere du monde être offensé de personne. On peut dire la même chose du Vol & du Meurtre, où je ne fais tort, à proprement parler, qu'à celui auquel j'ôte la vie ou le bien. Et pour ce qui est du Blasphême, quoique nous le punissions plus rigoureusement que les autres péchez, ce n'est pas à cause que nous nous imaginons que Dieu en est formalisé; nullement, ce seroit une infirmité en lui, s'il en étoit capable; mais c'est que nous ne saurions souffrir l'ingratitude, & que la plus noire ingratitude que l'homme puisse commettre, c'est d'outrager ou de ne pas assez respecter celui qui est Auteur de son Etre, & de tous les biens qu'il est capable d'en recevoir; & que cela est même d'un mauvais exemple pour les enfans & les inférieurs, par raport à leurs Peres & à leurs Maîtres.

Je

Je conclus de tout cela, qu'il en eſt des actions humaines, comme des qualitez des corps, qui en effet ne ſont conſiderées que ſuivant les combinaiſons, les raports & les comparaiſons que nous faiſons des unes avec les autres.

C'eſt ainſi, par exemple, qu'une même ſubſtance pourra tantôt être immenſe, & tantôt abîmée dans le néant. Une Montagne n'eſt ni grande ni petite, tant que mon entendement faiſant abſtraction de toute autre maniere, la conſidere ſeule & indiviſible, ou que je ſuppoſe n'avoir aucune connoiſſance des autres corps, non pas même du mien : mais ſi enſuite je la conçois comme un tout, compoſé d'une infinité de petits grains de Sable, il eſt évident qu'elle me paroitra alors d'une grandeur déméſurée, en comparaiſon de l'une de ces petites parties. Ce ne ſera plus cela, ſi je la regarde auprès d'une autre Montagne de cette même hauteur, avec laquelle je la pourai poſer égale : & elle ſera extrêmement petite, lorſque je la comparerai à toute la maſſe de la Terre. Enfin, le Globe terreſtre ne deviendra lui-même qu'un point Mathématique par raport à tout l'Univers,

l'Univers. C'eſt la même choſe de nos actions : en elles-mêmes elles ne ſont rien ; ou ſi vous voulez, elles ſeront au plus indifférentes : & ſi elles peuvent devenir bonnes ou mauvaiſes, ce ne peut être que par raport à de certaines inſtitutions, comme ſont celles dont nous venons de parler, & auxquelles elles doivent être meſurées, pour ainſi dire, pour en ſavoir la juſte valeur.

Vous ne croyez donc point, repris-je, que Dieu, qui eſt un Dieu d'ordre, & qui haït la confuſion, ait preſcrit lui-même à l'homme des régles, & donné des Loix, ſelon leſquelles il eſt dans l'obligation de ſe conduire, & de ſe regler. De la maniere que vous le penſez, me dit-il, non, je ne le croi pas, cela n'étoit pas néceſſaire, puis qu'il lui a donné une volonté & un entendement pour ſe conduire, comme vous voyez que nous faiſons. Comme il n'y a point d'orgueil, de vanité, de jalouſie, ou de deſir de regner parmi les Bêtes, Dieu ne les a aſſujetties à aucunes Loix civiles : il n'y en auroit pas eu plus de beſoin pour les Animaux raiſonnables, que pour les brutes : mais

des

dés le moment que les uns ont voulu abuſer de la foibleſſe ou de la bonté des autres, on a été forcé d'inventer des peines pour ceux qui tranſgreſſeroient de certains reglemens ; & ces reglemens ſe ſont multipliez à meſure que la licence effrenée de quelques eſprits turbulens y a donné lieu.

Tout ce que vous dites-là, repartis-je, eſt véritable ; mais vous me pardonnerez, ſi j'oſe dire que je nie que Dieu n'y ait point eu de part. Il n'eſt pas raiſonnable que la Providence ait produit une créature raiſonnable, pour l'abandonner entierement dans la ſuite : Il en eſt le Pere, il en veut être auſſi le directeur & le conſervateur ; le bon ſens nous le dicte, & ſa parole (car j'en reviens toûjours-là) nous en aſſure ſi poſitivement, qu'il ne nous eſt pas poſſible d'en douter. Plût à Dieu, m'écriai-je alors, que vous la puſſiez voir, cette parole ; elle porte tant de marques de celui qui l'a dictée, que vous ſeriez le premier à la lire avc vénération, ſi elle vous tomboit entre les mains ? & je ne deſeſpere pas qu'un jour elle vous ſoit aportée, ou par quelque malheureux, ou par une Nation

tion entiere, qui par un ordre du Ciel, viendra s'établir parmi vous pour faciliter la converſion à un Peuple ſi honnête & ſi humain.

Je ſerois ravi, répondit-il, de voir le Livre dont vous parlez tant ; mais je ſerois fort fâché qu'il nous fût aporté par une multitude de gens, que vos Loix mêmes, toutes ſaintes que vous les croyez, n'empêcheroient pas de nous tirannifer : nous aimons mieux que les choſes reſtent comme elles ſont. Soyez ſeulement contens de votre ſort, comme vous voyez que nous nous contentons du notre, & vous ſerez plus heureux que vous ne l'êtes en effet. Mais parlons d'autre choſe ; il me ſemble, pourſuivit-il, que le tems de ſe quitter eſt venu ; je me retire, adieu.

Après le départ de notre Prêtre, nous nous entretinmes encore quelques momens de l'Immortalité de l'ame, de la Réſurrection des morts, & de la vie éternelle ; parce que le Juge y prenoit gout : & je remarquai bien, ſi je ne me trompe, qu'il ſeroit aiſé de porter ces gens-là à avoir de bons ſentimens de notre Religion.

Avant

Avant que de nous quitter, mon Hôte me demanda ſi je n'avois pas vû la Montagne ardente, lorſque je fus aux Mines. Je n'en ai, lui répondis-je, pas ſeulement entendu parler. Apparemment, reprit-il, qu'elle ne brûloit pas alors; car autrement on n'auroit pas manqué de vous la faire remarquer. Je l'aurois vûe volontiers, lui repartis je; mais ce n'eſt rien de rare en nos quartiers: il y a Hecla en Iſlande, Ætna dans la Sicile, le Véſuve dans le Royaume de Naples, & pluſieurs autres telles Montagnes ailleurs, qui brûlent auſſi par intervalles: mais on ne peut pas en aprocher de fort près, quand même elles ne brûlent point, à cauſe des exhalaiſons ſulphureuſes qui en ſortent, de la prodigieuſe quantité de cendres qui les environnent, & du danger qu'il y a d'enfoncer en pluſieurs endroits dans la terre, qui eſt molle, tremblante ou peu ſolide.

Peut-être bien, interrompit-il, que les Européens qui ont été ici avant vous, ont raconté la même choſe à nos Ancêtres, & que c'eſt-là la raiſon pour laquelle le Peuple s'eſt deſabuſé de

l'erreur où il étoit, touchant la cauſe de ce prodige. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt que les ſimples ont été de tout tems d'opinion, que Dieu ayant créé le monde, & s'étant enſuite aviſé de faire auſſi des Etres qui euſſent le mouvement & la vie, avoit dreſſé ſous le Mont ardent un laboratoire, où il avoit un fourneau qui contenoit un creuſet d'une grandeur prodigieuſe, avec une Barre en haut au milieu, qui en diviſoit l'Orifice en deux, & à cette Barre correſpondoit une Lampe. Ce grand Ouvrier, diſoient-ils, rempliſſoit de fois à autre ce Vaiſſeau de la terre qu'il prenoit derriere lui, & au lieu de laquelle il y a un grand Lac à l'heure qu'il eſt; & lors que cette terre étoit devenuë liquide à force de feu, il en tiroit une petite portion, par le moyen d'un tuyau creux, dont il ſe ſervoit pour cela, à l'une des extrémitez duquel il ne faiſoit que ſouffler, & il paroiſſoit d'abord à l'autre un animal, auquel il donnoit la clef des champs. Il n'en avoit fait qu'une petite quantité, lorſqu'il remarqua que ſa Lampe avoit mis le feu à la Montagne ſous laquelle elle pendoit. Cet inconvenient

convenient inopiné lui fit auſſi-tôt changer de poſte, de peur d'embraſer toute la Terre. Il n'avoit pas cherché long-tems qu'il trouva entre deux Montagnes un creux profond, qu'il jugea à propos de remplir d'eau, afin que travaillant là-deſſous, le feu n'y eût aucune priſe. Cependant, comme cette eau eût bien-tôt atteint un degré de chaleur fort conſidérable, ce qui l'auroit d'abord changée en vapeur, il perça la Montagne voiſine, afin qu'il en diſtilât un filet d'eau fraiche, capable de temperer l'ardeur de celle de l'Etang bouillant, qui eſt ſans doute le même que vous dites avoir vû, & qui conſerve encore les mêmes qualitez.

On ajoûtoit à ce Conte, que Dieu avoit achevé ſous cet endroit-là à former de la même maniere toutes les autres créatures vivantes, hormis l'homme qui a tiré ſon origine d'ailleurs, comme je pourrai vous en entretenir une autre fois à loiſir. Enfin, on prétendoit que la matiere qui étoit dans le creuſet, étant dans une agitation violente, le Soulphre, le Mercure, & les autres parties graſſes & métalliques,

qui en sortoient en fumée, avoient été portées avec rapidité sous la Voute de toutes les Montagnes prochaines, où elles avoient pénétré, & formé dans les unes le charbon, & dans les autres le Fer ou les Minéraux, & Métaux que nous y trouvons.

Cette Fable, toute grossiere qu'elle est, & inventée sans doute à l'honneur de Messieurs les Chymistes, me donna occasion de croire que le Verre ne leur a pas toujours été inconnu, & qu'il y avoit eû autrefois des Soufleurs parmi eux. Quoi qu'il en soit, la conversation finit là, parce qu'il se faisoit tard, & que chacun témoignoit avoir envie d'aller prendre du repos.

Quelques jours après cet entretien, le Prêtre voulut aussi donner un repas à notre Hôte, où nous fûmes encore de la partie. Il nous fit alors des excuses de ce qu'il s'étoit un peu trop emporté contre nos Opinions; pour y remédier il pria la Forêt, qui avoit plus lû le vieux & le nouveau testament que moi, de lui faire un recit le plus circonstancié qu'il pourroit, du contenu de la Bible. Mon camarade le fit, & il l'en remercia, témoignant d'en

d'en être fort ſatisfait : cependant je connus bien qu'il ne s'en faiſoit que rire ; au lieu que le Juge m'en parut extrêmement édifié. De ſorte que les affaires auroient été loin, ſi nous avions toujours reſté enſemble ; mais à mon grand regret, le Ciel ne le voulut pas.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur eſt mené à la Cour du Roi. Il décrit ici l'Origine de ces Monarques, fait la deſcription du Palais Royal, du Temple, &c.

LE Satrape dont j'ai parlé tantôt, qui étoit venu lever le tribut, l'alla porter enſuite au Roi. En cauſant enſemble, il lui raconta comment il avoit vû deux Etrangers dans un tel Village, qui ſavoient faire des Machines, qui meſuroient parfaitement bien le tems, & diviſoient un jour naturel en deux fois douze parties, qu'ils appeloient heures ; & que ce qui étoit le plus admirable, & d'une gran-

de commodité pour les habitans, c'eſt qu'à chaque heure il y avoit une jatte de métal, ſur laquelle un Marteau ſe déchargeant, marquoit par un certain nombre de coups, à qu'elle partie du jour on étoit parvenu. Le Roi parut ſurpris à ce recit, & témoigna du deſir de nous parler. En effet, nous fûmes tout étonnez de voir un jour que deux Domeſtiques de ce Prince nous vinrent demander à notre Hôte, qui ne ſachant de quel prétexte ſe ſervir pour nous retenir, nous remit avec chagrin entre leurs mains.

Quoique nous fuſſions au deſeſpoir de quitter le Juge, chez lequel nous étions infiniment mieux que je n'aurois pû ſouhaiter de l'être en Europe, nous ne laiſſâmes pourtant pas de témoigner bien de la joye de l'honneur que le Roi nous faiſoit de nous envoyer querir. Nous demandâmes cependant pluſieurs fois à nos Guides ce qui en pouvoit être la cauſe ; mais ils nous proteſterent qu'ils n'en ſavoient rien. Tout ce qu'ils nous pouvoient dire d'aſſuré, c'eſt que l'on parloit de nous à la Cour, comme de grands Perſonnages, & que nous y ſerions infailliblement

liblement bien traitez. Les diſputes que nous avions euës, ne laiſſoient pas de me donner quelques inquiétudes. J'apréhendois que le Roi en étant informé, ne s'en fût formaliſé, & ne nous voulût traiter comme des Séducteurs, & Gens qui travaillent à bouleverſer le Gouvernement : ce n'étoit rien moins que cela.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivez, que le Roi nous fit venir auprès de lui. Après avoir fait nos révérences, nous voulûmes mettre un genoux à terre, avant que de lui parler, ſuivant l'avertiſſement que l'on nous en avoit donné ; mais il ne le voulut pas permettre. Il nous fit apporter à chacun un petit eſcabeau, & nous commanda de nous aſſeoir devant lui. Tous ceux qui étoient-là, ſe tenoient debout ou à genoux. Le Roi étoit aſſis ſur un magnifique Fauteüil, élevé de trois marches, & couvert d'un Dais d'une Sculpture admirable. Il nous demanda d'où nous étions venus, & comment nous étions entrez dans ſon Païs. Il fallut, pour le contenter, lui faire un recit juſte de toutes nos petites Avantures. Il fit ſemblant d'être bien aiſe

de ce que nos disgraces lui avoient procuré le plaisir de nous voir. Enfin il tomba sur le chapitre de notre Science, qu'il releva extrêmement ? & après nous avoir dit qu'il avoit apris que nous avions fait une Horloge dans notre Village, il nous fit comprendre qu'il nous avoit principalement fait venir pour nous prier de lui en fabriquer aussi une, avec promesse de récompenser notre travail de sa plus tendre amitié, & par tout ce que nous desirerions de sa personne. Nous répondîmes avec une profonde inclination, que nous n'étions point accoûtumez à être traitez de cette maniere de nos Souverains ; que c'étoit bien de l'honneur que sa Majesté nous faisoit de nous trouver dignes d'être employez pour son service, & que nous nous en acquiterions le moins mal que nous pourrions.

Là-dessus on nous conduisit dans un très-bel apartement, qui devoit être le nôtre, où l'on eut soin de nous servir & de nous accommoder comme si nous avions été de grands Seigneurs. Dés le lendemain nous donnames ordre d'aller querir nos Outils là où nous les

les avions laiſſez : nous en fimes faire pluſieurs autres, tels que mon Camarade les ordonna, & nous nous mîmes à l'ouvrage le plutôt qu'il fut poſſible, parce que le Roi s'impatientoit de nous y voir.

Le Monarque qui gouvernoit alors, s'appelloit Buſtrol, homme ſage, modeſte, Sociable, & qui, s'il vit encore, comme je l'eſpere, ſe fait bien moins diſtinguer par le faſte & par la grandeur, que par ſes éclatantes Vertus. Sa robe eſt du plus fin poil de Chévre teint en rouge, qui ſe trouve dans le Païs : elle eſt grande & ample, avec une Guimpe d'un pied de large en bas, & haut des manches. Son Bonnet eſt à cinq cornes, avec un Globe de cuivre au-deſſus, d'un pouce & demi de diamêtre, qui eſt la principale marque de ſa Royauté, ſi on en excepte ſa gravité, ſa taille & ſa bonne mine.

Les Satrapes ſont auſſi habillez de Robes rouges, mais elles ſont de Laine, & plus petites à tous égards. Les autres hommes, ſans exception, ont leurs Robes à Laine de couleurs mêlées. Les Juges ſe diſtinguent ſeule-

ment par leurs Bonnets. Pour les Femmes, elles portent toutes des Habits ou Voiles de Toiles fines par deſſus ceux qu'elles mettent deſſous, ſuivant que la ſaiſon les oblige de ſe couvrir, peu ou beaucoup.

Les enfans du Roi n'ont aucune Prérogatives au-deſſus des autres : on a pourtant un peu plus de déférence pour eux, mais on n'y eſt pas obligé : il n'y a que l'Ainé qui eſt preſque conſidéré & habillé comme ſon Pere, hormis qu'il ne porte point de Globe.

Le Roi peut avoir juſqu'à douze Femmes, qu'il fait choiſir, ou choiſit lui-même de tout ſon Peuple, lorſqu'il fait la Ronde pour ſe faire voir : & on n'oſeroit lui en refuſer une, quand elle ſeroit même promiſe à un autre. Les Gouverneurs en peuvent avoir trois, les Juges deux, & le Peuple une. On permet auſſi aux Prêtres d'avoir deux Femmes enſemble ; mais enſemble ou non, ils n'en peuvent avoir que deux en tout pendant leur vie : ſi elles viennent à mourir avant eux, il leur eſt deffendu de ſe remarier.

Ce que le Roi a de plus magnifique,

que, c'eſt ſa Maiſon : elle eſt ſituée au milieu du Canton Royal, qui a auſſi la même étendue que les autres. Le Frontiſpice en eſt tourné du côté du Nord-Nord-Eſt ; ſa largeur eſt de trente-ſix Pas géométriques, & ſa profondeur de vingt. Le premier étage de ce Palais eſt à dix pieds au-deſſous du Niveau de la Campagne, diviſé en pluſieurs Apartemens bien voûtez, & où l'on n'a pas épargné les Pilaſtres : il ne ſe voit rien-là que du Marbre de divers ſortes & couleurs : le Pavé eſt de rouge, les Piliers de noir, & la Voute de blanc. Le ſecond Etage étant à vingt pieds du premier, il y a dehors, devant le Portail, un Eſcalier en forme d'un demi Ovale, de vingt marches d'un demi pied chacune de hauteur, pour y monter. On entre premierement dans une vaſte Antichambre, derriere laquelle eſt l'Audience du Roi. De l'Antichambre on paſſe dans deux Allées, l'une à droite & l'autre à gauche, qui diviſent le corps de l'edifice en deux ; de maniere qu'il y a de part & d'autre deux magnifiques Salles, par conſéquent quatre de chaque côté, & en tout dix

Apartemens, avec les plus beaux plafonds du monde, & des Lambris qui surpassent en leur Sculpture, tout ce que j'ai vû de plus curieux. Au dessus de ce second Etage il y en a un troisiéme, divisé à peu près de la même maniere que le précédent, sinon qu'au lieu de l'Audience, on a ici la Chambre où sa Majesté couche. Après cela on parvient à une Plate-forme couverte d'Etain, & une Balustrade tout au tour de Cuivre massif, ouvragé & percé à jour d'une maniere fort artiste. Au milieu de cette Plate-forme, il y a un Pavillon rond, couvert de Cuivre, & si bien poli, comme tout le reste, qu'on ne peut y jetter les yeux sans les blesser, lorsque le Soleil y luit. Au-dessus il y a un Globe de vingt pieds de circonférence, sur lequel on a posé une Piramide quarrée, d'un pied de base, & de cinq de hauteur. Cette Cape est portée par douze Piliers d'Agate. Il n'y a dans tout le Bâtiment que du Marbre, de l'Agate, du Jaspe, & semblables Pierres exquises, & merveilleusement bien polies & ouvragées : le tout bâti suivant un Ordre qui aproche assez du Corinthien, hormis

hormis les colomnes des caves, qui ſont proprement à la Toſcane.

Ce qui leur manque en ce Pays-là, c'eſt le verre: ils ſe ſervent en la place de Peaux *de Poln*, qu'ils ſavent grater & préparer d'une certaine maniere, que cela dure éternellement, & donne un ſi libre paſſage à la lumiere, qu'il fait auſſi clair dans les chambres, que dehors. C'eſt de ce Parchemin qu'ils rempliſſent leurs fenêtres au lieu de loſanges. Mais, quoique cela ſoit bel & bon, il faut avouer que nos Vitres le ſurpaſſent de beaucoup.

Derriere le Palais, il y a un Dôme de l'Ordre Romain, de cent cinquante pieds de diamêtre, auſſi couvert de Cuivre, des-mêmes materiaux, & d'une magnificence égale. Ce lieu ſert à deux uſages, de Temple & de Sénat. Le Trône du Roi eſt du côté du Sud, à l'opoſite de la porte, élevé de ſix pieds, ſur un marchepié de quatre, qui eſt couvert d'une eſtrade magnifique: car il eſt certain que ces gens-ci ſurpaſſent infiniment les Turcs dans la tiſſure de leurs Tapis. Au milieu du Platfond, ſe voit un Soleil de Cuivre d'une exceſſive grandeur, le corps n'en

n'en a peut-être que dix ou douze pieds de diametre, mais ſes rayons s'étendent extrêmement loin. Le cône qui eſt au deſſus du Dôme, eſt large & haut. Tout cela eſt de cuivre, & porté par ſix groſſes colomnes ou tours, dans chacune deſquelles il y a un eſcalier qui conduit juſques aux Galeries de ce ſuperbe édifice.

Tout à l'entour du canton on a auſſi bâti des demeures continues, avec des Pavillons ſur les angles, & deux ſur chaque face ou côté, à une égale diſtance l'un de l'autre ; de ſorte qu'il y en a douze en tout. On a auſſi conſtruit douze arcades entre ces Pavillons, qui ſont comme autant de portes ouvertes pour ſortir du canton, par douze Ponts à baluſtrades de cuivre ouvragé, qui y ſont opoſez. Enfin, au-dedans de ces logemens, qui ſont pour les douze femmes du Roi, & pour une partie des Domeſtiques de la Cour, regne une Gallerie tout autour, ſoutenue de colomnes de Jaſpe, couvertes d'Etain, comme le reſte des logemens, hormis les Pavillons, qui le ſont de cuivre, & d'une beauté extraordinaire. Les vuides, qui ſont

entre

entre tous ces Bâtimens, ſont remplis d'Obéliſques, de Piramides, de Statues ſur de magnifiques Piédeſtaux, de Pots remplis de toutes ſortes de fleurs, ſelon la ſaiſon où l'on eſt, de Cages pleines d'oiſeaux de tout plumage, qui font un ramage fort divertiſſant, & en un mot de tout ce qui peut aporter quelque divertiſſement aux ſens: ce qui fait que ce lieu eſt proprement un Paradis enchanté.

Le canton qui eſt au Sud de la Maiſon, eſt un Parc rempli de Boucs, de Chevres, de Cerfs, qui ſont fort petits en ce pays-là, de daims & autres: ſur tout il y a une ſorte d'Animaux nommez *Poln*, qui ont le poil long, une corne ſur la tête, deux oreilles plates & larges comme la main, la queue courte, mais fort large; avec de grands pieds plats: ce qui fait qu'ils ſe tiennent le plus ſouvent de bout. La groſſeur de cet animal aproche de celle de nos petits Anes: la chair en eſt fort délicate, mais on n'en voit guéres que dans les Parcs du Roi; & ce n'eſt pas grand dommage, parce qu'il y a peu de perſonnes qui ne faſſent ſcrupule d'en manger, à cauſe qu'ils reſſem-

reſſemble fort à l'homme, & qu'il paroît à la vérité être doué de quelque raiſon.

Le canton du midi, qui eſt notre Nord, n'eſt qu'un tiſſu de Parterres couverts de Fleurs, & arroſez de mille petites Fontaines artificielles. Les deux autres, à droite & à gauche, ſont deſtinez pour les arbres fruitiers, les légumes & les herbes potageres. Outre ces cinq cantons, il y en a encore vingt, dont douze ſont pour les Reines & pour leurs enfans, & domeſtiques; & huit autres pour le labourage, paturage, &c.

Les revenus du Roi conſiſtent tous les ans, pour chaque Pere de Famille, en une piece de cuivre de la grandeur d'une Guinée, qu'ils nomment *Kala*, & dont j'ai fait mention ailleurs, où d'un côté l'on voit gravé, NOS CŒURS A DIEU, & de l'autre, NOS BIENS AU ROI. Je ne ſaurois dire ce que ces pieces valent; mais j'ai bien remarqué que l'on en fait autant de cas en ce Pays-là, que nous faiſons d'un Louis d'or en France. L'argent courant eſt d'Etain, & il y a des pieces de toutes grandeurs, comme en Europe,

Europe, avec chacune leur marque differente. Avec cette ſeule piéce on ſatisfait à toutes les charges de l'état: c'eſt peu de choſe pour les particuliers: cependant y ayant quarante & un mille ſix cens Villages, ou quarante & un mille cinq cens ſeptante-cinq, en rabatant les vingt-cinq de la Maiſon Royale, cela ne laiſſe pas de raporter huit cens trente & un mille cinq cens *Kaln*, ſans compter les Juges & les Prêtres, qui en ſont exempts: ce qui eſt auſſi, l'honneur à part, tout ce qu'ils retirent de leurs charges.

J'apris pourtant qu'il n'y avoit alors que trois cens quarante-cinq ans que les choſes avoient été réglées ſur ce pied-là. Avant ce tems, la Royauté avoit été de tems immémorial, ou pour parler leur langage, éternellement dans une même Famille. Ces Rois ſe diſoient Fils du Soleil & de la Terre. Cette naiſſance leur donnoit beaucoup d'ambition, & les enfans devenoient tous les jours pires que n'avoient été leurs Peres. Ils en étoient venus juſqu'à prétendre de leurs Sujets des hommages & des adorations. Ils abuſoient de leurs Femmes & de leurs Filles, de même

même que de leurs biens, & ne parloient rien moins que de les faire égorger, lorſqu'ils donnoient les moindres marques de n'être pas contens de leur tyrannie.

Enfin, le bonheur voulut pour ces miſérables, que par une certaine fatalité, dont je n'ai jamais ſû les particularitez, il arriva-là un Portugais, qui ayant apris leur langage, leur conta qu'après avoir échoué ſur les côtes de leur continent, comme nous avions fait, il s'étoit établi-là avec ſes camarades, qui étoient tous morts dans l'eſpace de quatre ans, à la réſerve d'un ſeul, avec lequel il avoit réſolu de monter une riviere, laquelle ſe déchargeoit par-là autour dans la mer, à l'aide d'un fort petit eſquif qui leur étoit reſté. Il ajoutoit à cela, qu'ils avoient été huit mois à leur voyage, & qu'après avoir ſurmonté des difficultez inconcevables, ils étoient parvenus à un gouffre de Montagnes, d'où cette riviere ſortoit comme de ſa ſource. Ils hazarderent d'y entrer pluſieurs fois & en divers tems: mais il y faiſoit ſi obſcur; il y avoit tant de briſans, de détours & d'obſtacles de

toutes

toutes les eſpeces, qu'ils deſeſperoient d'y paſſer. Ils vinrent pourtant enfin à bout de leur deſſein, car après avoir fait plus de deux lieues de chemin ſous terre, ils arriverent dans le Pays ſi las & ſi extenuez, qu'ils n'avoient pas la force de ſe remuer, de ſorte qu'étant abordez, & celui-ci ayant mis pied à terre, l'autre qui en voulut faire autant, tomba à la renverſe dans le Bateau, qui en même tems s'écarta du bord, tellement que celui qui étoit à terre, n'y pouvant atteindre, il eut le déplaiſir de le voir retourner dans ce Gouffre, d'où il n'étoit jamais revenu du depuis. Le Prêtre auquel il raconta cela, n'en fut pas moins étonné qu'il avoit été de ſa venue: il lui fit repéter pluſieurs fois l'hiſtoire dont il lui avoit fait le récit, pour voir s'il ne ſe couperoit pas, mais ne pouvant enfin plus douter d'une relation ſi bien circonſtanciée, il fut en faire part au Juge: celui-ci la communiqua aux principaux des autres cantons voiſins; de ſorte qu'en fort peu de tems, tout le Royaume sût que leurs Rois avoient été des fourbes & des ſcelerats, en ce que, ſous prétexte

prétexte d'une Naiſſance toute particuliere & miraculeuſe, qui les relevoit infiniment au deſſus de leurs Sujets, ils les traitoient en Eſclaves, & prenoient le train de ne les conſidérer avec le tems, que comme des chiens. Avant que ſix ſemaines ſe paſſaſſent ils ſecouerent le joug: le Roi fut démis & envoyé aux Mines pour ſa vie. Ils élurent en ſa place le plus ancien Satrape du Pays, avec promeſſe de laiſſer regner après lui ſes Enfans, tant qu'ils ſeroient humains, vertueux & équitables.

Quoique ce Prince exilé fut méchant, il étoit pourtant en quelque façon à plaindre, parce qu'il proteſta juſqu'à la mort, qu'il avoit crû lui-même ce que l'on publioit de l'origine de ſes Ancêtres, dont il ne ſavoit rien que par tradition: ce qui ne laiſſoit pas pourtant de donner beaucoup d'ambition à cette race, qui prétendoit par-là devoir être infiniment au-deſſus des autres mortels: comme en effet cela devoit les enfler, & imprimer dans leurs Peuples un fort profond reſpect pour leurs perſonnes tant qu'ils étoient l'un & l'autre, perſua-

dez

dez de la vérité du fait, dont voici la relation, telle qu'elle m'a été recitée par des gens dignes que l'on ajoutât foi à leurs paroles.

Dieu, disoient-ils, a été de toute éternité: le Ciel & la Terre ne sont pas si anciens. Aussi-tôt que l'Univers fut créé, la Terre qui est un corps animé, étant charmée de la beauté éclatante du Soleil, en devint éperdument amoureuse. Elle fit diverses tentatives pour s'élever jusqu'à lui, mais ses élans furent inutiles: la pesanteur de sa masse faisoit obstacle à ses élancemens, elle ne pouvoit s'élever que jusqu'à une fort petite distance. Le Soleil s'aperçut de ses secousses & de ses prodigieux tremoussemens, il eut pitié d'elle, & s'étant couvert de nuages extrémement épais, de peur de la mettre plus en feu, & de la consumer tout à fait, il s'aprocha d'elle, la pénétra de ses rayons jusqu'au fond de ses entrailles, & se retira sur le champ. La Terre en conçut d'abord: trois cens soixante-cinq jours & un quart après, son ventre s'ouvrit, elle accoucha d'un Homme & d'une Femme, l'un & l'autre d'une beauté & d'une majesté

ſurprenante. Ces deux charmantes perſonnes s'étant avancées du côté de la Campagne où ils avoient trouvé une multitude innombrable de toutes ſortes d'Arbres chargez d'excellens Fruits, ils eurent la curioſité de parcourir tout le terroir qu'ils trouverent acceſſible. Enfin étant parvenus juſqu'aux extrémitez auſtrales de ce vaſte Pays, ils le trouverent borné par des Montagnes impratiquables. Ce fut-là que *Mol* & *Mola* ſa Femme, car c'eſt ainſi que l'on dit qu'ils ſe nommoient, eurent quelque contention, elle voulant tirer à droite, ou retourner ſur ſes pas, & lui, au contraire, étant d'opinion qu'il faloit faire un effort pour paſſer outre; de ſorte que s'étant mis en colere, parce qu'il ſe voyoit obligé de rompre ſon deſſein, à cauſe de l'opiniâtreté de ſa femme, il frapa de dépit ſi rudement du pied contre le Rocher, qu'il s'y fit une ouverture, par laquelle l'eau ſortit en abondance, & forma une Riviere, qui s'alla précipiter dans le creux, dont les deux Jumeaux étoient ſortis: ce qui refroidit tellement la matrice de la Terre, que depuis ce tems là elle n'a plus eu aucune

envie

envie de se joindre à son amant le Soleil, & ainsi n'a jamais eu d'autres enfans.

Ils ajoutoient à ce beau conte, que c'étoit de ces deux personnes qu'étoient descendus les Habitans de leur Pays, qu'ils croyoient être le seul endroit du Monde qui fut habité. Aussitôt que le Portugais fut arrivé, & qu'il eut fait le récit de ces avantures, on connût bien qu'on n'étoit pas-là le seul Peuple de l'Univers, & que le prétendu enfantement de la Terre, n'étoit qu'une fable, d'où s'ensuivirent les révolutions dont je viens de faire mention, Depuis ce tems-là, les Rois & leurs sujets avoient vécu avec beaucoup de tranquillité & d'harmonie: ils se louoient extrémement les uns des autres. En effet, j'ai toujours vû que le peuple avoit infiniment de respect pour leur Souverain, & que réciproquement le Roi d'aprésent témoignoit de l'empressement à donner des marques de sa tendresse à tous ceux qui aprochoient de sa personne. Il étoit civil en général à tout le monde, & pour nous en particulier, il est sûr que cela passoit les bornes.

CHA-

CHAPITRE IX.

Qui contient pluſieurs Converſations très-curieuſes entre le Roi & notre Auteur.

IL n'eſt pas concevable comment ce Monarque étoit aſſidu à obſerver au commencement les heures de nos occupations : il étoit tout yeux pour nous regarder, & ſouvent nous le rendions tout oreilles pour nous entendre, lors que nous lui racontions comment le monde vit parmi nous. Sur tout il prenoit un plaiſir indicible à s'entretenir des Sciences, & particulierement de la Philoſophie, en quoi il s'étoit beaucoup exercé. Rarement nous étions enſemble, qu'il ne me fit quelque queſtion de Phiſique, & de Méchanique, ou d'Aſtronomie.

Ce qui lui plaiſoit beaucoup, étoit le ſiſtême de Copernic : & je puis dire à ſa louange, que je n'eus pas beaucoup de peine à lui faire comprendre tous les differens mouvemens dont il faut que la Terre ſe charge pour ſatisfaire

ſatisfaire aux mouvemens aparens ſelon l'Opinion vulgaire, & que l'on diſtingue par le Journalier, d'Occident en Orient, l'Annuel, autour du Soleil; par celui des Etoiles fixes, & par les deux de Vibrations, attribuez autrefois aux Cieux Criſtalins. Car ayant pris une Boule, & y ayant marqué les principaux Points & Cercles d'un Globe terreſtre, je lui montrai comment la Terre tournoit d'Occident en Orient autour de ſon Centre en un jour naturel, & en même tems dans l'eſpace de trois cens ſoixante-cinq jours ſix heures, moins environ onze minutes, autour du Soleil, que je plaçois au Centre du Monde. Je lui fis enſuite remarquer comment ce Mouvement annuel ne ſe faiſoit pas ſur l'Equateur, mais ſuivant l'Ecliptique, parce que l'Axe de la Terre, au lieu d'être perpendiculaire au plan du Cercle annuel, incline ſur lui de part & d'autre, de vingt-trois degrez & trente minutes, ce que nous apellons le Mouvement de paralleliſme. Après cela, nous nous entretinmes du quatriéme Mouvement, cauſé par le plus ou moins d'impulſion ou preſſement

que ſouffre la Terre, ſuivant les endroits où elle paſſe dans ſa route : car par-là il arrive que ſon Axe s'éléve ou s'abaiſſe quelquefois de quelques minutes, & que par conſéquent l'Ecliptique paroit dans de certains tems, plus près de l'Equateur qu'en d'autres. Ce qui s'explique auſſi parfaitement bien par la matiere ſubtile, qui entre & paſſe par les tourbillons ; mais je ne voulus pas alors entamer à ce ſujet, une matiere qui l'auroit peut-être embaraſſé, ou du moins qui demandoit un peu plus de tems Enfin, nous parlâmes du cinquiéme Mouvement, qui vient de ce que la Terre dans cette partie de ſon cours qui eſt la plus éloignée du Soleil, ayant un plus grand Cercle à parcourir que dans celle qui y eſt diamétralement opoſée, elle n'a pas ſi-tôt achevé ſa Période : & cette différence eſt proprement la partie du Firmament que nous jugeons être paſſée d'Occident en Orient, dans une certaine eſpace de tems. Et d'autant que cette Portion paroit plus grande ou plus petite, à proportion que la Terre ſe trouve plus ou moins éloignée du Centre de ſon Cercle, qui eſt à peu-

près

près le Soleil, cela cauſe une irrégularité, que Ptolomée attribuoit au premier Criſtalin : ce qui fait le ſixiéme Mouvement. Pour le calcul des Eclypſes, ce Prince l'entendoit comme Copernic lui-même : il raiſonnoit fort bien des Cometes, des Planettes, des Météores, & de ce qu'il y a de plus agréable dans la Phyſique. Mais il ignoroit abſolument la cauſe du Flux & du Reflux de la Mer, dont il avoit en effet à peine ouï parler : & il n'entendoit jamais raiſonner qu'avec admiration de la Proportion des eſpaces que les Corps qui tombent parcourent en de certains tems déterminez : des Vibrations des Pendules : de la force du Levier ; & en général de tout ce qui regarde la Statique.

Les Armes à feu lui étoient auſſi tout à fait inconnuës, & il les auroit eſtimées, n'eût été le mauvais uſage qu'on en fait. Rien ne le faiſoit plus frémir que les Relations que je lui faiſois par fois de nos Guerres, & des ſanglantes Batailles qu'elles cauſent. Il ne pouvoit pas comprendre, comment le Peuple eſt aſſez fou pour courir ainſi au Maſſacre, & à la deſtruction de

ſon Eſpece, pour des ſujets ſi legers, & où il ne s'agit ſouvent que des intérêts de l'ambition, ou des caprices d'un ſeul homme. Il y a près de quatre Siécles, me dit-il un jour, que l'on déclara inhabile le Roi alors régnant, à cauſe que ſous prétexte de ſon Origine, & d'une Naiſſance miraculeuſe, qui devoit le diſtinguer des autres hommes, il traitoit ſes ſujets de haut en bas. On eût dit, ajoûta-t'il, que ſa vanité lui eût dû faire entreprendre de grandes choſes, pour ſe maintenir dans ſon Poſte; bien loin de-là, il ne voulut preſque pas employer de paroles pour ſe diſculper, & apaiſer la colere de ceux qui l'envoyerent aux Mines : il obéït ſur le champ, lorſqu'il aprit que c'étoit la volonté de ſon Peuple. Et je vous jure, qu'au lieu d'expoſer des Armées à la fureur de mes Ennemis, j'aimerois mieux mille fois devenir le moindre de mon Royaume, que d'en conſerver la Souveraineté aux dépens de la vie d'un ſeul homme.

J'avoue, repartis-je, que la Guerre a quelque choſe de cruel & d'inhumain; cependant, il s'en fait ſouvent

de juſtes, & alors Dieu même les autoriſe: une marque qu'il y prend plaiſir, c'eſt qu'il s'apelle le Dieu des Armées. O Ciel, interrompit le Roi, que dites-vous-là ? Vous me choquez en parlant de cette maniere. Aſſurément vous êtes heureux de n'avoir pas proféré ces paroles-là devant quelqu'un de nos Juges ; tout étranger que vous êtes, vous courriez riſque de fort mal paſſer votre tems ; puiſque ſelon nos Principes, vous ne ſçauriez avoir exprimé un plus énorme Blaſphême. Je vous demande pardon, Sire, repartis-je incontinent, les plus Saints Hommes qui ont écrit notre Loi, affectent en bien des endroits, de caractériſer ainſi la Divinité : ils attribuent à lui ſeul le Gain de toutes les Batailles, que les Juifs ont remportées ſur ceux dont ils ont conquis les Païs & le font paroître à la Tête de leurs Troupes, comme un Général formidable, qui terraſſe tout ce qui lui vient à la rencontre. Je ne crois pas être coupable d'imiter de ſi grands Hommes, & d'avoir de la vénération pour leurs Vies, leurs préceptes & leurs Sentimens : cependant, j'ai tant de

reſpect pour votre Perſonne, que j'aime mieux obſerver un éternel ſilence, que de vous donner aucun ſujet de mécontentement. Comment, reprit le Roi, vos Legiſlateurs tiennent ce langage! Aſſurément je trouve cela extraordinaire, qu'un Dieu, qui ſelon vous défend de répandre le ſang d'un ſeul Particulier, authoriſe une Boucherie générale entre des Nations entiéres. Il y a ſans doute bien de l'homme, bien de la paſſion, bien de la cruauté dans vos Loix: la ſeule penſée m'en fait frémir: n'en parlons pas davantage, de peur que je n'en diſe plus que vous n'en entendriez volontiers. Je trouve bien des charmes dans vos Sciences, mais votre Religion & vos maximes ne m'agréent pas. C'eſt que vous ne les entendez pas, Sire, lui répondis-je, les Livres me manquent, & je ne ſuis pas aſſez bon Théologien pour vous convertir; mais nous avons mille Docteurs parmi nous capables de montrer tant de marques de Sainteté dans notre Bible, & de vous en démontrer le contenu ſi clairement, que vous ſeriez forcé d'y donner votre conſentement, ni

plus

plus ni moins qu'à une Démonſtration Mathématique.

Hé bien, en attendant que nous en voyons quelqu'un, aprenez-moi, repliqua le Roi, comment ces Armées, dont vous me parliez tantôt, ſe compoſent, de quelle maniere on les fait ſubſiſter, comment elles ſe battent, quelle récompenſe en ont les Vainqueurs, & quel profit en remportent les Orphelins & les Veuves : ſi ces Guerres n'ont point de fin, & s'il n'y a jamais de Paix parmi vous. Rarement, Sire, lui dis-je. La Terre eſt extrémement grande, par raport à votre Empire ; il y a une infinité de tels Royaumes aux endroits d'où nous venons. Tant de grands Seigneurs ne ſçauroient vivre long-tems dans une parfaite intelligence : l'intérêt des Familles Royales, plus que des Particuliers, cauſe ſouvent des brouilleries. La jalouſie, le deſir de s'agrandir, le Rang, la Religion qui eſt differente preſque dans chaque Royaume, tout cela ſont des ſujets de ruptures, qui ne ceſſent ſouvent qu'après une grande effuſion de ſang. Nous avons un Empire nommé Eſpagne, où il s'allu-

ma, il y a quelque tems, une Guerre inteſtine, qui a duré cinquante ou ſoixante ans, & qui a coûté la Vie a un million d'hommes.

La Religion dominante de ce Païs-là, & dans laquelle je ſuis né, eſt la Chretienne, qui differe extrémement de toutes les autres : ceux qui la profeſſent n'ont pas tous non plus les mêmes ſentimens à tous égards. La plus grande partie prétendent qu'il ne ſuffit pas d'adorer un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, ils veulent auſſi que l'on invoque les Saints trépaſſez, afin qu'ils intercédent pour nous dans le Paradis. Les Prélats de l'Egliſe impoſent la néceſſité de croire un Purgatoire, qui eſt un endroit rempli de feu & de ſoulfre, où après la mort, les ames doivent brûler & ſouffrir pendant un certain nombre d'années, l'une plus, l'autre moins, ſuivant les crimes qu'elles ont commis, afin d'être en état de comparoître pures & ſans taches devant le Trône de Dieu. Cette même Egliſe engage à confeſſer que Jeſus-Chriſt eſt vivant, en chair & en os, & auſſi grand qu'il étoit quand il a été crucifié, dans une Hoſtie ou morceau

de

de pâte de la grandeur de la paume de la main, que le Prêtre donne à chaque Laïque, en de certains jours de l'Année, deſtinez à cette Cerémonie, &c. Pluſieurs perſonnes ne pouvant accomoder ces maximes avec le ſens commun, non plus qu'avec les préceptes que contient le livre ſacré de nos loix, crurent en conſcience qu'ils auroient tort de les obſerver. Le Clergé, qui s'aperçut de ce déſordre dans l'Egliſe, erigea un Tribunal ſévere, qui impoſoit de grandes peines à ceux qui s'émanciperoient de reformer le culte divin. Il faut ajouter à cela, qu'outre les Eccléſiaſtiques, qui épuiſoient les Peuples d'argent, qu'ils ſe faiſoient donner pour reciter des prieres efficaces, par leſquelles ils prétendoient tirer du Purgatoire les ames de leurs ancêtres: les Officiers du Roi les chargeoient tous les jours de nouveaux impôts: de ſorte que les plus réſolus des habitans voulant ſecouer le joug, firent ſecrettement des cabales, & réſolurent de s'aſſurer de quelques cantons murez, ou villes, dont ils fuſſent les Maîtres. La-deſſus le commerce s'affoiblit, les Ouvriers pâ-

tiſſent faute d'Ouvrage ; un Prince Etranger ſe met à la tête des mécontens. D'autres Monarques, jaloux de la Grandeur du Roi d'Eſpagne, & qui ne cherchent que ſon abaiſſement pour s'élever au deſſus de lui, ſe joignent à eux. On forme des compagnies d'artiſans, qui ſont ravis de ſervir pour la ſubſtance : de ces compagnies de cent hommes, plus ou moins, qui ont chacune leurs Officiers, on fait des Régimens, & de ces Régimens des Armées, qui ſont commandées par des Généraux experimentez au métier de la Guerre, & qui ont ſoin de les fournir d'Armes, d'Habits, & de toutes ſortes de munitions, aux dépens du Public, que les Magiſtrats chargent de ſubſides pour cela. Lorſqu'on eſt prêt, on ſe cherche, on uſe de fineſſes, & de mille ſtratagêmes pour ſe ſurprendre : enfin on en vient aux mains, & après s'être ſouvent battus tout un jour, il ſe trouve quelquefois, que le plus grand avantage du vainqueur, eſt d'avoir conſervé le Champ-de-Bataille, ce qui lui coûte dans des rencontres, quinze ou vingt mille combattans : là où ſon ennemi, qui a reculé de cinq

cens

cens pas, n'en a pas perdu la moitié tant. Si l'un défait entiérement l'autre, il ſe prévaut de ſa Victoire, en gagnant du Païs & des Villes, où il met quelquefois tout à feu & à Sang. Cependant ſa Partie tâche de nouveau à ſe fortifier, ou en faiſant de nouvelles Troupes, ou en contractant des Alliances avec d'autres Princes, qu'elle attire dans ſon parti. On revient aux coups, où la fortune ſe déclare, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, juſqu'à ce que les Treſors & les Hommes ſoient évanouis, car alors on eſt forcé d'en venir à un accomodement, qui ne dure pas plus long-tems que quelque eſprit turbulent le deſire, puis que les prétextes pour remuer ne leur manquent jamais.

Mais que fait-on des ces Troupes? dit le Roi. On les remercie, repliquai-je. Cela eſt bien, continua-t'il, pour la décharge du peuple; mais des gens qui ſe ſont accoutumez pendant la Guerre, au libertinage, & ſans doute, à toute ſortes de voluptez, ſont-ils propres à être employez à autre choſe? De quoi ſubſiſtent-ils, lorſqu'ils ne tirent plus de ſolde? J'ai

déja dit à votre Majeſté, repris-je, que le monde contient une infinité de Païs gouvernez par des Princes différens : lorſque les Troubles finiſſent en un endroit, ils recommencent ordinairement en un autre ; les Soldats vont chercher-là de l'Emploi ; ſinon, chacun retourne à ſa Profeſſion. J'avouë pourtant, qu'il y en a beaucoup, qui ayant perdu l'habitude de travailler, ou qui ne ſachant point de Métier, vont mandier de Porte en Porte, avec les Femmes & les Enfans, dont les Maris & les Peres ont été tuez, ou s'abandonnent au Brigandage pour vivre plus commodément. Les uns ſe font Voleurs de grands Chemins, les autres Faux-monoyeurs : Il y en a qui s'aſſocient avec les femmes débauchées, & leur aident à ruiner, & quelquefois même à maſſacrer ceux qui fréquentent les vilains lieux. Enfin, il n'y a ſorte d'Intrigues qu'ils ne pratiquent pour ſe donner du bon tems: ce qui oblige les honnêtes gens à uſer de beaucoup de précaution pour n'en être point attrapez, & encore ſouvent n'en ſont-ils pas exempts. Je pourrois vous confirmer cette vérité par cent exemples,

exemples, qui font dreſſer les cheveux; mais un ſeul ſuffira préſentement pour vous en donner une idée.

Environ huit mois avant que j'aye quitté Paris, Ville fameuſe, & qui eſt la Capitale du plus beau Royaume de l'Europe, un Conſeiller du Parlement paſſant en carroſſe dans une rue écartée, où il y avoit peu de commerce, aviſa de loin une jeune perſonne fort bien miſe, qui étendant les bras joignant les mains, & portant la vue, tantôt vers le Ciel, & enſuite ſur la Terre, donnoit des marques d'un véritable deſeſpoir. Le bruit des roues & des chevaux l'ayant fait retourner, elle ſe retient tout d'un coup, s'eſſuye promptement le viſage, & pourſuit ſon chemin à pas lents. Le Conſeiller ne tarde gueres à la joindre; il s'arrête à côté d'elle. Qu'avez-vous, Mademoiſelle? lui dit-il, d'une maniere fort honnête: Je vous vois toute épleurée; eſt-il arrivé quelque deſaſtre dans votre Famille? Parlez hardiment, vous êtes par bonheur tombée en de bonnes mains; il y a bien des gens qui tâcheroient de profiter de votre déſordre, avec moi il n'y a rien à craindre. Je

ſuis

ſuis honnête homme, j'ai du crédit & de la bonne volonté, ſi je puis vous être utile en quelque choſe, je m'y employerai avec tout le zéle dont je ſuis capable. Quoi qu'elle n'eût que ſeize à dix-ſept ans, elle prit d'abord ſon ſérieux, ſoutint long-tems qu'elle n'avoit rien, qu'il étoit inutile de lui offrir ſa protection; qu'elle ne laiſſoit pourtant pas d'en avoir de la reconnoiſſance, & que tout ce qu'elle prétendoit de lui, étoit de lui laiſſer faire ſon chemin. Mais enfin, aprés pluſieurs inſtances, qui n'étoient proprement que l'effet de la charité de ce galant homme, s'abandonnant de nouveau à des larmes, qu'elle ne pouvoit plus retenir. Oui, Monſieur, vous avez raiſon, lui dit-elle, je ne me poſſede pas, j'ai l'eſprit en écharpe, je cours les rues, & peu s'en faut que je ne me porte à de fâcheuſes extrêmitez. Je ſuis Fille unique d'un Pere qui m'adoroit; mes volontez lui étoient une Loi, qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'obſerver à tous égards; de ſorte que je ne lui ai jamais rien demandé, qu'il ne me l'ait incontinent accordé. Il y a un an que Dieu l'a retiré, à la fleur de ſon age,

notre

notre ſéparation lui faiſoit mille fois plus de peine que la perte de ſa propre Vie. Le déplaiſir qu'il avoit de me quitter, le porta à me recommander à mains jointes à ſa Femme. Cette maratre lui promit tout ce qu'il voulut; elle m'embraſſa en ſa préſence, & s'engagea par un ſerment accompagné d'un torrent de larmes, à me faire éternellement part de ſa plus tendre amitié. Mais, helas! le pauvre homme eut à peine fillé les yeux, que je devins l'objet de ſa tirannie. Il n'y a moment qu'elle ne me déſole d'injures & de menaces, des menaces elle en vient ſouvent aux coups, & aujourd'hui, après m'avoir bien maltraitée, elle m'a jettée hors de la maiſon. Voilà qui eſt violent, dit le Conſeiller, vous êtes ſans contredit à plaindre: entrez, s'il vous plaît dans mon carroſſe, il faut que je vous remette bien enſemble, ou du moîns que je ſache la cauſe d'une ſi dangereuſe diſſention. Ce ne fut pas encore ici ſans peine qu'elle ſe détermina à le conduire chez elle: elle apréhendoit trop de ſe faire voir, la colere de ſa Belle-mere la faiſoit trembler: il falut pourtant s'y reſoudre.

La

La maiſon de cette veuve étoit de belle aparence; une forte muraille à porte cochere, & une grande baſſe-court, la ſéparoit de la rue. Monſieur le Conſeiller ayant fait demander ſi Madame étoit de loiſir, fut mené dans une belle Sale tapiſſée, où elle le vint trouver un moment après. Il fut ſurpris de voir entrer une Femme d'une cinquantaine d'années, haute, belle, bien faite, d'une phiſionomie douce & engageante, & ayant plutôt le port d'une Reine, que de la Femme d'un particulier. Après quelques complimens réciproques, il lui fit un recit juſte de ce qui lui venoit d'arriver avec ſa Fille, lui en repréſenta les conſéquences, & lui ayant demandé excuſe de la liberté qu'il prenoit de ſe mêler d'une affaire qui étoit proprement domeſtique, il la pria fort civilement de lui dire en quoi conſiſtoit leur differend. La Dame le remercia de la bonté qu'il avoit de s'intéreſſer ſi charitablement pour ſa Famille, mit ſa Belle-fille dans le tort autant qu'elle pût; & enfin à la conſidération de l'Arbitre, on fit venir la Demoiſelle. Madame la reprit en grace, & elles ſe

firent

firent des promeſſes réciproques, l'une d'être deſormais bien obéiſſante, l'autre d'uſer de plus d'Indulgence, & d'avoir toute la tendreſſe & les égards dont une mere eſt capable pour ſon propre enfant, au grand contentement du Conſeiller, qui s'aplaudiſſoit intérieurement d'être l'Auteur d'une ſi bonne œuvre. Là-deſſus, on fit retirer la Fille; & ce fut alors que Madame ſe mit à exalter l'obligation qu'elle avoit à Monſieur le Conſeiller. Elle le pria inſtamment de lui permettre de faire connoiſſance avec Madame ſon épouſe, afin d'avoir occaſion de profiter quelquefois de ſes ſalutaires conſeils; elle le pria de pouſſer la complaiſance juſqu'à vouloir bien l'honorer de ſa compagnie à dîner, d'autant plus que la table étoit déja couverte, & qu'ayant invité du monde, elle ſe trouvoit juſtement en état de le régaler de trois ou quatre bons plats. Ce compliment fut proféré de ſi bonne grace, que le Conſeiller ſe laiſſa perſuader. Il fit dire à ſon cocher de ſe retirer, d'aller dire chez lui qu'on ne l'attendit pas, & qu'il vint le prendre au bout de deux heures. Cependant, la Dame s'abſenta,

ta, avec ſa permiſſion, pour aller donner ſes ordres. Lui ſe promenoit ſeul en attendant ſon retour: après avoir fait trois ou quatre allées & venues, il alla en ſe retournant donner caſuellement du coude contre la Tenture: le vuide qu'il ſentit excita ſa curioſité, il ſe trouva qu'il y avoit-là juſtement deux pans libres de ce Tapis, qui anticipoient d'un demi-pied l'un ſur l'autre; il leva celui de deſſus, & frémit lorſqu'il aperçût le corps nud & ſanglant d'un homme, qui ſelon les aparences venoit d'être aſſaſſiné, couché de ſon long ſur la paille d'un lit pratiqué dans la muraille. Cet horrible ſpectacle, qui le menaçoit d'un pareil ſort, le fit ſortir avec précipitation de la chambre: quelqu'un le remarqua lorſqu'il étoit déja au milieu de la cour. On l'apelle, on le prie de ne ſe point impatienter, Madame le rejoindra dans un inſtant, tout eſt prêt à être ſervi, & le reſte; mais toutes ces belles paroles n'étoient pas capables de le faire revenir. Il leur dit en fuyant, qu'il lui étoit venu quelque choſe dans l'eſprit, qui ne ſouffroit aucun délai, qu'il ne feroit qu'aller & venir, & qu'en tout

tout cas on n'avoit qu'à commencer à manger, qu'il en trouveroit assez de reste. On le poursuivit ainsi jusqu'à la porte. Comme il sortoit, quatre grands coquins de coupe-jarets entroient, gens apointez, sans doute, pour le récompenser de ses bons offices; mais il étoit un peu trop tard, le bon homme avoit échapé à leurs embuches. La vieille Maquerelle & la jeune Putain avoient en vain joué leur rôle.

Assurement, dit le Roi, voilà un stratagême capable de surprendre le plus habile homme du monde: mais qu'arriva-t'il de cela, n'en fit-on point de recherche, afin que leur punition servit d'exemple à de semblables canailles? Nullement, lui repartis-je, ceux qui l'on fait en de pareilles occasions, s'en sont mal trouvez. Les bandes de ces sortes de gens-là sont si nombreuses, que le moindre déplaisir que l'on fait à l'un d'eux, est vengé tôt ou tard, au double par les autres, de jour, de nuit, sur vous, sur les vôtres, ou de quelque maniere que ce soit. Et tout cela sont les beaux fruits des Guerres ausquelles on vous expose? Je plains votre sort, dit le Roi: à ce compte

compte vous n'êtes proprement que la proye des méchans, des eſclaves & de miſerables victimes de l'ambition & de l'intérêt de vos ſouverains: les chiens ſont plus heureux chez moi, que les hommes ne le ſont en vos quartiers. Vous raiſonnez ſelon vos principes, repris-je: & nous agiſſons ſuivant les notres; chacun aprouve ſes ſentimens, tous ceux qui leur ſont contraires les choquent. Il eſt vrai, reprit-il, que l'éducation a un grand aſcendant ſur notre eſprit. Nos ancêtres ſe ſeroient faits ſacrifier, plutôt que de douter de l'excellence de leur origine. Le ſoleil les avoit engendrez, ils avoient été enfantez de la Terre. Aujourd'hui on envoyeroit aux mines celui qui voudroit ſérieuſement ſoutenir cette opinion, Ce que nous ſuçons avec le lait, nous le retenons; les premieres leçons de nos précepteurs ſont les plus fortes, elles jettent des racines profondes, que les vents d'un ſentiment contraire ont de la peine à ébranler.

Mais à propos de vos ancêtres, Sire, interrompis-je, eſt-ce qu'il ne s'eſt jamais trouvé perſonne, qui ayant bien

examiné

examiné la nature des choſes, a trouvé de la difficulté dans cette prétendue naiſſance miraculeuſe? Car enfin, cela ſaute aux yeux, que l'union du ſoleil avec la Terre étoit impoſſible, & que ces deux créatures ſans vie, étant deſtituées d'intelligence & de ſentiment, ſont incapables des effets qu'on leur attribuoit ſi mal à propos. Aſſurement, repondit le Roi, qu'il y en avoit, mais perſonne n'en oſoit ouvrir la bouche; le peuple, qui étoit prévenu en faveur de cette fable, auroit été capable de le mettre en pieces. Outre que les Rois uſoient de tems à autre d'un ſtratagême aſſez extraordinaire pour s'en défaire, & qui ne contribuoit pas peu à fortifier les autres dans leur opinion. Ils avoient pratiqué un chemin ſous terre, du Palais juſqu'au Temple, qui aboutiſſoit ſous mon marchepié, où il y avoit un grand Puits extrêmement profond. Lorſque quelqu'un étoit accuſé d'avoir proferé quelque parole choquante contre le Miſtere de la Naiſſance du premier Homme, ce qui étoit traité de blaſphême, il étoit obligé de comparoître à la Cour, où les Satrapes ne manquoient jamais

de

de le condamner aux mines: le Roi qui vouloit paſſer pour clément, annulloit auſſi-tôt la Sentence, qu'il pretendoit n'avoir pas été prononcée dans les formes, & ſuivant les regles de l'équité, puiſque lui étant partie & chef du Conſeil tout enſemble, les Juges devoient vrai-ſemblablement plutôt incliner de ſon côté que de celui de l'accuſé: d'où il concluoit, qu'il en faloit apeller au Tribunal de l'Eſprit univerſel, afin que lui-même en fit une Juſtice exemplaire ſur celui d'eux deux, qui auroit tort. Là-deſſus, il apointoit toute l'aſſemblée pour le minuit, à comparoître au Sénat, avec tous ceux qui voudroient aſſiſtter à ce ſpectacle. Il n'oublioit pas de ſe rendre ſur ſon Trône à point nommé. L'un de ſes fils, freres, où proches parens, amenoit devant lui le criminel, ayant les mains liées derriere le dos, & le faiſoit aſſeoir ſur le marchepié, à l'endroit qui avoit été marqué. Alors le Roi tenant la vûe baiſſée, prononçoit à haute voix quatre vers, que j'ai rendus ainſi en notre Langue.

Ma Mere, je le ſai, vous êtes équitable,
D'en douter, il eſt hazardeux :
De grace, engloutiſſez à l'inſtant, de nous d'eux,
Celui que le Ciel voit coupable.

En même tems celui qui étoit caché deſſous le théatre, titoit adroitement le verrou, qui ſoutenoit une trape, faite exprès pour cela dans le marchepié, & la faiſoit baiſſer avec tant de rapidité, que la pauvre victime, qui étoit deſſus, tomboit comme un foudre, & ſans avoir le tems de ſe reconnoître, dans cet abîme de Puits, qui étoit deſſous, d'où il n'avoit garde de revenir. Et tout cela ſe faiſoit ſi promptement, & avec tant de d'extérité, qu'un même moment, pour ainſi dire, voyoit ouvrir & refermer cette maudite trape : de ſorte que quand tout le monde auroit été auprès, il auroit eu de la peine à s'apercevoir de la tromperie. Cependant, afin de jouer leur rôle avec toute la ſureté poſſible, on avoit ſoin de ne pas beaucoup illuminer cet endroit-là ; outre que le marchepié étant haut, empêchoit aux Satrapes, & aux autres aſſiſtans, qui étoient aſſis ou à genoux, de voir ce qui ſe paſſoit

deſſus

deſſus; & que celui des intereſſez qui étoit là feignant de voir la Terre s'ouvrir faiſoit beaucoup de bruit, en ſe reculant, & criant auſſi fort que s'il avoit eu véritablement peur d'être englouti tout vif avec le coupable.

Mais comment a-t-on découvert ces impoſtures, repartis-je? Les Prêtres du Roi, reprit Buſtrol, voyant leur maître banni, & la face des affaires entierement changée, propoſerent, à condition qu'on ne leur feroit point de mal, de déclarer tout ce qu'ils en ſavoient de pernicieux, car quoi qu'il ne ſe fût rien fait de ſemblable de leur tems, ils ne laiſſoient pas d'avoir part au ſecret, & d'être engagez par un ſerment, auquel on les avoit contraints, d'aider à ces cruelles exécutions. Le chemin ſouterrain eſt encore en être, je vous le ferai voir quand vous voudrez. Pour le Puits il a été comblé: & la trape fut d'abord changée avec le reſte en une plancher continu, tel qu'il eſt encore à cette heure.

Voici une ſeconde impoſture, dont ils s'étoient aviſez, & qui a été pratiquée en divers ſiecles. Lorſqu'il y avoit de grands debats entre le ſouverain

&

& ſes ſujets, & qu'il apréhendoit quelque révolution fatale à ſa famille, on faiſoit monter ſecrettement quelqu'un des intéreſſez, par l'un des eſcaliers des colonnes qui ſoutiennent le Dôme lequel ſe gliſſoit doucement entre la cappe & le plat-fonds; & quand le Conſeil étoit aſſemblé, il ſe mettoit à crier de toute ſa force, & par un trou fait pour cela, qui répondoit au centre du Soleil de cuivre, qui eſt au milieu de l'édifice: Mon Fils eſt juſte, & vous êtes méchans! Cette voix qui retentiſſoit par tout comme un Tonnerre, ſurprenoit extrêmement les aſſiſtans, & ne manquoit jamais de faire ſon effet. Peut-être y en avoit-il parmi eux qui n'étoient pas exempts de doute; mais la plûpart auroient juré que c'étoit le Soleil qui avoit proferé ces mots: & peut-être n'auroient-ils pas ſouffert qu'on eût exempté de châtiment ſévere celui qui auroit parû avoir le moindre ſoupçon.

CHAPITRE X.

Où l'on voit les cérémonies qui ſe pratiquent aux Naiſſances & aux Enterremens en ces Pays ; la maniere d'adminiſtrer la Juſtice, & pluſieurs autres choſes remarquables.

UN Domeſtique qui entra en ce tems-là tout échauffé, interrompit notre diſcours : il venoit annoncer au Roi que la *Mèla* étoit accouchée d'un Enfant mâle. Il n'y avoit que deux ans qu'il avoit pris ſa premiere Femme, ainſi il étoit âgé de vingt-ſept ans : ce que je dis pour faire remarquer que le Roi ne peut prendre Femme qu'à vingt cinq ans, & les autres en doivent avoir trente, au lieu que les filles ſont nubiles à vingt. Depuis ce tems-là il en avoit encore épouſé deux. Il avoit eu deux filles de la premiere, & une de la ſeconde. Celle qui venoit de lui donner un garçon, & dont le pere étoit Maréchal d'un des cantons voiſins, étoit

étoit la troiſiéme, & comme elle eſt la légitime Reine, nous la diſtinguerons des autres par le nom d'Impératrice, ſuivant la Loi du Pays, qui ne donne proprement ce titre qu'à celle des Femmes du Souverain qui lui fait un Succeſſeur à la Couronne. Nous félicitâmes le Roi de la Naiſſance de ce jeune Prince, & lui fimes comprendre que nous deſirions ardemment qu'il pût regner heureuſement après lui. Il témoigna que notre compliment lui faiſoit du plaiſir, & pour nous en convaincre davantage, il nous ordonna de le ſuivre, afin d'être témoins de la cérémonie, que la coutume l'obligeoit d'obſerver pour impoſer un nom à l'Enfant.

Il ſortit accompagné de deux de ſes Freres, & de ſon Cuiſinier, dont l'emploi eſt-là fort conſiderable, & de ſon Maître d'Hôtel. L'Impératrice l'attendoit dans un lit magnifique, tant par ſa ſculpture, qu'à cauſe des autres ornemens dont il étoit enrichi. D'abord qu'elle le vit, elle ſe fit mettre ſur ſon ſéant; & l'on prit ſoin de lui couvrir les épaules d'un Manteau de Poil de Chevre rouge, tout couvert

de guimpes & de guirlandes en broderie, doublé d'hermines blanches comme la neige; & ayant prié le Roi de lui permettre de baiſer ſa main, elle lui témoigna la joye qu'elle avoit de ce que Dieu lui avoit donné un fils, puis que par-là elle avoit l'honneur d'être devenue Impératrice d'un ſi grand Royaume. Là-deſſus un Chapelain s'avança, qui ſuivant les ordres qu'il en avoit, remercia Dieu, au nom du Roi, de la Reine, & de tout le Peuple, des graces qu'il venoit de leur accorder: & je puis dire que ſon éloquence, jointe à la ſoumiſſion & au zele avec lequel il s'en acquitta, me pénetra juſqu'à l'ame. Il s'étendit fort au long ſur le néant de l'homme, ſur l'infinie grandeur du Monarque de l'Univers, ſur les ſoins que cette Providence prend continuellement de ſa créature, nonobſtant leur diſproportion, & la diſtance immenſe qui ſépare des Etres ſi differens. Il marqua en quoi ſes ſoins conſiſtoient; & ce fut alors qu'il parla des vertus néceſſairement requiſes à un bon Roi: comment il leur en avoit donné un, digne à tous égards de l'amour ſincere de ſes Peuples.

ples. Il nous entretint du jeune Prince, qu'il venoit de leur accorder, des obligations qu'on lui avoit de tant de bienfaits, & conclut par un million d'actions de graces. De sorte que cette action pieuse dura pour le moins une heure. Ensuite, on présenta l'Enfant au Roi, qui le nomma *Baïol*, c'est-à-dire, benin. Aussi-tôt après, on nous servit des fruits secs & confits avec du miel, qui surpasse assurément le meilleur sucre de l'Amerique. Nous bûmes outre cela de très-excellent Hidromel, & d'autres Liqueurs, qui ne le cedent en rien aux notres, hormis au Vin, dont ils sont absolument destituez : il n'y a pas absolument de vignes dans tout le Pays. La Cérémonie du Sacre de l'Impératrice fut differée jusqu'après ses couches, qui finirent au bout de dix-huit jours : mais d'autant qu'elle ne consiste, comme la précédente, que dans des actions de graces, il n'est pas nécessaire que je m'amuse à en faire le récit. Au reste, ce n'est pas seulement dans le Palais du Roi que cela s'observe, c'est aussi dans tous les cantons du Royaume, dês le moment qu'on leur en donne la nouvelle.

A propos de nouvelles, voici l'endroit, ſi je ne me trompe, où je dois faire remarquer que tous les jours chaque Village envoye, de midi juſqu'à une heure, deux homme ſur chaque chemin des cantons voiſins, & ainſi huit en tout, parce qu'il n'y a point de canton qui ne ſe trouve au milieu de quatre autres en ligne directe, excepté ceux qui ſont aux extrémitez du Pays. Sur ces chemins il y a des Piliers marquez à une même diſtance l'un de l'autre juſqu'où ils ſavent qu'ils doivent aller: & ces diſtances ſont telles, que ceux que l'on envoye-là avec des Trompettes parlantes, s'y peuvent aiſément entendre. Si donc il eſt arrivé quelque choſe d'extraordinaire à la Cour, & qui ſe puiſſe exprimer en peu de mots, comme, par exemple, que le Roi ſoit mort, marié ou malade, qu'il lui ſoit né un Enfant, &c, ceux qui ſont envoyez de la Cour le crient à leurs voiſins, ceux-ci à de plus éloignez, & ceux-là aux autres, juſques à ce que cela ſoit parvenu aux derniers: ce qui ſe fait avec tant de viteſſe, qu'en moins d'une heure on le ſait dans tout le Royaume. Quand il n'y a point de nou-

nouvelles, ils ſe contentent de dire que tout va bien. De même, lorſque les cantons ont quelque choſe à faire ſavoir à la Cour, leurs vedetes ſe ſervent réciproquement des mêmes moyens. S'il y a des paquets ou des lettres, il y a des Meſſagers pour cela, qui partent de la Cour à cinq heures du matin, vers les Villages voiſins: ceux-ci en ont qui à ſix ſe mettent en chemin pour d'autres, ou ils remettent ce qu'ils ont à des troiſiemes, qui vont plus loin à ſept, & ainſi des autres. Pour les grands fardeaux on ſe ſert de bateaux, qui vont auſſi avec beaucoup d'ordre, ſans que cela coute un denier à qui que ce ſoit, parce que chaque Pere de Famille y employe ſes enfans, ou ſes domeſtiques chacun à ſon tour.

Peu de tems après l'Accouchement de l'Imperatrice, les Etats ou Deputez des Satrapes ſe rendirent à la Cour pour exercer la Juſtice, & mettre ordre à toutes choſes. Cette aſſemblée dura vingt-deux jours, & l'on y vuida bien des affaires; à la plupart deſquelles je puis dire, ſans vanité, que j'y eus indirectement quelque part. Comme ces Meſſieurs ne s'aſſembloient

que tous les matins, & que l'on donnoit les après-dinées, partie au plaisir, & partie à l'examen des faits, qui se devoient traiter à la séance prochaine, le Roi ne pouvoit s'empêcher de venir à son ordinaire, passer sur le tard quelques momens avec nous; mais ce n'étoit pas alors tant pour voir nos ouvrages, que pour nous communiquer familierement ce qui se devoit proposer le lendemain; sur quoi il ne manquoit jamais de nous demander ce que l'on feroit en tel cas en Europe?

Un jour entr'autres, il nous raconta comment un jeune homme d'un canton fort reculé, étant souvent maltraité de son Pere, qui sembloit le haïr mortellement, prit occasion, qu'ils étoient sortis ensemble en Gondole, dans le dessein d'aller pêcher du Poisson, de le jetter dans le Canal; & le voyant entre deux eaux, il le tenoit-là du bout de sa rame, de crainte qu'il n'en revint, & le punit de sa témérité. Le Pere qui avoit perdu d'abord la tramontane, reprit peu à peu ses esprits: il savoit parfaitement bien nager, de sorte que se sentant presser par en haut, il se laissa droit couler à fond, & donnant

nant alors des piez en terre, il revint en haut à deux pas de-là, où il se mit à nager de toute sa force vers l'autre bord, pour échaper à la fureur de son Fils. Comme l'un s'efforçoit de fuir, & que l'autre hesitoit s'il devoit le poursuivre, & tâcher de lui casser la tête, un vieux pin, planté au bord de ce Canal, suivant la description que j'en ai faite ailleurs, tombe tout d'un coup comme une masse de terre, & envelope le Garçon de ses branches dans la Gondole de maniere qu'il lui étoit impossible de se remuer, sans pourtant qu'il en fut blessé en aucun endroit. Le vieillard qui gagna cependant le rivage, voyant que cet Arbre couvroit tellement le Bachot, qu'il n'apercevoit point son Enfant, fut émû de compassion, & ne douta point que cette chute ne l'eut privé de la Vie. Pour s'en assurer il alla promptement heurter à la porte de la premiere Maison qu'il trouva, & ayant fait lever le monde qui reposoit encore, parce qu'il étoit grand matin, il leur dit qu'en passant en un tel endroit avec son Bateau, un grand Arbre pourri s'étoit rompu tout d'un coup, & étoit tombé dessus avec tant

d'impétuosité, que lui en avoit été précipité dans l'eau, & son Fils brisé en mille pieces. A ce bruit, tout ce qu'il y avoit-là de gens accoururent pour voir ce desastre: trois se mirent dans leur Bachot, afin d'aller secourir le Garçon, si peut-être il étoit encore en vie. Le drôle qui se sentoit pris, sans presque savoir comment, & qui n'avoit pas jusqu'alors osé seulement ouvrir la bouche, appercevant des gens qui travailloient avec beaucoup de zele à écarter les branches de l'Arbre, qui les empêchoit de voir ce qu'il etoit devenu, se mit à crier en pleurant: Mon Pere ne me tuez point, je vous en prie, j'ai tort, je l'avoue, je mérite au double votre haine, il n'a pas tenu à moi que vous ne soyez mort à l'heure qu'il est, mais je vous demande mille fois pardon. Plus il se désesperoit de crier, plus les autres s'efforçoient à le débarrasser d'où il étoit, & plus le miserable croyoit qu'on lui alloit couper la gorge: grace, mon très-cher Pere, grace, s'écria-t-il de nouveau, ce n'est pas moi proprement, c'est un maudit couroux, une colere que je déteste, qui m'a poussé à mettre

tre ma main ſacrilege ſur votre perſonne ; au nom de Dieu apaiſez-vous. Le Pere qui entendoit tout cela, ne ſçavoit quelle contenance tenir ; il auroit bien voulu châtier ſon enfant, mais il ne ſe ſoucioit pas que d'autres en fûſſent la cauſe, cela fut pourtant impoſſible. Quoique la Gondole ſe tirat enfin de deſſous les branches de l'Arbre, & que le jeune homme vit une multitude de gens, qui étoient accourus-là au bruit qui s'étoit par tout répandu, pour le ſecourir, & qui n'auroient ſans doute pas ſouffert que le Pere l'eut ſacrifié ſur le champ à ſa vengeance, il fit tant de mouvemens & de contorſions, & uſa de tant de paroles, qu'il s'accuſa lui-même en préſence de cent témoins. Ainſi il ne fut pas en la puiſſance du Pere de le diſculper, comme il l'avoit bien deſiré. Quelques Peres de Famille, qui ſe trouvoient-là, aprehendant les conſéquences, s'en ſaiſirent, & le menerent chez le Juge, qui ayant fait venir le Pere, & les ayant confrontez, & examiné ſéparément, condamna l'enfant à aller travailler vingt-ans aux Mines. Le Pere ne fut pas content de

ce Jugement, il ſçavoit en conſcience qu'il avoit provoqué ſon Fils à ire, par le trop rude traitement qu'il lui avoit fait: s'attribuaut la cauſe de ſon deſeſpoir, il lui fit conſeiller ſous main, d'en apeller au Satrape de leur gouvernement, & enſuite à la Cour, ſi la premiere Sentence y étoit confirmée. Le Satrape, continua le Roi, devant lequel la cauſe a été portée, n'en a pas voulu décider; & de-là vient qu'elle doit être demain debattue en ma préſence: mais de bonne foi, je ne ſai preſque ce que j'en dirai. Quel âge à le jeune homme; interrompis-je? Il a vingt-deux ans, repliqua le Roi. Hé bien, Sire, lui dis-je, on le feroit mourir en nos quartiers, rien ne ſeroit capable de l'en garantir; mais puiſque vous n'êtes pas ſi ſeveres ici, que le Fils déteſte ſon action, en demande pardon de toute ſon ame, & que le Pere confeſſe avoir donné lieu à cet emportement, je crois, avec tout le reſpect que je dois à votre Majeſté, qu'il ſuffiroit de le faire fouetter de verges, & le condamner à porter ſur ſon front un écriteau, qui contienne en gros caracteres, REBELLE A SON PERE,

PERE, à condition, que s'il se comporte bien il sera absou de cette honte au bout d'un an. Votre avis est excellent, dit le Roi, si l'on m'en veut croire, on imposera cette peine au Delinquant. Aussi-tôt que le Conseil fut assemblé, on proposa le Delit, chacun en opina à sa maniere; les uns vouloient confirmer la Sentence qui en avoit été rendue; d'autres prétendoient que le jeune homme devoit faire amende-honorable, & avoir le poing droit coupé, avant qu'il fut relégué. Il y en avoit qui vouloient qu'on l'envoyat au fond de la plus basse Mine pour sa vie; quelques-uns avoient encore d'autres sentimens. Mais le Roi ayant entendu tous leurs avis, proposa aussi le sien, qui fut aprouvé de la compagnie, & exécuté le même jour. Les deux parties allerent témoigner à toute la Cour les obligations qu'ils lui avoient du Jugement favorable qu'elle avoit prononcé en leur faveur. Le Roi qui voulut m'en faire l'honneur, leur dit, que s'ils en devoient savoir gré à quelqu'un, c'étoit à moi proprement, à l'exclusion de tout autre. En effet, les bonnes gens me vin-

vinrent remercier de la maniere du monde la plus honnête & la plus soumise. Ils se retirerent ensuite chez eux, où, à ce que l'on m'a dit après, ils ont vécu ensemble dans une parfaite intelligence.

Il n'est pas convenable combien cette bagatelle nous fit considerer parmi ces Messieurs les Députez. Le Jugement de Salomon n'étoit qu'une bagatelle au prix du notre, & si on en avoit voulu croire une partie, nous aurions été créez Membres extraordinaires de leur Corps. Lors qu'ils revinrent à la diete suivante, notre Ouvrage étoit presque achevé; chacun se faisoit un plaisir de le venir voir, & ne pouvoit se lasser d'en admirer la beauté. La Forêt gravoit parfaitement bien, & outre qu'il savoit déja dorer, il avoit si bien apris la maniere du Pays, de dorer avec du cuivre, qui est beaucoup plus beau-là, qu'il n'est en nos quartiers, que la moindre piece avoit un éclat admirable, & surpassoit infiniment ce que nous avions fait pour notre canton. Mais ce fut bien autre chose, lors que l'année d'après, ils virent l'Horloge montée sur le Dôme de

la

la Maiſon du Roi, avec ſix Quadrans à l'entour, qui indiquoient les heures, ce que nous avions obmis à la précédente : outre que le Baſſin ou la Cloche qui étoit d'Etain & de Cuivre mêlez enſemble, étoit au moins trois fois plus grande, & d'une bien meilleure réſonnance. En récompenſe de ce bel Ouvrage, le Roi nous honnora chacun d'une Robe de Satrape, & donna ordre que l'on eût pour nous les mêmes differences que pour eux. Nous étions avec cela traitez, ni plus ni moins que des Princes. Les Cuiſiniers & le Sommelier avoit ſoin qu'il ne manquat rien ſur notre Table; la Biere, le Cidre, l'Hidromel & le *Pens*, qui eſt une boiſſon delicieuſe, & dont on boit tant que l'on veut ſans en être incommodé, faite d'un certain fruit admirable en toute maniere, de la forme d'un Melon d'Eſpagne, ne nous manquoient non plus que l'eau à la riviere. Il n'y avoit ſorte de ragoût, de tartres & de patez qu'on ne nous fit tous les jours : & comme les Perdrix, qui y peſent au moins quatre livres, & les *Tels*, qui ſont ces groſſes Poules, dont j'ai parlé en quelqu'endroit, y

ſont

ſont fort communes, il ſe faiſoit peu de repas que nous n'euſſions du gibier; ſans compter l'excellent Poiſſon qu'on y ſert ſans faute tous les midis. Nous fûmes promenez trois jours de ſuite par le Roi lui-même, avec nos habits de cérémonie, qui eſt le plus grand honneur que ce Monarque faſſe à ſes ſujets.

Un matin, que nous paſſions à l'Occident du Temple, un jeune Garçon, qui étoit allé voir travailler ſon Pere ſur le Dôme, s'étant jetté ſur la Baluſtrade de la Gallerie, pour voir au bruit que nous faiſions en paſſant, ce qui ſe faiſoit en bas, tomba droit ſur l'Eſtomach, & ſe creva. Cette chute inopinée donna lieu au Roi, qui ne me laiſſoit jamais en repos, de me faire une objection ſur le mouvement circulaire de la Terre. Il me vient-là quelque choſe dans l'eſprit, me dit-il, à quoi je n'avois point penſé auparavant; qui eſt que ſi la Terre tournoit, comme vous me le voulez toujours perſuader, il ſemble que pour peu que cet enfant ſoit reſté à tomber, il auroit dû ſe trouver à une diſtance conſiderable de la muraille de cet édifice, au lieu qu'il

qu'il y touchoit, ſi je ne me trompe, de l'un de ſes bras. Car enfin, le Globe terreſtre eſt grand, & ſupoſé qu'il acheve de faire un tour en vingt-quatre heures, il eſt néceſſaire que ſes parties paſſent extrémement vîte. Cela eſt aiſé à déterminer, Sire, interrompis-je. Un degré terreſtre contient ſoixante milles, vous ſavez cela, il n'y a qu'à multiplier par ce nombre-là trois cens ſoixante degrez, & on aura pour la circonférence de la Terre ſous l'Equateur, vingt & un mille ſix cens milles d'Italie, ou vingt & un million ſix cens mille pas géométriques : diviſez maintenant cette quantité par vingt-quatre heures, & neuf cens mille, qui proviendront de cette operation, par ſoixantes minutes, vous verrez que dans une minute d'heure il doit paſſer un Arc terreſtre de quinze mille pas, par conſéquent de deux cens cinquante pas dans une ſeconde, & plus de quatre dans une Tierce, qui eſt bien le moindre tems qu'un corps puiſſe mettre à parcourir la hauteur de ce grand Bâtiment. Mais, Sire, pourſuivis-je, vous ne devez pas conſiderer l'air comme indépendant de la Terre; il tourne

ne également avec elle, ni plus ni moins que l'Eau de la Mer, qui eſt renfermée dans ſes propres limites : c'eſt un duvet qui l'envelope, l'un & l'autre ſont partie de ce grand tout ; de ſorte que tomber dans l'un ou dans l'autre, eſt à cet égard la même choſe. Cependant il y a une autre raiſon, confirmée par l'expérience, qui nous aprend que tout corps qui deſcend par un mouvement ſimple, ou que l'on peut conſiderer comme tel, doit tomber ſur le point auquel il correſpond au premier moment de ſa chute. Ainſi ſupoſé que je ſois au haut d'un des plus hauts mâts que portent nos Vaiſſeaux de Guerre en Europe, & que je laiſſe de-là tomber une Balle de Métal, de telle groſſeur que l'on voudra, il eſt conſtant qu'elle reſtera toujours à la même diſtance de ce Mât, juſques à ce qu'elle ſoit parvenue ſur le Tillac, quelque grande que ſoit la rapidité avec laquelle le Vent & le Flux l'emportent : d'où il s'enſuit que ce Corps ne tombe point perpendiculairement, comme il le ſemble, mais parcourt néceſſairement une Ligne parabolique ; dont la raiſon eſt, qu'encore qu'il deſcende par un mouvement

vement ſimple en aparence, il participe néanmoins à deux Mouvemens à la fois, ſavoir à l'artificiel du Navire qui ſe fait ſur le plan de l'horizon, & au naturel de haut en bas. Et cela eſt tellement vrai, que ſi au moment qu'on auroit lâché cette Balle le Vaiſſeau venoit à s'arrêter tout court, on verroit qu'elle ne tomberoit pas alors le long du Mât, mais devant, à une diſtance conſidérable. Comme il arrive ſouvent parmi nous, aux Cavaliers, qui étant au milieu d'une grande courſe, ſont portez par un Cheval capricieux, qui à la vûe de quelque Objet dont il a peur, s'arrête tout â coup, alors continuant dans ce mouvement, ils ſortent des Etriers, & vont culbuter à quelques pas de la tête de leur Monture. Et c'eſt encore pour cette même raiſon que les bons Chaſſeurs, qui ne laiſſent peut-être pas de l'ignorer pour cela, tirent rarement en volant, qu'ils ne conduiſent pendant quelques momens l'Oiſeau, & de la vûe, & de leur Arme, afin que la Balle ou la Fleche, acquiére par-là un mouvement de côté, qui avec le direct, lui fait de même parcourir une ligne courbe, par le moyen de

de laquelle elle atteint véritablement au but. Je comprens fort bien tout-cela, dit le Roi, il n'y a rien d'extraordinaire, puiſqu'il arrive la même choſe aux Corps qui ſont pouſſez avec violence de quelque hauteur, par une ligne parallele à l'Horizon, car il eſt évident que dès le moment qu'ils ſont ſortis de la main de celui qui les jette, ils tombent, & doivent, comme vous le dites, pour parvenir à terre, décrire une ligne ſemblable à celles qui ſe font par la Section d'un cône, qui eſt paralléle à ſon côté opoſé.

Vous avez raiſon, Sire, repartis-je, mais il y a quelque choſe d'admirable en cela, qui paſſe pour un Paradoxe parmi bien des gens, & qui conſiſte en ce que ſi l'on ſe ſert d'une de ces Machines qui ſont ſi communes chez nous, je veux dire un Canon, pointé de niveau ſur l'une des Tours les plus élevées, & que dans le même inſtant qu'on le décharge, on laiſſe tomber une Balle de même forme & grandeur qu'eſt celle qu'il porte; nonobſtant que l'une ſoit tirée à un mille de-la, & que l'autre tombe ſimplement par une ligne perpendiculaire, elles parviendront dans

dans un même instant à terre. En effet, dit le Roi, voilà qui est surprenant ; & j'avoue que cela ne me seroit, jamais venu dans l'esprit, cependant, je vois fort bien à présent qu'il faut que cela arrive ainsi, parce qu'encore que ce Boulet soit porté fort loin, le mouvement qu'il a de haut en bas, doit néanmoins avoir son cours, & n'en être pas moins rapide pour cela.

Mais ces beaux exemples ne m'éclairciſſent pas encore assez sur le Mouvement de la Terre, & d'où vient qu'une agitation si violente ne la secouë point en un million de pieces ? Hé bien, Sire, repliquai-je, prenez un Vase à confitures, fait de terre blanche, de forme ronde, & dont les bords soient bas & perpendiculaires sur le fond, mettez-y un Pouce ou deux d'eau claire, & dans cette Eau une petite quantité de limure de Cuivre, du Sable fin, & de la gratture de cire rouge, & faute de Verre, que vous n'avez point ici, couvrez ce Vase d'un couvercle bien attaché, puis affermissez-le avec un peu d'argile, sur le pivot d'un tour de Potier, que vous mettrez en mouvement : d'abord que

ce Vaſe aura fait quelques tours, ſi vous levez le couvercle, qui n'avoit été mis deſſus que pour empêcher que l'eau n'en ſortit point pendant ſon agitation, vous verrez que toutes les parties de la matiere qu'on avoit jettée dedans, ſe ſont allez ranger contre les bords du Vaiſſeau. Preuve évidente que ſi les Cieux, qui ſont ici repréſentez par ces bords, tournoient, il faudroit néceſſairement que la Terre quittât le lieu qu'elle occupe, pour s'aller de même ranger contre leur ſuperficie concave, ou leurs dernieres extrémitez. Et une autre preuve inconteſtable qui confirme la premiere, eſt que ſi on arrête le tour, de ſorte que le Ciel, ou le bord du vaiſſeau ne tourne plus, l'eau qui continuë ſon mouvement, & qui tend par conſéquent à proportion à s'éloigner du centre du Vaſe où elle eſt renfermée, force les parties de Cuivre, de Sable & de Cire, qui en ont moins, à quitter les bords où elles étoient, pour ainſi dire collées, & à s'approcher du centre, là où elles forment une Maſſe ronde, dont la plus baſſe Région eſt le Cuivre, la ſeconde le Sable, & la derniere la Cire. D'où

il

il paroit qu'il ſuffit que la matiére ſubtile qui environne la Terre, ſoit agitée, pour obliger toutes les parties terreſtres à ſe raſſembler en un Globe, aux environs de leur centre. Ce qui nous fait voir encore, afin que je le diſe en paſſant, qu'il eſt impoſſible qu'une Pierre jettée dans cette matiére ſubtile, puiſſe y reſter un moment, mais qu'elle doit pour les mêmes raiſons, abandonner la Région aërienne, & ſe rendre vers les autres corps de ſon eſpece, en quoi conſiſte proprement la peſanteur.

Certes, dit le Roi, vous m'avez ſouvent entretenu de Tourbillons, des changemens que les Aſtronomes remarquent dans les différens aſpects des Planettes, du mouvement du Soleil autour de ſon propre centre, des taches qui couvre ſa ſurface, & qui confirment ce mouvement, à cauſe qu'elles changent de lieu à proportion qu'il avance, auſſi bien que des Périodes que décrivent les autres, ou autour d'eux-mêmes, ou autour de lui; mais je n'ai encore rien ouï d'auſſi fort que ce que vous venez de me dire. Vous me ferez plaiſir de m'accommoder la

Machine

Machine dont vous parlez, afin qu'en l'éxaminant de près, nous puiſſions nous en entretenir encore plus particuliérement : mais il ſeroit à ſouhaiter que le couvert que vous mettrez ſur le Vaſe fut tranſparent, parce que ſans l'ôter, on pourroit voir à ſon aiſe ce qui ſe paſſeroit dans le Vaiſſeau J'éxécuterai vos ordres, Sire, lui répondis-je, & ſi nôtre Parchemin ne nous peut ſervir à cela, j'y ſuplerai par un trou rond, d'un Pouce ou deux de diamettre, que je ferai au milieu du couvercle : je croi que le reſte ſuffira pour empêcher que l'eau n'en rejalliſſe dans ſa plus grande agitation.

Dans ces entrefaites, un des Fréres du Roi tomba malade, & mourut : je croyois voir quelque choſe de particulier à ſes Funérailles, mais je fus fort étonné de n'y remarquer pas la moindre circonſtance de plus qu'aux enterremens du commun. Toute la Cérémonie conſiſte à mettre une Robe de fin Lin au deffaut, que l'on attache au cou, & qu'on lie au milieu du corps, aux jarets & au deſſus des piez. Enſuite on le met ſur la Civiére, que deux hommes emportent, étant précedez par

les quatre plus proches Parens du mort, & ſuivis de deux hommes & de deux femmes, ſi ce ſont des gens mariez, ou autrement, de quatre jeunes perſonnes de deux ſexes, qui le pleurent le long du chemin, & s'entretiennent de ſes bonnes qualitez. Quand ils ſont parvenus au bout ou à l'extrémité de l'habitation où le défunt demeuroit, on le deſcend dans une foſſe faite exprès, que l'on referme d'abord, & ſur laquelle on dreſſe une petite Piramide de Bois où l'age & le nom de la perſonne qui eſt deſſous, ſont marquez; après-quoi chacun ſe retire chez ſoi, & on n'en parle n'on plus que s'il n'avoit jamais été au monde. Le frere du Roi fut traité de la même maniere: deux de ſes freres, car le Prince eſt exempt de cela, avec ſa mere & une de ſes ſœurs, furent du Convoi, & les pleureux qui ſont des gens qui ne vont-là que pour avoir une lipée. Ce fut alors que j'apris qu'il eſt défendu aux freres & aux ſœurs des Rois de ce Pays-là, de ſe marier; cela n'eſt permis qu'au fils aîné de la Famille Royale, & encore ne peut-il avoir qu'une femme avant qu'il ſoit Roi.

A propos de femme, il faut que je dise ici comment notre Monarque en recouvra une en ma présence, digne de porter le Diadême. Il y avoit long-tems qu'il projettoit d'aller visiter l'Ouest du Royaume, mais il vouloit que nous fussions de la partie, l'Ouvrage que nous avions en main étoit trop exquis à son gré pour être interrompu : il faloit attendre qu'il fut achevé, cela en valoit bien la peine. Là-dessus le mauvais tems survint, puis la Diete : enfin cela passa, & nous étions dans la belle saison ; le Roi voulut en profiter. Il fit un petit Equipage, & prit seulement avec nous dix personnes, pour être de sa suite. Il étoit monté sur un petit Char magnifique, à deux roues, tiré par quatre Boucs blancs, qui avoient chacun une grande barbre noire & des Cornes d'une prodigieuse grandeur. Son train & son bagage étoit dans deux Gondoles, où dans chacune il y avoit quatre Rameurs, & quatre autres pour les relever.

Je fus ravi de faire ce Voyage, parce que je n'avois pas encore été de ce côté. La plupart des Habitans de cette Lisiere, s'occupent à former des Briques, &

de

de la Poterie, & de toutes ſortes de Porcelaines, ſuivant que la terre eſt propre pour ces differens Ouvrages. Nous ne paſſions par aucun Village, que tout ce qui avoit de la raiſon ne ſortit pour voir le Roi: il deſcendoit quelquefois exprès, & marchoit aſſez lentement pour leur donner le loiſir de le conſiderer à leur aiſe. Un jour que nous étions dans un endroit où le monde l'avoit ſi fort environné, qu'il ne pouvoit preſque pas s'en débarraſſer, il aviſa une jeune fille, dont les charmes lui donnerent dans la vue. Il lui fit commander de l'aprocher, & après l'avoir conſiderée, & trouvée encore plus charmante de près que de loin, il en fit venir le Pere, auquel il demanda quel age ſa fille avoit. Le bon homme l'ayant déja promiſe à un autre, & ſe doutant bien du deſſein du Roi, ne ſavoit que lui répondre: après avoir pourtant heſité un moment, il lui dit: Sire, elle n'eſt pas encore nubile, & par conſéquent, ni à vendre, ni à donner. La fille aimant mieux être Reine, que la femme d'un Charpentier, qui étoit le drôle à qui elle devoit apartenir, prit la parole & dit;

il eſt vrai, Sire, que je ne ſuis pas nubile, mais j'aurai vingt-ans dans deux jours. Hé bien, repartit le Roi, nous attendrons, bon homme, que le terme ſoit échû, pour ne point enfraindre nos Loix; menez après-demain votre fille à la Cour, afin que j'en faſſe ma femme, & gardez vous bien que perſonne n'en aproche. Quoique le Vieillard ſe ſentit bien honoré d'avoir le Roi pour ſon Gendre, il ne laiſſoit pas d'être faché de ne pouvoir tenir ſa parole à l'autre: ce que j'ai bien voulu remarquer ici, pour montrer la ſimplicité & la droiture qui regne parmi ces gens-là. *Pao*, c'étoit le nom du perſonnage, ne manqua pas de ſe trouver au lieu aſſigné dans le tems qui lui avoit été marqué. Trois jours après que nous y arrivames, il demanda audience, & préſenta lui-même ſa fille au Roi, en préſence de ſon Chapelain, qui en rendit graces à Dieu ſur le champ. La Nôce dura trois jours, après-quoi *Pao* s'en retourna chez lui, chargé de cent *Kalu* ou Pieces de Cuivre, pour le payement de ſa fille, mais la pauve jeune femme, qui n'avoit point encore eu la petite Vérole,

en

en fut attaquée trois mois après, & en mourut.

C'eſt une choſe prodigieuſe que la quantité de perſonnes que cette peſte de maladie entraine, il n'y en a pas un de dix qui en échape. La plûpart de ceux qui vivent ne l'ont jamais eue, & pour vieux qu'ils ſoient, ils en ſont ſi peu exemts, qu'ils meurent rarement d'un autre mal. Si ce n'étoit cela le Pays ſeroit aparemment fort peuplé, au lieu qu'il ne l'eſt point du tout à cette heure, à proportion de la bonté du terroir, & de la pureté de l'air.

Peu de tems ſe paſſa que le Roi ne fit deux ou trois autres conquêtes, de ſorte que quatre ans après ſon premier Mariage, il étoit déja riche de ſept femmes. Nous fûmes mon camarade & moi, de toutes ces ſolemnitez, où nous eumes notre bonne part des plaiſirs que l'on y prit. Par tout où nous nous trouvions, on ne manquoit guère de nous louer au ſujet de nos Horloges, à quoi j'avois pourtant la moindre part, comme cela étoit connu à bien des gens.

Pour me récompenſer d'ailleurs, je dis au Roi que nous nous étions contentez d'orner ſon Palais d'une Machine dont il avoit la bonté de paroître content, mais que s'il le deſiroit, je lui en ferois un autre pour mettre au Frontiſpice du Temple, qui ne ſeroit ſujette à aucun changement, & que le Soleil regleroit par ſon propre cours. Je conçois bien, reprit ce Monarque, par le peu de connoiſſance que j'ai de l'Aſtronomie, qu'il ne ſeroit pas impoſſible de diviſer un jour artificiel en de telles parties égales que l'on voudroit, par l'ombre que pourroit donner quelque corps, en la préſenſe de cet Aſtre: mais nous n'avons eu perſonne juſques à préſent, que je ſache, qui ſe ſoit appliqué à cela. Avant que j'y travaille, repliquai-je, il faudra que j'examine vers quelle partie du Monde la façade de cet Edifice eſt tournée. Cela n'eſt pas néceſſaire, interrompit le Roi; je ſai qu'elle decline de l'Eſt au Nord de vingt-deux degrez trente minutes, & je le ſai, qui plus eſt, par expérience. Pardonnez-moi, Sire, repondis-

pondis je, ſi je prends la liberté de vous demander de quelle méthode vous vous êtes ſervi pour vous aſſurer de cette vérité. J'ai, repartit ce Prince, fait faire exprès pour cela, un ais parfaitement uni, ſur lequel il y a pluſieurs cercles de tirez à differentes ouvertures de Compas; & au centre, qui leur eſt commun, j'ai planté perpendiculairement un ſtile ou verge de fil d'archal bien uni, au bout duquel il y a un bouton gros comme une noiſette. Je mets cet Inſtrument quarré contre la muraille du Temple, à terre & de niveau, ce que je fais aſſez aiſement par le moyen d'un peu d'eau verſée deſſus. Tout cela étant ainſi préparé, j'attens, le Soleil étant levé de quelques dégrez ſur l'Horizon, juſque à ce que l'ombre du bouton de mon ſtile tombe ſur la circonférence d'un des cercles de la planche: je remarque cet endroit-là par un point: enſuite je marque d'un autre point où cette ombre tombe l'après-dinée ſur le côté opoſé de la circonférence du même cercle. Je diviſe l'arc qui ſe trouve entre ces doux

points, en deux parties égales, par une ligne droite qui passe par le centre du stile : cette ligne est la Méridienne du lieu où je fais l'operation. Et d'autant qu'il s'en faut vingt-deux degrez & demi qu'elle ne soit perpendiculaire à la façade de ce Bâtiment, & quelle penche de cette quantité vers le Levant, il s'ensuit que le Frontispice de notre Temple decline comme je vous l'ai dit. Il y a plusieurs moyens, repris-je, par lesquels on peut aisément parvenir aux mêmes fins, mais celui-là est un des meilleurs que je connoisse. Hé bien ! poursuivis-je, je vous ferai un Quadran vertical suivant cette déclinaison. Non, dit le Roi, puisqu'il ne s'agit que de tirer des lignes, il faut que vous me fassiez le plaisir de m'en enseigner la construction. Je consentis volontiers à sa demande, ainsi nous fimes un Quadran de huit pieds de largeur sur six de hauteur : & un autre horisontal de cuivre. qui fut posé sur un piédestal d'Agate à huit pans, devant le Palais du Roi : l'un & l'autre avec les signes du Zodiaque. Ces deux Machines donnerent

nerent de nouveau bien de l'admiration à ceux qui les virent; & je ne doute pas qu'elles ne leur ayent rendu plus de ſervice que les autres, après notre depart, puis qu'il n'y avoit perſonne dans le Royaume, qui, bien loin d'en faire de ſemblables, fut ſeulemens en état de les entretenir.

La Forêt penetré de toutes les civilitez qu'il recevoit journellement auſſi-bien que moi, de toute la Cour, & voulant auſſi de ſon côté témoigner qu'il n'étoit pas inſenſible, ſe mit après une Montre de poche, ſans m'en dire pourtant un ſeul mot, & avant que je m'en aperçuſſe il étoit à la fin de ſon Ouvrage. Quoi qu'il travaillat bien mieux en grand qu'en petit, une Montre dans un Pays où il ne s'en étoit jamais vû, étoit un Bijou d'une valeur ineſtimable. Auſſitôt qu'il eut achevé celle-là: il alla trouver le Roi, & après l'avoir complimenté ſur les obligations que nous lui avions, il tira cette Montre de ſa poche, & le ſuplia de l'accepter de ſa main, comme une marque ſincere de ſa juſte reconnoiſſance. Le Roi

s'étant fait montrer ce que c'étoit, en demeura interdit, il admira la bauté & l'utilité de cette petite machine, & lui proteſta qu'il ne lui demanderoit jamais rien, dont il put diſpoſer, qu'il ne le lui accordat.

CHAPITRE XI.

Suite des Avantures de l'Auteur & de ſon Camarade, juſqu'à leur départ de la Cour.

COmme le Roi alloit voir ſouvent ſes femmes, il ne faut pas demander s'il demeura long-tems à faire parade de ſa Montre devant elles: il n'y en eut aucune qui n'admirât en cela le genie de l'Ouvrier. Car quoi-qu'elles euſſent vû l'Horloge mille fois, & qu'à la derniere même elles euſſent encore paru tranſportées d'étonnement, ce n'étoit rien à leur avis, en comparaiſon de ce joli Inſtrument, qui nonobſtant ſa petiteſſe ne laiſſoit pas d'avoir ſes mouvemens juſtes, & d'indiquer toutes les parties du jour auſſi nettement que le grand

grand. *Lidola* entr'autres, seconde Femme du Roi, fit de grandes tentatives pour en devenir la propriétaire; mais le Roi, qui ne s'en vouloit pas defaire, & qui ne l'auroit pas même pû faire, sans exciter de la jalousie entre toutes ces Dames, & donner même du chagrin à l'Imperatrice, fit semblant de ne les pas entendre. La Reine, pour se venger de ce peu de complaisance, lorsqu'il fut question de recevoir le Roi après souper, qui lui avoit fait comprendre qu'il viendroit passer la nuit avec elle, comme il le faisoit fort souvent, ayant beaucoup plus de tendresse pour celle-là, que pour aucune des autres, elle feignit d'être indisposée, & fit prier le Roi de ne la point venir voir ce soir-là. Lui qui ne se doutoit encore de rien, envoya le matin pour savoir de ses nouvelles: il en fit autant plusieurs autres jours de suite. Enfin voyant que cela continuoit, & que non-seulement on recevoit ses Messagers fort cavalierement, mais qu'elle-même le regardoit avec un froid capable de le glacer, lors qu'il la voyoit en passant, il se

douta bien quelle mouche l'avoit piquée. Il n'en fit pourtant point de ſemblant, & voulant voir juſqu'où cette indifference pourroit aller, il négligea petit à petit ſes viſites, & s'attacha ſi fort à la derniere Reine, qu'il n'alloit preſque plus que chez elle.

La Forêt, qui non plus que moi, ne ſavoit rien de tout cela, fut ſurpris, qu'un ſoir, comme il ſe promenoit ſous les Galleries, il s'entendit appeller par ſon nom. Il ſe tourne à cette voix, avec précipitation, & ſe ſentant tout d'un coup frapé par l'éclat de la plus belle perſonne qu'il eut encore vue de ſa vie (car elle étoit découverte, contre la maxime de ce Pays-là, qui ne permet pas aux Femmes mariées d'être ſans voile, qui leur couvre preſque tout e viſage, par tout où il ſe trouve des hommes) il demeure les yeux fixez ſur elle, ſans avoir la force de lui demander ce qu'elle veut. Vous êtes étonné, beau genie, lui dit-elle, allez ne vous allarmez pas, je ne vous ai appellé que pour vous témoigner le plaiſir que j'ai de vous voir, toutes

les

les fois que vous paſſez devant mon Apartement, & pour vous donner ce *Miads*, (ce que j'appellerai deſormais Melon :) tenez, prenez-le, adieu. Ayant proféré ces paroles, elle laiſſe aller le fruit, ſe retire, & ferme ſa jalouſie.

La Forêt n'étoit ni inſenſible, ni ignorant ? cependant il ne ſavoit que penſer de cette ſaillie : & comme il n'avoit pas été aſſez habile pour prendre le Melon, qui étoit tombé à terre, il le ramaſſa ſans rien dire, l'aporta dans notre Chambre, & me fit confidence de ce qui venoit de lui arriver. Auſſi-tôt je me ſaiſis du Melon, & voulant mettre le couteau dedans, j'aperçus qu'il avoit été ouvert fort ſubtilement vers la queuë : cela me donna occaſion de le fendre avec précaution : de peur de rien gâter, au cas qu'il eût quelque choſe dans les entrailles. Ce n'étoit certes pas de petits grains, dont cet excellent fruit étoit rempli, comme il l'eſt autrement de ſa nature ; un rouleau du plus fin Parchmin en occupoit la capacité : voici ce qu'il contenoit en langage du Pays.

Je

Je vous ai vû paſſer mille fois devant mes fenêtres, ſans vous avoir que rarement ouï parler ; le Jugement que je fais de votre eſprit, par votre air dégagé ; & vos rares productions, me donne la curioſité de vous entendre cauſer à mon aiſe : il me-ſemble que vous ne devez rien dire que de beau ; préparez-vous à me ſatisfaire. Demain je vous attens ſans faute à ma Porte ; ne manquez pas de vous y rendre au premier coup que votre curieuſe Machine frapera après minuit, & vous obligerez, LIDOLA.

La lecture de ce Billet m'allarma, je m'en expliquai fort ſérieuſement à la Forêt ; mais tout ce que je pûs lui dire fut inutile. Il étoit grand, bien-fait de ſa perſonne, autant vigoureux que le peut être un homme de trente ans, & il n'étoit pas ennemi du Sexe. L'amitié que le Roi nous portoit, lui faiſoit croire qu'il auroit trop de confiance en lui pour s'imaginer qu'il en voulut à aucune de ſes Femmes ; & ſans regarder aux conſéquences, il réſolut de profiter de l'occaſion, à quelque

quelque prix que ce fût. Ce qui l'embarraſſoit le plus, étoit ſon peu d'éloquence, & les petits talens qu'il avoit à s'exprimer poliment. Sa naiſſance étoit aſſez obſcure, il avoit peu fréquenté le grand monde. Ignorant les belles manieres, & ayant meilleure opinion de moi que de lui-même, il voulut m'engager à faire les premieres démarches, à porter les choſes au point où il les deſiroit. Mais, outre qu'il étoit d'une taille fort différente de la mienne, puiſqu'il me ſurpaſſoit de toute la tête, & qu'ainſi l'apas auroit été trop groſſier pour y être pris, je n'avois garde de m'embarquer dans une affaire de cette nature : tout cela fût incapable de le rebuter.

Le lendemain il ſe mit le plus proprement qu'il put, il ſe pourvut de ce que doit avoir un galant homme, qui va viſiter ſa Maîtreſſe, & chercha dans ſon eſprit tout ce qui pouvoit contribuer à lui plaire. Il ſortit dans cet apareil, aprés m'avoir dit adieu, & ſe trouva à point nommé au rendez-vous. La Belle, qui étoit aparemment aux écoutes, l'ayant découvert

couvert de loin, lui vint ouvrir doucement la porte, & après lui avoir fait ſigne d'obſerver un profond ſilence, elle le conduiſit dans ſon cabinet. Elle étoit dans un deshabillé négligé, qui avoit pourtant beaucoup de pompe, & cette négligence ſembloit tirer ſon origine d'un pur artifice. Un voile de fin Lin, où l'Art avoit infiniment plus de part que la matiere, lui couvroit la tête & les épaules : mais ſoit que le hazard s'en mêlat, où qu'il y eût du deſſein & de l'adreſſe, ſous prétexte de ſe ſervir de ce même voile, & de l'aprocher & reculer, pour couvrir ce que la modeſtie ſembloit lui commander de cacher ; elle faiſoit ſouvent entrevoir des beautez, qui auroient pû embraſer un cœur bien moins ſuſceptible d'amour, que n'étoit celui de la Forêt, qui n'avoit rien à l'épreuve de ces charmes. Ses yeux s'éblouiſſoient à la vûe de tant de merveilles, & comme s'il eût été enchanté, il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche, nonobſtant la ferme réſolution qu'il avoit priſe d'en bien conter.

Lidola voyant que ſon Amant ne diſoit

disoit rien, fit un grand soupir, & jettant sur lui un regard mourant: Je vous aime, lui dit-elle, bel Etranger : je m'étois proposée de m'épargner la peine de vous le déclarer de bouche, croyant qu'il nous seroit aisé de le deviner : votre silence fait violence à ma pudeur ? j'ai honte d'avoir lâché la parole : ménagez cette déclaration, & souvenez-vous qu'il faut être discret, lorsque l'on veut être heureux avec les Dames. Ne me reprochez rien, Madame, je vous en suplie, repartit fort respectueusement la Forêt, mon silence a une éloquence, qui vous doit suffisamment persuader des sentimens de mon cœur. Si votre presence, poursuivit-il, m'a ôté l'usage de la parole, ce n'a été que pour considerer avec plus de loisir la délicatesse de vos charmes. Les paroles ne sont pas toujours de saison, il est des momens où les yeux s'expriment infiniment mieux que la langue : on peut ignorer l'art de deviner, & connoître à leurs mouvemens ce que l'ame pense. J'ai eu tort de me taire, je l'avouë; mais je suis heureux de n'avoir pas parlé, puisque

les

les plus belles expreſſions, dont j'aurois été capable de me ſervir dans un langage, que je n'entens que d'une maniere fort imparfaite, auroient à peine tiré dans un ſiécle de votre belle bouche, ce que le ſilence m'a procuré dans un inſtant. Comment! Vous m'aimez, Madame? O Ciel! à quel excès de joye un aveu ſi tendre n'eſt-il pas capable de me porter? Qui l'eût jamais crû, qu'une Reine eût pû s'abaiſſer juſqu'à témoigner tant de bonté au moindre de ſes Eſclaves. Coutinuez, je vous en ſupplie, je bornerai-là le plus grand de tous mes ſouhaits, puiſqu'il ne me doit ſans doute pas être permis de penſer a autre choſe.

Comme elle ſe diſpoſoit à lui répondre, une Fille de Chambre, qui entra aſſez bruſquement, donna l'épouvente à notre Amant; il ne pouvoit ſur le champ s'imaginer ce que cela devoit être; & ſa ſurpriſe fut ſi grande, que les efforts qu'il fit pour la cacher, n'empêcherent pas que l'on ne s'en apperçût. Lidola n'en fit pourtant aucun ſemblant, de peur de lui donner de la confuſion. J'avois commandé,

mandé, lui dit-elle, que l'on nous aportât quelques Confitures séches, & une Tasse d'Hidromel; vous voyez comment on exécute mes ordres; j'espére que vous trouverez dans ce bassin quelque chose de votre goût. La Forêt qui étoit plus avide de tendresses amoureuses, que de douceurs emmielées, enrageant de ce qu'un témoin importun venoit interrompre leur entretien. Il auroit mieux aimé consumer le tems en mignardises, que de passer des momens si précieux à manger. Il fallut pourtant, par complaisance, admirer jusqu'où alloit sa civilité; il lui en témoigna même sa reconnoissance. La Belle, qui ne vouloit rien négliger pour lui marquer sa tendresse, prit la moitié d'un pavis, qu'elle lui porta amoureusement à la bouche. Tantôt elle lui arrachoit de ses levres, ce qu'il avoit à de mie mâché, & le mangeoit avec une avidité inconcevable: une autre fois elle faisoit mordre à un morceau qu'elle même tenoit entre ses belles dents. Enfin il n'est badinerie qu'elle n'inventât pour augmenter la passion du nouvel Amant.

Les

Les jours avoient alors autour de seize heures de longueur, parce que le Soleil n'étoit pas fort éloigné du Signe du capricorne, & que cet endroit là est situé au cinquante & uniéme degré vingt minutes de latitude australe ; de sorte qu'ils folatroient encore lorsque les ténebres, ou plûtôt le crépuscule disparoissoit, & que le Flambeau céleste étoit sur le point de dorer de ses rayons éclatans l'émail des Campagnes fleuries. La Demoiselle fut la premiere à le remarquer, elle en avertit la Reine. La Forêt s'en formalisa, il s'émancipa même de lui faire des reproches de ce qu'elle ne l'avoit pas apointé plutôt ; puisque, selon lui, il ne valoit pas la peine qu'il fut venu-là, pour n'y rester qu'un moment. Quoique je sois un peu brouillé avec le Roi, repartit la charmante Lidola, je ne suis pas sûre qu'il me néglige longtems : l'envie le pourroit prendre de me venir voir sur le matin : & quand cela ne seroit pas, il y a d'autres gens qui veillent sur nos actions ; je serois mal dans mes affaires, si quelqu'un vous voyoit sortir de mon

Apar-

Apartement : joüons au ſûr, retirez-vous pour ce coup : Si vous avez encore une Montre de poche, comme eſt celle que vous avez donnée au Roi, ayez ſoin de vous en charger une autre fois, afin qu'elle nous indique ce que nous aurons à faire : nous pourrions bien n'avoir pas toujours des gens auprès de nous, qui ſongeaſſent à nous en avertir. En achevant ces douces paroles, elle lui ſauta au cou, le baiſa fort tendrement, & ſe retira tout d'un coup. Le tems paſſe vîte dans ces agréables occaſions : cependant la Forêt n'avoit pas tellement perdu l'uſage des ſens, qu'il ne connût bien que l'heure de ſe retirer preſſoit. Il tira un *Kala*, qu'il donna à la Fille ; & s'étant recommandé à ſes ſoins, il s'en retourna doucement chez lui.

La premiere choſe, à laquelle il penſa à ſon retour, fut de me faire confidence de ce qui s'étoit paſſé chez ſa Maîtreſſe. Jamais homme, à l'entendre, n'avoit parcouru une ſi grande étenduë de Pays ſur les Terres de l'Amour en dix ans, qu'il venoit de faire dans une heure : enfin il étoit

en

en poſſeſſion de tout, il ne lui manquoit plus que la jouiſſance. O Ciel: m'écriai-je alors, que les Amans ſont crédules, & qu'il eſt aiſé à l'Amour de leur en impoſer : la Forêt, la Forêt, lui dis-je, vous joüez infailliblement à vous perdre. Le jeu, les Femmes & le Vin, ont une belle aparence, je l'avouë ? mais le trop de fréquentation n'en vaut rien ; ils cauſent des plaiſirs courts, dont les repentirs ſont longs, & leurs plus grandes douceurs ſe changent ſouvent en amertume : ils ne payent que d'un faux brillant ; ceux qui ſe plaiſent à en être ébloüis, y ſont trompez ordinairement. Souvenez-vous que je vous le dis aujourd'hui, vous vous êtes-là engagé dans une affaire, dont vous vous repentirez plus d'une fois. J'avois beau moraliſer ; tout ce que je pouvois dire, étoit inutile. Mon Ami n'enviſageoit que le plaiſir dont on le flatoit, & tournoit le dos aux conſéquences : il ſe perdoit déja dans les plus agréables idées que ſon eſprit fût capable de former. Le pauvre homme étoit d'un aveuglement ſi grand, qu'il ne voyoit pas le precipice

cipice où il étoit ſur le point de s'abimer, il n'avoit proprement en vûë que ſa paſſion dominante. Son imagination bleſſée lui mettoit ſa Belle à chaque moment entre les bras ; & il lui parloit ſouvent, comme s'il avoit été couché avec elle. Enfin, il paſſa aſſez doucement le tems qu'il reſta au lit ; car, quoiqu'il ne dormit guére, il eut de ces ſortes de rêveries, qui font plus de plaiſir que le ſommeil, & qui ont cet avantage, qu'en réjouiſſant l'eſprit elles n'abatent point les forces du corps.

Trois jours ſe paſſerent ſans que la Forêt entendit parler de ſa Maîtreſſe, cet intervalle le jetta dans des inquiétudes qui penſerent lui renverſer le cerveau. Il repaſſoit ſouvent toute ſa conduite ; & s'il trouvoit qu'il eut quelque choſe à ſe reprocher, ce ne pouvoit être que d'avoir été trop reſpectueux. Je n'avois point encore remarqué juſqu'alors, que les Femmes de ce Pays-là euſſent aucun penchant à la galanterie ; elles me paroiſſoient naturellement trop ſimples pour cela ; mais je commençai à voir par cet échantillon, qu'il n'en eſt guere nulle part,

part, qui n'en ſache bien long, quand il s'agit de donner de l'amour aux hommes ; & que ſi elles ne s'échapent pas, cela ne vient que de ce que leurs Loix ſont extrêmement ſéveres pour ceux qui outrepaſſent les régles, auſquelles l'Himen ſemble les engager. Et encore dit-on que les Rois & les Satrapes ſont ſujets aux mêmes inconvéniens que les hommes de nos Quartiers, parce que ces Meſſieurs ayant plus d'une Femme, chacune d'elles s'étudie à gagner les bonnes graces de ſon Mari ; & lorſqu'elle n'y peut pas réüſſir, cela lui donne occaſion de s'attacher au premier ſujet qui ſe préſente : mais revenons à notre amourette.

Le quatriéme jour avant midi, que le Roi venoit paſſer un moment à nous voir travailler, je crus dès l'abord qu'il avoit aſſurément eu le vent de quelque choſe : car regardant fixement la Forêt, il lui dit : vous avez quelque chagrin, mon Ami, votre viſage n'eſt pas comme il m'a toûjours paru autrefois ; & ſi j'en dois juger par vos yeux, l'intérieur de la Machine n'eſt pas dans un état fort tran-

tranquille : ſeriez-vous devenu amoureux de quelque Belle de ce canton ? l'Amour fait de grands ravages en peu d'heures. Vous rougiſſez, pourſuivit le Roi, dites-le moi hardiment, quoique vous ſoyez étrangers, & d'une Religion bien différente de la mienne, je vous aſſure que je ferai pour vous tout ce qui eſt en ma puiſſance. Vous ne ſauriez prétendre de perſonne libre, que je ne voye le moyen de vous la faire épouſer. Car pour vous amuſer à la bagatelle, je ne vous le conſeille pas ; tout mon crédit ne ſeroit pas capable de vous ſauver ſi vous étiez pris ſur le fait. Peut-être la galanterie regne-t-elle parmi nous, mais du moins cela eſt caché, & vous n'ignorez pas que c'eſt un des articles de notre Loi ſur lequel le Juge ſe relâche le moins : ſur tout l'Adultere ne ſe pardonneroit pas à moi-même.

On a raiſon, Sire, reprit la Forêt, qui avoit eu le tems de ſe remettre, d'être ſévére ſur ce chapitre-là, & principalement par raport aux Grands ; ſi j'avois de la puiſſance, un Roi galant ſeroit moins exemt de châtiment

que les autres ; puiſqu'au lieu que ſes ſujets ſont obligez pour la plûpart, de s'en tenir à un ſeul objet, il a la liberté d'en prendre toute une douzaine, & le plaiſir par conſéquent, d'avoir chez lui toute la diverſité qu'il pourroit trouver ailleurs. C'eſt pourtant un bonheur, pourſuivit-il, que je n'envie point à Votre Majeſté : quoique je n'aye ni Femme, ni Maîtreſſe, je n'en vis pas moins content pour cela ; & ſi je parois un peu plus languiſſant qu'à l'ordinaire, cela ne vient ſans doute, que de ce que je n'ai pas trop bien dormi les deux ou trois nuits précedentes, car d'ailleurs je me porte parfaitement bien. Je ſuis au reſte, ajoûta-t'il infiniment obligé à Votre Majeſté du déſir qu'elle a de me rendre heureux, & de ſonger même à me former un établiſſement. Si jamais j'en viens juſqu'à me vouloir marier, je vous jure, Sire, que je m'en raporterai uniquement à votre choix. Parlons d'autres choſes, La Forêt, interrompis-je, il n'eſt pas encore tems de ſonger à cela. Ce ſera quand vous voudrez, reprit le Roi, de fort bonne grace, vous

vous ſçavez les Priviléges que donnent la Robe que vous avez, ainſi vous n'aurez pas grand choſe à me reprocher.

Le Roi s'étant retiré là-deſſus, nous dînames, & fimes diverſes réfléxions ſur le petit entretien que nous venions d'avoir avec lui. Cependant la Forêt ne laiſſoit point paſſer d'après-dîner qu'il ne fit le tour des galeries. Lidola prenoit ſouvent plaiſir à le voir paſſer devant ſes Fenêtres : elle le conduiſoit des yeux juſques à ce qu'elle le perdit de vûe. La Fille de Chambre de ſon côté, ne ceſſoit de battre la campagne pour aprendre quelque nouvelle qui leur fut avantageuſe, elle vint enfin lui annoncer qu'elle venoit de rencontrer le Roi à la promenade avec l'Impératrice. La Reine conclut de-là qu'il paſſeroit infailliblement la nuit avec elle, ce qui lui paroiſſoit d'autant plus vrai-ſemblable que cela ne lui avoit jamais manqué, & ſans héſiter ſur ce qu'elle devoit faire, elle chargea ſa Suivante de tâcher de rencontrer la Forêt, & de lui ſignifier en paſſant qu'elle l'attendoit à onze heures.

La jeune Fille ne fut pas long-tems à exécuter sa commission, elle le rencontra près de la qu'il revenoit sur ses pas, elle s'aprocha de lui le plus qu'elle pût, & lui dit en passant : Venez nous voir à une heure avant minuit. Je n'ose pas dire la joye qu'l eut à l'ouïe de ces agréables paroles, j'aurois peur, ou d'en dire trop pour être crû, ou de n'en pas dire assez pour donner une juste idée de ses transports. Il acheva sa tournée en si peu de tems, & avec si peu d'attention à ce qu'il faisoit, qu'il fut chez lui avant que de s'en apercevoir. Il seroit inutile de dire qu'il ne songea point, il ne voulut pas seulement que je lui en parlasse. Le peu de momens qui lui restoient, furent employez à la Toilette, il consulta cent fois son Miroir, qui n'étant que d'acier poli, lui donna de l'aprehension qu'il n'eut pas bien vû toutes ses taches. Il se lava presque tout le corps d'Eau de Senteur, se coupa & releva ses Moustaches, il peigna & repeigna son poil noir, & se trouvant enfin aussi beau qu'Adonis, il me souhaita le bon soir & s'en alla. La Suivante faisoit

faiſois Sentinelle ; auſſi-tôt qu'elle le vit paroître, elle le tira dans l'Anti-chambre, où il n'y avoit point de clarté, & lui dit de ſe gliſſer dans l'Apartement de ſa Maîtreſſe.

Lidola étoit couchée dans un Lit parfumé, qui embaumoit toute la Maiſon : elle avoit une coëffure négligée, la gorge nuë, le ſein gauche découvert, les bras libres, & étoit dans la poſture d'une perſonne aſſoupie, mais qui n'avoit rien moins que ſommeil. La Forêt fit ſi peu de bruit à ſon arrivée, qu'elle ne s'en aperçût pas : l'aſpect imprevû de tant de Graces le rendirent preſque immobile ; ſes yeux même fixés ſur le Corps de cette charmante Venus, étoient reſtez ſans mouvement. Un deſir caché, & ſur lequel il étoit incapable de faire la moindre réflexion, le fit pourtant avancer de quelques pas pour l'enviſager de plus près : c'étoit comme un Aiman, qui l'attiroit d'une maniere imperceptible, & dont la vertu étoit ſi efficace, qu'il s'y ſeroit enfin collé malgré ſes efforts. Cette adorable Beauté ouvrant cependant caſuellement les yeux, parut extrémement

étonnée de voir ſon Amant ſi près de ſon lit. Elle en rougit, & s'étant miſe ſur ſon ſéant, & couverte d'un Voile, qui étoit à portée ſur une Chaiſe : Vous m'avez ſurpriſe, lui dit-elle, & vous avez aparemment vû des choſes que vous ne deviez pas voir. Oui, Madame, reprit il, le Deſtin a voulu, & non pas vous, que j'aye eu occaſion de contempler des beautez qui ont penſer m'extaſier. Cela ne rabatra pourtant rien du reſpect que je vous dois, quoiqu'il ait augmenté infiniment une paſſion, que je ne croyois pas pouvoir aller plus avant. Vous mériteriez pourtant d'être puni, reprit la Belle, de ne m'avoir pas donné d'abord des ſignes de votre préſence. Mais pourquoi venez-vous ſitôt, il doit faire encore grand jour, & je ne vous avois pointé que pour onze heures. Vous prenez le change, repondit la Forêt, & vous me reprochez ma lenteur ; je ſuis pourtant venu à mon tems, mais vous ne comptez pas ce que j'ai déja été ici. Vous vous trompez, reprit la Reine, conſultez votre Montre, elle vous aprendra que vous avez tort de me réſiſter

réſiſter. Je n'ai point de Montre, dit la Forêt, & je n'en ai même que faire : dans ces ſortes d'occaſions, ma tête eſt une Horloge à minutes, je n'y manquerois pas d'un moment. Vous n'avez point de Montre ! repartit Lidola, cela eſt ſurprenant que vous ſoyez privé des Bijoux, dont vous-même faites part aux autres. Si j'avois le talent de faire de ſi jolies Machines, je ne voudrois pas qu'il fut dit, que je n'en aurois pas une à mon uſage, & un autre au ſervice de ma Maîtreſſe. Ce compliment mortifia un peu notre François ; il connut fort bien à quoi aboutiſſoit ce reproche, & enrageoit de ne l'avoir pas prévenu. La Reine, qui le vit embaraſſé, ne trouva pas bon de le laiſſer davantage en peine. Je raille, dit elle, la Forêt, & il ſemble que vous cherchiez à me répondre ſérieuſement : aſſeïez-vous ſur mon lit, continua-t'elle, le tems eſt précieux, ne le paſſons point inutilement. En même tems elle voulut lui empoigner les mains, mais l'Amour la rendit ſi foible, qu'un ſoupir, qui échapa à notre paſſionné Amant, lui jetta la tête

ſur ſon chevet. Les choſes prenoient un beau train, ces deux jeunes Cœurs ne doutoient pas que le moment de leur félicité ne fut ſur le point d'éclore, mais la fortune envieuſe du leur bonheur, changea en un inſtant toutes leurs eſperances en de mortelles inquiétudes.

Le Roi aimoit Lidola, la violence qu'il s'étoit faite de ne la pas voir depuis ſi long-tems, lui étoit à charge, il ne pouvoit plus la ſuporter, & le bruit qu'elle avoit fait courir de nouveau de ſon indiſpoſition, augmentant ſon inquiétude, il réſolut de lui tenir compagnie cette nuit-là. La Suivante, qui ſe tenoit toûjours à la Jalouſie, entendant de loin un bruit confus comme d'une troupe de monde, entra d'abord dans le doute, parce qu'il n'étoit encore que minuit, & que le Roi ne ſe couchoit jamais avant ce tems-là : enfin voyant aprocher ce train, elle vint avec précipitation donner l'allarme au quartier. Tout eſt perdu, Madame, s'écria-t'elle, voici le Roi à dix pas d'ici. Quelques échauffez que fuſſent nos deux Amans, le ſang leur glaça incontinent dans

les

les veines. La Forêt ne ſavoit que devenir : il falloit prendre conſeil ſur le champ ; on réſolut promptement de le faire paſſer dans un Cabinet, qui répondoit à cette Chambre. A peine y étoit-il entré qu'un Domeſtique, qui avoit pris les devans, heurta : la Femme de Chambre ſe contenta de le faire attendre autant de tems qu'elle jugeoit qu'il lui en auroit fallu pour ſe lever ; & ces ſortes de Viſites étant arrivées plus d'une fois, elle ne fit aucun ſemblant d'en être ſurpriſe. Comme le Roi ſuivoit de près il entra dans le même inſtant que la porte venoit d'être ouverte. La Reine qui l'entendoit venir, n'eût pas beaucoup de peine à faire la figure d'une perſonne incommodée : la crainte où elle étoit, & pour elle & pour le Galant, n'y contribuoit pas peu : & le Roi de ſon côté, ſe perſuadant qu'elle n'étoit pas des mieux, n'eut pas le moindre ſoupçon de la voir plus défaite qu'à l'ordinaire. Il lui fit plus de careſſes que jamais, & lui dit que nonobſtant le mauvais état où il la voyoit il prétendoit de paſſer la nuit avec elle. Sire, repartit

Lidola, vous me faites bien de l'honneur, mais je ne suis guére en état de donner ni de prendre du plaisir, j'appréhende que la moindre agitation ne me fasse du mal, & je crois que j'ai besoin de repos. Je ne veux point vous incommoder, repliqua le Roi, si vous ne pouvez pas souffrir ma compagnie, je passerai dans ce Cabinet; il y a un Pavillon, je pourrai me mettre dessus, ayant resolu de rester, cette nuit ici. Cette réponse, que la Belle n'attendoit pas, l'allama, elle lui fit d'abord des excuses de la froideur qu'elle lui avoit témoignée, dont elle attribuoit la cause à son mal, & se mit à son tour à lui faire des amitiez, le priant bien fort de se faire deshabiller.

Aussi-tôt qu'il fut couché, & les Domestiques partis, la Femme de Chambre trouva moyen d'entrer dans le Cabinet, pour consulter avec le prisonnier, de quel biais on devoit s'y prendre pour le mettre en liberté: mais elle fut fort surprise de ne l'y pas trouver. Il n'y avoit point de porte que celle par où elle étoit passée, & les Fenêtres qui étoient fermées

mées, ne paroiſſoient point avoir été ouvertes. Pendant qu'elle s'occupoit à renverſer le Lit & les autres Meubles de cet Apartement, l'embaras où étoit la Dame, par raport à ſon Amant, lui fit appeller ſa Fille de Chambre, pour lui en demander des nouvelles, ſous pretexte de lui faire relever ſon oreiller, & lui demander un peu à boire; mais elle fut hors de peine, dès quelle entendit qu'il avoit diſparu, ſans ſavoir pourtant de quelle maniere; de ſorte qu'elle dormit aſſez tranquillement le reſte de la nuit. La Forêt de ſon côté, s'étant flaté que le Roi n'étoit venu-là que pour un moment, s'étoit par proviſion enfermé dans les Lieux. Il fut extrémement trompé lorſque peu de tems après il entendit qu'il vouloit paſſer la nuit avec ſa Femme, ou du moins dans le Cabinet, où il étoit; au cas qu'elle ne le pût pas ſouffrir auprès d'elle. Ce fut alors, à ce qu'il m'a avoué depuis, plus d'une fois, qu'il fut ſaiſi d'une frayeur à laquelle il n'avoit jamais ſenti de pareille. Il ne pouvoit pas repaſſer par la Chambre où étoit le Roi, ſans riſquer d'en être

vû, il croyoit garnies de barres de fer toutes les Fenêtres de cet Apartement, outre qu'il étoit à craindre qu'il ne fit du bruit en les ouvrant, & encore davantage en se jettant dans le Canal, sur lequel ce Cabinet répondoit. Ayant repassé toutes ces raisons au plus vite, il ne trouva point de meilleur expédient que de se laisser couler dans l'eau par le trou de la Garderobe où il étoit, & de se sauver ainsi à la nage.

Par bonheur pour lui, la Chambre où je couchois étoit basse, & regardoit d'un côté sur le dehors, il vint fraper du doigt à l'une de mes Fenêtres. Je me doutai d'abord que les affaires n'alloient pas bien; je me levai sur le champ, & lui ayant ouvert il sauta promptement par dessus, se deshabilla de même, se mit au lit, où il me fit au plus juste le détail de ses Avantures nocturnes. Vous voyez, lui dis-je, mon cher Enfant, comment l'Amour & la Fortune vous joüent: ils sont rarement d'intelligence; & s'ils s'accordent, c'est pour nous tromper après doublement. Croyez-moi, abandonnez un parti si dangereux,

reux, je vous l'ai déja dit, vous jouez assurement à vous perdre. Ne m'en parlez point, me répondit-il, elle en vaut la peine ; & moyennant que je la puisse seulement baiser une fois, je ne me soucie plus de mourir. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que je ne sai comment la satisfaire : elle me demande une Montre, & je n'en ai point de prête à lui donner ; il me faut au moins huit jours, pour achever celle que nous avons entre les mains. Elle vous demande une Montre, repris-je ; voilà qui sent bien son Amour intéressé, & quand cela ne seroit pas, comment voulez-vous qu'elle s'en serve ? le Roi, qui le saura d'abord, voudra aussi savoir où elle l'a prise ; le mistere se découvrira, & adieu les deux Amans. Vous avez ma foi raison, me dit mon ami, je ne pensois pas si loin : mais enfin, il faut l'achever ; entre-ci & là nous trouverons quelque expédient, qui nous tirera d'affaire : l'Amour est trop ingénieux, pour nous laisser en si beau chemin.

En même tems cinq ou six grands coups du Baffin de notre Horloge, que l'on donna avec beaucoup de précipitation,

cipitation, nous firent bien fort treſſaillir: nous ne pouvions nous imaginer ce que cela vouloit dire: & nous ne ſongions pas que nous-mêmes avions conſeillé au Roi de donner ordre que l'on ſe ſervit de ce moyen, à l'imitation des Européens, pour donner l'allarme, & avertir les Habitans du Canton, qu'il ſe paſſoit quelque choſe au deſavantage du Quartier; afin qu'ils y courruſſent unanimement, & tachaſſent à y apporter du remede. Un homme qui paſſa immédiatement après, criant au feu de toute ſa force, nous tira de cette peine, & nous jetta dans une nouvelle inquietude. Ne ſachant où cet inconvenient étoit arrivé, nous ſautames à bas du lit, & paſſames chacun une méchante Robe, que nous ceignimes étroitement autour du Corps, dans le deſſein d'agir vigoureuſement avec les autres; & étant ſortis nous remarquames incontinent que c'étoit la Maiſon de la Reine Lidola qui brûloit. On apporta des échelles de toutes parts, & à force d'eau, qui étoit-là à diſcretion, on empêcha que la flame n'anticipat ſur les appartemens voiſins: de ſorte que le dommage ne

fut

fut pas fort conſiderable. Comme le feu avoit commencé dans le Cabinet où la Forêt s'étoit caché, nous ne doutames point que la Femme de Chambre, en le cherchant, n'eut fait tomber quelque étincelle dans le Pavillon, ou ſur quelqu'autre Meuble de matiere combuſtile, qui avoit été cauſe de cet embraſement. Cependant le Roi s'étoit retiré, auſſi-tôt qu'un Domeſtique lui en eût annoncé la nouvelle. Nous fûmes ſur le champ lui en témoigner notre chagrin; mais il ne s'en fit que rire, & nous dit que la peur, ni la perte ne meritoient point notre compliment, ſur tout à l'égard d'un homme de ſon naturel, à qui rien n'étoit capable d'apporter le moindre trouble. La Reine ne fut pas bien revenue de la peur que ce facheux embraſement lui avoit cauſée, qu'elle mit la main à la plume, & traça un ſecond Billet, dont voici à peu-près la teneur.

Billet à la Forêt.

Ma Femme de Chambre a déjà été en campagne; je ſai votre retraite, & je

me

me doute bien des moyens dont vous vous êtes ſervi pour la favoriſer. La conjoncture étoit dangereuſe, elle m'a pour le moins autant allarmée que vous : le feu qui a pris enſuite à mon Cabinet, par l'imprudence de mes gens, n'étoit rien en comparaiſon. Que cela ne vous rebute pourtant pas, nous ſerons plus heureux une autre fois : Soyez conſtant & tranquille. Je vous ferai avertir lorſqu'il en ſera tems ; & je prendrai ſi bien mes precautions, qu'à notre premiere vue, je me flate d'avoir l'occaſion de vous témoigner dans les formes que je ſuis véritablement votre amie, LIDOLA.

Il ne fut pas difficile à la Meſſagere d'Amour de faire gliſſer ce Billet dans la main de notre Amant; il manquoit rarement de paſſer au déjeuner, à midi & le ſoir, devant la Maiſon de ſa Maîtreſſe; elle pouvoit le rencontrer, & lui parler quand elle vouloit; parce qu'on n'y regarde pas-là de ſi près. Cependant la Forêt s'étoit mis fort ſérieuſement après ſa Montre, & il y travailla avec tant de zele, qu'elle étoit prête au cinquieme jour. Elle étoit extremement mignonne,

ne, la gravure de la Boëte étoit belle en perfection, & l'Etui ne cedoit en rien à l'ouvrage de dedans. Le ſoir ne fut pas bien venu, qu'il ſortit avec ſa machine en poche; & ayant rencontré celle qu'il cherchoit, il la lui mit dans la main, avec priere de la donner de ſa part à la Reine, dans les bonnes graces de laquelle il ſe recommandoit toujours. Si jamais perſonne a témoigné de la joye, ce fut Lidola, à la vue de cette jolie Montre: nous avons ſçû qu'elle la baiſa mille fois, & ſe felicita elle-même d'avoir ſi bien réuſſi dans ſon intrigue.

Au lieu que ce beau gage de l'Amour de la Forêt dût hater le bonheur qu'il en attendoit pour récompenſe, il n'entendoit abſolument plus parler de rien: la Femme de Chambre, qui le cherchoit autrefois avec empreſſement, affectoit d'éviter ſa rencontre, elle le fuyoit d'auſſi loin qu'elle le voyoit venir. Ce procedé lui donna de l'inquietude; & comme il n'avoit aucun lieu de ſoupçonner la Dame, il s'imagina que cette fille s'étoit choquée, de voir ſa Maîtreſſe

ſi

ſi bien recompenſée, là où elle n'avoit, pour ainſi dire, encore eu rien, en comparaiſon des peines qu'elle avoit priſes. Enfin quelque tems après, & lorſqu'il ne penſoit preſque plus à rien, il fut tout étonné que cette même Fille l'aborda en un endroit où il n'y avoit point de témoins, & après avoir laché un ſoupir: On vous trompe miſerablement, lui dit-elle, j'ai aſſurement pitié de vous, & je déteſte hautement l'injuſte procedé de ma Maîtreſſe. Tout ce qu'elle a fait juſqu'à préſent, n'a été que pour vous arracher une Montre des mains; préſentement qu'elle l'a, elle m'a ordonné de vous dire qu'elle voit trop de difficulté & de danger à vous recevoir chez elle, qu'elle en eſt au deſeſpoir, que la douleur qu'elle en ſent eſt inexprimable, qu'il faut qu'elle en meure de chagrin, & quantité d'autres Chanſons, qui ne ſont proprement que des défaites.

Le Roi, pourſuivit-elle, fut hier chez nous: en cauſant il entendit le mouvement de la Montre, auſſi-tôt il demanda ce que c'étoit, on ne put pas s'empecher de le lui dire, il en

parut

parut ſurpris, & voulut ſavoir comment Madame étoit parvenue à ce Bijou. Il s'en fallut peu que l'ingrate, comme elle me l'a avoué elle-même, ne vous accusât de la lui avoir envoyée dans le deſſein de vous ſervir de ce moyen-là dans la ſuite, pour tacher de la corrompre, & que vous avez même déja eſſayé de le faire : mais de peur de s'embarquer dans une affaire, où elle auroit peut-être couru autant de riſque que vous, ou du moins être en hazard de rendre la Montre, elle lui dit que je l'avois trouvée, & que c'étoit de moi qu'elle la tenoit. Là-deſſus on m'appelle, & l'on me demande ſi cela n'étoit pas véritable : les ſignes d'œil que l'on me faiſoit à chaque parole, me firent bien voir que l'on étoit dans l'embarras, & qu'il falloit par tout repondre *Amen*. Hé bien, ſi cela eſt, reprit le Roi, je ſai à qui elle eſt, il eſt juſte de la lui reſtituer. Je l'ai déja voulu faire, interrompit la Reine : d'abord que ma fille l'eut trouvée, je me doutai bien qu'elle devoit appartenir à ces Etrangers, qui vous ont fait la vôtre, je la leur renvoyai

voyai dans le moment: mais, quand ma ſervante eut dit de qui elle venoit, ils proteſterent qu'ils ne la reprendroient jamais, & que leur deſſein étoit même d'en faire pour l'Impératrice, & pour toutes les autres Reines. Voilà, ajouta la fille de chambre, comme les choſes ſe ſont paſſées: Vous pouvez eſperer quelque récompenſe de votre préſent; mais je ne penſe pas que vous en receviez aucun de votre vie. Il ſuffit, dit la Forêt, je vous remercie, ma chere Enfant, je m'en ſouviendrai ſans doute, & je prendrai mes meſures là-deſſus.

C'étoit alors après ſouper, ainſi la Forêt ne tarda guere à ſe rendre dans ſa Chambre: il alla ſe coucher ſans rien dire. Vous êtes rêveur, mon ami, lui dis-je, qu'avez-vous? les affaires ne vont elles pas à ſouhait? Non, certes qu'elles n'y vont pas, me répondit-il, je viens d'apprendre ce qui ne me ſeroit jamais venu dans l'eſprit: & là deſſus il ſe mit à me raconter tout ce que cette fille lui avoit dit. Hé bien, interrompis je, ne vous l'avois-je pas bien dit? Vous en ſortez pourtant encore à meilleur marché que

je ne penſois. Mais après tout, voyez-vous bien les conſequences de cette affaire, c'eſt que vous voilà embarqué dans la neceſſité de faire au plus vite des Montres pour toutes les femmes du Roi, ſous peine d'encourir leur diſgrace, & peut-être même la haine de ce Monarque, qui pourroit bien vous ſoupçonner, ſi vous y manquiez, d'avoir voulu donner dans la vue de la plus belle de ſes Epouſes: à quoi le moindre bruit de vous avoir vû à heure indue dehors, ou dans l'eau; ou entrer par notre fenêtre, ſi tant eſt qu'il y ait quelqu'un qui en ait le moindre vent, pourroit beaucoup contribuer. Le Diable ſoit des Femmes, dit-il alors en colere; jamais je ne me fierai à aucune, de quelque qualité qu'elle ſoit. Tout beau, lui repartis-je, vos emportemens ne remedieront à rien: je vois bien ce qu'il eſt queſtion de faire, pour avoir du moins un peu de relache, il faut prier le Roi de nous permettre d'aller paſſer l'Eté à notre premier Village, & nous verrons enſuite ce que nous aurons à faire.

Le lendemain le Roi vint à ſon ordinaire,

ordinaire, voir à quoi nous nous occupions: il nous railla de l'avanture de la Montre. La Forêt confirma tout ce que la femme de chambre en avoit dit: mais il ajouta qu'à cauſe qu'il faiſoit chaud, & qu'il travailloit plus volontiers en Hiver que dans la belle ſaiſon, il deſiroit bien que Sa Majeſté agréat que nous allaſſions paſſer quelques mois dans notre ancien canton. De tout mon cœur, dit le Roi, & après avoir ordonné que l'on nous donnat cent Pieces, il nous ſouhaita un heureux Voyage. Nous allames auſſi-tôt faire nos adieux. Le Cuiſinier entr'autres, avec lequel nous étions parfaitement bien, fut un de ceux auſquels nous crumes devoir acoler la botte. Cet homme parut interdi à l'ouverture que nous lui fimes de notre réſolution. Nous primes cela, l'un & l'autre, comme un effet de ſon amitié, & de la crainte qu'il avoit de nous perdre pour long-tems; mais nous fumes fort ſurpris, lorſqu'ouvrant enfin la bouche il nous dit, avec des marques de ſon grand étonnement: Vous vous en allez, Meſſieurs; penſez-vous bien à ce que vous faites?

faites? Savez-vous ce que l'on dit de vous, ou ne le savez-vous pas? A Dieu ne plaise, que je vous soupçonne de la moindre mauvaise action; vous ne m'en avez jamais donné l'occasion, & vous n'en avez aucun sujet que je sache; mais tout le monde ne vous connoit pas comme moi. Si vous m'en croyez, vous vous justifierez avant que de changer de canton; autrement vous courrez risque de passer véritablement pour des Incendiaires; ceux qui ont répandu ce bruit, triompheront en votre absence; & qui sait si ceux qui en doutent à l'heure qu'il est n'y ajouteront pas alors foi. Comment Incendiaires, repris-je? Est-ce que l'on nous accuse de vouloir tout bruler avant que de nous en aller? Non, répondit-il; mais on prétend que la Forêt est celui qui a mis le feu à la Maison de la Reine Lidola. Nous vous sommes fort obligez, lui dis-je, de votre bon avertissement, & nous allons de ce pas nous informer de la cause d'une injure si mal fondée, je ne pense pas qu'il nous soit mal aisé de nous en purger. Aussitôt que nous fûmes sortis: Je parie, dis-

dis-je à mon Camarade, que quelqu'un vous à vû revenir au Logis à heure indue, la nuit de l'embraſement que nous avons eu ici, & que c'eſt de-là que quelque mal intentionné aura tiré cette concluſion à votre deſavantage. Allons chez le Roi, pourſuivis-je, faiſons lui-en ouverture, nous verrons un peu ce qu'il en dira.

Auſſi-tôt que ce Monarque nous vit: Qu'y a-t-il, nous dit-il, mes chers amis, ne vous a-t-on pas compté les Deniers que je vous ai aſſignez, ou en avez vous beſoin de davantage? Que vous manque-t-il? dites-le moi hardiment je vous en conjure. Nous n'avons beſoin de rien, Sire, interrompis-je, que de la continuation de vos bonnes graces; mais ce que nous venons d'apprendre, nous deſole, & nous reſterons inconſolables à vos pieds juſques à ce que votre Majeſté nous ait fait donner ſatisfaction. On nous accuſe d'avoir voulu réduire le Canton Royal en cendres: ſi nous ſommes coupables, nous meritons d'être chatiez; ſinon la calomnie eſt atroce, & nous eſperons de votre clemence que celui qui l'a

inventée

inventée en ſera puni exemplairement. Bagatelles, dit le Roi, j'ai ſçu cela il y a pluſieurs jours, mais j'en ai fait ſi peu de cas, que je n'ai pas daigné vous en parler. Cependant pour vous contenter, je m'en vais en faire lever des informations au plus vite. En effet, ceux qui eurent cette Commiſſion, s'en aquitterent avec tant de diligence, que de l'un à l'autre, on parvint dans une heure de tems à la connoiſſance de celui qui avoit le premier inventé ce menſonge, & qui étoit un des Ecuyers du Roi, homme de probité, ſage & d'une modeſtie exemplaire.

Le Roi voulut bien à notre ſollicitation, le faire venir devant lui en notre préſence, & lui ayant demandé ce qui l'avoit pouſſé à proferer des paroles ſi préjudiciables à notre honneur. J'avois, Sire, dit-il, été quelques jours un peu indiſpoſé ; le Medecin de la Cour, que je conſultai, m'ordonna de prendre medecine, ce breuvage m'avoit éprouvé, & il operoit encore trente-ſix heures après: étant donc obligé de me relever la nuit pour ſatisfaire aux neceſſitez de

la Nature, j'entendis un grand bruit dans le Canal, ſur lequel ma Chambre regarde, à l'entrée du Canton voiſin. La curioſité de ſavoir ce que c'étoit me fit mettre la tête à la fenêtre, & comme il ne faiſoit pas fort obſcur, j'aviſai un homme, qui ayant gagné terre, remonta ſur le bord, vis-à-vis du Pavillon de la Reine, ſecoua ſes habits, & ſe mit à courir vers le Pont du Temple: là-deſſus j'ouvre doucement ma porte, je me mets après à toutes jambes, & l'ayant obſervé de loin, juſques à côté du Senat, je vis qu'il heurta de la main à une fenêtre, & que quelqu'un la lui ayant peu après ouverte, il entra par-là dans la Maiſon. Je ſavois que c'étoit l'Apartement de ces Meſſieurs, leur taille, & un certain air qui leur eſt aſſez particulier, ne m'étoit pas inconnu: un peu après la demeure de Lidola étoit en feu. Je demande, Sire, continua-t'il, ſi après tant de circonſtances, mes conjectures étoient ſi mal fondées, & ſi de plus habiles que moi n'y auroient pas été trompez? Il y avoit-là de l'apparence, dit le Roi, je l'avoue, cependant il en faut

faut plus pour former une accuſation: mais avant que de rien decider là-deſſus, que dites-vous de cela, dit le Roi à la Forêt? Rien, Sire, répondit mon camarade, tout ce qu'il a raconté eſt véritable, la concluſion ſeule qu'il en tire eſt fauſſe, ainſi je n'ai à lui reprocher que de n'avoir pas eu aſſez de charité. Mon camarade, Sire, continua-t'il, eſt Aſtronome, c'eſt ce que vous n'ignorez pas, il m'a apris depuis quelque tems à connoître les principales Etoiles: le deſir que j'ai de me perfectionner dans cette ſcience, me fait ſouvent lever la nuit, pour voir ſi le Ciel eſt ſerain, & alors je vais faire un tour dans l'un des quatre Cantons, parce que les Bâtimens y étant plus bas que dans celui-ci, ils me derobent moins la vue des Aſtres. J'étois ſorti ce ſoir-là pour les mêmes fins, de ſorte qu'ayant jetté les yeux ſur Sirius & Procion, & voulant en marchant en obſerver & la ſituation & la diſtance, je m'allai malheureuſement précipiter dans le Canal ſans y penſer. Etourdi comme j'étois de cette chute inopinée, je reſtai quelque tems à me reconnoître,

& ne laiſſois pas de nager, ſans ſavoir où je butois, enfin j'attrapai le bord, où cet honnête homme m'a vû, & où je pris à grands pas, le chemin le plus direct de ma Chambre, dans laquelle j'entrai par la fenêtre, tant pour ne point éveiller nos gens, que pour ne me point montrer dans un équipage, qui les auroit ſans doute fait rire. Vous voyez, Sire, que nous convenons parfaitement bien dans nos depoſitions, mais que la cauſe de mon immerſion eſt bien autre que celle que Monſieur l'Ecuyer lui avoit attribuée; j'eſpere qu'après cela il ſera ſuffiſamment convaincu de mon innocence. Je ſuis faché que ce malheur ait donné lieu à un ſi mauvais jugement contre moi. Mon ſort, à proprement parler, en eſt la cauſe, c'eſt pourquoi je ne lui en veux point de mal. Je vous ſuis obligé, reprit l'Ecuyer, & je vous demande pardon de l'offenſe que je vous ai faite; j'en ai du regret aſſurement: je vois bien que j'ai été trop précipité dans cette rencontre: cela m'aprend à être plus retenu une autre fois. Etes-vous donc tous deux contens? dit le Roi? Oui, Sire,

Sire, répondirent-ils. Hé bien, poursuivit-il, donnez-vous la main, & qu'il n'en soit plus jamais parlé. Là-dessus nous primes de nouveau congé, & nous retirames contens comme des Rois, la Forêt de sa présence d'esprit, & moi des honnetetez de notre Prince, & de ce que nous nous étions tirez d'affaires à si bon marché.

Le lendemain nous partimes, sans prendre autre chose que chacun une Robe, & quelques bagatelles, dont nous crumes avoir absolument besoin. Nous avions de l'argent, nous étions connus; & le monde est-là fort hospitalier: ainsi nous n'avions que faire d'aprehender de passer mal notre tems. Le Roi cependant se souvint qu'il ne nous avoit pas demandé de quelle voiture nous avions dessein de nous servir: il envoya un Domestique après nous, pour nous conjurer de disposer de ce qu'il avoit de meilleur pour son usage, avec menaces que si nous ne le faisions pas, il ne seroit point content de nous. Nous étions à une demi-lieue de-là, lors que ce Messager, nous atteignit: il vouloit de toute

force nous obliger à retourner ſur nos pas, ou à lui dire comment nous voulions être menez, en Char, ou en Gondole, afin qu'il nous fit accommoder ſur le champ; ajoutant à chaque parole, que c'étoit la volonté de Sa Majeſté. Nous le remerciames de ſes honnetetez, & le priames de raporter au Roi, que nous avions de la confuſion de la maniere obligeante dont il en uſoit avec nous, que nous profiterions volontiers des offres qu'il avoit la bonté de nous faire, mais que nous avions envie de nous promener, & de ne point paſſer de Village ſans y reſter aſſez de tems pour faire connoiſſance avec le Juge, ou le Prêtre. Cette réponſe ne contentoit point notre homme, qui ne nous quitta qu'avec regret, de peur peut-être, que le Roi ne crût qu'il s'étoit mal acquitté de ſa Commiſſion.

On peut juger par cet échantillon, afin que je le diſe en paſſant, ſi nous avions ſujet de nous plaindre de notre ſort, & ſi, excepté la facheuſe affaire de mon camarade, nous n'étions pas en effet heureux. Ce n'étoit pas ſeulement à la Cour, où l'on avoit des

des égards particuliers pour nous, nous ne passâmes nulle part dans notre route, que tout le monde ne s'empressât à nous faire civilité; on eût dit, qu'il y avoit un ordre exprès de nous recevoir comme les premiers du Royaume.

Enfin, le dix-septieme jour après notre depart, nous fumes émerveillez de rencontrer deux Domestiques de notre Juge & de notre Prêtre, avec une Canouë chargée de Poiles, de Hoyaux, de Pics, de Hachés, d'Arcs & d'Habits, avec les vivres necessaires pour faire le Voyage de la traite au Cuivre. Ils nous raconterent, comment ces Messieurs s'étoient mis dans la tête de nous prier de leur faire une autre Horloge, beaucoup plus grosse que la premiere, avec une Cloche à proportion, dont ils vouloient faire present au Satrape de leur Gouvernement, afin de le porter par-là plus aisement à leur accorder à chacun pour leurs Fils une de ses Filles, qui, suivant ce qu'ils en disoient, devoient être des beautez achevées. Et comme il falloit beaucoup de Cuivre pour cela, ils les envoyoient aux

Mines pour en troquer contre ce qu'ils leur avoient donné à y porter. Ils étoient fournis de très-bonnes proviſions, & on leur avoit permis de reſter autant de tems qu'ils voudroient à leur Voyage. Cette nouvelle n'augmenta pas peu le chagrin de mon camarade, il me le temoigna ſur le champ. Comment, dit-il, je me ſauve d'un endroit pour éviter le travail continuel, où l'on me veut engager, & l'on m'en prépare d'autre dans celui où je venois chercher du repos, j'aimerois mieux que le Diable eût emporté la Nation, que de donner un coup de lime davantage pour eux. Encore, ſi on y amaſſoit quelque choſe que nous puſſions tranſporter chez nous, au cas que nous en trouvaſſions un jour la commodité, mais toute notre récompenſe ſe borne à un morceau de Metal, qui ne vaut que quinze ſols la livre en Europe. Retournons-nous-en plutôt, j'aime mieux hazarder cent vies, ſi je les avois, pourſuivit-il, pour repaſſer par-là où nous ſommes venus, & tacher de retourner en notre Pays, que de reſter ici davantage.

Vous

Vous n'y penſez pas, la Forêt, lui répondis-je, & vous n'examinez pas bien les obſtacles que nous aurions à ſurmonter. Nous avions de grands avantages, lorſque nous ſommes venus, que nous n'avons pas à cette heure. Nous étions trois, tous pourvus d'Armes à feu, & la neceſſité nous preſſoit : c'eſt toute autre choſe à l'heure qu'il eſt. Croyez-moi, mon ami, demeurons-là où nous ſommes, c'eſt à faire à nous occuper une partie du jour, nous en ſerons d'autant plus aimez, & auſſi bien on ne peut pas être toujours ſans rien faire. En quelque endroit que nous ſoyons, nous ne pouvons avoir que la vie & le vêtement, nous l'avons ici au double. N'imitons point ceux de notre Nation, qui par leur humeur changeante ne ſauroient reſter-là où ils ſont. Nous ne ſerons pas loin d'ici que nous ne nous repentions d'avoir fait la folie. Enfin, je m'étendis au long & au large, ſur les difficultez qui s'opoſoient à notre retour : mais tout cela fut inutile. Il me dit tout net qu'il s'en iroit ſeul, ſi je m'opiniatrois à ne le point vouloir ſuivre.

Hé bien donc, lui dis-je, puiſque vous êtes inexorable, & que d'autre part j'ai réſolu de ne vous point abandonner, il faut prendre l'occaſion de ce Bateau par les cheveux, & de tenter de nous en ſervir, pour échaper par la Caverne affreuſe, car c'eſt ainſi qu'ils apellent encore l'endroit par où leur premier Roi ptétendoit, que la Terre l'avoit enfanté, comme je l'ai dit plus haut.

Pendant que nous formions ce deſſein, nos deux manans s'impatientoient de voir la fin de notre Dialogue. Je leur dis, que nous avions eu quelques differens ſur ce que nous devions faire, retourner au Village, ou aller avec eux aux Mines de Cuivre, où nous n'avions point encore été, & que le reſultat en étoit que nous leur tiendrions compagnie. Ils en temoignerent bien de la joye, & pour leur en donner davantage, nous reſolumes d'aller au premier Canton acheter quelques flacons des meilleures Liqueurs qu'il y auroit; nous primes même encore quelques vivres, mais nous les perſuadames en même tems de tirer vers la Riviere, ſous prétexte,

prétexte que ne l'ayant vue qu'en un endroit, nous desirions d'en examiner les Rivages depuis le bas jusqu'au haut: les assurant au reste que nous leur aiderions alternativement à tirer & à ramer, & leur fournirions toutes les choses dont ils auroient besoin, si le courant de l'Eau, qui n'étoit pourtant pas-là fort rapide, parce que tout le Pays est presque de niveau, retardoit notre Voyage de quelques jours. Les pauvres garçons consentirent à tout ce que nous leur proposames; il n'y avoit qu'une difficulté qui les embarrassoit un peu, c'est qu'étant l'un & l'autre, d'un Canton à quelques mille de-là, ils avoient fait état d'y passer pour embrasser leurs Parens. Je leur fis d'abord comprendre, que bien loin d'interrompre leur dessein, nous le leur faciliterions. Partez, leur dis-je, dès à présent, allez passer deux ou trois jours chez vous, cependant nous avancerons chemin à petites journées, & ensuite vous tirerez vers le courant, où vous nous rateindrez bien-tôt. Ils furent charmez de ma complaisance, & moi ravi de n'être pas obligé de

penſer aux moyens de nous en defaire d'une autre maniere.

CHAPITRE XII.

L'Auteur quitte ce beau Pays. Les moyens dont il ſe ſervit pour en ſortir : il retrouve au bord de la Mer, une partie de l'Equipage avec lequel il avoit échoué ſur les côtes de ce continent, &c.

AUſſi-tôt que ces bonnes gens nous eurent quittez, nous primes notre cours vers la Riviere, demeurant toujours dans les diviſions des Cantons, où il n'y avoit point de Maiſons. Je ne ſçai ſi ce fut deux jours que nous reſtames en chemin, mais il n'étoit pas loin de minuit, lorſque nous nous trouvames un ſoir au bout des Canaux. Nous n'avions pas ſongé, & perſonne ne nous en avoit inſtruit, qu'au bout de chaque Canal il y a une Ecluſe, qui ſert à y tenir l'eau de la hauteur qu'on la veut. Ce maudit paſſage nous allarma, nous fumes

fûmes près d'une heure occupez, avant que d'avoir découvert comment il en falloit ouvrir les portes. Ce-fut d'autre part un bonheur pour nous, que les Eaux d'un & d'autre côté, ne ſe ſurpaſſoient pas de deux pouces en hauteur : ſi la différence avoit été grande, nous n'aurions jamais pû en ſortir. Nous nous tirâmes enfin d'affaire, mais auſſi nous étions las comme des Chiens : cependant il falloit paſſer outre. Le coup auroit été hazardeux à exécuter de jour, parce qu'il n'étoit permis à perſonne d'entrer dans cette Riviere, ſans la permiſſion des Juges, tant à cauſe de la Pêche, que pour obſerver les Loix, qui défendent aux Habitans de paſſer les bornes de leur Pays : au lieu que de nuit, il n'y avoit, ſembloit-il, aucun danger d'être ſeulement vûs de qui que ce fut. Nous n'avions que la profondeur de trois Cantons à paſſer, c'eſt-à-dire, de quatre milles & demi. La Forêt, animé par un plus grand zéle que moi, ſe trouvoit auſſi plus épuiſé que je ne l'étois ; je lui dis de prendre un peu de repos, puiſqu'il

ſuffiſoit

ſuffiſoit qu'il y en eût ſeulement un de nous deux au Gouvernail.

Je pris juſtement le milieu de l'eau, & le tems étant doux & tranquille, notre bateau deſcendoit ſans qu'on y ſentit aucun mouvement. Cette tranquillité, jointe aux fatigues que nous avions été obligez de faire, me jettérent dans un aſſoupiſſement ſi grand, que je ne reſtai guére à m'en dormir, quelque effort que je fiſſe pour tenir les paupieres ouvertes. Cependant, nous ne laiſſions pas d'avancer. De vous dire ſi nous fûmes aſſez heureux pour reſter toujours éloignez des bords, ou ſi nous allâmes quelque-fois heurter contre le Rivage, c'eſt ce qui n'eſt pas en ma puiſſance; nous dormions de maniere à ne nous pas éveiller ſi facilement. Je n'ai jamais ſçû non plus au juſte, combien de tems ce ſommeil nous dura; il eſt vraiſemblable qu'il auroit aſſez duré pour nous remettre, mais le malheur voulut qu'il fut bruſquement interrompu. Un épouventable coup que notre pauvre petit Bâteau alla donner contre une Roche, me força à quitter la place. Je tombai d'une ſi grande roideur

ſur

ſur un banc qui étoit devant moi, que je me mutilai tout le viſage. Mon Camarade en fut quitte pour s'éveiller en ſurſaut, avec la peur de ne ſavoir où il étoit, & ce que ce grand fracas vouloit dire : il avoit même oublié qu'il étoit ſur l'eau. O Dieu ! qu'eſt ceci ? s'écria-t'il tout d'un coup, où ſuis-je ? Quoi que je me fuſſe fait beaucoup de mal, je ne me pûs pas empêcher d'éclater de rire. Etes-vous là, me dit-il ? Et où ſommes-nous, je vous prie ? Il fait plus obſcur qu'en Enfer ? Ne me le demandez pas, repliquai-je, je n'en ſai rien de poſitif : une choſe dont je ſuis perſuadé, c'eſt que nous venons de heurter de notre Bâteau contre un endroit, qui m'a fait tomber de maniere à me caſſer la tête, & ſi je conjecture bien, nous devons être dans le creux, que nous avons à paſſer. J'étois ſi fort endormi, reprit-il, que je ne ſongeois plus que nous étions dans une Barque. Bon Dieu, qu'il fait noir ici, je croi que vous n'avez pas tort de penſer que nous ſommes ſous terre. Empoignez un Aviron, repris-je, & tâtez un peu à quoi nous ſommes demeurez

meurez accrochez : il faut néceſſairement que nous ſoyons arrêtez en quelque part, car je ne ſens point que nous bougions, & l'eau deſcend pourtant fort vite, ſi je puis en croire ma main, aſſurément que le paſſage eſt ici fort étroit.

La Forêt étoit brave, mais ce gouffre épouventable l'étonnoit, il n'oſoit preſque ſe remuër de ſa place, & il auroit déja voulu alors être reſté-là où nous étions. Quand je vis qu'il n'y avoit rien à tirer de lui, je m'avançai doucement vers le devant, & ſoit des mains, ou de la Rame, que je tenois, je reconnus que nous étions juſtement venus nous fourrer entre deux pointes de Rocher. Allons, allons, dis-je alors, il n'y a point de mal, nous ſommes-là où je vous ai dit, je ſens la voûte de la Montagne du bout de ma Rame. Là deſſus, il ſe leva, mais quelques efforts que nous fiſſions, je croi que nous reſtâmes autour de trois heures à nous tirer de ce maudit piége, enſuite de quoi nous donnâmes à droite.

Tout étoit par tout plein d'écueils, qui provenoient ſans doute des éclats de

de la Montagne, qui se détachoient de fois à autre & qui rendoient ces passages comme impraticables. Nous ne faisions que heurter à tout moment, tantôt contre le fond, & un moment après contre les bords ; desorte qu'il auroit été avantageux pour nous que le Bateau eût été moins vite, mais nous ne pouvions pas l'arrêter. Cependant, le passage s'étrécissoit de plus en plus, à mesure que nous avions, & il s'étrécissoit tellement, qu'il n'y avoit plus moyen de passer. Le sang me monta alors au visage, & dans la croyance où j'étois que nous étions absolument perdus, je pensai d'assommer la Forêt, pour me venger du mal qu'il m'avoit procuré sans nécessité. Mais je me ressouvins fort à propos que je l'avois autrefois jetté dans de semblables embaras, & que ceux-ci n'étoient même que des suites de nos miséres précedentes.

Nous voici pris, mon Ami, lui dis-je, je ne sai pas comment nous nous tirerons d'ici : Si nous avions tantôt tiré à gauche, nous nous serions sans doute mis au large, &

ne vois pas ſi nous pourrons rebrouſſer chemin, il y a loin, & le courant eſt ici trop rapide. A ces mots, il ſonde, & trouvant que ce paſſage n'avoit que trois ou quatre pieds de profondeur, il ſe deshabille ſans rien dire, & ſe jette tout d'un coup à l'eau. O Ciel! m'écriai-je, que faites-vous? il me ſemble vous entendre tomber dans la Riviere. N'ayez pas de peur, me répondit-il, la chûte eſt volontaire, je m'en vais un peu examiner la profondeur & la largeur de ce Détroit. Il ne fut pas à vingt pas de là, qu'il conjectura être au point ou ces deux Branches ſe réüniſſoient. Il me vint annoncer cette agréable nouvelle, & y ajouta, que nous étions indubitablement au plus étroit. Là-deſſus, je paſſe le long des deux bords, & ayant remarqué qu'il n'y avoit que deux endroits pointus, où la Roche nous empêchoit de paſſer, je me mis après à grands coups de Pic & de Marteau, de ſorte qu'en moins de deux heures j'avois emporté l'une de ces pointes. Cet exercice, avec tout ce que nous avions déja fait, m'avoit extrémement abatu, nous

nous primes quelques alimens pour nous donner un peu de forces, & nous nous repoſâmes juſques à ce que nous fuſſions en état de recommencer notre travail. La Forêt, pour m'imiter, voulut abatre le reſte de ce qui s'oppoſoit à notre paſſage, mais ſoit que la pierre fut-là plus dure ou qu'il n'agit pas avec autant de vigueur que j'avois fait, il remarqua qu'il n'avançoit que fort peu : il fallut que je lui aidaſſe, & que nous nous miſſions à la beſogne alternativement.

Il y avoit long-tems que nous étions occupez à cela, & il y reſtoit peu de choſe à faire, lorſque nous entendîmes un bruit confus comme de voix, aprocher de nous : nous nous tinmes quelques momens coi, pour écouter avec plus d'attention ; enfin, nous reconnûmes que c'étoient des gens qui venoient à nous. Aſſurément, dis-je à la Forêt, que notre fuite n'a pas été ſi ſecrete que l'on ne l'ait remarquée : peut être le jour étoit-il bien avancé avant que nous ſoyons entrez dans cette embouchure, ou que quelqu'un nous fait épier dans les Canaux, quoi-

quoi qu'il en ſoit, il y a beaucoup d'apparence qu'on en a donné à midi connoiſſance à la Cour, & que le Roi a commandé qu'on envoyât du monde pour nous prendre. Entendez-vous bien comme ils avancent, continuai-je ? les voilà tantôt à nos trouſſes : que faire préſentement ? Ma foi, dit la Forêt, pour ce qui eſt de moi, je ſuis d'avis que nous nous battions juſqu'au dernier ſoupir de la vie : nous avons ici des inſtrumens, qui nous viendront bien à point pour cela, car auſſi-bien ſi nous nous laiſſons emmener, j'appréhende qu'on ne nous joüe quelque mauvais tour, & que nous n'allions aux Mines. Nullement, répondis je, il n'y a point de danger : le Roi eſt trop debonnaire pour en agir avec nous de cette maniere, nos Ouvrages lui font trop de plaiſir, pour s'en vouloir priver en nous banniſſant ; outre que nous pouvons dire avec beaucoup de vraiſemblance, que nous étant mis ſur la Riviere, à deſſein d'examiner la diverſité de ſes rivages, le malheur a voulu que la nuit, les attaches de notre Bateau ſe ſoient défaites, ſans que nous

nous nous en ſoyons aperçus, & qu'ainſi nous avons été emportez par le courant, juſques dans l'endroit où ces gens nous ont trouvez. On ſe rira de ce petit malheur, & on ſera ravi d'être venu ſi a propos à nôtre ſecours.

Comme mon Camarade ouvroit la bouche pour me répondre, nous aviſâmes de la lumiere : ils n'étoient pas ſans doute à plus de trente pas de nous, & dans le même bras où nous nous étions engagez, mais qui faiſoit comme un coude en cet endroit-là, ce qui fut cauſe que nonobſtant les Chandelles qu'ils avoient, ils ne nous découvrirent pas. Etant venus-là, leur Bateau, qui étoit apparemment plus large que le nôtre, ſe trouva tout d'un coup embaraſſé : ils témoignérent d'en être en peine. Que ferons-nous préſentement, dit l'un d'eux? Ce que nous ferons : répondit un autre, nous nous tirerons d'ici du mieux que nous pourrons, & irons tâcher de paſſer à gauche, comme nous aurions fait, ſi vous vous en étiez raporté à moi. Nous ferons tout ce qu'il vous plaira, reprit le premier, mais,

mais pour moi, je m'imagine que tout ce que nous faisons & rien est la même chose : il y a peut-être douze ou quinze heures que ceux que nous cherchons ont passé par ici, il faut qu'il soient présentement bien loin, ou qu'ils soient péris en quelqu'endroit, comme nous avons manqué de faire plusieurs fois, si vous étiez tous de mon sentiment, nous nous en retournerions, & dirions, comme il est vrai, que nous avons trouvé des obstacles, qui nous ont empêché de passer outre. Le Roi qui voudroit bien ravoir ces gens-là, ne prétend pourtant pas de leur faire violence : vous savez que l'on nous a chargez de les prier honnêtement de revenir, & de les laisser aller en paix, au cas qu'ils n'en vouluſſent rien faire. Nous pourrions dire encore, si vous voulez, que nous les avons atteints, mais que malgré toutes nos instances, il n'a pas été en notre puissance de les faire revenir, à cause qu'il ne se plaisent point parmi nous, que leurs Maximes différent trop des nôtres, & qu'ils veulent voir s'il n'y aura pas moyen de repasser dans leur Pays,

Pays, où ils peuvent exercer leur culte en toute liberté: au lieu qu'ici ils n'oſent pas même le défendre, comme ils l'ont témoigné en diverſes occaſions. Allons, allons, dirent-ils tous là-deſſus, nous conviendrons en chemin de ce que nous aurons à dire.

Nous fûmes du tems ſans oſer bouger, quoique nous ne les entendions plus, parce que nous apréhendions qu'ils ne changeaſſent de réſolution; & qu'entendant nos coups de Marteau, ils ne revinſſent à la charge. De la tranquillité où nous étions, nous paſſames aiſément à l'aſſoupiſſement, & enfin nous nous endormimes. A notre reveil, nous recommençames à tarabuſter avec d'autant plus d'empreſſement que nous n'avions nullement chaud, & que nous étions auſſi frais & gaillards que ſi nous avions repoſé dans un bon lit. Ainſi nous achevames de briſer les angles qui nous arrêtoient, & nous ouvrimes le paſſage a force de bras. Nous trouvames enſuite les choſes, comme mon camarade les avoit crues, car nous nous ſentimes tot après au large:

large; mais dans un endroit où mille échos répondoient, & se renvoyoient mille autres fois les paroles que nous proferions, avec une force inexprimable. Ce prodige, qui nous auroit sans doute charmez dans une autre occasion, nous épouvantoit alors; on eut dit de bonne foi, que c'étoient autant de Demons, qui fendoient l'air de leurs voix monstrueuses: la frayeur que nous en primes nous retint longtems sans parler.

Nous allions alors fort lentement; & dans cet intervalle, nous commençames à entendre un autre bruit confus, qui ne ressembloit pas mal aux roulemens d'un Tonnerre un peu éloigné. Notre peur, qui étoit déja très-grande, ne laissa pas d'augmenter encore: il ne faut rien pour troubler entierement un homme qui croit être dans le danger: chacun se donnoit la gêne pour deviner ce que c'étoit. Nous n'en étions pas fort éloignez, lors que nous jugeames qu'il falloit nécessairement qu'il y eût-là quelque endroit où il y avoit beaucoup de pente, & où l'eau tombant comme un torrent, causoit ce tintamare

mare que nous entendions. Ce fut-là où notre perte nous parut inévitable. Je ne ſongeois point alors à ce que l'on nous avoit conté du Portugais, qui y avoit paſſé autrefois: ſi j'avois fait réflexion à cela, je ne me ſerois pas mis ſi fort en peine. Comme nous avions des cordes, je crus qu'il étoit tems de s'en ſervir: nous primes au plus vite dix ou douze Pailes & Hoyaux, que nous liames en un faiſſeau le plus étroitement que nous pumes, & jettames cet ancre à l'eau. Le remede fut efficace, le fond étant raboteux, notre machine s'acrocha en un bon endroit, de maniere que nous n'avançions plus qu'à proportion de la corde que nous lâchions. Au bout environ de vingt cinq braſſes, mon camarade, qui étoit le plus ſouvent devant pour ſonder de ſa rame, & ſentir des deux cotez s'il ne ſe préſentoit point d'obſtacles à notre paſſage, me cria tout d'un coup que je tinſſe ferme, qu'il tomboit de l'eau d'en haut, & qu'il étoit déja tout mouillé. Là-deſſus je l'apelle, & après être convenus que cette eau que nous avions entendue,

& qui étoit sans doute la même qu'il venoit de sentir, ne pouvoit venir d'ailleurs que du haut de la Montagne, d'où elle se précipitoit par quelque crevasse dans la Riviere où nous étions, nous resolumes d'aller prendre notre Ancre. A peine étions-nous à moitié chemin que notre Cable rompit, quoi que nous ne fissions pourtant pas de grands efforts pour remonter: il fallut se consoler de cette perte, il n'y avoit pas moyen de la réparer, & elle n'étoit pas considerable dans cette conjoncture. Je songeai seulement à me ranger de côté, afin d'éviter la chûte impétueuse du torrent que nous craignions. La Forêt, à force de ramer, aida à mon Gouvernail à nous porter contre la Roche: ainsi nous passames le plus heureusement du monde, sans être aucunement mouillez, mais pas pourtant sans quelque danger d'être engloutis par les roulemens & bouillonnemens épouventables, que cette grande quantité d'eau causoit en se précipitant de si haut: & il est vrai semblable que nous aurions été abimez si nous eussions passé de l'autre côté.

Le

Le reſte du chemin que nous avions encore à faire, ne fut pas à beaucoup près ſi dangereux que le précedent: Dieu nous fit la grace d'en voir l'iſſue. Auſſi le remerciames-nous de bon cœur, lors que nos yeux commencerent à recouvrer la lumiere: nous en eumes une joye que les termes les plus forts de notre Langue ne ſauroient aſſez bien exprimer. Nous ne pumes pourtant pas immediatement après mettre pied à terre, les bords au commencement de cette lugubre embouchure, ſont trop eſcarpez pour cela, nous fumes obligez de deſcendre encore au moins trois milles, après quoi nous abordames à gauche, dans un endroit herbeux, que la Nature ſembloit avoir fait exprès pour nous réjouir, après être échapez de tant de viſibles dangers.

Les proviſions que nous avions commencerent à nous venir merveilleuſement bien à point; nous fimes aſſurement un bon repas, & n'épargnames point notre Cidre. Il devoit être au moins alors deux heures après-midi, à ce que nous en pouvions juger par la hauteur du Soleil: d'où il

paroît que nous devions avoir resté autour de trente heures sous cette Voûte ténébreuse. De-là nous poursuivimes notre route du mieux que nous pumes.

Ce Fleuve a de prodigieux detours; il est rempli de Rochers à fleurs d'eau, & de toutes sortes de hauteurs, d'Isles, qui forment en des endroits jusqu'à dix ou douze passages étroits & difficiles. On y trouve même des chutes extrémement dangereuses; cependant comme nous le passames sans malheur, & sans qu'il nous y arrivat rien de si extraordinaire qu'on ne se puisse aisement representer dans une Navigation de cette nature, je ne m'amuserai point à en décrire les circonstances, de peur de fatiguer le Lecteur.

Je dirai seulement qu'environ à trente-cinq lieues de la Mer, cette Riviere se divise en deux branches, dont nous choisimes la plus petite, parce que nous voulions rester à gauche, & qu'il nous sembloit que l'autre s'écartoit trop de notre route. Ce fut justement dans cette division qu'un gros Saumon s'étant élevé hors de l'eau,

l'eau, juſqu'à la hauteur de ſept ou huit pieds, retomba dans notre Bateau, où nous le recumes avec bien de la joye, dans l'eſpérance de nous en regaler, comme nous fimes effectivement pendant pluſieurs jours. Quelque diligence que nous fiſſions, nous mimes pourtant un mois à notre Voyage.

La joye que nous reſſentions de tirer vers notre Patrie, ſans ſavoir pourtant ſi jamais nous y rentrerions, nous rendoit infatigables, à peine prenions-nous du repos: on eut dit, qu'un Vaiſſeau nous attendoit pour nous porter en Europe. Mais helas! lors que nous arrivames à l'embouchure de la Riviere, nous nous vimes tout à coup au bout de nos eſpérances. Un trajet épouventable ſe préſentoit là à nos yeux, dont le paſſage nous ſembloit interdit pour jamais. Tant qu'on eſt ſur la Terre, on cherche, on invente des moyens pour ſurmonter les obſtacles qui ſe préſentent; il n'en eſt gueres de ſi fâcheux dont on ne vienne à bout avec un peu de patience & de travail: mais l'Ocean impitoya-

ble,

ble, ôte même à ceux qu'il arrête ſur ſes bords, l'envie de rien tenter pour le franchir.

Il y avoit cinq ans paſſez que nous avions quitté ces Côtes pour aller chercher fortune. Nous avions, à la vérité, bien eſſuyé des dangers & des fatigues extraordinaires, mais nous nous étions auſſi bien divertis; & je ne voudrois pas encore à l'heure qu'il eſt, n'avoir pas vû un ſi beau Royaume; au contraire, je me ſuis repenti mille fois de l'avoir quitté. Mon camarade, qui en étoit cauſe, ne ſavoit ici que dire, le pauvre diable étoit tout deconcerté, il fallut pourtant ſe reſoudre à quelque choſe.

La Saiſon étoit encore belle, & nous étions par bonheur fournis de quantité de bonnes choſes; il n'y avoit que des clous, que nous n'avions pas en fort grande quantité. Je fus d'avis que la premiere choſe que nous devions faire, étoit de nous loger le mieux que nous pourrions: les Haches & les Hoyaux, que nous avions, nous ſervirent fort bien à cela. Nous bâtimes donc, ſous une eſpece

éſpece de Tillet d'une merveilleuſe grandeur, qui étoit à cinquante pas de la Riviere, & par conſéquent de notre Chaloupe ; une belle grande Barraque triangulaire, où nous retirames notre Bagage. Les Arcs que nous avions aportez, nous furent auſſi d'un grand uſage pour la Chaſſe, ſans cela nous courrions riſque de mourir de faim. Les Oiſeaux n'étoient plus ſi privez que nous les avions trouvez auparavant, il falloit être bien adroit pour les ſurprendre.

Ce qui nous donna un peu de peine, fut de faire du feu pour la premiere fois, parce que nous avions perdu notre Fuſil, & que le feu que nous avions conſervé s'étoit éteint le jour avant notre arrivée. L'endroit où nous étions n'étoit rempli que de Sable & de Coquilles, nous fûmes pluſieurs jours à chercher bien avant dans les Terres avant que nous trouvaſſions des cailloux propres à nous tirer d'affaire. Lors que nous en eumes une fois, il ne nous fut plus difficile de nous accommoder : nous avions du linge, que nous fimes bien ſécher aux rayons du Soleil, & nous

ne manquions point de feraille : ayant du bois à discrétion, nous n'eumes garde de laisser éteindre le premier feu que nous fimes; de sorte qu'il n'y avoit plus de danger de nous en voir de long-tems destituez, car il y avoit toujours des Arbres entiers qui bruloient.

Nous restames autour de huit mois dans ce Canton, où nous vivions de notre Chasse: quelque fois, pour tuer le tems, qui nous sembloit d'une longueur mortifiante, nous nous mettions dans notre Bateau, & nous nous en servions à faire quelque petite course, ou sur la Riviere, ou en Mer, suivant que le tems & la Marée le permettoit: ou bien nous grimpions sur les côteaux les plus élevez pour voir de loin si nous ne decouvririons point quelque malheureux Vaisseau qui nous pût tirer de notre facheuse solitude.

Lassez enfin de rester toujours en un même endroit, nous resolumes d'aller faire une Promenade de quelques lieues du côté de l'Oüest, dans le dessein de voir, non seulement si nous ne pourrions pas reconnoître le lieu

lieu où notre Navire avoit échoué, car nous n'en devions pas être fort éloignez, mais auſſi ſi nous ne découvririons rien de nouveau. Nous primes des Vivres pour quelques jours, & nous étant levez de grand matin, nous avançames vers la Greve, afin que bordant toujours la Mer, nous ne nous écartaſſions pas. Nous marchames avec aſſez de force, & je me trompe ſi le lendemain vers le ſoir nous n'avions fait plus de quinze lieues. La Rive étoit par tout uniforme, il n'y avoit aucune diverſité d'objets capables de réjouir les yeux. Nous montames ſur les Dunes, qui étoient-là d'une hauteur fort conſiderable, & nous vimes que c'étoit toujours la même choſe, auſſi loin que la vue pouvoit porter. Un petit vent frais qui venoit du Nord-Eſt, nous obligea de camper la nuit à l'abri d'une Coline, où le Sable avoit conſervé beaucoup de la chaleur qu'il avoit priſe du Soleil pendant le jour. L'Aurore ne parut pas plutôt que nous entrames dans les Terres; il y avoit-là plus de diverſité, mais en récompenſe les chemins en étoient

bien plus mauvais. Si nous avions voulu nous charger de Gibier, il ne tenoit qu'à nous d'en tirer à tout bout de champ, parce que nous nous étions fournis chacun d'un bon Arc, & qu'il y avoit-là de toutes sortes d'Animaux en abondance.

Enfin, je crois que le cinquieme jour après notre départ, il pouvoit être entre deux & trois heures après midi, lors que nous arrivames à notre Riviere. Comme nous nous étions un peu écartez de la Mer, nous nous en trouvames de même au moins à une lieue & demie de distance, ce que nous reconnumes d'abord à divers indices qui nous étoient assez familiers. Nous en eumes de la joye, car nous avions apréhendé de nous écarter trop. Ce peu de chemin que nous avions à faire, ne laissa pas de nous paroître extrémement long, nous le comptions comme un détour que nous aurions pû éviter, quoiqu'en effet il eut été volontaire, & nous fumes ravis lors que nous aperçumes notre Barraque de loin, parce que nous nous flations de nous y bien reposer à notre aise.

Mais

Mais nous fumes bien-tôt après saisis d'un frisson qui faillit à nous glacer le sang, quand nous reconnumes que notre Chaloupe étoit partie. Nous crumes d'abord que nous ne l'avions pas bien attachée, ou que l'agitation de l'eau avoit rompu la corde qui la tenoit. La curiosité de savoir ce qu'elle étoit devenue, nous fit aussi-tôt lever le pas; nous maudissions le jour que nous avions entrepris le fatal Voyage, qui nous privoit des commoditez que nous recevions de cette petite machine; nous commençions même à nous accuser réciproquement d'en avoir fait le premier la proposition, lors que la Forêt qui marchoit à ma gauche, ayant casuellement tourné la tête vers notre Hute, que nous avions passée de quelques pas, s'écria tout d'un coup en tressaillissant de peur: ô Seigneur, qu'est ceci! quel Monstre effroyable s'est caché-là dans notre Barraque! Je me retourne à l'instant, & je vois avec le plus grand étonnement du monde, un gros Animal couché sur le côté, dont nous ne pouvions découvrir que le dos, & que nous ju-

geames au poil devoir infailliblement être un Ours.

Il ne faut pas mentir, la vue d'un Animal auſſi féroce, que celui-là nous le paroiſſoit, nous donna de la frayeur. De ſimples Arcs comme nous avions, n'étoient pas des armes ſuffiſantes pour entreprendre de l'attaquer, nous fumes pourtant vingt-fois d'avis d'en aprocher tout doucement, le plus qu'il nous ſeroit poſſible, de lui décocher chacun une Fleche en même tems, & de rebander incontinent notre Arc, afin d'être en état de l'arrêter d'un autre, au cas qu'il lui reſtat aſſez de force pour venir à nous: mais la crainte que nous avions de le manquer, & d'en être dechirez dans la ſuite, nous fit ſans bruit continuer notre route, perſuadez que s'il venoit à ſe réveiller, il ſe retireroit plutôt du côté des Bois, que vers le rivage de la Mer.

On eut dit à nous voir marcher, que nous ne nous étions ſervis de nos jambes de huit jours, tant nous avions oublié les fatigues que nous avions aites; la peur nous emportoit auſſi vfite que le vent, & cela ſans regarder,

der, ni à droite, ni à gauche; de ſorte que cotoyant toujours la Riviere, nous nous trouvames à trois pas de notre Barque, ſans que nous l'euſſions vue auparavant, & que nous y ſongeaſſions davantage. Cette vue inopinée nous rendit la vie dans le moment, nous nous en aprochames mais l'ayant trouvée attachée, & même d'une autre maniere que nous n'avions accoutumé, nous crumes avoir trouvé un autre ſujet de ſurpriſe. Notre Bateau étoit ſale, les Rames & les batons n'étoient point dans l'ordre où nous les mettions. Outre cela, nous remarquames une eſpece de Faſcine, longue de trois braſſes au moins, en forme d'Arc, avec des cordes attachées aux deux bouts, qui étoient un peu plus bas au bord de l'eau, & dont on s'étoit ſervi pour pêcher: ce qui ſe confirmoit par pluſieurs petits Poiſſons morts, dont cette machine étoit environnée, & que ceux qui s'en étoient ſervis avoient négligé de jetter à l'eau.

Ces divers effets de l'induſtrie des hommes, nous firent conclure que nous n'étions pas-là ſeuls; il ne s'agiſſoit

giſſoit que de ſavoir quelles gens ce pouvoient être : il étoit impoſſible que nous puſſions nous les repreſenter ſociables & civiliſez, les aparences étoient vrai-ſemblables que ce devoient être des Antropofages. Cependant nous enragions de faim, nous n'avions rien conſervé des Vivres que nous avions pris, & les deux ou trois Poules que nous aportions étoient crues, il falloit les cuire ſi nous voulions les manger. il y avoit encore du feu près de notre Cabane, nous en voyons la fumée aiſement, mais l'Ours nous en défendoit l'aproche. Le jour étoit ſur ſon déclin, il falloit ſe determiner à quelque choſe, ſi nous voulions coucher chez nous. Nous reſolumes de paſſer au plus vite la Riviere dans notre Eſquif, puis nous étant rendus vis-à-vis de notre Barraque, faire des huées & des cris épouventables, afin d'épouventer par-là la bête, & lui donner occaſion de s'enfuir.

Nous fimes en effet tout ce que nous avions projetté, mais au lieu de faire fuir un Ours, nous fumes fort ſurpris de voir accourir deux hommes

mes habillez de peaux jusques aux genoux. Quoique le Fleuve qui étoit assez profond, nous separat, nous ne laissames pas d'avoir peur, & de nous tenir sur nos gardes : ils aprocherent, & nous voyant en robe l'un & l'autre, l'un d'eux se mit à crier qui nous étions. O Ciel, dis je alors, c'est Normand, je le reconnois à son langage. Nous sommes vos amis, répondis-je, & peut-être plus que vous ne pensez. Repassez donc au nom de Dieu, nous dirent-ils, & que notre habillement ne vous fasse point de peur. Nous sommes de pauvres malheureux, abandonnez de Dieu & des hommes, mais Chretiens & civilisez. Il n'en fallut pas davatage pour nous obliger à les aller joindre. Les larmes me tombent des yeux toutes les fois que je m'en ressouviens: leur grand changement ne nous empêcha pas de les reconnoître : nous nous embrassames réciproquement avec des marques d'une tendresse inexprimable, & pleurames de joye comme des Enfans. Nous allames ensemble à leur Tente, où ils nous présenterent quelques petits Poissons rôtis, mais

mais nous avions le cœur si serré que nous ne pouvions manger de rien. On eut dit à nous voir, que nous étions des Statues de pierre, nos yeux seuls étoient restez mobiles, tout ce que nous faisions étoit de nous regarder d'une maniere qui faisoit assez remarquer notre étonnement.

Enfin, nos étant un peu reconnus, ils nous engagerent à prendre des alimens, & après nous avoir fait mille reproches de ce que nous les avions abandonnez, sans les en avertir, & nous avoir protesté que pas un d'eux n'avoit douté que nous avions été dechirez des Bêtes féroces, ils nous demanderent où nous avions donc pû rester si long-tems, & ce que du Puis étoit devenu, il falut pour les contenter, leur faire en gros le récit de notre Voyage. Ils souhaiterent mille fois d'avoir été en notre place: à les entendre nous avions bien tort d'être sortis d'un si bon endroit. Ne parlons plus de cela, leur dis-je, vous ne savez pas encore la dixieme partie de ce que je vous en dirai dans la suite: la Forêt est cause de

ce

ce que vous nous voyez ici, je n'aurois point penſé ſeul à y revenir de ma vie. Demain vous nous direz comement vous êtes venus à notre Barraque, & de quelle maniere vous avez ſubſiſté ſi long-tems dans ce lieu, éloigné de tout commerce : préſentement, il faut que je prenne du repos, je ne puis en vérité plus me tenir. En Effet, je dormis comme un Loir ; & il y avoit quatre heures que nos Sauvages étoient levez avant que nous nous éveillaſſions. La Forêt & moi

A peine nous fûmes nous ſaluez du bon jour, que nous rentrâmes en matiére : Normand en vouloit plus ſavoir que je ne lui en avois raconté, & nous languiſſions d'apprendre leurs Avantures. Il faiſoit aſſez chaud alors, car outre que nous étions au milieu, de l'Automne, ou ſi vous voulez, au mois de Mai, le Ciel étoit ſerein depuis bien des jours, & le tems doux & agréable, ainſi nous allâmes nous aſſeoir à l'ombre de notre Barraque. Il y a quatre jours, dit auſſitôt Normand, qu'ayant envie de me baigner, je demandai à mes Camarades,

des, ſi quelqu'un d'eux vouloit aller avec moi à la Riviére; Alexandre fut le ſeul qui réſolut de m'accompagner. Quoi que nous euſſions pris chacun un Arc, notre deſſein n'étoit pourtant pas de nous amuſer à chaſſer: cependant une Poule à peindre, d'une beautée & d'une groſſeur extraordinaire, s'étant levé devant nous, environ à moitié chemin, nous donna l'envie de la tuer: nous nous écartâmes de notre route pour la ſuivre; On eut dit, que cet Oiſeau de bon augure nous vouloit amener ici, car d'abord qu'il étoit à peu près à portée, il prenoit de nouveau les devans en droite ligne, ſans jamais s'écarter, ni à droite, ni à gauche. Cela dura juſques à ce que nous vinſſions donner, pour ainſi dire, de la tête dans votre Barraque, & que nous découvriſſions le petit Bateau. Alors la Poule diſparut, & nous ne penſames plus à ce qu'elle étoit devenuë. Des objets ſi rares, dans une Contrée comme celle-ci, nous donnerent de l'étonnement. Il nous vint d'abord dans l'eſprit que quelque malheurenx Vaiſſeau devoit avoir fait naufrage par-là autour,

autour, & que peu de gens s'en étoient ſauvez, ainſi nous ne fimes aucune difficulté de nous préſenter à l'entrée de cette Hute, & voyant que nonobſtant le bruit que nous faiſions en parlant, perſonne ne paroiſſoit, nous entrâmes tous deux dedans, & trouvâmes quantité de choſes qui nous confirmerent dans notre penſée. Mon Camarade vouloit néanmoins que nous nous en retournaſſions, & vinſſions plus forts le lendemain : mais je l'obligeai à reſter, par un principe de curioſité que j'avois de connoître le Propriétaire d'une Demeure ſi artiſtement faite. Pour paſſer le tems, nous fimes une grande Faſcine, en forme de demie-cercle, & dont, à l'aide de votre Bateau, nous nous ſervimes avec ſuccès, à amener du Poiſſon à bord, aux endroits où il y avoit beaucoup de Talut, & où la Riviere avoit anticipé ſur les Terres. Le troiſiéme jour vous êtes arrivez, & nous avez, Dieu merci, trouvez, dans un tems où nous ne penſions guéres les uns aux autres.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Contenant ce qui étoit arrivé au reſte de l'Equipage pendant l'abſence de l'Auteur ; & la ſuite de leurs avantures juſques à leur départ de ce Païs.

Vous ſavez, au reſte, continua-t'il, que quand vous vous en allâtes, nous étions occupez à conſtruire une barque pour notre tranſport. Dans les commencemens chacun travailloit à ce Vaiſſeau avec beaucoup d'empreſſement, mais à meſure que nous voyons avancer l'Ouvrage, le zéle de nos gens ſe rallentiſſoit. La petiteſſe de ce Bâtiment faiſoit peur à la plus grande partie ; outre cela, on s'accoutumoit inſenſiblement ſur ces Côtes Auſtrales, où il ſe paſſoit peu de jours qu'on ne découvrit quelque choſe de nouveau & d'utile pour le ſoutien de la vie. Cinq mois s'écoulérent avant que le petit Bâtiment fût agréé. Comment agrée, interrompis-je, & où prîtes-vous dequoi,

je

je vous prie ? Le Capitaine, reprit-il, avoit conſervé fort précieuſement la plûpart de ſes Proviſions : il avoit encore du Lard enfumé, du Beure, de l'Huile, du Sel, du Biſcuit, de la Chandelle : le reſte conſiſtoit en tout ce que nous pûmes raſſembler ici de propre à ſubſtanter le Corps humain. Quand tout fut prêt, il fit aſſembler l'Equipage, & ordonna à tous ceux qui voudroient paſſer avec lui de ſe tenir prêts. Je ne veux, nous dit-il, forcer perſonne, pour moi je m'en vais hazarder de paſſer : le Voyage eſt dangereux, mais il faut eſperer que celui qui nous a gardez juſqu'à préſent, aura ſoin de nous à l'avenir. Pluſieurs ſe déterminerent ſur le champ, d'autres ne ſavoient à quoi ſe réſoudre : enfin, nous réſolûmes au nombre de ſeize que nous étions, de reſter enſemble en ce Païs, après pourtant que les autre nous eurent promis avec Serment, d'employer leur crédit & leurs priéres, pour porter le Roi de Portugal à avoir pitié de nous & à donner ordre au premier Vaiſſeau qui iroit, ou aux grandes, ou aux petites Indes, de

de nous venir tirer d'ici. Nous ne nous quittâmes qu'avec beaucoup de regret, & après avoir bien verſé des larmes. Ils leverent l'Ancre un matin à la pointe du jour, avec un médiocre Vent de Zud-quart-au-Zud-Oueſt, qui les emporta avec tant de véhemence, à quoi le Reflux contribuoit auſſi beaucoup, qu'en moins de deux heures, nous les avions entierement perdus de vûe. Ce départ favorable nous faiſoit envier leur bonheur, nous aurions ſouhaité d'être avec eux, puiſque nous ne pouvions pas douter, ſi cela continuoit, qu'ils n'arrivaſſent en peu de tems au Cap de bonne Eſperance. Le Vent reſta ainſi plus de deux jours, au troiſiéme ſur le midi il tourna, nous eûmes le cinq & ſixiéme fort mauvais tems : ainſi nous ne ſaurions dire ce que les bonnes gens ſont devenus.

N'étant plus attachez au rivage de la mer, nous allames nous établir dans un Vallon, ſitué à quatre petites lieuës d'ici. Cet endroit, qui eſt arroſé d'un petit Ruiſſeau poiſſonneux, eſt aſſurément fort agréable : il y croit une grande quantité de Racines, groſ-

ſes

ſes comme des Beteraves, qui ſont excellentes lorſqu'elles ſont bien cuites. Du côté du Zud-Zud Eſt, il y a un Bois d'une conſidérable étenduë, où nous avons en abondance des Pommes, des Poires, des Noix, & autres Fruits fort agréables. L'autre côté nous fournit des Pois & des Féves autant que nous en avons beſoin. Notre Capitaine nous avoit laiſſé tous les Inſtrumens dont il pouvoit ſe paſſer, nous avions des Armes à feu, du Plomb, de la Poudre, des Cordes, des Haches, des Pailes, Marteaux, Scies, Cloux, Fil, Aiguilles, Alumettes, Pots, Marmites, Chauderons & autres Uſtanciles. Nous nous chargeames de tout ce Bagage, & allâmes en cet endroit-là conſtruire deux Barraques fort logeables, qui ont aſſez l'air de Maiſons de Payſans, & que nous avons ſi bien couvertes de Joncs, que nous n'y craignions ni vent, ni pluye.

Il y avoit autour d'un an que nous demeurions-là, que nous ne nous étions preſque pas écartez, ſur tout nous n'avions rien vû à droite, ou du côté de l'Oueſt, qui ne nous préſentoit

ſentoit que des hauteurs aſſez ſtériles ; perſonne ne s'étoit encore aviſé d'y monter juſqu'au ſommet. Trois de nos Camarades réſolurent un jour d'y aller à la Chaſſe, & de voir en même tems s'ils ne découvriroient rien de nouveau. Il leur fallut autour de trois heures pour paſſer la Montagne, de-là ils entrerent dans un Bois fort épais, où ils firent deux lieuës de chemin, ſans avoir aucune aparence d'en ſortir. Dans l'incertitude où ils étoient s'ils devoient s'en retourner ou paſſer outre, l'un deux dit, qu'il entendoit quelques Voix confuſes, qui avoient aſſez de reſſemblance à celle d'un homme. Cela ſurprit un peu les autres, ils avançoient pourtant de ce côté-là, & ayant mis l'oreille en terre, ils reconnurent que ce qu'il avoit dit étoit véritable : deux furent d'avis qu'il falloit aller voir de près ce que c'étoit, l'autre au contraire s'y oppoſa fort & ferme, il ſoutenoit que ce ne pouvoient être que des Sauvages, qui ne leur donneroient aucun quartier s'ils tomboient entre leurs mains. En même tems qu'il prononçoit ces

paroles,

paroles, ils decouvrirent à cent pas d'eux, & au travers de quelques brouſſailles, un grand coquin, couvert d'une peau de bête, qui les ayant ſans doute aperçus, courroit aparemment avertir ſes Compagnons qu'il y avoit capture à faire; du moins c'eſt la penſée qu'ils en avoient: ainſi ne croyant pas à propos de les attendre, ils rebrouſſerent chemin, & enfilerent la venelle à toutes jambes. L'expérience leur avoit apris qu'il faut obſerver le Soleil ou les Etoiles, lors que l'on s'engage dans une Forêt, où l'on n'eſt pas bien connu, ils y avoient ſi bien pris garde, qu'ils en ſortirent preſque par le même endroit où ils y étoient entrez. Lorſqu'ils vinrent ſur les hauteurs, ils reprirent un moment haleine; il n'y avoit plus-là tant de danger qu'on les coupat, que dans le Bois, où, peut-être par un principe de terreur pannique, ils s'imaginerent avoir entendu pluſieurs fois du bruit, comme de gens qui les pourſuivoient.

Nous connumes bien à leur arrivée qu'ils avoient eu l'épouvente; ils étoient defaits & mouillez de ſueur

comme s'ils étoient sortis de l'eau, mais nous ne pensions nullement à ce qu'ils nous dirent. Nous fumes extrémement alarmez d'un recit si peu attendu, nous ne savions de bonne foi si nous devions tout abandonner ou non, & aller camper de l'autre côté de la Riviere. Les plus résolus encouragerent les autres, on se reposa sur les armes à feu que nous avions. Pour moi, je fus d'avis que nous devions nous fortifier, trois ou quatre campagnes que j'avois faites autrefois, m'avoient apris comment il faut se précautionner contre l'ennemi; on s'en raporta à ce que je trouverois à propos de faire. Ce soir là on se contenta de poser des Sentinelles de peur de surprise.

Le lendemain je marquai dès la pointe du jour, un quarré, dont les faces avoient trente-cinq pas Géometriques de longueur, qui environnoit nos deux maisons: nous nous mimes ensuite à remuer la terre d'importance, & commençames par un simple Parapet de quatre pieds de hauteur, pour nous mettre à couvert des coups des attaquans, au cas qu'ils s'avisassent

ſent de nous venir chercher-là. Nous rehauſſames & élargimes après nos Ouvrages, tellement que le Rempart avoit vingt pieds de baſe, & ſix de hauteur, avec un Parapet de cinq pieds au deſſus. La terre que nous avions employée à cela, nous avoit donné un Foſſé ſuffiſamment large & profond. Je laiſſai à la face opoſée à celle de la Montagne, une échancrure de ſix pieds ſeulemeut, que je couvris encore d'une petite Lunette, & où il y avoit une ſortie pourvue d'une traverſe. Tout cela fut achevé en ſept ſemaines: Cependant nous n'entendions parler de rien, & nous ne pouvions pas nous empêcher de railler quelque fois ceux qui nous l'avoient donné ſi chaude.

Perſonne au commencement n'oſoit s'éloigner pour aller aux proviſions; alors on n'en faiſoit plus de difficulté, mais cela ne dura pas long tems. Deux des notres étant allez au Soleil levant à la picorée, eurent le malheur de ne plus revenir: peut-être furent-ils aſſez imprudens pour s'expoſer plus que les autres n'avoient faits, du moins ils en avoient parlé pluſieurs

fois. Leur perte nous donna beaucoup d'inquiétude : cette circonſtance nous fit encore mettre des Paliſſades autour de notre Fortereſſe.

Comme nous étions occupez à cet Ouvrage, nous aperçumes une troupe de monde qui deſcendoit de la Montagne à grands pas. Cette vue nous ſurprit, ſur tout dans un tems où trois de nos camarades étoient allez à la Chaſſe, de maniere que nous n'étions que onze. Je commandai à mes gens de bien charger leurs Fuſils & de ne ſe point faire voir juſques à ce que l'Ennemi fut parvenu au Foſſé, où on le ſalueroit d'une décharge de cinq coups au moins. Quand les droles furent à portée, nous reconnumes fort bien qu'ils étoient Sauvages : ils pouvoient être autour de ſoixante & dix hommes, tous grands & bien faits, couverts de peau juſques ſur les jambes, & chargez d'Arcs & de Fleches : une grande partie avoit des Maſſues de cinq à ſix pieds de long. Aparemment que les fripons nous avoient épiez avant que de venir attroupez, car ils ne paroiſſoient nullement ſurpris de voir l'ou-

l'ouvrage que nous avions fait. Perſonne des notres ne ſe montroit, une groſſe branche feuillue que j'avois miſe à l'endroit, d'où je les obſervois, les empêchoit même de me voir: de ſorte qu'il y a aparence qu'ils ſe flatoient de nous ſurprendre, auſſi venoient-ils le plus tranquillement qu'il leur étoit poſſible.

Ils aprocherent de cette ſorte juſques ſur le bord du Foſſé; là ils s'arreterent, ne ſachant de quel biais s'y prendre pour parvenir juſques dans la place. Je ne crûs pas leur devoir donner le tems d'examiner les choſes de plus près, je dis à cinq de mes gens de tirer adroitement deſſus, & de recharger au plus vite, afin de n'être pas ſans feu Ils s'en acquitterent effectivement ſi bien, qu'ils en jetterent trois par terre.

Ce coup les épouventa, ils ne ſavoient à quoi attribuer la chute ſi ſubite de leurs camarades: Ils avoient vû à la vérité le feu & la fumée de nos armes, mais je doute fort qu'ils euſſent découvert ceux qui avoient tiré: ce devoit être la Foudre, ou quelque Demon qui les eut frapez; les cris épouventables qu'ils ſe mirent

à faire, en regardant tous vers le Ciel, nous le fit au moins juger. Profitons de l'épouvente de ces miſerables, dis-je à mes camarades, que les cinq autres donnent feu: cette décharge, avec le coup que j'y joignis, en culbuta encore deux : cela redoubla leur étonnement. Alors nous nous montrames tous à la fois, en crians tous comme des perdus; les cinq premiers donnerent en même tems encore feu, & en coucherent deux autres ſur le carreau. Nous les aurions tous exterminez de cette maniere, mais ils ne furent pas ſi fous de reſter-là plus long-tems. Sept des plus forts ſe chargerent chacun d'un homme, & ſe mirent à fuir, comme ſi une armée les avoit pourſuivis.

Les trois abſens de notre bande n'étoient pas ſi éloignez de l'autre côté, qu'ils ne nous entendiſſent fort bien tirer: ils ſe douterent bien qu'il faloit qu'il y eut quelque choſe, puis que nous n'étions pas gens à brûler notre poudre ſans une grande néceſſité : ils demeurerent quelque tems cachez dans un buiſſon, tout chargez de gibier qu'ils étoient; vers le ſoir ils

ils s'avancerent, & furent ravis de voir de loin, la Sentinelle, qui se promenoit exprès sur le Parapet, afin de montrer qu'il n'y avoit point de danger.

La crainte où nous étions que ces scélerats ne revinssent plus forts & mieux résolus, nous fit au plutôt achever nos Palissades : nous fraisames aussi le Rempart au défaut du Parapet. Outre cela il fut résolu que quelques-uns de nos gens iroient chacun à son tour aux Dunes, prendre les deux plus petites pieces de Canon que notre Capitaine y avoit laissés. On eut bien de la peine à les traîner jusques dans notre Fort, cela nous prit beaucoup de tems. Nous fimes ensuite provision de petits cailloux dont notre ruisseau étoit assez bien pourvû, afin d'en tirer à cartouches. Cependant nous n'entendions plus parler de la moindre chose.

Huit mois se passerent de la sorte, nous ne pensions presque plus à ces miserables, lors qu'un Dimanche à midi, que nous étions occupez à prendre notre repas, la Sentinelle nous donna l'alarme. Là-dessus je courus

reconnoître ce que c'étoit, & Dieu ſait ſi je fus étonné de voir la Montagne couverte d'une fourmilliere de nos ennemis, qui venoient comme une troupe de Loups affamez, tacher de nous devorer. Il ne faut pas mentir, le plus hardi d'entre nous trembloit de peur, nous ne doutions point que les coquins ne vinſſent réſolus, ou de mourir, ou de vaincre, & qu'ils n'euſſent pris toutes les précautions néceſſaires pour bien exécuter leur deſſein. Ils aprochoient tranquillement; j'étois d'avis, comme la premiere fois, que nous devions nous cacher, & attendre à tirer juſques à ce qu'ils fuſſent ſur le Glacis, mais le Grand crut au contraire, qu'il faloit les intimider de bonne heure, & nous ſervir de notre Canon, puiſque nous en avions. En effet, d'abord que nous les vimes à trois ou quatre cens pas de notre Fort, on donna feu d'une piece. Nous ne pumes pas voir ſi ce coup fit quelque effet ou non, mais ils s'arreterent tout court: là-deſſus nous déchargeames l'autre, qui en emporta pluſieurs, ce que quelques-uns de nos camarades, qui étoient

étoient au-dessus du vent, protestoient avoir fort bien vû. Quoiqu'il en soit, cela ne les épouventa pas; au contraire, il recommencerent leur marche, & avancerent à grands pas. Ils étoient au moins quatre cens: ce nombre de gens résolus étoit trop supérieur au notre. Aussi tôt qu'ils furent à portée, nous fimes feu dessus de toute notre puissance. Tout cela ne les rebuta point, & nonobstant la perte du monde qu'ils faisoient, ils vinrent jusques à nos Palissades, devant lesquelles les uns se courboient, & les autres leur montoient sur le dos, se jettoient par dessus avec beaucoup de promptitude, & une fureur épouventable. Nos Canons chargez de pierres faisoient pourtant des merveilles: & avec tout cela, s'ils se fussent avisez de nous attaquer de plusieurs côtez à la fois, comme ils ne le firent que d'un seul, nous étions infailliblement perdus. Nos Fraises même nous furent d'un grand secours, ils n'avoient point d'instrumens propres à les arracher, & ils ne purent en rompre que deux. Cette ouverture donna lieu à l'un des plus hardis de

grimper jusques sur notre Parapet ; où d'autres se mettoient en posture de le suivre ; mais trois des nôtres s'étant jettez à corps perdus dessus, les passerent au fil de l'épée ; ce qui les fit rouler du haut en bas. Enfin, cette fougue se passa, à la vue de trois ou quatre des plus grands, qui commencerent à prendre la fuite, tout se mit à la débandade, & après trois heures de combat, ils nous abandonnerent avec infiniment plus de rapidité qu'ils n'étoient venus à nous.

Nous fûmes ravis de cette heureuse délivrance, que nous pouvions bien compter pour une. Le lendemain nous sortimes pour voir le carnage que nous avions fait ; nous trouvames septante-deux morts, & treize malheureux qui vivoient encore, & que nous achevames à coups de crosses de Mousquet : & après avoir fait une grande fosse, nous les jettames tous dedans, de peur que leur puanteur n'infectat l'air, & nous causat quelque maladie. Un de ceux qui étoient montez sur le Perapet, pour punir l'audace de ces témeraires, qui vouloient nous escalader, reçut un

coup

coup de Fleche à la cuisse, dont il guérit peu de tems après: ce fut le seul blessé que nous eumes.

Cette Escarmouche redoubla de nouveau les soins que nous prenions de notre conservation; nous redoutions toujours nos Ennemis batus, parce que nous apréhendions que le tems ne les rendit sages. Mais nous ne les avons plus vûs depuis, ni n'en avons jamais entendu parler, non plus que de nos deux camarades, que les pendarts avoient assurément massacrez & mangez.

A propos de manger, interrompis-je, il me semble qu'il est tems de penser à sonner la nape; allons diner, si vous m'en croyez; après nous verrons ce que nous aurons à nous dire. Tout ce qui s'est passé depuis ce tems-là, ne mérite pas votre attention, reprit Normand. Etes-vous encore tous en vie? lui demandai-je. Non certes, me répondit-il, il en est mort quatre depuis deux ans, & il y en a un autre qui se porte fort mal: peut-être que votre vûe contribuera à son rétablissement; je suis du moins persuadé que lui & les autres seront char-

mez de vous voir. Allons les joindre, je vous en prie, nous avons encore assez de tems aujourd'hui, les pauvres gens ne saurons ce que nous sommes devenus. Quoique nous ne fussions pas encore bien délassez des fatigues des jours précédens; après avoir mangé un morceau à la hate, nous nous mimes en chemin.

Le Soleil étoit couché il y avoit long-tems, lorsque nous vinmes au gite; mais le Ciel étoit serain, & la Lune presque pleine. Je ne pûs pas m'empêcher de rire, lorsqu'étant à cent pas du Fort, nous entendimes crier: Qui va-là? & que Normand répondit: ami. Ce ne fut pourtant pas encore tout. Vous n'êtes sortis que deux, dit le Factionnaire, & je vous vois davantage: Officier, hors de la garde. A ces mots, le Grand sort, & vient le Fusil à la main, reconnoître qui nous étions. J'étois charmé de cette bonne garde, sur tout alors, que je venois d'un Pays où l'on ne sait ce que garder signifie. Normand qui s'étoit avancé, alla déclarer qui nous étions. Les autres qui apréhendoient toujours d'être

tre ſurpris, s'étoient aprochez, & l'avoient oüi, de ſorte qu'ils vinrent tous à la fois fondre ſur nous, & penſerent nous abimer de careſſes. Ce fut-là qu'il falut recommencer le recit de nos Fortunes, & entendre de durs reproches de n'en avoir pas profité.

Que cherchez-vous, mes Amis, dit le Grand, des Thréſors & des Empires ? Qu'avons-nous beſoin d'autres choſes, que de médiocres alimens & d'un ſimple vêtement ? Vous étiez dans un lieu où vous jouiſſiez de ces deux avantages à la fois : tout le monde y eſt égal, il n'y a que quelques perſonnes pour qui les autres ont une petite déférence volontaire, à cauſe de leurs vertus, & des ſoins qu'ils prennent d'adminiſtrer la Juſtice parmi eux ; vous étiez même familiers avec le Roi, qui vous nourriſſoit de la graiſſe d'un Pays abondant & fertile, d'un Pays de bénédiction & de paix, d'où les Soldats, auſſi-bien que les Bourreaux, ſont bannis, & où le ſang de l'homme eſt ſacré & à l'abri de la rage & de la tyrannie des Grands : que vouliez-vous d'a-

d'avantage, je vous en prie ? Allez où vous voudrez, vous n'en trouverez jamais tant ailleurs. Mais c'eſt le foible de la plûpart des hommes ? ils ſe contentent rarement de ce qu'ils poſſedent ; en quelque état & en quelque lieu qu'ils ſe trouvent, ils croyent toujours qu'il faut qu'ils en changent pour être heureux.

Toute cette morale eſt inutile, reprit la Forêt, nous en ſommes ſortis, & nous n'y retournerons point, dûſſions-nous crever de faim autre part. Il a raiſon, pourſuivis-je, lors que les fautes ſont faites, il eſt inutile d'y plus penſer, à moins que ce ne ſoit pour nous ſervir d'exemple dans les occaſions. Si un bonheur ſemblable nous arrive un autre fois, peut-être en ſaurons-nous mieux profiter.

Le lendemain nous allâmes querir le reſte du bagage, que nous avions laiſſé proche de la Riviere, & dont nous croyons pouvoir tirer quelque utilité, & nous vinmes ranger avec les autres, dans le deſſein de finir-là nos jours.

Je fus édifié de voir le bon ordre

dre que le Grand tenoit dans ce Fort, pour ce qui concernoit les mœurs ; il étoit défendu, ſous peine de correction publique, de proférer la moindre parole deshonnête. Le matin & le ſoir il faiſoit une Priere, où tous aſſiſtoient ; car encore qu'ils fuſſent pour la plûpart Catholiques, ils vivoient enſemble comme s'ils avoient été d'une même Religion. Ils faiſoient tous profeſſion d'aimer Dieu & leur Prochain autant qu'eux-mêmes : Chacun avoit ſon tour, pour aller aux Proviſions, pour faire la Cuiſine, pour la Garde, & ainſi du reſte : Les autres ſe promenoient, ou s'occupoient à ce qu'ils vouloient. Il nous fut aſſez aiſé de nous accommoder aux maximes de cette petite République. Le malade que j'avois trouvé-là, guérit ; de ſorte que notre Société étoit compoſée de douze perſonnes.

Nous fûmes vingt-ſept mois enſemble, ſans qu'il arrivât aucun changement conſidérable parmi nous ; mais alors un de nos Camarades mourut : il s'apelloit Caſcagnet, & étoit Cévénois. Il y avoit des années qu'il étoit ex-

extrémement incommodé d'un aſthme, qui l'avoit rendu maigre comme du bois. Lorſqu'il fut mort je demandai la permiſſion de l'ouvrir ; on me me l'accorda volontiers. Je me ſervis pour cette Opération de quelques méchans Raſoirs & Ciſeaux que mes Camarades avoient conſervez. Je trouvai les poulmons de ce cadavre preſque ſans humeur, retirez & ſecs comme une éponge. La trachée artére étoit dure, infléxible, & aſſez ouverte pour y faire paſſer un œuf. Le foye étoit verd, il avoit une de ſes parties graveleuſe, l'autre attachée aux reins, qui paroiſſoit toute ulcérée. Je trouvai quatre pierres de la groſſeur d'un Noyeau de prune, dans la bourſe du fiel, lequel étoit jaune comme de la cire. Pour le cœur, il paroiſſoit autant beau exterieurement qu'on le pouvoit ſouhaiter ? mais l'ayant ouvert, je trouvai une ouverture au *ſeptum medium*, de la grandeur d'un ſou, bordé d'une membrane, qui ſans doute s'y étoit formée, pour empêcher qu'elle ne ſe fermât.

J'avouë que cela me ſurprit, y ayant pour

pourtant un peu fait de réfléxion, je conjecturai que cet homme, ayant toujours eu de la difficulté à reſpirer, & ſes poumons ne pouvant par conſéquent pas être ſuffiſamment rafraîchis, la nature y avoit voulu remédier, comme elle y ſuplée par d'autres voyes aux enfans, qui ſont encore dans le ventre de leur mere, & qui en effet ne reſpirent point du tout, en ce que la circulation du ſang ſe fait en eux d'une toute autre maniere que dans la ſuite. Car au lieu qu'ici, le ſang contenu dans les veines, & porté des extrémitez du corps vers le cœur, où il entre par la veine cave, ſe décharge dans la cavité droite, d'où il paſſe dans la veine artérieuſe, puis dans l'artere veineuſe, & de-là dans la cavité gauche du cœur, d'où il eſt porté aux extrémitez de l'animal par l'aorte, qui s'abouche par ſes rameaux avec ceux de la veine cave : là au contraire, le ſang qui ſort de la cavité droite, paſſe immédiatement du tronc de la veine artérieuſe dans l'aorte, tandis qu'il en paſſe auſſi immédiatement de la veine cave dans le tronc de l'artére veineuſe,

neuſe, qui de-là entre & ſe dilate dans la cavité gauche du cœur.

Je ne remarquai rien d'extraordinaire dans les inteſtins. Les uretéres & les reins étoient pleins de gravier : de ſorte qu'il n'étoit pas ſurprenant que ce pauvre corps ſe fût toujours plaint, & fût mort à la fleur de ſon âge, n'ayant encore que trente-quatre ans. Nous l'enterrâmes dans la Contreſcarpe.

Pas ſix ſemaines après nous eumes un horrible Tremblement de terre, qui fut ſuivi d'une Tempête auſſi furieuſe que j'en aye vû de ma vie. La Montagne qui étoit au Couchant de notre Fort, ſe fendit en deux depuis le ſommet juſqu'au pied : en même tems un Torrent d'eau limonneuſe en ſortit avec une impétuoſité extraordinaire. Par bonheur il ne deſcendoit point directement vers nous, autrement nos Ouvrages auroient couru beaucoup de riſque : cette ravine dura juſqu'au lendemain ; toute notre Valée étoit ſous l'eau, & nous fûmes trois jours ſans pouvoir battre la Campagne. Lors que le mauvais tems fut paſſé & nos prairies ſéchées,

nous

nous montâmes ſur la Montagne pour voir une partie des ravages qu'il y avoit cauſez. Nous trouvâmes que l'ouverture dont je viens de parler, étoit au moins de vingt Toiſes, ou cent vingt pieds en bas, & de plus de cinquante en haut. Je m'apperçus le premier, qu'une Fontaine qui étoit proche du ſommet, avoit diſparu ; & comme je vis que les autres la cherchoient, je leur recitai cet Impromptu.

Vous n'êtes plus, belle Fontaine,
Un tourbillon fatal a fermé vos conduits :
Le Ciel, quand il voudra, ſoulagera ma peine,
Et mettra fin un jour de même à mes ennuis.

Ce changement nous ſurprit tous ; mais ce qui nous étonna d'avantage, c'eſt que la moitié de la Forêt, qui étoit au bas, de l'autre côté, étoit abimée, & qu'au lieu d'arbres qu'il y avoit, il n'y paroiſſoit plus qu'un Lac d'une fort grande étendue. Ces prodigieux événemens nous donnerent occaſion d'admirer les Ouvrages de la Providence.

Le Grand étoit triſte de la perte de cette

cette Fontaine ? parce que ſouvent nous allions nous divertir par-là autour, & que nous étions bien-aiſes de nous y rafraîchir de ſon eau, qui étoit merveilleuſement belle & claire. Il ne pouvoit pas comprendre quelle relation ce Jet d'eau avoit avec ce Rocher fendu : les autres en étoient encore plus étonnez que lui. Ne voyez-vous pas, leur dis-je, que pour faire une telle ouverture à ce grand corps, il a falut que les petites parties, qui en compoſent les deux moitiez, ſe ſoient aprochées, & qu'ainſi les conduits par où paſſoit l'eau, qui formoit ce petit Jet, ſe ſont fermez, ni plus ni moins que les pores d'une éponge ſe ferment à proportion qu'on la ſerre. Je ne ſai ſi vous raillez, dit l'un deux, on le diroit preſque à vôtre mine : mais ce que vous dites-là paroit aſſez vraiſemblable. Sans doute que je raille, repris-je, il y a une raiſon naturelle & phiſique de ce que vous admirez, que ceux qui ont la moindre teinture de Philoſophie, n'ignorent point. Nous ne ſavons ce que c'eſt que Philoſophie, dit le Grand ; mais ſi vous croyez que nous ſoyons capables de vous entendre,

dre, vous nous ferez plaiſir de philoſopher avec nous ſur notre Fontaine. Je le veux bien, lui répondis-je, nous n'avons rien autre choſe à faire à préſent, mais à condition que cela ne me ſera point reputé à pédanterie.

Le Globe que nous habitons, eſt compoſé, leur dis-je, d'un nombre innombrable de différentes petites parties. Les principales ſont les terreſtres & les aqueuſes. Ce compoſé tourne en vingt-quatre heures autour de ſon propre centre. Comment, interrompit le Grand, la Terre tourne ? Oui, oüi, reprit la Forêt, je lui ai entendu expliquer ce phénomene ailleurs ſi clairement, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Tant clairement qu'il vous plaira, repartit le Grand, je ne croirai jamais rien au préjudice de mes ſens, & de l'Ecriture Sainte, où l'on trouve une quantité de paſſages formels, qui ruinent poſitivement ce que vous avancez. Vos ſens vous trompent ſouvent, cela eſt aiſé à prouver, continuai-je ; & pour ce qui eſt de l'Ecriture, il eſt ſûr que le but du Saint Eſprit n'a jamais été de nous rendre Mathématiciens & Philoſophes, puis

puis qu'autrement il auroit eu ſoin d'éclaircir des endroits de la Généſe, au ſujet de la Création, qui embaraſſent bien des gens, & qu'un Prêtre du Pais, où nous avons été la Forêt & moi, remarqua d'abord qu'il en entendit parler. Il n'auroit pas manqué de même de nous aprendre au vrai la proportion de la périférie d'un Cercle à ſon diamétre, lorſqu'il traite de la Mer de cuivre, que Salomon avoit fait mettre dans ſon ſuperbe Temple, & qu'il prétend-là être, ſuivant l'opinion du Vulgaire, comme de trente à dix, ou de vingt & un à ſept ? au lieu qu'elle eſt comme de vingt deux à ſept, ou du moins il s'en faut peu de choſe, comme cela ſe démontre dans les Mathématiques. Dieu bégaye avec nous, pour ſe rendre intelligible, il s'accommode au langage des hommes : lorſqu'il parle à ſa maniere, il nous eſt impoſſible de l'entendre : ce qu'il dit ſont des miſtéres que nous ne ſaurions pénétrer. Tout cela eſt aiſé à comprendre, & n'aporte ici aucune difficulté.

Supoſant donc que la Terre tourne, les parties les plus agitées doivente

vent être celles qui s'éloignent de ſon centre avec le plus d'impétuoſité, comme il eſt facile de le prouver par pluſieurs belles expériences ; cela étant, l'eau, qui outre le mouvement de tout le corps qui eſt emporté, en a un particulier, qui la rend liquide, doit par conſéquent prendre les devans. Enſuite vient l'air, qui eſt un autre liquide compoſé de parties beaucoup plus ſubtiles & plus agitées que celles de l'eau : ce qui le fait encore paſſer devant, & former autour du Globe terreſtre une eſpéce de duvet, qui compoſe notre Atmoſphére, & s'étend environ juſqu'à deux lieuës de diſtance autour de la ſuperficie de la Terre : & c'eſt, pour le dire en chemin faiſant, dans cette Atmoſphére que ſe forment la pluye, la neige, les éclairs, le tonnerre & en général tous les Météores.

Attendez, dit le Grand, ſelon votre Philoſophie, les corps qui ſont le moins en mouvement, doivent reſter le plus près du centre de notre Globe, les parties aqueuſes ſont en plus grand mouvement que les terreſtres, donc l'eau doit néceſſairement couvrir

toute

toute la ſuperficie de la Terre, & ainſi nous devons avoir un déluge continuel : ce qui n'eſt pas.

L'objection eſt bonne, lui répondis-je, & il eſt aſſurément vrai que ſi Dieu par ſa Toute-puiſſance aplaniſſoit les Montagnes, & mettoit au niveau des Valées en général tout ce qu'il y a de hauteurs, le ſec n'aparoîtroit plus nulle part. C'eſt un argument dont on pourroît peut être même bien ſe ſervir pour favoriſer la poſſibilité d'un déluge univerſel, n'étoit que le Texte y parle devant & après de Montagnes. Mais vous devez conſidérer que la Nature ne peut pas toujours avoir ſon cours libre, à cauſe des obſtacles qui l'en empêchent. L'eau d'une Riviere doit, ſuivant les Loix qui ſont preſcrites, ſuivre la pente de ſes lits, ? cependant il arrive ſouvent qu'un vent impétueux l'arrête, & la fait même remonter vers ſa ſource. Les Montagnes & les Rochers que la Providence a formez, ſont des Barriéres, que l'Ocean ne ſauroit franchir, comme la liqueur qui eſt dans un Vaſe ne ſauroit ſurpaſſer ſes bords : mais abaiſſez ces bords, ainſi que je le diſois

fois tantôt des Montagnes, & vous verrez qu'elle paſſera d'abord par deſſus.

Je reviens donc à mon ſujet & je dis que n'y ayant point de vuide dans le monde. Point de vuide dans le monde ! interrompit Le Grand. Ah ! je me rends, repris je. Non, j'ai tort, repartit-il, de vous interrompre ſi ſouvent ; pourſuivez, je vous prie, vous avez bien fait de m'arrêter, car je connois bien que j'allois dire des ſottiſes, je ne dirai plus mot d'aujourd'hui. Auſſi-tôt, pourſuivis-je, que quelques parties d'air ou de feu, plus ſubtiles & plus agitées que les autres, montent, il faut néceſſairement qu'il en decende une quantité équivalente d'autres en même tems, qui viennent prendre leur place, ce qui cauſe une eſpéce de tention ſur l'eau, laquelle lui fait remplir juſqu'aux moindres intervales, ou ces petites parties peuvent pénétrer. Or il faut ſçavoir que la plûpart des Montagnes ſont creuſes vers le bas, comme vous le voyez en celle-ci, préſentement qu'elle s'eſt ouverte : & d'autant que la Terre eſt poreuſe, & pleine de crevaſſes & de con-

duits, il arrive que la Mer force ces paſſages, & vient remplir ces Montagnes creuſes juſqu'au niveau de l'Océan.

Je vous entends, dit le Grand, il n'en eſt pas beſoin de davantage; vous voulez dire que la Mer étant auſſi haute que les plus hautes Montagnes, comme tout le monde l'avouë, & qu'il eſt aiſé de le voir lors que l'on eſt ſur les Côtes, l'air qui preſſe l'eau de l'Océan, la force de paſſer par les bas conduits de la Terre, & à monter juſqu'au ſommet des Rochers, d'où elle ſort par filets, qui forment les Fontaines dont il s'agit, ni plus ni moins que la Liqueur que l'on verſe dans un Vaſe, où il y a une Pipe ou un bras, monte dans ce Bras à la même hauteur qu'elle eſt dans le Vaiſſeau, & ſort par-là, s'il y a la moindre petite ouverture. C'eſt certes raiſonner en Philoſophe, lui répondis-je, votre concluſion eſt fort bonne, c'eſt dommage que vos principes ne valent rien. Car il n'eſt pas vrai que la Mer ſoit ſeulement auſſi haute que les Rivages; ſi cela étoit nous ſerions bien-tôt abîmez; c'eſt une erreur populaire, dont la cauſe eſt aſſez

connue

connuë par ceux qui ont ſeulement apris les premiers élémens de l'Optique. Mais voici ce qui en eſt.

L'Eau étant parvenuë juſqu'au pied de ces Montagnes creuſes, s'échauffe par les rayons du Soleil qui pénétrent juſques là, & montent en vapeurs juſqu'aux voûtes, où ces parcelles d'eau ſe raſſemblent, comme l'eau d'un Pot qui bout, fait contre ſon couvercle, formant ainſi des goutes, & ces goutes des filets, qui ſortent par la premiere ouverture qu'ils trouvent, & font ce que nous apellons une Fontaine, pluſieurs Fontaines un Ruiſſeau, & pluſieurs Ruiſſeaux une Riviere, qui reporte à la Mer l'eau qui en étoit venuë, & qui par conſéquent ne fait que circuler comme le ſang dans les Veines d'un Animal vivant.

Hé bien, dit la Forêt, que dites-vous de cela? ce n'eſt pourtant rien encore, cette explication eſt claire, mais elle dépend d'autres connoiſſances, que je lui ai entendu déduire ailleurs, & qu'il faut ſavoir néceſſairement pour l'entendre à fond. Autres connoiſſances ou non, repartit le Grand, je trouve tout cela fort beau, & je

voudrois que notre Docteur nous voulut de même entretenir de la formation des Météores ; cela doit être extrémement divertiſſant. Il vaut mieux, interrompis-je, que je vous donne quelque teinture des Mathématiques, j'en ai apris quelque choſe : cette Science vous pourra peut-être ſervir, ſi jamais nous ſortons d'ici ; du moins cela nous aidera à tuër le tems. Tous conſentirent à ma propoſition avec joye. Le Grand ſeul, qui étoit avide de Sciences, branloit la tête. Vous nous avez mis-là une clauſe pour la Phyſique, reprit-il, qui ne m'agrée point du tout, j'entens volontiers traiter des Ouvrages de la Nature ; cependant il ne faut pas trop exiger de ſes Maîtres, ayez la bonté ſeulement, avant que de finir cette agréable converſation, de nous dire de quel ſentiment vous êtes à l'égard du Déluge ; de la maniere que vous en venez de parler, je doute que vous ſuiviez le Vulgaire : franchement avoüez-nous ſi vous le croyez univerſel ou particulier ?

Comme le Salut n'eſt point intéreſſé dans le choix que l'on peut faire de l'un de ces deux Partis, lui répondis-je,

je, je n'ai fait aucune difficulté de me rendre aux raisonnemens d'un de mes Régens de Collége, qui soutenoit hautement qu'il étoit impossible que toute l'eau qui est au Monde pût couvrir la Terre jusqu'à une aussi grande hauteur que le Texte semble le vouloir insinuer. Mais est-ce que Dieu n'est pas Tout-puissant ? interrompit le Grand ; & outre cela, n'est-il pas dit que les bondes des Cieux furent ouvertes ? Sans doute, repris-je, mais les Théologiens ne prouvent ici aucun Miracle : si cela étoit, je n'aurois pas le petit mot à dire. Je ne nie point que celui qui a créé l'Univers ne puisse faire de nouvelles Eaux quand il veut, mais je soutiens que s'il a créé alors des Eaux, il les a ensuite annéanties. Et pour ce qui est des bondes des Cieux, ce sont des expressions poëtiques & métaphoriques, dont l'Auteur se sert pour relever l'excellence du sujet.

Comment : dit un autre, est-ce que comme il y a un Ciel de feu, il ne pourroit pas aussi y avoir un Ciel d'eau, qui seroit comme un Magasin inépuisable, duquel la Providence se pourroit servir dans les occasions, soit pour humecter

mecter la Terre en tems de sechereſſe, & pour inonder de certains Pays ? Pour cela, répondit Le Grand, c'eſt une pure bagatelle : le premier eſt une fiction des anciens Philoſophes, & le ſecond une chimére d'enfans, que j'ai pourtant ouï alleguer à des perſonnes raiſonnables. Car enfin, où placer un Ciel aquatique ? Si on le met au deſſus du Firmament, il n'aura aucune liaiſon avec la Terre, & ſi on le place au-deſſous, il eſt impoſſible qu'il ne nous cache les Etoiles fixes, puiſque le moindre brouillard nous dérobe la vûe du Soleil. Il ne faut point chercher le remede ſi haut, ſeulement il faut conſiderer que d'abord qu'il pleut pendant huit ou dix jours de ſuite en un endroit, tout y nage : or il n'y a qu'à ſuppoſer qu'il pleut partout d'une égale force durant quarante jours conſécutifs, & alors il me ſemble que la choſe n'aura pas tant de difficulté.

Vous n'y penſez pas, lui répondis-je, lorſqu'il y a beaucoup d'humidité en un lieu, il y a trop de ſéchereſſe dans un autre : ce que le Soleil enleve d'un côté, les Nuës le vont porter ailleurs.

ailleurs. S'il devoit pleuvoir par tout avec tant de violence, il faudroit premierement que tout l'Océan, pour ainſi dire, ſe fut élevé en vapeurs, alors tout ce qui tomberoit ne ſuffiroit ſimplement que pour remplir les baiſſieres, d'où l'eau auroit été tirée pour former les nuages : il en faudroit donc bien d'autres pour couvrir tout le Globe juſqu'à la hauteur de quinze coudées audeſſus des Alpes & du Pic des Canaries, Montagnes qui ont peut-être deux lieuës de hauteur ; vous voyez bien que cela eſt impoſſible.

Cependant il y a une autre difficulté, qui eſt celle de la grandeur de l'Arche. Mon Maître de Mathématiques a eu la curioſité de prendre les dimenſions de ce grand Bâtiment, & de ſuputer le contenu de ſa capacité : enſuite il a examiné Pline, & a conſulté tous les Traitez des Voyageurs, afin de faire le dénombrement au juſte de tous les différens Animaux, dont nous avons préſentement la connoiſſance. Enfin il a calculé combien de Vivres il faloit à toutes ces Bêtes & à huit Perſonnes pendant un An ; mais quand tout cela a été raſſemblé, le Volume

en étoit ſi grand, que le Vaiſſeau ne pouvoit pas à beaucoup près le contenir. Je laiſſe à part les Animaux dont nous n'avons pas encore entendu parler, & qui ſont ſans doute en très-grand nombre.

Mais ces meſures dont parlent Moïſe, dit Le Grand, nous ſont-elles bien connuës ? Oui, repartis-je, la Coudée de laquelle le Texte fait mention, avoit un pied & demi de longueur : & afin que vous ne penſiez pas que nous en parlons à la volée, il faut que vous ſachiez que les Anciens voyant que les hommes ne ſont pas également hauts & puiſſants, & que par conſéquent leurs parties doivent être à proportion fort différentes les unes des autres, convinrent, au lieu de s'en ſervir pour leurs communes meſures dans le Commerce, de prendre quatre grains d'Orge rangez de plat l'un contre l'autre, pour la meſure d'un travers de doigt, quatre de ces doigts faiſoit une paume, ou trois pouces, & douze pouces ou ſeize doigts un pied : d'un & demi de ces pieds on en fait la coudée, de cinq pieds le Pas de Roi ou Géométrique, au lieu que le commun ne comprend que deux pieds

pieds & demi. La Verge eſt de douze pieds : la Stade étoit compoſée de cent vingt-cinq pieds ; & de huit Stades le Mille d'Italie, d'où vous voyez que les principes des Meſures inventez par les premiers hommes, ont paſſé aux Grecs, aux Romains, & à pluſieurs autres Nations. Tout cela étant, il eſt aiſé de conclure que le Déluge dont parle Moïſe n'a point été univerſel par raport à la Terre, mais ſeulement à l'égard de l'homme. Le Monde étoit dans ſon enfance, on n'avoit pas eu le tems de ſe multiplier & de s'étendre au long & au large ; Dieu a inondé le Pays qui étoit habité, il n'étoit pas néceſſaire de ſubmerger tous les autres : ainſi il ſuffiſoit auſſi que Noé conſervât ſeulement les eſpeces du bétail qui étoit de ces Contrées-là ; l'Arche étoit ſuffiſante pour en loger d'avantage ; & toutes les autres difficultez ſont levées. Car pour l'expreſſion de tout le Monde, il eſt aſſez ordinaire aux Ecrivains ſacrez de s'en ſervir pour en marquer une partie ; témoin l'endroit où il eſt dit au ſujet de Joſeph & de Marie, que tout le monde devoit être enrôlé ; perſonne n'ignore que tout ce monde ſe

bornoit tout au plus aux Pays qui étoient ſous le Gouvernement de l'Empereur des Romains.

Là-deſſus chacun ſe retira, réſolu de s'enfoncer dans l'étude des Mathématiques, & de profiter de mes Leçons. En effet, nous commençames dès le lendemain par les Elémens d'Euclide. Quoiqu'il y eût des Années que cet Auteur ne me fût point paſſé par les mains, j'avois eu tant de ſoin de repaſſer ſouvent dans mon eſprit le contenu principalement de ces ſix premiers Livres, que pour peu que j'en rapellaſſe les idées, j'héſitois rarement dans les démonſtrations que j'en faiſois. De-là nous paſſames à la Géométrie, où je n'étois pas à la vérité ſi expert, outre qu'il nous auroit falu, pour la traiter à fond, des Livres & des Inſtrumens qu'il n'y avoit guéres d'aparence de recouvrer: & enfin nous finimes par la Fortification. J'aurois bien voulu auſſi leur enſeigner un peu d'Algebre, mais Le Grand ſeul fut celui, qui de fois à autre, vouloit bien s'y apliquer un moment, & encore s'en trouva-t'il rebuté, auſſi-tôt que nous en vinmes aux Equations cubiques.

Nous

Nous nous exerçames des Années dans ces belles Sciences, de sorte qu'il n'y avoit point d'endroits unis & sabloneux qui ne fussent remplis de figures géométriques, surtout dans les Dunes, & le long du rivage de la Mer, où nous allions nous promener fort souvent. Un jour que nous y étions, & que l'eau qui montoit à petits flots, nous avoit donné occasion de nous entretenir de la cause du Flux & Reflux de l'Océan, nous fûmes extrêmement surpris de voir du côté d'Occident, aussi loin que la vûe pouvoit porter, un corps que nous n'y avions point encore vû auparavant. Nos sentimens furent d'abord partagez sur ce sujet, les uns vouloient que l'eau étant basse, ce fut la pointe de quelque Rocher qui se montroit, d'autres prétendoient que ce fut un petit nuage, Normand assuroit qu'il avoit vû la même chose autrefois, & le reste soûtenoit que c'étoit un Vaisseau. Pour m'en assurer, je fichai deux Fléches en terre, qui faisoient avec ce corps une ligne droite, & m'étant posté derriere, je remarquai aussi-tôt qu'il avoit changé de place, & que par conséquent ce ne pouvoit

pas être un Rocher. Nous nous apliquames enſuite à obſerver fort attentivement, s'il n'arrivoit point de changement dans ſa figure, comme il fait ordinairement aux nuages, qui s'étendent, augmentent ou ſe diſſipent avec le tems, & n'en ayant vu aucun dans l'eſpace d'une demie-heure, ſinon qu'il groſſiſſoit tant ſoit peu, nous conclûmes qu'il faloit abſolument que ce fut un vaiſſeau, que le Ciel nous envoyoit pour nous tirer de notre ennuyeuſe Solitude.

Le Vent fraichiſſoit un peu, & il n'étoit pas midi, ainſi il y avoit quelque eſperance de le voir aprocher avant la nuit, puiſqu'il cotoyoit les terres. La Forêt, qui avoit plus peur qu'aucun des autres, qu'une commodité ſi rare & ſi peu attendue, ne nous échapât, fut d'avis que quatre ſe devoient mettre dans notre Chaloupe, qu'on avoit eu ſoin de mettre dans la Barraque que nous avions bâtie en arrivant, & dont nous ne nous étions preſque pas ſervis depuis douze ans, que nous l'y avions miſe pour la premiere fois, ce qui l'avoit bien conſervée outre que nous avions eu ſoin de l'entretenir, auſſi-

bien

bien que ſon couvert ; & qu'on iroit à merci de rames à la rencontre de ce Navire, de peur qu'il ne s'écartat des côtes, avant que ceux qui le menoient fuſſent avertis que nous étions-là, & qu'ainſi cette négligence nous privat d'un bien, qui peut-être ne nous arriveroit plus jamais. On aprouva ſon ſentiment, ainſi nous allames mettre notre Bateau en mer, où la Forêt & trois autres entrerent. Comme nous n'avions que deux rames, ils travailloient les uns après les autres, mais avec tant de force, que nous les avions perdus de vûe peu de tems après. Cependant le grand Vaiſſeau aprochoit, & nous commençions à diſtinguer les Voiles, lorſque nous remarquames que le Soleil aprochoit de l'Horiſon. Nous avions au moins une lieue & demie de chemin à faire avant que d'arriver à la premiere loge, que nous avions entre notre Fort & la Mer, & la Lune ſe levoit tard. Ces conſidérations nous firent penſer à notre retraite : nous arrivames enfin à ce premier gite, où nous trouvames encore quelques reſtes de ce que nous y avions aporté le matin, ce qui nous vint fort à propos.

Quoi

Quoique nous fussions fatiguez, il nous fut impossible de fermer l'œil, il n'y en avoit pas un qui ne fût dans de mortelles inquietudes. Le matin avant le jour, nous retournames le plus directement que nous pumes vers le rivage de l'Ocean. A notre arrivée nous fûmes transportez de joye de voir le gros Bâtiment à l'Ancre, un peu plus bas, & environ une lieue en Mer, & en même tems deux Chaloupes qui venoient à terre. Nous nous aprochames de l'endroit où elles devoient aborder. Le Capitaine du Vaisseau ne connoissant pas ceux qui étoient venus à son bord, en avoit retenu deux, leurs camarades devoient servir de guides à huit hautres, qui étoient venus dans leur propre esquif pour nous reconnoître. D'abord on nous ordonna d'aller chercher notre bagage, & de nous en revenir le plutôt qu'il seroit possible, parce que le fond n'étoit pas-là bien propre à ancrer; s'il étoit survenu le moindre mauvais tems, il y auroit eu du risque. Six hommes de l'Equipage nous accompagnerent : étant venus à notre Fort, nous nous chargeames de ce que nous crumes le meilleur, le

reste

reſte demeura pour les Sauvages, ſi tant eſt qu'il leur ait jamais pris envie d'y revenir. Quelque diligence que nous fiſſions, il étoit nuit avant que nous arrivaſſions au Vaiſſeau. La Forêt avoit déja inſtruit le Capitaine des proprietez du Pays que nous quittions, ou pour mieux dire, il avoit eu ſoin de lui en faire un Portrait autant deſavantageux qu'il avoit pû, de ſorte que n'ayant pas grande envie de le voir, il fit mettre auſſi-tôt à la Voile; ce qui nous donna occaſion de rendre graces à Dieu de ce qu'il nous tiroit du miſérable endroit où nous avions malheureuſement échoué il y avoit 18 ans.

CHAPITRE XIV.

Comment l'Auteur paſſe des Terres Auſtrales à Goa, où il fut mis à l'Inquiſition : Hiſtoire d'un Chinois qu'il rencontra dans cette Priſon, & de quelle maniere ils en ſortirent.

LE Capitaine du Navire étoit Eſpagnol, qui ne ſe démentoit point par

par aucune de ſes actions, il avoit dans toutes les formes, & la fierté & le génie de ſa Nation : ainſi quelque envie que j'euſſe de ſavoir par quel cas fortuit ce Bâtiment avoit été conduit ſur les Côtes d'une Terre où perſonne ne négocie, il me fut impoſſible de l'aprendre. Il n'y avoit pas un homme de l'Equipage qui en ſçût rien, & je n'oſois m'adreſſer à ce ruſtre pour m'en inſtruire, de peur d'en être reçû comme les autres. Le Chirurgien, qui parloit un peu Latin, me dit ſeulement un jour, qu'ils venoient des Iſles de l'Amerique, où ils avoient eſcorté quelques Vaiſſeaux Marchands, & porté des Ordres au ſujet de quatre ou cinq Navires que Mr. le Chevalier Tyſſot, Gouverneur de Surinam, avoit fait arrêter par repréſailles, & que l'on vouloit qu'il relachat ; ſur quoi ils avoient immédiatement après ſinglé vers les Terres Auſtrales, où ils avoient abordé deux fois. A la premiere, continua-t'il, on n'a rien trouvé digne de la curioſité du Capitaine : A la ſeconde deſcente que nous avons faite, peut-être à ſeptante ou quatre-vingt lieues de l'endroit où vous étiez, de

dix

dix hommes que l'on avoit envoyez à terre, il n'en eſt revenu que deux, qui étoient ceux que l'on avoit laiſſez pour la garde de la Chaloupe, les autres avoient été attaquez par les Habitans du Pays, qui les avoient pourſuivis juſqu'aux Dunes, où leurs camarades les avoient vû prendre & hacher en pieces, eux-mêmes ayant eu aſſez de peine à échaper, parce que l'eau avoit baiſſé, & que leur Bâteau étoit ſur le ſec. Nous avions envie de débarquer encore là où nous vous avons trouvez, mais le récit que vous avez fait de ces quartiers-là, en a dégoûté notre Capitaine: cela me fait préſumer qu'il y a eu un Ordre ſecret, ou du Roi, ou de quelque Compagnie, de voir s'il n'y auroit pas moyen de faire quelque heureuſe découverte de ces côtez-là. Je ne ſai, dit-il encore, s'il en eſt dégoûté ou non, mais il me ſemble avoir entendu que nous allons à Goa en droite ligne. En effet, je remarquai, ſans que je ſuſſe pour quelles raiſons, que nous avions entierement abandonné les terres d'où nous venions, & que nous tirions vers le Nord-Eſt. Nous ne pumes pourtant pas achever notre

notre Navigation tout d'une haleine; il fallut que le Capitaine relachat à l'Isle Bourbon, située à l'Est de Madagascar, dont elle est distante de cinq à six degrez. Nous restames-là dix jours à nous rafraichir, & à prendre de nouvelles eaux.

Pendant ce petit séjour, nos Matelots ne cessoient de prendre autant de bon tems que leur bourse le leur permettoit. Le jour avant notre départ, une partie de ceux qui étoient à terre s'enivrerent; il y en avoit un entr'autres, natif de Séville, âgé environ de trente-cinq ans, fort bien tourné, & qui avoit de grandes moustaches, qu'il relevoit à chaque moment, & dont il prenoit plus de soin que de tout le reste de son corps. Nonobstant son yvresse, il étoit venu jusqu'à la Chaloupe, où il n'étoit pas plutôt entré, qu'il s'étoit endormi; les autres qui le suivoient, l'ayant joint, se mirent, l'un à le tirer d'un côté, l'autre à le pousser de l'autre, & à faire cent grimaces pour s'exciter à rire réciproquement. Un jeune Portugais, qui n'en tenoit gueres moins que lui, voulant aussi faire des siennes, tira doucement ses ciseaux &

en

en emporta ſubitement la mouſtache gauche de l'Eſpagnol. Cette action les fit frémir, chacun le blama hautement de ſon imprudence, & lui prédit auſſi-tôt qu'il ne lui en arriveroit rien de bon. En effet, le lendemain au matin, ayant ſû de quelque babillard que c'étoit lui qui avoit joué le tour, il s'en vint au Cabeſtan, où l'autre travailloit à lever l'Ancre, & ſans lui dire une ſeule parole, lui enfonça ſon couteau juſqu'au manche dans le ſein. Le Portugais ſe ſentant bleſſé, leve le levier qu'il tenoit à la main & en décharge un ſi prodigieux coup ſur la tête de l'Eſpagnol, qu'il le jetta roide mort par terre, & lui-même ayant enſuite fait trois ou quatre pirouettes, alla donner du nez contre le Vibord, où il perdit preſque tout ſon ſang, dans l'eſpace d'un quart d'heure, & rendit l'eſprit entre mes bras. Ainſi nous perdimes deux braves hommes à la fois, au grand déplaiſir du Capitaine, qui en prit occaſion de faire ſerment que le premier de ſes gens qu'il verroit ſou, il le puniroit d'une maniere à l'en faire reſſouvenir. Cela n'empêcha pourtant pas que l'on ne mît à la voile, &

que

que nous n'arrivaſſions heureuſement à Goa le treizieme jour d'Avril 1663.

Cette fameuſe Ville eſt ſituée dans une Iſle, qui porte le même nom, de quinze mille de circuit au moins, à l'embouchure du Fleuve Mondoüi. Elle eſt enrichie d'un beau Port, d'un très-célébre Arſenal, & d'un Hôpital incomparable. N'ayant point d'engagement dans notre Vaiſſeau, le Capitaine eut la bonté de me permettre de m'établir-là, & d'y exercer ma Profeſſion, ſans prétendre rien pour mon paſſage: mes camarades quitterent de même pour la plûpart, & tirerent l'un d'un côté l'autre de l'autre.

On m'indiqua une Hôtellerie, où l'Hôte me fit bien des honnêtetez. Je n'eûs pas été une heure chez lui, qu'il ne m'offrit de fort bonne grace, de me garder dans ſa maiſon *gratis*, juſqu'à ce que j'euſſe trouvé une maiſon où demeurer à ma fantaiſie. Je ſoupai de grand appétit, & m'allai coucher de bonne heure. Il faiſoit chaud, ainſi m'étant machinalement aproché du bord du lit, mon bras gauche avoit gliſſé, & pendoit preſque juſqu'à terre. Comme il y avoit au moins quatre heures

heures que j'étois-là, & que j'avois fait mon meilleur ſomme, quelque choſe de doux & tiede, qui alloit & venoit le long du deſſus de ma main, me la fit retirer en haut, ſans que le ſommeil me permit pourtant de m'en apercevoir aſſez pour y faire réflexion. Etant un peu après retombée, la même choſe m'arriva encore; & ainſi pluſieurs fois de ſuite, juſqu'à ce qu'étant enfin à tout fait éveillé, je fus ſurpris de voir un Fantôme marcher par la chambre, qui me paroiſſoit grand comme un Veau. Le feu me monta au viſage, je ne pouvois m'imaginer ce que c'étoit; & quoique j'euſſe poſé pour conſtant, que tout ce que l'on débitoit des Sorciers & des Apparitions, n'étoit que des contes de vieilles, ayant bien fermé la porte de mon apartement, & ne ſachant point qu'il y eut d'autre lit que celui où je couchois, je ne laiſſai pas alors de douter de la vérité de mon hypotheſe. Cependant, cet objet effroyable, après avoir fait quelques tours, s'aviſa de revenir droit à moi. Là-deſſus, je me recule, je pouſſe d'un côté, à meſure qu'il avance de l'autre, & me croyant déja à la ruelle,

mon

mon étonnement qui étoit déja extrême, redoubla néanmoins considérablement, lors que je sentis remuer quelque chose derriere moi. Il ne faut biaiser, j'étois dans une angoisse mortelle de me voir assieger de toutes parts. Le cœur me palpitoit d'une maniere inconcevable, je ne respirois qu'avec difficulté, il n'y avoit pas un poil sur mon corps où il ne pendit une goute d'eau. Enfin, dans le même instant que l un fait mine de vouloir se jetter d'un côté sur moi, j'entens une voix de l'autre, qui me dit tout d'un coup: Qu'avez-vous, vous portez-vous mal? A ces mots, je lache un cri épouventable, qui donnoit assez à connoître l'embarras où je me trouvois. N'ayez point de peur, reprit-on. Et qui êtes-vous donc, repartis-je, en tremblant? Je suis Juhan, répondit-il, Matelot dans le Vaisseau avec lequel vous venez d'arriver. Que le Diable vous emporte, lui dis-je, vous m'avez joué-là un tour qui me coutera sans doute la vie, je suis à demi mort à l'heure qu'il est, & si l'on ne m'aporte du secours il est impossible que j'en réchape. Comment diable êtes-vous venu ici? poursuivis-je,

vis-je, & qui y a-t-il dans la Chambre plus que vous? Perſonne, me dit il, & ſi vous apercevez quelque choſe, ce ne peut être que le chien de notre Capitaine, qui m'a ſuivi hier au ſoir ici. Un Chien, repris-je, il eſt donc auſſi grand qu'un âne? C'eſt le gros barbet noir que vous avez vû cent fois me répondit-il: La peur groſſit les objets, il vous a ſans doute paru ce qu'il n'eſt point. C'eſt donc ce pendart, lui dis-je, qui m'eſt venu lécher la main trois ou quatre fois avant que j'aye été bien éveillé. Mais encore un coup, comment vous êtes-vous venu fourrer auprès de moi? Le Capitaine, reprit-il, étoit allé ſouper chez un de ſes amis, il m'a retenu-là juſqu'à dix heures, & m'a dit enſuite de venir loger ici cette nuit. L'Hôte à mon entrée, me dit qu'il n'avoit point de place à me donner, mais que ſi j'étois venu une heure ou deux plutôt, j'aurois pû peut-être m'accommoder avec un Etranger, qui ne faiſoit que d'arriver avec le Saint Jago, & s'étant expliqué plus avant, je reconnus qu'il falloit que ce fut vous: ainſi après lui avoir dit que nous étions venus dans le même

même bord, il m'a permis sur la parole que je lui ai donnée que vous ne vous en formaliseriez pas, de venir prendre place auprès de vous. Tout cela auroit été le mieux du monde: mon ami, lui repliquai-je, si vous aviez eu la précaution de me parler en entrant. Je l'ai voulu faire, me dit-il, mais vous dormiez si tranquillement, que j'aurois crû faire un crime d'interrompre ce doux repos. Ces circonstances me rassurerent beaucoup, je me sentis reprendre petit à petit mes esprits, néanmoins l'altération avoit été trop grande pour n'y rien faire: d'abord qu'il fut jour je fis lever mon Portugais, & je le chargeai de donner ordre que l'on fit venir un Chirurgien, je me fis ouvrir la veine, & tirer seulement cinq ou six onces de sang. Ainsi, Dieu merci, j'en fus quitte pour la peur que j'avois eue; mais elle fut assurément telle, qu'elle surpassoit toutes celles qui m'avoient saisies auparavant. Mon Hôte qui ne me reconnoissoit presque pas, fut touché de cet incident, ensuite pourtant nous en rimes, & il ne venoit personne chez lui qu'il ne les en divertit.

Dix

Dix jours après je me logeai vis-à vis des Dominicains, qui ont là un très-beau Monaſtere. Dans fort peu de tems que j'y avois été, j'eus le bonheur de faire pluſieurs cures, qui me firent connoître à bien des honnêtes gens. L'un des Religieux dont je viens de parler, étant tombé d'un eſcalier, & s'étant rompu la jambe, m'envoya querir; quoique l'os fût fracaſſé, je le gueris ſi bien, qu'au bout de deux mois il marchoit auſſi librement qu'il avoit fait auparavant. Cela me fit beaucoup de bien. Ce bon Religieux ne ſavoit quelles careſſes me faire, & tous ceux qui étoient de ſon Ordre ſe faiſoient un plaiſir, auſſi bien que lui, de m'avoir en leur compagnie à toutes mes heures de loiſir, où il falloit que je les entretinſſe du récit de mes Voyages. Outre cela, ils me recommandoient partout où ils alloient; ainſi mes pratiques augmentoient de jour à autre, ce qui m'aportoit beaucoup d'argent: de ſorte que je me flatois déja d'amaſſer, avec le tems, des biens aſſez conſidérables; mais mon Etoile ingénieuſe à m'opprimer, me ſuſcita une nouvelle affaire qui penſa me coûter la vie, &

qui m'a donné beaucoup de chagrin.

Les Habitans de Goa ſont un mêlange de toutes ſortes de Religion; il y a des Payens, des Juifs & des Mahometans. La Religion Catholique y eſt la dominante, & il ne s'y fait point d'autre exercice public. Le Clergé y eſt fort rigide, & le Peuple extrémement ſurperſtitieux. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que cela leur vienne par un principe de dévotion: les premiers ſont d'une ignorance craſſe, & les autres débauchez juſqu'à l'excès; ſur-tout les femmes ont la réputation d'être d'une lubricité inconcevable. Me trouvant un peu à mon aiſe, & fréquentant les compagnies, je m'ingerois ſouvent de plaiſanter ſur ces mangeurs de Crucifix & avaleurs d'Images, qui croyent pouvoir faire couper impunément une bourſe d'une main, pour ainſi dire, pourvû qu'ils tiennent un Chapelet de l'autre. Un homme de ma profeſſion, enragé de me voir beaucoup d'occupation, tandis qu'il avoit aſſez de peine à gagner maigrement ſa vie, m'ayant pluſieurs fois entendu tenir de tels diſcours, fut aſſez ſcélérat pour m'aller accuſer d'hé-

d'héréſie à l'Inquiſition, qui eſt bien le plus terrible & le plus injuſte Tribunal qu'il y ait au monde. Comme j'allois quelques jours après chez le Gouverneur, qui m'avoit envoyé querir pour ſaigner un de ſes Domeſtiques, à peine étois-je à cinquante pas de ſa Maiſon, qu'un Officier me vint ordonner de le ſuivre. Quatre Eſtafiers qui l'accompagnoient, m'environnerent dans le moment, & m'ayant ſaiſi au colet, ils me menerent en Priſon le vingt-ſixieme de Juin 1669, où, comme au dernier des Criminels, on me mit d'abord les fers aux pieds.

Nous étions plus de vingt perſonnes dans un maudit Cachot, où il n'entre aucune lumiere. Il y a un trou profond vers le milieu, dont le bord eſt à fleur de terre, qui eſt deſtiné pour les néceſſitez des Priſonniers: perſonne ne l'oſe preſque aprocher, de peur de tomber dedans; ce qui eſt cauſe que chacun fait ſes ordures où il peut, & qu'il y a toujours par conſéquent une puanteur inſuportable.

Le premier jour de ma détention ſe paſſa en regrets & en gémiſſemens, de me voir privé de la liberté, & dans

l'apréhenſion d'éprouver dans peu des effets de la tirannie des Juges du monde les plus impitoyables. Mais voyant dans la ſuite que tout cela n'aboutiroit à rien de bon, je crus que le meilleur moyen de diſſiper une partie de mon chagrin étoit de chercher à m'entretenir avec le premier venu de matieres indifférentes. Je m'adreſſai pour cette fin à la plupart de mes camarades : les uns ne m'entendoient pas, parce que je ne parlois pas leur langage, & les autres étoient ſi fort abatus de triſteſſe, qu'ils ne daignoient pas me répondre un mot. Un ſeul homme, plus patient & ſociable que les autres, me voyant rebuté de toutes parts, me dit en Portugais.

On vous fait ici un triſte accueil, mais vous ne devez pas en être ſurpris, il faut être d'un temperament heureux, & d'une grande fermeté d'ame pour ne ſe pas laiſſer abattre dans un lieu auſſi déſagréable qu'eſt celui-ci, lors ſurtout qu'on y a été quelque tems. Pour moi, Dieu merci, je ſuis dans un age à pouvoir beaucoup ſouffrir, & je ſuis tellement réſigné aux décrets de la Providence, que je me

ris

ris de tout ce que les hommes me peuvent faire. Voilà de belles qualitez, lui dis-je, bien peu de gens ſont capables de tant de réſolution. De quelle Religion êtes-vous, pourſuivis-je? Je ſuis, me dit-il, Univerſaliſte, ou de la Religion des honnêtes gens; j'aime Dieu de tout mon cœur, je le crains, je l'adore, & je tache de faire aux hommes, ſans exception, ce que je ſouhaite que l'on me faſſe à moi-même. Cela eſt bel & bon, repris-je, mais vous êtes ſans doute de quelque Communion; rarement parvient-on à l'age où vous êtes que l'on ne ſe ſoit déclaré pour un certain parti. Non, dit-il, je ne fais aucune différence d'une ſocieté à l'autre, il n'y en a point qui n'ait ſes beautez & ſes taches, & je ſuis perſuadé qu'il n'y a point de route où l'on ne ſe puiſſe damner ou ſauver. Aſſurément, repris-je, votre langage me confirme dans l'opinion que j'ai eue il y a long-tems, qu'il n'y a pas plus de diverſité dans les viſages que dans les penſées des hommes. Cela eſt vrai, reprit-il, non-ſeulement à l'égard de chaque homme en particulier, mais par ra-

port à tous les jours de la vie : ce que nous concevions hier d'une maniere, nous l'enviſageons aujourd'hui d'une autre : l'eſprit auſſi bien que le corps, eſt ſujet à mille changemens.

Je ſuis Chinois, continua-t-il, & fils d'un Pere aſſez accommodé, qui a pris beaucoup de ſoin de mon éducation, de ſorte que ſi je n'ai pas de grandes lumieres, il n'a pas tenu à lui que je ne les aye aquiſes. Un Jeſuite Miſſionaire, nommé du Bourg, ayant ouï parler de lui comme d'un homme généreux, & dont la famille étoit nombreuſe, trouva le moyen de s'introduire chez nous. Cet homme étoit non-ſeulement civil, il paroiſſoit d'une pieté exemplaire ; nous prenions tous un plaiſir indicible à l'entendre raiſonner. Il nous mit à chacun un Cathéchiſme entre les mains, qu'il nous pria de lire avec attention, & qu'il expliquoit d'une maniere fort facile. Après cela, il y eut chez nous, deux ou trois fois la ſemaine, des conférences, où il faut avouer que le Pere ne négligeoit rien pour notre inſtruction. Comme les matieres qu'il traita d'abord étoient peu ou point embaraſſées,

baraſſées, qu'il ne nous parloit en général que de la chute de l'homme, de ſa Rédemption par le Fils de Dieu, & de la Béatitude éternelle, on prenoit beaucoup de goût à ces leçons: mais enfin deux ou trois mois s'étant écoulez, & cet Eccléſiaſtique, qui alloit par dégrez, & qui n'avoit pas voulu nous effaroucher, commençant à expliquer les Prophéties, & à étaler les Miſteres de la Trinité & de l'Incarnation, l'eſprit de mon Pere ne tarda gueres auſſi à ſe révolter. Il ne pouvoit pas comprendre comment des hommes raiſonnables, qui ſe vantent d'être éclairez des lumieres de la Révelation, ne voyent pas que leur culte eſt envelopé des ténébres les plus épaiſſes du Paganiſme. N'eſt-il pas ſurprenant, dit-il, que des gens prennent plaiſir à s'aveugler eux-mêmes, juſqu'à avoir de l'horreur pour ceux qui leur font voir à l'œil, que leurs principales Maximes, & les Dogmes les plus eſſentiels de leur Religion, ſont des pauvretez, des puérilitez & des impertinences, qui, ſelon eux-mêmes, ont été ſcandale aux Juifs, & folie aux Grecs. Sur-tout, diſoit-il, je frémis

lorſque l'on me veut perſuader qu'un être ſouverainement parfait & immatériel, engendre un autre Dieu corporel, égal à lui, de toute éternité: & qu'il y a encore un autre Dieu, Eſprit indépendant, qui procede du Fils & du Pere; chacun des trois faiſant une perſonne diſtincte, & étant Dieu parfait, & cependant tous les trois ne faiſant qu'un ſeul Dieu parfait. Aſſurément c'eſt faire une étrange chimere de l'être du monde le plus ſimple & le moins diviſible.

Le Jeſuite auroit bien voulu ne s'être pas embarqué ſi avant, il tacha de lever cet obſtacle par les voyes ordinaires des Théologiens, mais n'en pouvant pas venir à bout, il ſe ſervit de cette comparaiſon. Imaginez vous, lui dit-il, Monſieur, un Arbre qui porte des fruits ſans interruption. Dans cet Arbre, je trouve trois choſes, qui ont beaucoup de reſſemblance avec la Sainte Trinité. J'y remarque du rapport entre le tronc & le Pere, entre le Fils & les branches, & entre le Saint Eſprit & les fruits. Le tronc eſt comme le Pere, parce que les branches & le fruit en ſont produits: les branches ſont comme le Fils, en ce qu'el-

les ſont produites par le tronc, comme autant de bras ou de moyens pour diſtribuer aux hommes tout ce qui procede du tronc. Et les fruits ſont comme le Saint Eſprit, attendu qu'ils nous viennent & du tronc & des branches, comme autant d'aſſurances ou de témoignages de leur bonté. J'avoue que lorſqu'il s'agit de l'éternité, il n'y a plus de reſſemblance qui paroiſſe, parce qu'il n'eſt pas bien poſſible de trouver de la proportion entre le fini & l'infini, pour quelque ancien & étendu que celui-là puiſſe être. Cependant, il eſt encore vrai, que lorſque l'on examine les pepins ou la ſemence du fruit de cet Arbre, avec un bon Microſcope, on y remarque, non ſeulement un Arbre déja formé avec ſes branches, mais même ſes fruits, quoi qu'avec un peu de confuſion: véritable emblême de la divinité, conſiderée pendant & avant la création du monde; puiſque là il ne paroît qu'un Arbre en ſon entier, ſans diſtinction & de branches & de fruits. Or pour en venir de-là à mon but, il eſt évident que quelque différence que l'on mette entre le tronc, les branches &

les fruits d'un Arbre, eſſentiellement il n'y en a point: ce ſont bien à la vérité des parties différentes, mais toutes ces parties enſemble ne conſtituent qu'un même tout. On a beau dire que le tronc n'eſt point les branches, & que les branches ne ſont point le fruit; je ſoutiens que cette diſtinction n'eſt point réelle, c'eſt-à-dire que ces trois choſes ne ſauroient ſubſiſter indépendamment l'une de l'autre, comme lorſqu'elles ſont raſſemblées. Pour faire un Arbre complet, tel que nous l'avons imaginé, il faut néceſſairement l'aſſemblage d'un tronc, de branches & de fruits; cependant chacun a ſes uſages en particulier; le premier, pour le dire encore une fois, créé ou produit; le ſecond porte, ſe déploye & donne; & le troiſieme confirme, par ſa préſence & par ſes opérations, dans la croyance où l'on eſt à l'égard du ſecond & du premier. C'eſt une même ſubſtance repreſentée de divers côtez, un Agent qui opére en diverſes manieres, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſeul, & qui ne peut être conſideré comme pluſieurs ſans une contradiction évidente. Dieu n'eſt qu'un

en

en Eſſence ; dans l'économie du Salut on le conſidere, tantôt comme l'Auteur & le Pere du genre humain ; dans la Rédemption on le regarde comme un Fils obéiſſant, ſoumis & humble, qui ſatisfait à la Juſtice de ſon Pere : & lors qu'il s'agit d'apliquer & de diſtribuer ſes graces, on le traite de Saint Eſprit.

De cette maniere & d'aucune autre, interrompit mon Pere, je conçois ce que ſignifie le terme de Trinité : mais il y a quelque autre choſe de caché là-dedans, vous n'auriez pas fait tant de détours ſans cela ; toutes ces manieres d'agir ne me plaiſent pas : autrefois vous m'avez paru honnête homme, maintenant je vous conſidere comme un fourbe : & le prenant par le bras, il le chaſſa une fois pour toutes de ſa maiſon : puis ſe retournant vers nous : ne remarquez-vous pas, nous dit-il, les abſurditez qu'il y a dans les raiſonnemens de ce Sophiſte ? A ſon propre dire, ce Jeſus qu'il nous prêche tant, & qu'il fait égal à Dieu, n'a pas ſeulement eu aſſez de crédit, pour payer par ſa mort ignominieuſe, la dette que le premier

homme avoit contractée, en mangeant du fruit, dont l'uſage lui avoit été défendu; puiſqu'Adam, qui, ſelon lui, étoit créé pour vivre éternellement, a mérité par-là la mort éternelle & temporelle; & que le Chriſt ne garantit ſa poſtérité que de la premiere de ces morts, de laquelle nous n'avons même aucune certitude, & que la plûpart des Nations ignorent; au lieu qu'il n'a pas pû nous racheter de celle que nous connoiſſons par l'expérience, & qui, ſelon lui, nous a pourtant été impoſée comme un châtiment. Et ce qu'il y a encore de plus à remarquer en cela, c'eſt que cette Rédemption ne ſe fait qu'à des conditions onéreuſes, & beaucoup plus difficiles à exécuter que n'étoient celles auſquelles les Juifs étoient ſujets ſous l'ancienne diſpenſation. Les Iſraëlites, ſelon les Chrétiens mêmes, étoient bornez à faire de bonnes œuvres; la Loi n'exigeoit d'eux que des aſperſions & autres cérémonies ſemblables: mais ſous la nouvelle alliance, on ajoute aux bonnes œuvres la foi, & une foi qui ſoit aſſez ferme pour ne révoquer en doute aucun des Myſteres

de

de la Religion, nonobſtant qu'ils choquent la raiſon & le bon ſens. Pour moi, mes enfans, ajouta-t-il, je renonce à des ſentimens ſi bizarres; je n'en veux abſolument plus entendre parler.

J'avois alors vingt-deux ans, & étois par conſéquent en age de diſcrétion. Infatué que j'étois de la ſainteté de mon Directeur, je crus en conſcience, malgré ce que j'en entendois dire, devoir profiter de toutes les occaſions favorables à en tirer de ſalutaires inſtructions. Il y avoit pluſieurs endroits où il avoit fait des Proſélites, & où il fréquentoit aſſiduement. Je prenois mon tems pour aſſiſter à ſes aſſemblées: il en paroiſſoit charmé, & il me ſembloit que je profitois conſidérablement de ſes enſeignemens. Quoique mes démarches ſe fiſſent avec beaucoup de précaution, je ne pûs pas éviter que mon Pere ne s'en aperçût; il m'en fit de fort ſenſibles reproches, & me défendit, ſous peine de ſon indignation, de plus hanter chez un homme, qui, ſelon lui, n'avoit en vue que ſes plaiſirs, une vaine gloire, & la ruine de notre famille avec le tems.

Mon

Mon Pere étoit d'un naturel à ne souffrir aucune replique de ses enfans, il falloit obéir ou courir risque d'être châtié.

Six mois se passerent sans que je visse le Moine plus de trois ou quatre fois: ce m'étoit une mortification insuportable, de maniere que m'ayant fait un jour ouverture d'un Voyage, qu'il étoit sur le point de faire à Goa, je m'informai de la route qu'il devoit prendre, & sans en rien dire à personne, je partis deux jours avant lui, & l'allai attendre à quinze lieues de chez nous. Le bon homme fut ravi de me voir, mais lorsque je lui eus dit ce qui m'avoit porté à le joindre, peu s'en falut qu'il ne refusât de me recevoir en sa compagnie, à cause des conséquences. Je fus obligé de l'assurer par le serment que je soutiendrois par tout, comme cela étoit véritable, qu'il n'avoit eu aucune part à cette escapade, & qu'au péril de ma vie, je tacherois toujours de l'en disculper.

Quand nous fumes arrivez ici, je le priai de me trouver quelqu'un chez qui je pusse demeurer en qualité de Domestique. Il ne fallut pas beaucoup de tems au Pere du Bourg à me procurer

curer la condition que je demandois, il me plaça chez un certain Mr. Pelciano, Medecin Portugais, qu'il connoissoit particulierement. Cet honnête homme qui avoit beaucoup de considération pour moi, prit tant de soin de m'aprendre sa Langue, que nonobstant mes occupations ordinaires, je ne laissois pas de la parler en fort peu de tems. Il se faisoit aussi un plaisir singulier de m'instruire dans sa croyance; mais comme il biaisoit moins que le Jesuite, je fus rebuté de bien des choses, ou parce qu'elles me paroissoient ridicules, ou à cause qu'elles me sembloient renfermer une manifeste contradiction. J'avois de même de la peine à concilier votre Chronologie, qui borne la naissance du Monde à un terme d'environ six mille ans, avec la nôtre & celle des Indiens, qui l'étendent avec beaucoup de vrai-semblance, jusqu'à une distance presque infinie. Outre cela, je me trouvai extrêmement embarrassé à me déterminer sur le choix que je devois faire de l'une ou de l'autre secte, lorsque j'apris que les Chrétiens, aussi-bien que les autres, sont divisez en un

nombre

bre de sociétez, qui different assez dans leurs sentimens pour causer entr'eux une haine irréconciliable, & pour se damner réciproquement: Et que même dans chacune de ces compagnies, il se trouve je ne sai combien de sortes d'opinions différentes. Mon maître, auquel je proposois mes doutes, & qui employoit toute sa réthorique pour me les éclaircir, prétendoit que je préférasse la Religion Romaine à toutes les autres, parce qu'apparemment c'étoit celle qu'il professoit. Mais étant choqué des superstitions ridicules qui me paroissoient obséder ceux qui sont de cette Communion, je le priai instamment de me dire en conscience ce qu'il me conseilloit de faire.

Hé bien, mon enfant, me dit-il, restez ce que vous êtes; sinon, jettez-vous du côté où vous trouverez le plus d'avantage. Je ne veux point me servir de l'autorité de Polibe, très-fameux Historien, environ deux cens ans avant Christ, qui prétendoit, comme il s'en explique dans son sixieme Livre, *que les Dieux, aussi-bien que les châtimens & les récompenses après cette vie*,

vie, ne ſont que des productions chimériques des Anciens, leſquelles ſeroient fort inutiles, ſi l'on pouvoit former une République qui ne fût compoſée que d'hommes ſages : mais puiſqu'il n'y a point d'Etat dont le Peuple ne ſoit déréglé & méchant, il faut ſe ſervir, pour le réprimer, des terreurs paniques de l'autre monde, les admettre, les croire, & s'y conformer entierement, ſous peine de paſſer pour téméraire, & privé de l'uſage de la raiſon. Ce grand Homme étoit Payen, il n'eſt pas juſte de le citer parmi nous ſur un fait de cette conſéquence : Ainſi il ſuffira de vous dire que c'eſt la Maxime des Grands, auſſi-bien que des Savans, de s'accommoder aux tems & aux conjonctures. Il eſt indifférent dans quelle Egliſe & avec quels Peuples on adore Dieu, moyennant qu'on le ſerve avec reſpect & vénération. Lui ſeul eſt le Pere commun de tous les hommes, il veut leur accorder à tous le Salut. Ce n'eſt ni le nom de Catholique, de Calviniſte, de Luthérien, ou d'Anabaptiſte, qui ſauve les gens, c'eſt la foi & les bonnes œuvres. Celui qui vit bien, eſt agréable à Dieu, en quelque endroit qu'il

qu'il ſe trouve : la Providence qui ſonde les cœurs & les reins, ſait fort bien diſtinguer un fidéle de cent mille impies & ſcélérats. La plûpart des différends qui diviſent les hommes au ſujet de la Religion, ne ſont pas auſſi eſſentiels que le prétendent les Eccléſiaſtiques ? il eſt ſouvent indifférent de les admettre ou de les rejetter ; & s'il y en a quelques-uns de conſéquence, il eſt toujours ſûr que perſonne ne voit notre intérieur : il eſt aiſé de marcher avec des Sots, & d'imiter même leurs grimaces extérieures, ſans participer à leurs ſentimens ridicules. Le Culte n'eſt plus attaché à un endroit particulier, ce n'eſt plus ſur une Montagne ou dans Jeruſalem que l'on adore : Dieu ne ſe paye plus de ſang de Geniſſe, ou de contorſions de corps ? Mon fils, nous crie-t'il, donne-moi ton cœur. Cela me paroit fort raiſonnable, lui répondis-je, je vous remercie très-humblement de votre conſeil ; & ſuivant ces Principes, je me contenterai de conſerver le titre de Chrétien, ſans m'attacher poſitivement à aucune Secte. Depuis ce tems-là, continua le Chinois, j'aſſiſtai dans

les

les voyages que je fis avec Monſieur Pelciano, à tous les Services divins, ſans aucun ſcrupule, & ſans donner aucun ſcandale à qui que ce ſoit.

Mais pourquoi avez-vous donc eté mis ici, repris-je ? Je n'en ſai de bonne foi rien, me répondit-il, à moins que ce ne ſoit pour avoir peut-être parlé un peu trop librement du Miſtére de l'Incarnation : car il me ſouvient fort bien que je m'étois entretenu de cette matiere publiquement trois ou quatre jours avant mon empriſonnement. Cependant c'eſt un article dont je ne me tairai jamais ; car encore que je me diſe Chrétien, & que je le ſois en effet, je ne prétends pas que ce ſoit au préjudice de l'Auteur de toutes choſes : Jeſus-Chriſt lui-même, s'il étoit ici, me le défendroit. Quelque grand Homme qu'ait été ce divin Prophête, il ſuffit de le croire fils de Dieu par excellence, & c'eſt lui faire une injure de l'imaginer capable de s'attribuer ce titre par nature. On peut dire de même qu'il eſt véritablement notre Médiateur, parce qu'il nous a indiqué la voye du Salut, & les moyens d'en tenir la route. Sa

Morale

Morale eſt inconteſtablement pure, ſa Vie ſainte, & ſes Enſeignemens divins; il en a confirmé la vérité par ſa Mort. Mais qu'il ſoit Dieu tout-puiſſant & éternel, la même eſſence que le Pere, & cependant perſonnellement diſtincte de lui, & engendré de toute éternité, conçû immédiatement du Saint-Eſprit, ou de Dieu lui-même, & né d'une Vierge immaculée, c'eſt ce qu'il n'a pas prétendu, & que d'autres lui font dire avec la plus grande injuſtice du monde. Il eſt bien vrai, à ce que m'a dit cent fois mon Maître, que l'Ecriture introduit Dieu, diſant en parlant à lui: Tu es mon Fils; mais il y ajoute incontinent après: je t'ai aujourd'hui engendré. Et pour le terme de Vierge, il eſt ſûr qu'il ſignifie auſſi jeune femme, dans la Langue originale. Outre qu'il y a bien des gens qui prétendent que c'eſt tirer le Texte par les cheveux que de vouloir approprier ces Paſſages à Jeſus-Chriſt.

Enfin, il faut que je vous diſe que les Miracles mêmes, que l'on attribue à ce grand Perſonnage, ne ſe doivent point entendre à la lettre, mais dans

un

un ſens impropre & figuré, comme on entend auſſi toutes les Paraboles de l'Evangile. C'eſt ainſi, par exemple, que la Tentation, qui paroît ridicule & impoſſible, ſi on la veut prendre au pied de la lettre, ne veut rien dire, ſinon, que les Rois & les Princes des Peuples, qui ſont élevez comme des Montagnes au-deſſus des autres mortels, les Eccléſiaſtiques, ces Directeurs de conſciences, qui prêchent dans les Temples & ſacrifient ſur les Autels, auſſi-bien que les pauvres idiots que renferment les Deſerts, ne ſont non plus exempts des épreuves & des tentations les uns que les autres; mais qu'il n'y a rien qui doive être capable de les détourner de leur devoir, & de les empêcher de rendre leurs hommages au Monarque du Ciel & de la Terre. Le Démoniaque eſt un pécheur repentant? & les Pourceaux, dans leſquels on envoye les Démons qui les poſſédent, ſont des miſérables abandonnés à toutes ſortes de ſouillures, & abimés dans les vices. La foi d'un fidéle paroît par l'exemple de Pierre, quand il marcha ſur les eaux; ſon incrédulité, lorſqu'il y enfonce:

ſa

ſa vertu, à vouloir ſuivre ſon Maître dans les dangers les plus évidens, & ſon infirmité à le renier au moment qu'une ſimple femmelette l'accuſe d'être de ſa troupe, lorſqu'il eſt entre les mains de ſes ennemis. En un mot, tous les évenemens extraordinaires, les guériſons de boiteux, de manchots, d'aveugles, de paralitiques & autres incommoditez ſemblables, auſſi-bien que la réſurrection des morts, dont l'hiſtoire de la Vie de Chriſt fait mention, ſe doivent entendre ſpirituellement; car alors il n'y a aucune difficulté à expliquer l'Ecriture, & ceux auſquels elle paroît ridicule ou miſtérieuſe, la trouveront intelligible & aiſée : comme l'eſt auſſi le Vieux Teſtament, dès qu'on ſe met ſur le pied de ne le conſidérer que comme un compoſé d'Emblêmes, d'Allégories, de Métaphores, d'Hiperboles, de Faits tipiques & de Comparaiſons, inventées pour la conſolation & l'inſtruction des enfans de Dieu.

Ce que vous m'avez dit-là, interrompis-je, ſeroit capable de nous fournir de matiére pendant bien du tems, mais je croi que cela ſeroit fort inutile.

Tout

Tout ce que je puis vous y répondre, c'eſt que le Jeſuite Du Bourg eſt un fin Politique, votre Maître un Portugais Juif; & pour vous, je vous conſidére comme un Volontaire, ou une perſonne libre, & non pas comme un Soldat enrôlé. Tant qu'un homme ne s'eſt point engagé à un Capitaine, il lui eſt permis d'aller ſervir où il veut, ſans que perſonne y trouve à redire; mais du moment qu'il eſt enrôlé, il ne ſauroit quitter ſa Compagnie ſans la permiſſion de ſon Chef; s'il déſerte, il eſt coupable, & on le punit ſelon les Loix. Vous vous dites Chrétien, quoiqu'il s'en faille beaucoup que vous ne le ſoyez, tant que vous n'aurez point fait abjuration du Paganiſme, & embraſſé le Parti que vous voudrez choiſir parmi les Chrétiens; vous n'êtes à proprement parler ſujet à aucune cenſure, & je me perſuade que ſi ceux qui vous détiennent ici vous connoiſſoient, vous n'y reſteriez pas longtems. Dans le fond vous n'êtes point de leur Juriſdiction, & il y a en cette Ville liberté toute entiere pour toutes ſortes de Nations. Remontrez cela à vôtre Juge lorſque vous comparoîtrez devant

devant lui, en y ajoutant pourtant que vous êtes Chinois, & ſans faire mention du Chriſtianiſme, je ne doute pas que vous ne vous en trouviez bien, & que vous n'en ſoyiez quitte pour une correction, que vous avez aſſez bien méritée.

Si jamais je ſors d'entre leurs pattes, reprit-il, je vous aſſure que je n'y retomberai jamais: j'ai, Dieu merci, de quoi vivre chez moi, & je puis fort bien y demeurer de la maniere que je me le propoſe: & quand même nos affaires domeſtiques ne m'y donneroient point d'occupation, tant que mon pere ſera en vie, j'ai de quoi paſſer mon tems à faire des Lunettes d'Aproche & des Microſcopes.

Comment Microſcopes, lui dis-je, où avez-vous apris cette ſcience? Chez Monſieur Pelciano, reprit-il, qui eſt un des habiles hommes dans cet Art qu'il y ait dans toutes les Indes. Le Pere Du Bourg s'en mêle auſſi, & il prétend même y exceller, mais au fond il ne fait rien qui vaille. Les Microſcopes que je fais groſſiſſent d'une maniére inconcevable, ils font paroître un grain de Sable de la groſſeur d'un

œuf

œuf d'Autruche, une mouche ſemble de la grandeur d'un Eléphant, & les corps les plus imperceptibles à la vûe, ſe découvrent par-là diſtinctement à nos yeux. Ce que j'ai admiré cent fois, c'eſt de voir à l'aide de ce petit inſtrument, que nos corps ſont couverts d'écailles, arrangées les unes ſur les autres, comme ſur le dos d'une carpe. Auſſi mon Maître tient pour maxime, que l'air que nous reſpirons eſt une eau ſubtile qui ne différe que du plus au moins de celle des poiſſons : & je crois même que notre air groſſier eſt compoſé de parties beaucoup plus groſſes à proportion de la matiere ſubtile, que ne ſçauroient être celles de l'eau à leur égard. Cette penſée eſt apuyée ſur les expériences que je lui en ai vû faire pluſieurs fois, & que vous ne ſerez peut-être pas faché de ſçavoir.

Il prend deux bouteilles, l'une pleine d'eau, où il a mis quelques petits poiſſons : l'autre d'air groſſier, où il y a des Oiſeaux, des Souris & des Rats, des Ecureuils, ou autres ſemblables animaux : puis il pompe l'eau de l'une, & l'air de l'autre. En obſervant

alors avec de certaines lunettes de figure à peu-près hyperbolique, on voit qu'il y a moins de différence entre les parties d'eau qui sortent de l'une, & les parties d'air qui y restent, qu'il n'y en a dans l'autre, entre les particules de l'air & les parcelles de la matiere subtile: à quoi l'on peut ajouter que les Poissons vivent plus long-tems dans l'un, que ces petits animaux dans l'autre. Mais ces sortes de lunettes sont difficiles à construire; du moins je n'ai pû encore jusqu'à présent y réussir comme il faut. A cela j'ai oui objecter, qu'ayant mis dans trois vases différents, fermés hermétiquement, & remplis, le premier d'eau, le second d'air, & le troisieme de matiere subtile, par exemple un moineau en vie, on a toujours remarqué que la chair de cet animal a été corrompue au bout de quelques jours dans le premier, au lieu que dans les autres il n'y est pas arrivé la moindre altération au bout de plusieurs années. D'où il semble suivre que les parties d'eau doivent être plus grossieres & plus efficaces que celles de l'air, puis qu'autrement cela devroit aller par dégrés;

dégrés ; c'eſt à dire que ſi l'eau corrompt les viandes dans huit jours, l'air le devroit faire dans ſeize, & la matiere ſubtile dans vingt-quatre, en ſupoſant leurs différences égales ; au lieu que l'on trouve que l'eau ſeule eſt capable de cette opération. Mais il y a aparence que la groſſeur des parties a moins de part à cette diſſolution, que la figure & l'agitation dans l'agent d'un côté, & l'arrangement de ces mêmes parties dans le patient de l'autre, puiſqu'il ſe trouve des corps, comme le bois de chêne, qui ſe conſervent bien plus longtems dans l'eau, qu'à l'air ; & que le feu au contraire diſſout un Frêne en un jour, où l'eau ne le ſçauroit faire en un ſiécle.

Cela eſt curieux, repris-je : mais ſçavez-vous de quel ſentiment eſt votre Docteur, par raport à la production des animaux ? Il croit, me répondit-il, qu'il n'y en a point d'autre que celle qui ſe fait par la génération, quelque raiſon qu'on puiſſe inventer en faveur de l'opinion contraire. Car pour ce que l'on allégue des fruits au dedans deſquels on trouve des vers,

ſans qu'il paroiſſe par aucun indice qu'ils y ſoient entrés par dehors, cela n'aporte aucune difficulté. Pour s'en éclaircir, il faut remarquer que les mouches & ſemblables inſectes ſe fourrent ordinairement dans les ouvertures qu'ils trouvent aux Arbres & aux Plantes, tant pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air, que pour y trouver de quoi ſe nourrir lorſqu'ils ſont en ſeve: de ſorte que s'il arrive que les œufs de cette vermine ſe trouvent à l'endroit où il ſe doit former un fruit, celui qui en eſt le plus près étant environné de la premiere goute de l'humeur qui en ſort pour ſa formation, y reſte renfermé, & y vit, juſques à ce que le fruit ſoit meur, ou tant qu'il y trouve de quoi ſe ſubſtanter; & lors que la proviſion a fini, il perce l'obſtacle qui l'arrête & s'en va. Pour apuyer ce ſentiment d'une preuve inconteſtable, on n'a qu'à jetter les yeux ſur une noix-gale, & examiner avec ſoin ſa production, on verra quelque choſe de ſurprenant.

La noix-gale eſt un excrément, ou ſi vous voulez, pourſuivit-il, une eſpece de petites pommes, qui croiſ-

ſent

ſent aux feuilles des chênes, de cette maniere. Il y a de certaines Mouches noires, qui dans la ſaiſon poſent leurs œufs délicats ſur le côté inférieur des feuilles de ces grands arbres, de peur qu'ils ne ſoient brulez par l'ardeur du Soleil: auſſi-tôt que ces petits Animaux ſont éclos, ils s'apliquent à brouter la couverture qui leur fait ombre, & à en percer les veines, afin de ſe nourrir du ſuc qui en ſort en aſſez grande quantité. S'il arrive alors à une de ces beſtioles de ſe trouver environnée d'une goute qui ait aſſez de conſiſtance, elle y reſte pendant que cette goute ſe fige, croit & devient enfin un fruit de la groſſeur d'un œuf de pigeon plus ou moins; & elle n'en ſort que lorſqu'elle eſt devenue Mouche, ou que le fruit, qu'elle a pour ainſi dire produit, ſoit devenu ſi ſec qu'il ne ſçauroit plus lui ſervir de nourriture. Il confirma cette opinion par d'autres arguments dont je ne me ſouviens pas, & conclut que quand il ne ſeroit rien de tout cela, il ſeroit néceſſaire de le croire, à cauſe des facheuſes conſéquences, qui pourroient aiſément porter à donner lieu au plus,

lorſque l'on a admis le moins, & faire avec Lucrece, le Soleil & la Terre, les ſeuls Auteurs de tous les Animaux ſans exception; ce qui ſeroit injurieux à Dieu.

Trois ſemaines après mon empriſonnement je fus mené au Saint Office. Mon Juge s'étant informé du lieu de ma naiſſance, de mon âge, & de ma Religion, à quoi je répondis ſur le champ, me conjura de déclarer moi-même le ſujet de ma détention, puiſqu'il n'y avoit point de meilleur moyen pour me tirer promptement d'affaire: prétendant ſans doute, qu'il en faut agir à l'égard de ce Tribunal, comme l'on fait envers Dieu, c'eſt-à-dire de confeſſer ſoi-même ſes fautes, afin d'obtenir miſéricorde. Je lui proteſtai de n'avoir rien fait, ni rien dit, que je me duſſe reprocher, & à quoi perſonne pût légitimement trouver à redire: que Dieu étoit témoin de mon innocence, & que ce ne pouvoit être qu'un mal intentionné, & peut-être jaloux de ce que je faiſois bien mes affaires, qui m'avoit joué le mauvais tour de m'accuſer de quelque crime que je ne n'avois jamais

jamais commis. Enfin, je lui fis comprendre que j'eſperois beaucoup de ſa bonté, & que s'il ſe faiſoit informer de ma vie, il ſeroit bien-tôt convaincu de la vérité de ce que je lui diſois.

Quinze jours après la même choſe m'arriva, & ainſi juſques à ſept fois, après-quoi l'Inquiſiteur me dit que puiſque je n'avois pas voulu confeſſer moi-même la vérité des crimes que j'avois commis, par où j'aurois recouvré ma liberté, on alloit m'en faire la déclaration. En même temps le Secrétaire lut les dépoſitions, qui conſiſtoient en ce que j'avois parlé avec mépris des Images des Saints, du Crucifix, du Purgatoire, & de l'infaillibilité du Saint Office. Que dites-vous de cela, dit le Juge? J'avoue, répondis-je, que voyant le déréglement de la plûpart des habitants de cette Ville, je n'ai pas pû m'empêcher de dire en pluſieurs endroits, que j'étois ſurpris de voir que des gens, qui auroient fait conſcience de paſſer devant un Crucifix, fait ſouvent d'une maniere abjecte, ſans faire une profonde réverence, ou négliger un

ſeul jour de ſe proſterner vingt fois devant des images de papier, ne fiſſent aucun ſcrupule de ſe veautrer dans l'ordure des plus infâmes vices qui ſe peuvent commettre dans une Societé d'hommes raiſonnables. Il eſt vrai encore que j'ai parlé du Purgatoire comme d'un lieu que je ne croyois pas fort néceſſaire, puiſqu'il ſuffit à un Chrétien d'être perſuadé que le Sang du Sauveur le nettoye de tous ſes péchez. Et pour ce qui eſt de l'Infaillibilité, pourſuivis-je, je ne penſe pas qu'elle ſe puiſſe légitimement attribuer qu'à Dieu ſeul, tous les hommes étant pécheurs, ſuivant pluſieurs paſſages formels de la Sainte Ecriture. J'avoue, dis-je, avoir tenu un pareil langage: mais Dieu ſait que ce n'a été que dans la vûe de rendre gloire à ſon nom, & par des mouvemens d'horreur que j'avois de voir tant de libertinage, là où l'on prétend que la piété & la ſainteté régnent dans un dégré fort éminent, ſans pourtant que j'aye eu deſſein de choquer la Religion, ni le Saint Office. Vous vous émancipez trop, mon ami, repartit l'Inquiſiteur: Si vous aviez pourtant confeſſé

feſſé tout cela dès d'abord, il ne vous en auroit pas été pis, quoique vous n'euſſiez pas laiſſé d'être coupable. Cependant le Secretaire, qui avoit écrit mon aveu comme une dépoſition dans les formes, me commanda de la ſigner. Là-deſſus on me fit mon procès : je fus condamné aux Galéres pour ma vie, & tous mes biens confiſqués.

Nous étions autour de cent cinquante malheureux, qui ſortimes le huitieme de Janvier 1670. de ce redoutable lieu, les uns pour être exilez, comme le fut notre Chinois : quelques-uns devoient être fouettés : il y en eut auſſi trois de brulés tous vifs, parce qu'ils avoient été accuſés de Magie, & entre autres un pauvre vieillard de quatre-vingt-trois ans, que deux differents Ordres de Moines avoient privé d'un héritage fort conſiderable, en extorquant du frere de ce malheureux qui avoit de grands biens, un Teſtament par lequel ils entroient en poſſeſſion de tout ce qu'il laiſſeroit après ſa mort, ſous prétexte de tirer ſon ame au plutôt du Purgatoire. Ce procédé injuſte avoit ſi fort aigri le vieillard, qu'il n'avoit pas pû s'empêcher d'en témoi-

gner ſon chagrin, & de jetter feu & flames contre des gens qu'il croyoit les Auteurs de cette injuſtice : ſur quoi ils lui avoient impoſé des faits dignes du feu, & n'avoient point ceſſé de le pourſuivre qu'ils ne l'euſſent vu en cendres.

CHAPITRE XV.

Du départ de l'Auteur pour Liſbonne, comment il fut pris & mené en eſclavage : & de ce qui lui arriva pendant qu'il fut eſclave.

JE fus mené dans un Navire où le Capitaine eut ordre de me remettre entre les mains de l'Inquiſiteur de Lisbonne : ainſi nous partimes le même mois pour le Portugal. On m'aprit en chemin que les Galeres où j'étois condamné, étoient une diſcipline, où les priſonniers étoient employés à de rudes Ouvrages, parce que les Portugais n'ont point de Galeres ſur la Mer. Cela me conſola un peu dans mon malheur, il me ſembloit que ce n'étoit pas peu de me voir par-là délivré

délivré de la rame & des cruautés qu'exercent les tyrans de Commites ſur les Forçats enchaînés dans leurs Vaiſſeaux. Notre Navigation fut paſſable : nous eumes pendant la route le plus beau temps que nous pouvions raiſonnablement eſperer. Ce qui nous arriva de plus remarquable, fut que le vingt-troiſieme de Mars, un Puchot ſaiſit notre Vaiſſeau par le grand mât de hune, avec tant de violence, qu'il penſa le renverſer ; l'Equipage ſe croyoit perdu, & je vis alors dans un inſtant changer l'impiété en des paroles de dévotion, qui durerent juſques à ce que ce tourbillon nous eût quittés. Enfin il y avoit long-temps que nous avions paſſé les Canaries ; il me ſemble que nous étions parvenus à la hauteur Boréale de trente-quatre degrés, lors qu'un matin à la pointe du jour, il parut tout d'un coup deux Pirates, qui ſe mirent à nous canonner de la bonne maniere. Quoique notre voyage eût été heureux, il ne laiſſoit pas d'y avoir bien des Malades dans notre bord : nous nous battimes pourtant près de deux heures, pendant leſquelles nous

eumes douze hommes de tués & dix-ſept de bleſſés. J'en demande pardon à Dieu : mais il faut que je l'avoue, j'étois ravi de nous voir tombés entre les mains des écumeurs de mer, puiſque j'eſperois par-là recouvrer plutôt ma liberté : il n'en alla pourtant pas comme je penſois. Le Capitaine racheta ſon Navire pour une ſomme d'argent, & ſes vainqueurs ſe contenterent de prendre avec moi trente hommes des plus robuſtes & des mieux diſpoſés, qu'ils menerent à Serſelli, petite Ville ſur la Méditerranée, à vingt lieues d'Alger, & à quatre du fleuve Miromus. Nous débarquames-là le dix-huitieme de Juillet, & fumes vendus au plus offrant.

Mon Patron étoit Maître Charpentier de Navire, homme de moyens, qui avoit au moins trente garçons à ſon ſervice. Au commencement on ne ſe ſervoit de moi que pour le gros ouvrage : porter, & ſervir les Ouvriers en tout ce qu'ils avoient beſoin, étoit proprement mon occupation. Enſuite j'aidois à caréner les Vaiſſeaux, à les radouber, calfutrer & brayer. Il y avoit bien de la diffe-

rence

rence de l'état où j'étois, à celui où j'avois été pendant le séjour que j'avois fait à Goa avant ma détention. Cependant, quand je me souvenois de ce que j'avois souffert dans l'Inquisition, & de ce que l'on me préparoit à Lisbonne, je m'estimai extrêmement heureux. En effet, j'avois un parfaitement bon Maître : comme je faisois ce que je pouvois, il ne m'épargnoit aussi rien de ce qui m'étoit nécessaire. Le logement étoit bon, les vivres encore meilleurs ; & il ne me disoit jamais une mauvaise parole. Cela m'a cent fois fait faire réflexion sur l'idée que l'on donne aux Enfants chez nous des Barbares & des Turcs : il semble, comme on en parle, que ce soient des Diables ; cependant je peux dire à leur louange, que j'ai trouvé parmi eux autant de charité, d'humanité & de bonne foi, que parmi les Européens, & même, si je l'ose dire, davantage ; de sorte que je n'aurois eu aucun regret de finir mes jours parmi eux. La Providence en avoit disposé autrement ; & les moyens dont elle se servit pour m'en tirer, ont quelque chose de fort remarquable.

Com-

Comme il n'y a rien de parfait au monde, autant que mon Patron m'aimoit, le Maître Valet, qui étoit Renégat, natif de Vienne en Autriche, & nommé Schilt, me haïſſoit mortellement. Il n'y avoit piéce que ce traître ne me fît, lorſqu'il y avoit lieu de ſauver les aparences ; ainſi mon Maître, qui voyoit aſſez à qui il tenoit, mais qui avoit beſoin de cet homme, fut forcé, en dépit qu'il en eût, de ſe défaire de moi. Je fus vendu à un Seigneur riche & opulent, qui demeuroit à la campagne, environ à trois lieuës de l'endroit où j'étois.

Ce Seigneur avoit un Fils, âgé de vingt-ſept à vingt-huit ans, qui étoit fou, & ſouvent même enragé. Il avoit des intervalles où il raiſonnoit, dans d'autres il déchiroit ſes habits, rompoit quelquefois ſa chaine, & auroit été capable de démembrer ceux qui ſe préſentoient devant lui, ou de ſe priver lui-même de la vie, ſi on ne l'en avoit empêché. Une amourette avoit été cauſe de ce ravage, il avoit aimé une fille qui ne l'avoit point voulu écouter, il en devint au commencement

ment rêveur, & enfin la tête lui en tourna. Il falloit jour & nuit quelqu'un auprès de ce malheureux; & on vouloit que ce quelqu'un eût de l'âge, de la prudence & de la force, afin qu'il fût capable de veiller sur ses actions. J'avois suffisamment de l'un & je n'etoit pas entiérement destitué des autres: Aussi je puis dire que je m'y prenois d'un biais qui plaisoit fort à mes Supérieurs. Je ne l'avois pas eu six semaines sous ma conduite, que je n'en fisse ce que je voulois; hormis pourtant quand il entroit en fureur, il ne respectoit alors personne: tout ce que l'on pouvoit faire, étoit de le tenir bien attaché & de ne lui laisser rien à portée, à quoi il pût àporter quelque dommage.

Cette maison, ou pour mieux dire, ce superbe Palais, étoit l'abord de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens aux environs de-là : il y avoit éternellement des Etrangers. Un jour il y arriva un Bacha, que l'on reçut avec des témoignages tout particuliers d'estime & de considération. On le logea dans une Salle fort magnifique, qui répondoit sur la basse-cour. Vers

le

le Milieu de la nuit, ce Monſieur fut éveillé par un prodigieux tintamare, dont toute la chambre retentiſſoit. Tout Bacha qu'il étoit, cela ne laiſſa pas que de l'épouvanter; il léve la tête, regarde de côté & d'autre, & aviſe enfin à l'une des extrémitez du Salon un animal couché ſur un tapis de Turquie, dont il ne pouvoit pas bien diſcerner la figure. Il fut ſur le point ou de ſe lever pour l'éxaminer de plus près, ou de crier que l'on vînt voir ce que c'étoit. Pendant qu'il héſitoit, cet objet ſe léve tout d'un coup, avance vers ſon Pavillon, trainant une groſſe chaine après lui, & ayant des habits tout déchirez, une barbe qui lui couvroit la moitié du viſage, la tête nuë, & reſſemblant plutôt à un Démon qu'à un homme. Ce ſpectacle le glace, il reſte ſans mouvement. Ce n'eſt pourtant pas encore tout: le Fantôme ne ſe contenta pas de faire vingt tours de chambre, il vint ſe jetter à côté du Bacha, reſta-là une demie-heure couché, ſans rien faire ni rien dire; & s'étant enſuite levé, ſort & tire la porte rudement ſur lui. Le matin étant venu, mon Patron fut

étonné de ne point voir paroître ſon Hôte, il y avoit long-temps que le déjeûné étoit prêt, & ils s'étoient donné parole d'aller à la promenade pour prendre de l'appetit. Enfin vers les onze heures il envoye un domeſtique, pour voir doucement s'il dormoit ou non. Cet homme ayant ouvert la porte, & s'étant gliſſé dans la chambre, avance à pas lents vers le lit, & aviſe le pauvre Bacha les yeux ouverts, pâle comme un mort, & avec tous les ſignes d'un homme preſque ſans vie. Il retourne ſur ſes pas, ne fait qu'un ſaut juſqu'à ſon Maître, & lui raporte ce qu'il avoit vû. Ladeſſus toute la Maiſon fut en allarme, on court au malade de toutes parts, on lui parle, on l'examine; mot: Perſonne ne doute qu'il n'agoniſe. Cependant quelqu'un s'étant aviſé de lui mettre une goute d'eſprit de vin dans la paume des mains, aux temples & ſous les narines, on commença à remarquer qu'il revenoit. Un peu après on l'obligea à prendre un doigt d'eau-de-vie par la bouche, cela lui fit encore plus de bien; il reprit un peu ſes eſprits; & ayant pouſſé un grand ſou-

ſoupir. O Ciel, dit-il, que j'ai paſſé une rude nuit ! je ne vous ai guére d'obligation, Monſieur, ajouta-t'il, s'adreſſant à mon Maître, de m'avoir mis dans un lieu où les Sorciers viennent faire leur Sabat. Que veux dire cela, repartit mon Maître ? Avez-vous eu quelques ſonges incommodes ? Nous avions un peu bu hier au ſoir ; vous n'êtes peut-être point accoutumé aux excès ; cela aura ébranlé votre cerveau, & produit des objets déſagréables dans la fantaiſie : allons, allons, cela ne ſera rien ; il faut ſeulement prendre un peu de courage, un bon diné remédiera à tout. Il ne faut, reprit-il, accuſer ici ni le vin, ni le cerveau ; ce n'eſt point non plus une imagination ou un Songe, j'étois aſſurément dans mon bon-ſens, lorſque le Diable m'eſt aparu : il a reſté autour de deux heures dans ma chambre, & s'eſt même venu coucher quelque temps ſur mon lit. Mais, Monſieur, lui dit mon Maître, qui commençoit à ſe douter de quelque choſe, quelle forme ce Diable avoit-il donc priſe ? Il avoit la figure d'un homme, reprit le Bacha, & nonobſtant le peu de clarté

té qui entroit par les fenêtres, j'ai bien remarqué qu'il n'avoit que des haillons sur le corps, sa mine étoit lugubre, ses jouës enfoncées &.... N'en dites pas d'avantage, interrompit mon Patron, je suis marri de cet accident; il faut que je le dise à mon grand regret, l'homme que vous avez vû est mon Fils: & ayant donné ordre qu'on l'amenât, le Bacha tomba des nuës au moment qu'il vit le Personnage. Je ne puis, dit-il, nier que ce ne soit-là le même Homme que j'ai vû la nuit passée, & qui a si fort donné la gêne à mon esprit. Il proféra ces paroles d'une maniere qui fit êclater le fou de rire, & qui lui donna occasion de raconter lui-même tout ce qu'il avoit fait à ce sujet. Cela aigrit le Bacha; il demanda s'il n'y avoit personne de commis à sa garde, & quelqu'un lui ayant répondu qu'oüi, il désira de le voir. Aussi-tôt on me vint querir; m'étant présenté devant lui: Est-ce vous, chien, me dit-il, qui veillez sur les actions du Fils de Monsieur? Oui, Seigneur, lui répondis-je. Et pour quelle raison l'avez-vous donc lâché cette nuit, reprit

prit-il ? Il n'étoit point attaché, repliquai-je, depuis quelques jours il ſe portoit aſſez bien, cela m'a empêché d'être auſſi exact à ſon égard que je le ſuis d'ordinaire, je n'ai pas même fait difficulté de prendre du repos auprès de lui : dans ces entrefaites il eſt ſorti, & vous eſt venu allarmer, comme je l'aprens ; j'en ſuis aſſurément au deſeſpoir, je vous en demande pardon, une autre fois cela n'arrivera plus. Cela n'arivera plus, maudit chien, reprit-il, je le crois bien, du moins à mon égard, car je n'en releverai pas. J'ai beaucoup de reſpect pour ceux auſquels vous apartenez, cependant vous êtes heureux de ce que je ne ſuis pas en état de me lever ; peut-être aurois-je de la peine à à me poſſeder, & vous courriez riſque d'avoir la tête caſſée. Retirez-vous de devant mes yeux, miſérable que vous êtes. & priez Dieu que je ne vous rencontre jamais nulle part. Puis s'adreſſant à mon Maître, ſi vous voulez me faire plaiſir, Monſieur, lui dit il, vous vous déferez ſur le champ de ce malheureux, afin que je n'en entende plus parler. Il n'y avoit que quelque

ques mois que je demeurois dans ce Château, les autres domeſtiques ne m'y haiſſoient pas, & mon Maître avoit beaucoup de conſidération pour moi, à cauſe des ſoins que je prenois de ſon Fils, qui me donnoit effectivement bien de la peine. Il fallut néanmoins par complaiſance que le bon homme ſe défît de moi.

On me mena en Ville pour être vendu au premier qui me voudroit : j'apris-là que le Maître Valet, dont j'ai parlé tantôt, étoit décedé, ainſi je fis demander à mon ancien Patron, ſi mes ſervices ne lui ſeroient point agréables. Il fut charmé de me recouvrer, & moi ravi de rentrer chez une perſonne qui avoit eu pour moi tous les égards imaginables pendant que j'avois demeuré chez elle. Environ trois ſemaines après, Monſieur le Bacha, accompagné d'une troupe de beau monde, vint voir notre Charpenterie. Je le reconnus de cent pas ; ſes menaces avoient fait tant d'impreſſion ſur mon eſprit, que je me mis à fuïr de toute ma force : il ſe douta que c'étoit moi, parce que s'étant trouvé mieux le lendemain de ſa viſion, & ſa colére ayant entie-

entiérement passé, il s'informa de ce que j'étois devenu, & l'ayant sçû, il témoigna du chagrin de mon départ. En effet, il aprit qu'il ne s'étoit point trompé, ainsi il ordonna que l'on courût après moi, & qu'on me dît qu'il desiroit de me parler, ajoutant qu'il ne me seroit fait aucun tort sur sa parole. Nonobstant ces assurances, je n'aprochai de lui qu'en tremblant : il le remarqua, & se prit à rire, sans doute pour me rassurer. Il me fit plusieurs questions indifférentes, ausquelles je répondis avec toute la soumission dont j'étois capable. Enfin il me demanda, en cas que mon Maître se voulût bien défaire de moi, si je ne serois pas bien aise de retourner chez le Seigneur que je venois de quitter par sa faute ? Lui ayant fait comprendre que cela ne dépendoit pas de mon choix, je n'avois rien à y répondre, sinon que je me trouvois parfaitement bien là où j'étois. Tenez-vous y donc, me dit-il, il est bien aussi agréable d'être en la compagnie de gens sensés que de garder éternellement un Démoniaque ; & m'ayant donné pour boire à sa santé, il me renvoya à mon travail.

Cette

Cette petite aventure ne fut pas la ſeule qui m'arriva pendant mon eſclavage ; mais puiſque les autres n'ont rien d'extraordinaire, je les paſſe ſous ſilence. Pour les diſputes auſquelles j'étois ſouvent ſujet, juſqu'à être obligé d'en venir quelquefois aux coups, le récit en ſeroit d'une ſi vaſte étendue, que cela pourroit ennuyer le lecteur. Les Turcs ſont pour la plupart ignorants, je n'avois à entendre d'eux que des railleries froides ſur notre Dieu crucifié, ce que je portois avec patience ; parce d'un côté, qu'ils ne croyent point en Chriſt, & de l'autre, à cauſe qu'étant ſur leur fumier, je n'avois aucune protection à eſpérer de perſonne. Mais j'avois bien de la peine à me poſſéder lors que j'étois aſſailli par des Chrétiens renégats.

Il y eut entr'autres un propoſant Gaſcon, qui étoit bien le plus hardi athée, ou déiſte, que j'aye vû de mes yeux. Il étoit d'une douceur angelique : cependant quand il ſe mettoit à railler il tournoit tout en ridicule, & confondoit nos plus grands Myſteres avec les rêveries du Talmud des Juifs,

&

& les Legendes de l'Egliſe Romaine. Mon Pére, me dit-il un jour, a été aſſaſſiné en allant en Pelerinage à notre Dame de Lorette ; belle récompenſe pour un bon Catholique comme il étoit! Ma Mere qui faiſoit profeſſion de la Religion Réformée, a été Dragonnée & maſſacrée pour s'être opiniatrée à ne vouloir pas obéir aux ordres de la Cour. Et moi, j'ai été pris des Pirates en voulant paſſer de France en Hollande : ainſi pour éviter la perſécution, je ſuis malheureuſement tombé dans l'Eſclavage.

Comme je trouvai non-ſeulement beaucoup d'eſprit & de ſçavoir à ce jeune homme, mais auſſi beaucoup de douceur & de bonté (car tous ceux de ſa connoiſſance en cet endroit, ſe louoient extrêmement de ſon naturel bien-faiſant & ſerviable) j'eus grande compaſſion de lui, & tachai à pluſieurs repriſes, de le ramener des ſentiments dangereux où il étoit, par raport à la religion. Nous eumes de fréquentes converſations là-deſſus ; & j'avois bonne eſpérance de le pouvoir faire rentrer avec le temps dans le bon chemin de la vérité ; mais un malheu-

malheureux accident lui ôta la vie, avant que le Ciel me permit de mettre fin à cette œuvre charitable. Il ſeroit trop long de raporter ici toutes les diſputes que nous eumes enſemble; ainſi je ne ferai que toucher légerement quelques-uns des principaux points.

Lors que je lui reprochai ſon changement de Religion, & la profeſſion qu'il faiſoit de la Foi Mahométane, qu'il ne croyoit pas; il me répondit, qu'après avoir bien examiné toutes les différentes Religions qui étoient venues à ſa connoiſſance, il n'avoit rien trouvé dans aucune qui pût ſatisfaire une perſonne raiſonnable; & qu'ainſi il ne voyoit rien qui dût empêcher un homme ſage, de ſe conformer, pour le moins extérieurement, à la Religion dominante du Pays où il demeure; tout de même comme on s'accommode aux habits, aux coutumes & aux manieres d'un Pays, pour ne pas paroître ridicule par ſa ſingularité. Et puiſque j'ai le moyen de m'attirer plus de confiance & de conſidération parmi les gens de ce Pays ci, en me conformant à leur mode de

Religion, je ſerois bien fou, me dit-il, ſi je me privois de cet avantage par un ſot attachement à un autre qui eſt cent fois plus abſurbe & impertinente que celle-ci. Je lui répondis que j'étois extrémement ſurpris d'entendre parler de la ſorte un homme élevé dans la Religion Chrétienne, & qui par ſa profeſſion la devroit mieux connoître, pour l'avoir étudiée à fond. C'eſt juſtement pour cela, mon ami, me repliqua-t-il, parce que je l'ai bien examinée, & que j'en ai découvert tout le foible & le ridicule, que j'en parle ainſi. Mais il y a aparence que tout âgé que vous êtes, vous n'avez pas encore ſecoué le joug des préjugez de l'éducation, & que vous vous tenez bonnement à ce que vous avez apris de votre Nourrice, ou de votre Curé, ſans l'approfondir. Je lui dis, que j'avois plus voyagé & vû le Monde qu'il ne croyoit, & que j'avois bien entendu raiſonner des gens de différens ſentimens en matiére de Religion; & cependant que je n'en avois jamais trouvé aucune qui fut ſi digne de Dieu, ſi convenable à l'homme, & qui eût

tant

tant de marques de verité que la Religion Chretienne. Que ma profeſſion ne m'avoit pas permis d'étudier à fond pendant ma jeuneſſe les controverſes de Religion comme lui, mais que cependant je me faiſois fort de défendre contre toutes ſes attaques les principales véritez de la Religion Chrétiennes ; Comme l'Exiſtence d'un Dieu; la Création du Monde ; l'immortalité de l'Ame ; la chûte de l'homme ; la Redemption du Genre humain par Jeſus-Chriſt ; la vérité & la Divinité de l'Ecriture Sainte, qui ſert de fondement à tout le reſte ; & la néceſſité....

En voilà aſſez, m'interrompit-il ; & ſi vous pouvez défendre ces articles-là, je vous accorderai enſuite tout ce qu'il vous plaira d'y ajouter. Nous commencerons par le dernier ſi vous voulez, & remonterons par les autres juſqu'au premier Vous ſavez-bien, dit-il, que les Chrétiens ne ſont pas tous d'un même ſentiment par rapport à l'inſpiration de l'Ecriture ſainte : les uns la tiennent toute inſpirée juſqu'au moindre mot ; les autres rejettent ce ſentiment, ſoutiennent ſeule-

ment en gros que par rapport à la matiére, le Saint Esprit a tellement guidé les Ecrivains de ces Livres Sacrez, qu'ils n'ont pu commettre aucune erreur dans les faits qu'ils racontent, ni dans la Doctrine qu'ils enseignent. Dites-moi je vous prie laquelle de ces deux opinions vous prétendez soutenir ?

Je ne suis pas pour la premiére de ces deux opinions, lui dis-je, & il me semble qu'il faut être bien dépourvû de Raison pour la soutenir, pour peu qu'on ait lû avec attention les Saints Livres. Mais pour la derniére elle est appuyée de raisons convaincantes. Je n'insisterai pas sur la grande antiquité des premiers livres de la Sainte Ecriture, que vous m'avouërez pourtant être les plus anciens Monumens qui soient au monde, & qu'ils furent écrits avant que l'art d'écrire fût connu aux autres Nations ; Mais les choses merveilleuses qui sont contenues dans ces Ecritures ; les Miracles que Dieu a fait pour confirmer la Revélation ; & les Prédictions des Saints Prophétes, dont on a vû l'accomplissement d'une grande partie, & dont on attend celui

du

du reſte, ſont des choſes qui ſurpaſſent l'eſprit humain & dont il n'y a que Dieu qui puiſſe être l'Auteur.

Vous faites fort bien, me dit-il, de ne pas inſiſter ſur l'antiquité de vos Livres Sacrez, parce que vous n'en tireriez point d'avantage : Car un Roman ou une impoſture peut être auſſi ancienne & plus qu'une hiſtoire véritable, cela ne conclut rien. Cependant, je ſuis bien loin de vous accorder cette grande antiquité que vous prétendez pour ces livres, & je vous défie, ou qui que ce ſoit, de pouvoir jamais prouver qu'aucun de ces livres ait exiſté avant le tems d'Eſdras, c'eſt-à-dire plus de 1000. ans après Moyſe, qui ſelon vous doit avoir écrit les premiers livres. Auſſi en liſant avec attention les livres attribuez à Moyſe, on trouve un très-grand nombre de paſſages, qui font voir qu'ils ont été écrits long-tems après lui. Il en cita quantité, que je paſſe ici ſous ſilence pour éviter la longueur. Mais pour votre argument, dit-il, fondé ſur les choſes merveilleuſes, contenues dans l'écriture ? j'en tire une concluſion toute contraire à

la vôtre : car plus un livre contient de choſes merveilleuſes & extraordinaires, plus il eſt ſujet à caution. C'eſt ainſi que vous jugeriez vous-même de tout autre livre ; & ſi vous n'en jugez pas de même de celui-ci, ce n'eſt qu'un pur effet de votre prévention, qui eſt bien viſible, puiſqu'elle va juſqu'à tourner en preuves de la vérité d'un livre, ce qui ſerviroit à lui ôter toute croyance ſi on en jugeoit ſans préjugé. Quant aux Miracles dont vous faites mention, ils ne ſont rapportez que dans le livre même dont vous voulez qu'ils ſoient des preuves ; ainſi ils doivent plûtôt ſervir comme j'ai déja dit, à le faire rejetter. Tout homme indifférent & ſans préjugé ne reçoit une relation ou une hiſtoire de choſes paſſées, que ſelon les degrez de vraiſemblance qu'il y trouve, & la tient pour fauſſe, ou romaneſque à meſure qu'il y voit des faits merveilleux & extraordinaires : car la nature a toujours été la même en tout tems, & la vérité a toujours été ſimple & naturelle. Pour ce qui eſt des prédictions dont vous avez parlé,

parlé, tous les accompliſſemens qui ſont rapportez dans le même livre avec les Prédictions, ne prouvent rien, ſinon qu'ils ſont partis du même roman, & qu'ils ont été fabriquez en même-tems; & pour ceux qu'on prétend être arrivez depuis, les événemens ont ſi peu de rapport aux prédictions dont on veut les faire paſſer pour l'accompliſſement, qu'il n'y a que la force des préjugez qui y puiſſe faire trouver de la conformité. Il me cita grand nombre d'exemples pour appuyer ce qu'il avoit dit, mais je les paſſe ici ſous ſilence.

Au reſte, ajouta-t-il, ſi vous ſaviez bien l'hiſtoire du Canon de cette Ecriture Sainte, tant de l'ancien Teſtament, que vous tenez des Juifs (nation ignorante & ſuperſtitieuſe, s'il en fut jamais) & ſur la verité & l'autenticité duquel & de toutes ſes parties, ils ne convenoient pas entr'eux, que du Nouveau tel qu'il eſt admis préſentement parmi la plupart des Chrétiens, vous y verriez tant dignorance, de ſuperſtition, d'incertitude & d'embarras, que vous en auriez honte vous-même. Là-deſſus il en-

tra dans l'hiſtoire du Canon & de la maniére qu'on l'avoit formé, & du tems quand cela ſe fit; me parla des factions & diſputes parmi les Membres du Concile de Loadicée & de quelques autres par rapport aux différens Evangiles, Actes, Epitres, &c. que les différentes Egliſes ou Societez des Chrétiens avoient reçus pour véritables à l'excluſion des autres; des difficultez & des embarras qu'il y avoit là-deſſus, & comment les uns rejettoient ce que les autres recevoient, avec les raiſons de part & d'autre, tellement que je demeurai étonné de voir que cet homme ſavoit tant de choſes curieuſes comme ſur le bout des doigts.

Je lui alléguai un autre argument, que j'avois ouï employer par des gens de la Religion Reformée, pour prouver que la Sainte Ecriture étoit inſpiréé de Dieu, à ſavoir que ceux à qui Dieu partageoit de ſa Grace, en liſant l'Ecriture s'en trouvoient ſi pénetrez qu'ils ne pouvoient pas douter qu'elle ne vînt du St Eſprit. Mais comme je voulus agir franchement avec lui, je lui avouai que je ne trouvois pas grande force dans cet argument, parce qu'il

ne

ne ſert de rien à ceux qui ne ſentent point cet effet de la lecture de l'Ecriture Sainte. Vous avez raiſon, me repliqua-t-il, de rejetter cette preuve tirée d'une prétendue conviction intérieure ; car elle n'eſt qu'une ſuite des préjugez dont on eſt imbu auparavant à cet égard, & ne prouve que l'enthouſiaſme de ceux qui la prétendent ſentir. Et de plus ſi cet argument étoit bon, il prouveroit la divine inſpiration de l'Alcoran ; car je puis vous aſſurer par ce que je vois tous les jours parmi les bons & zélez Mahométans, & vous pouvez l'avoir obſervé vous-même, qu'il y a tout autant, & peut-être bien plus, de cette conviction intérieure parmi eux, que parmi les plus dévots & les plus zélez Chrétiens. Et l'expérience journaliere nous fait aſſez voir, que la perſuaſion intérieure eſt capable de mener les gens, qui ſe laiſſent entraîner par leur imagination aux plus grandes extravagances.

Mais, continua-t-il, quelle idée pouvez-vous avoir de Dieu, qui ſelon vous eſt Maître ſouverain de tout l'Univers, & qui en peut diſpoſer toutes les parties comme il veut, ſi vous croyez

que pour faire connoître ſa volonté au genre humain, il lui faille employer des gens obſcurs, ignorans, ou fanatiques pour écrire des livres, ou pour prophétiſer, ou prêcher, dans un coin reculé de la terre, & parmi une troupe de gens ignorans, ſans que les Nations ſavantes & polies en ayent aucune connoiſſance? Trouvez-vous que ce ſoit-là le vrai moyen de faire ſentir à tous les hommes une choſe ſi néceſſaire, que la volonté de Dieu? Celui qui a tout créé & tout arrangé ſelon ſon bon plaiſir, & ſans que rien pût l'empêcher, n'a-t'il pas mis toutes choſes dans l'état où il vouloit qu'elles fuſſent? Et n'eſt-ce pas ſa volonté, que ce que nous appellons l'ordre, le cours ou la voix de la Nature? de ſuppoſer quelqu'autre volonté particuliere dans cet être infiniment parfait, c'eſt ſuppoſer du changement & de l'imperfection, qui eſt contraire à ſa nature. Et ſuppoſer qu'il communique à certaines perſonnes, & qu'il cache de beaucoup d'autres certaines régles auſquelles il veut que tous les hommes ſe conforment, c'eſt ſuppoſer une partialité injuſte & indigne de lui. Ainſi on peut con-

conclure sûrement, que tout ce qu'on appelle Revélation divine dans l'un ou l'autre Pays, n'est véritablement, qu'une imposture, fondée sur la foiblesse des hommes en général, & inventée par ceux qui vouloient leur imposer dans de certaines vûes & pour certains desseins.

Je lui répondis que si l'homme avoit demeuré dans cet état de perfection où le Créateur le mit d'abord, il n'auroit peut-être pas eu besoin d'une Revélation pour servir de régle à ses actions; mais depuis qu'il a perdu ce bonheur, par sa propre faute, il est tellement gâté & enclin à mal faire, qu'il a besoin non-seulement de revélations, mais aussi des graces particulieres du Créateur pour....

Alte-là, me dit-il, je vois que vous m'allez conter la chûte de l'homme, & toutes ses suites, comme la corruption de sa nature, le péché Originel, la Rédemption du Genre humain, &c. Ce sera, si vous voulez, le sujet de nôtre conversation pour le reste de ce soir. Vos Théologiens, dit-il, ont bien raison de dire que ces Mistères sont l'écueil de la raison humaine,

car assurément les lumieres de la raison & du bon sens n'y comprennent rien. Mais avant d'entrer dans l'examen particulier de ces articles, souffrez que je vous raconte une Fable que je tiens d'un Philosophe arabe qui a beaucoup voyagé. Il disoit l'avoir faite pour donner à ses amis une Idée de la Mythologie d'une certaine nation qu'il avoit vûe.

La Fable des Abeilles.

Il y avoit autrefois, disoit-il, dans une Isle de l'Océan un grand & puissant Roi, Souverain de toute cette Isle. Son pouvoir étoit si grand, que nul autre Roi ne l'égaloit en puissance; & tous ses Sujets lui étoient si soumis, qu'il n'avoit qu'à vouloir une chose pour qu'elle se fit: sa volonté étoit même tellement la régle de toutes leurs actions, qu'ils ne pouvoient faire que ce qu'il vouloit qu'ils fissent. Sa bonté étoit aussi grande que sa Puissance, & sa Sagesse aussi grande que l'une ou l'autre : en un mot, il possédoit au souverain degré toutes les perfections. Ce Roi avoit planté cette Isle, qu'il

qu'il avoit trouvée déſerte, l'avoit remplie d'Habitans & d'Animaux de toutes ſortes, & l'avoit fait cultiver ; enſorte qu'elle produiſoit tout ce qui étoit néceſſaire, ſoit pour l'entretien, ſoit pour l'agrément & le plaiſir de tous les Habitans.

Le Palais du Roi étoit le plus grand & le plus magnifique qu'on puiſſe s'imaginer, & ſitué au milieu des plus beaux jardins qu'on ait jamais vûs. Ce Monarque qui s'entendoit parfaitement en tout, s'étoit formé un plan de ce que la nature pouvoit produire de plus beau, & puis donna ordre que cela s'éxécutât ; ce qui fut fait ſur le champ : car telle étoit l'étendue de ſa Puiſſance que toutes choſes tant animées qu'inanimées ſe conformoient exactement à ſa volonté, & ſe rangeoient d'abord à ſon ordre. Il y avoit encore des Parcs, des Prairies & des bois, tous d'une beauté admirable, & remplis de toutes ſortes d'Animaux, d'Oiſeaux & d'inſectes qu'on pourroit ſouhaiter, ſoit pour l'uſage, ſoit pour l'agrément. J'aurois beaucoup de choſes merveilleuſes à dire ſi je voulois entrer dans le détail de ce qui regarde

de tous ces animaux, &c. C'eſt pour cette raiſon que je me contenterai de vous conter ce que j'ai apris de plus remarquable touchant une ſeule eſpece des Inſectes ; c'eſt des Abeilles.

Il y avoit dans cette iſle grande quantité d'Abeilles ; & comme le ſoin du Roi s'étendoit à tout, il fit en ſorte qu'il y eut abondance de fleurs par tout pour nourrir ces Abeilles. Mais il y avoit dans un coin d'un des parterres du Jardin du Roi, une certaine eſpece de fleurs, auſquelles il défendit aux Abeilles de toucher : Non pas que ces fleurs fuſſent nuiſibles aux Abeilles, ou que le Monarque ne s'en ſouciât plus que d'aucunes autres fleurs ; mais parce qu'il vouloit, à ce qu'on m'a dit, éprouver leur obéiſſance. Il arriva peu de tems après, que quelques-unes des Abeilles, oubliant l'ordre, ou s'en mettant peu en peine, s'en furent ſucer de ces fleurs. Le Roi s'en apperçut d'abord, & en fut tellement irrité, qu'il réſolut d'exterminer toutes les Abeilles qu'il y avoit dans l'iſle, jurant même, tant ſa colere fut grande, qu'il n'en épargneroit pas une ſeule. Mais quelque

que-tems après, quand le fort de ſa colere fut paſſé, il eut regret d'avoir paſſé une ſentence ſi rigoureuſe ; & quelque reſte de pitié pour ces pauvres Abeilles, engagea le Monarque, tout bon & miſéricordieux, à chercher quelque expédient pour les tirer d'affaire.

Le Roi avoit un fils unique qu'il aimoit infiniment plus que toutes les choſes du monde ; & il voulut que celui-ci fut le Médiateur pour faire la paix entre lui & les Abeilles. Mais afin que cette Paix ſe pût faire d'une maniere convenable à la dignité du Roi, & ſans bleſſer ſon honneur & ſa juſtice, qui étoient intéreſſées à maintenir le ſerment qu'il avoit fait, il fallut que ce Fils bien-aimé portât toutes les peines dûes aux Abeilles, & pour cette fin qu'il devint Abeille lui-même. Cette métamorphoſe s'étant donc faite, le Fils s'alla rendre en forme d'Abeille dans une des plus méchantes ruches de toute l'iſle ; où il eut beau conſeiller aux autres Abeilles d'être plus circonſpectes & de mieux obſerver les ordres du Roi ; elles ſe mocquérent de lui, le maltraité-

rent

rent & le piquérent tant qu'à la fin il en mourut. Et ce qu'il y eut de bien pis, il eut en même-tems à eſſuyer toute l'indignation & la colere du Roi ſon Pere, qui voulut venger ſur lui la faute des Abeilles. Dès que ce fils fut mort, il revint auprès de ſon Pere, & ſe mit à interceder pour les pauvres Abeilles dont il avoit payé la dette & porté les peines. Ce qu'il continue toujours de faire, avec tant de ſuccès, que le Roi a pitié de pluſieurs de ces Abeilles, & leur pardonne leurs fautes, pourvû qu'elles s'attachent entiérement à ſon fils, comme beaucoup de Ruches entieres ont déja fais. On ne voit pas que ces Abeilles favoriſées faſſent plus de miel, ou ſoient plus à leur aiſe que les autres, mais la raiſon en eſt (à ce que leur enſeignent certains Frêlons qui ſe ſont introduits en grand nombre dans toutes ces Ruches) qu'elles ſentiront mieux le bien qui leur en revient, après qu'elles ſeront mortes.

Ce ſont ces Frêlons qui enſeignent aux Abeilles qui les veulent écouter, toute cette hiſtoire, avec une infinité de circonſtances qu'on n'a pas touchées

chées ici. Dans les différentes Ruches même, & l'Hiſtoire & les circonſtances ſont tellement variées, que les unes la reçoivent d'une maniere, les autres d'une autre, & quelques-unes n'en croyent rien du tout. Ces dernieres ſont menacées par les Frêlons de punitions fort rigoureuſes après leur mort: au lieu que les Abeilles qui ſuivent leurs avis doivent recevoir alors de grandes récompenſes. Quand on leur dit qu'il eſt viſible que toutes les Abeilles quand elles ſont mortes tombent à terre & ſe conſument, étant réduites en poudre, ou en boue; ils répondent gravement, que c'eſt-là leurs corps ſeulement qui ſe conſument; mais que leur bourdonnement, qui eſt quelque choſe de différent de ces corps, va jouir des récompenſes, ou ſouffrir les peines dont ils les ont menacez. Car ils leur font accroire, que quand une Abeille qui a ſuivi les avis des Frêlons, & qui leur a donné la plus grande partie de ſon Miel, vient à mourir, ſon bourdonnement va droit au Palais du Roi, & contribue à remplir ſa grande Sale d'Audience d'une Muſique dont ce Monarque eſt fort charmé

charmé à ce qu'ils disent: Au lieu que le bourdonnement d'une Abeille qui se conduit d'une autre maniere, va après sa mort à une grande voute sous terre, où il est tout transi de froid, & fait un bruit fort désagréable à cause des peines infinies qu'il y souffre. Il y a une infinité d'autres semblables chimeres que ces Frêlons ne cessent point d'inspirer aux pauvres Abeilles; car s'étant dispensez de travailler, & vivant sur le travail des Abeilles, toute leur occupation consiste à inventer de quoi faire peur aux Abeilles & les tenir dans la dépendance; ce qui leur réussit si bien, qu'on voit une infinité de ces pauvres insectes si occupées de l'appréhension de ce qui pourra arriver à leur bourdonnement après leur mort, qu'elles ne sauroient manger avec plaisir le Miel qu'elles ont fait, ni rien faire comme il faut pour le soutien de leur vie. Et quand il se trouve des Abeilles, qui mépriſant ces chimeres s'apliquent à leur travail, & ne prêtent point l'oreille aux Frêlons, ils excitent les autres Abeilles contre celles-là, & les font souvent tuer, ou pour le moins chasser hors de leur Ruche comme dangéreuses

ſes & ſéditieuſes. Il arrive ſouvent quand les Frêlons ſont diviſez entr'eux, que toutes les Abeilles d'une Ruche prennent parti de l'un ou de l'autre côté, & étant animées par les Frêlons, elles ſe jettent les unes ſur les autres, avec tant de violence, que ſouvent on voit tuer la moitié des Abeilles d'une Ruche, à cauſe qu'elles n'avoient pas conçû les chimeres des Frêlons de la même maniere que les autres. Quelquefois même ces Frêlons engagent des Ruches entieres à faire la guerre à d'autres Ruches, de maniere qu'on en voit quelquefois pluſieurs milliers de tuées de part & d'autre, uniquement pour ſoutenir de chaque côté les chimeres de leurs Frêlons contre celles des autres. Les Abeilles s'expoſent même pour la plupart aſſez volontiers à cette tuerie, ſur l'aſſurance que les Frêlons, tant de l'un parti que de l'autre, leur donnent, qu'elles rendent par là un très-grand ſervice au Roi, qui leur en ſçaura gré, & admettra leur bourdonnement dans ſa grande Sale, préférablement à celui de beaucoup d'autres. Car ils prétendent ſavoir les Ordres & la volonté du Roi beaucoup mieux que

les

les autres Abeilles, à cauſe que certains Frêlons, diſent-ils, qui ont vécu pluſieurs ſiécles avant eux, les ont apris de la propre bouche du Roi, & les leur ont tranſmis, en partie gravez ſur des morceaux de cire, & en partie par les raports de leurs prédéceſſeurs. C'eſt ſur ce fondement que les Frêlons uſurpent tant d'autorité ſur les Abeilles par toute l'Iſle (car il y a des Frêlons qui ſe ſont fourez dans preſque toutes les Ruches) & qu'ils étendent leur tyrannie juſqu'à rendre ces pauvres inſectes tout-à-fait miſérables. Ils leur défendent de ſucer ſur de certains jours des fleurs dont ils leur permettent l'uſage en d'autres jours; & leur défendent de travailler à faire leur Cire & Miel ſur certains autres jours; à cauſe, diſent-ils, que le Roi le veut ainſi.

Après qu'il eut fini ſa Fable impertinente & ridicule, qui étoit beaucoup plus longue que je ne l'ai raportée, je lui dis que j'en voyois fort bien le but, mais que je lui en parlerois une autrefois; car il étoit alors trop tard & il falut nous ſéparer, pour nous aller coucher. Je ſongeai beaucoup

coup cette nuit ſur les moyens dont je me ſervirois pour ramener cet homme de ſes égaremens; & je fis dans ma tête un plan dont j'eſperois du ſuccès. C'étoit de commencer à la premiere converſation que nous aurions enſemble, en établiſſant l'exiſtence d'un Dieu, Auteur & Créateur de toutes choſes, & puis de cette grande vérité déduire les autres vérités principales de la Religion. Mais comme j'ai déja dit, Dieu dans ſa ſage Providence ne voulut point que mon projet s'exécutât; car quelque temps après, ce pauvre homme portant avec un autre une groſſe poutre, il tomba & en eut la tête écraſée; de maniere qu'il fut mort ſans avoir le tems de ſe reconnoître. Ce que je regardai comme une juſte punition du Ciel, à cauſe qu'il avoit fait un ſi mauvais uſage de ſon eſprit & de ſon ſavoir. J'eus ſoin même de faire remarquer cela à d'autres libertins comme lui; mais ils ne firent que ſe moquer de moi.

Il y avoit au reſte, quatorze ou quinze ans que j'étois à Sercelli, lorſqu'un jour, étant occupé à radouber un Navire, je découvris un endroit vers

vers le milieu, & à deux piez de la quille, qui étoit fort ébranlé; la piéce qu'il faloit-là devoit être considérable. Je fus obligé, pour faire l'ouvrage bon & de durée, d'entrer dans le Vaiſſeau, où il étoit reſté une quantité de gros cailloux, dont on ſe ſert, auſſi bien que de gravier, pour leſter les Navires. En remuant ces peſants fardeaux qui m'embaraſſoient, j'allai découvrir un paquet plus gros que les deux poings, roulé en long, & lié à l'entour d'une ficelle. La peur que j'eus qu'on n'aperçut que j'avois trouvé quelque choſe, me le fit cacher au plutôt dans mes chauſſes: à midi après avoir mangé, je m'écartai pour examiner ce que c'étoit. La premiere enveloppe conſiſtoit en un mouchoir de toile peinte; là-dedans il y avoit un canon de bas de ſoye, & dans ce canon un chauſſon bleu, où il y avoit une bourſe qui contenoit trois cens quatre-vingt cinq belles & bonnes Guinées. Mon premier ſoin fut de bien cacher mon tréſor dans un lieu ſûr où perſonne ne s'aviſeroit de l'aller chercher: & nonobſtant la grande joye que j'en eûs, je me gardai bien de faire paroître

paroître dans aucune occaſion que je fuſſe plus riche d'un ſol qu'auparavant.

Environ ſix mois après, le Conſul Anglois, qui ſe tenoit à Alger, ayant des affaires dans notre Ville, vint avec deux autres jeunes Meſſieurs pour voir ſi on bâtiſſoit quelques Vaiſſeaux. Un de mes camarades ayant juſtement dans ces entrefaites, beſoin d'aide pour remuer un mât auquel il travailloit, il m'apella pour lui prêter la main, Monſieur Elliot qui m'entendit nommer Maſſé, s'aprocha de moi, & me demanda d'où j'étois. Je répondis à ſa demande. J'ai un de mes bons amis, Marchand de ſoye à Londres, reprit-il, qui eſt auſſi du même endroit & qui s'apelle Jean Maſſé. Je ſçai bien, lui repartis-je, que j'ai laiſſé un frere qui ſe nommoit auſſi Jean, qui étoit de ſix ans plus jeune que moi, mais comme il y a autour de cinquante ans de cela, & que je n'ai point reçû de nouvelles du depuis de chez nous, comme ils n'en ont vrai-ſemblablement point eu des miennes, il eſt impoſſible que je puiſſe rien dire de cela avec certitude. Ce que vous me dites, interrom-

terrompit le Conſul, me fait croire que vous êtes fréres, car celui dont je parle doit avoir environ ſoixante ans, & il m'a ſouvent entretenu d'un frere qu'il regrétoit beaucoup, & qu'il croyoit être péri il y a long-tems. Là-deſſus il falut que je lui diſſe en peu de mots par quelle fatalité j'étois devenu Eſclave en Afrique ; après quoi il s'offrit d'en écrire à mon frere, afin qu'il cherchât un expédient pour me faire ſortir de-là ſur mes vieux jours. Je lui déclarai alors en confidence que j'avois de l'argent. Si cela eſt, me dit-il, je trouverai bien les moyens de vous relâcher ; mais il n'en faut faire aucun ſemblant, laiſſez-moi gouverner tout cela, & ne vous mêlez de rien : Adieu. Je lui baiſai les mains, & me recommendai à ſes bonnes graces.

Un mois après, je fus tout étonné lorſque mon maître me fit apeller, & m'ayant pris par la main, me dit : Je ſuis ravi, mon ami, de ce que vous allez retourner dans votre Patrie. Monſieur Elliot a traité pour votre rançon avec moi ; allez le joindre à Alger : Je vous ſouhaite un heureux voyage.

voyage. A ces mots je l'embraſſai, & le remerciai de ſes bontez, & des égards qu'il avoit eu pour moi, depuis le jour de mon arrivée, juſqu'au moment de ma ſortie. Nous pleurâmes l'un & l'autre comme ſi nous avions été proches Parens. De-là j'allai prendre congé de mes Camarades, & me tranſportai enſuite à Alger. Le Conſul me reçut de la maniere du monde la plus honnête. Je lui contai trente-cinq Guinées, qu'il me dit que ma liberté lui devoit couter : ce qui n'étoit à la vérité rien, mais on avoit eu égard à ſon crédit & à mon âge.

CHAPITRE XVI.

Contenant la ſuite des Avantures de Pierre Heudde, dont il eſt parlé dans le II. Chap. & l'arrivée de l'Auteur à Londres, &c.

JE reſtai plus d'un mois à Alger, avant que de m'embarquer pour Londres. Pendant cet intervale de tems il arriva qu'un Pirate Turc amena à Alger une Galére Françoiſe. Monſieur Elliot ſe fit d'abord donner la liſte de ſon équipage, afin de voir ſi dans le

nombre de ſes Forçats, il n'y en auroit point, dont le nom lui fût connu, & qui fût de ſa Patrie. Il en fit la lecture en ma préſence, & parut étonné d'y trouver le nom d'un homme, qu'il avoit connu à Londres aſſez particulierement. Celui de Pierre Heudde, ne me donna pas moins de ſurpriſe : il le remarqua, & m'en demanda la raiſon. Sa curioſité m'engagea à lui en faire l'hiſtoire ; en ſuite de quoi nous nous tranſportâmes enſemble au lieu où l'on avoit renfermé ces Galériens. Auſſi-tôt que nous y fumes arrivez il s'informa de ſon homme, & moi je m'appliquai à chercher le mien. Celui qu'il déſiroit de voir avoit été bleſſé dans le Combat, & étoit expiré il n'y avoit qu'un quart d'heure : l'autre ſe trouva dans l'inſtant. Vous appellez-vous Pierre Heudde ? lui demandai-je. Oui, me répondit-il. Ne vous ai-je jamais vû à Liſbonne ? continuai-je. Cela pourroit être, repartit il, mais il faudroit qu'il y eut bien du tems. Cela eſt vrai, repris-je, puiſque c'étoit, ſi je ne me trompe, en 1643. ou 44. Il y avoit alors-là un certain Facteur nommé van D.k, l'avez-

vous

vous connu ? Vous paliſſez , il n'y a point de danger ici pour vous. Aſſurément , il faut avouer que vous lui jouâtes un vilain tour. Je ne ſçaurois le nier, dit le forçat, c'étoit moi-même , qui lui enlevai une ſomme de trois cens Ducats. Je demande pardon à Dieu de cet énorme péché , & des autres que j'ai faits ; j'en ai été ſuffiſamment châtié en ce monde-ci , j'eſpere qu'il me fera miſéricorde dans l'autre. C'eſt parler en Chrétien , lui dis-je, & vous êtes heureux de ce que la Providence vous fait la grace d'être repentant de vos fautes. Mais , dites-moi, je vous prie , pourſuivis-je, pourquoi , & quand avez vous été condamné aux Galéres ? Le ſouvenir m'en fait frémir , Monſieur , me répondit-il , & je voudrois que vous m'exemptaſſiez d'un récit ſi peu édifiant, & qui ne peut que renouveller mon chagrin. Nous le louâmes des bons ſentimens où il étoit ; enſuite j'inſiſtai ſur ma demande , où je fus ſoutenu par Monſieur le Conſul , de ſorte que l'ayant perſuadé : Hé bien , Meſſieurs, je vous contenterai , reprit-il , tant pour vous donner des marques de mon

obeiſſance, que pour ſouſcrire à la juſte punition de mes crimes.

Après le vol que j'eus fait à Mr. van Dik, je m'embarquai pour Nantes, où ſous le nom de Vander Stel, & Neveu d'un fameux Marchand de vin de Rotterdam, je fis d'abord connoiſſance avec tout ce qu'il y avoit-là de Négocians Hollandois. Je ne ſaurois dire les careſſes que ces bonnes gens me firent; à peine ſe paſſoit-il un jour que je ne fuſſe invité, chez l'un ou chez l'autre, à des repas magnifiques. Dans ces entrefaites il arriva-là un Intendant de Languedoc, qui avoit des habitudes avec pluſieurs de ces Meſſieurs chez qui je fréquentois; cela me donna occaſion de faire connoiſſance avec lui: il me voyoit volontiers; & comme il étoit amateur du jeu, il fut ravi de m'y trouver de la diſpoſition. Quelquefois nous jouïons une partie aux Echecs, ſouvent nous paſſions des après-dinées entieres au piquet; mais toujours ſans nous faire grand mal, de part ni d'autre. Enfin, l'étant un jour allé voir, j'eus le bonheur de le trouver ſeul dans ſa chambre, où il s'impatientoit, de n'avoir

voir perſonne avec qui il pût paſſer le tems. Il fit apporter des cartes, & nous nous mîmes à jouer une partie d'Ombre. Il étoit fort à ce jeu-là, mais je le ſurpaſſois en fineſſe. Quelque deſſein qu'il eût, il eſt ſûr qu'il m'excitoit plus à boire que de coutume ; j'étois ravi de cela, parce que je me doutois bien qu'une grande quantité de vin l'empêcheroit de découvrir ſi-tôt ma tromperie. En effet, je lui emportai cinquante piſtoles en moins de quatre heures de tems. Il en parut étonné, & me demanda ſa revanche au Lanſquenet : c'étoit juſtement-là où je l'attendois. Je fis pourtant ſemblant de n'être pas fort verſé à ce jeu-là, & lui dis qu'à moins que la fortune ne m'en voulût comme au precédent, il étoit impoſſible que je ne perdiſſe juſqu'à mes chauſſes. Ici ma partie commença à s'échauffer plus que jamais. Nous jouïons gros ; & quoique je me laiſſaſſe gagner de fois à autre, afin de ne le pas rebuter, environ le minuit que nous nous quittâmes, je lui avois gagné plus de trois mille écus, qu'il me compta deux jours après en belles & bonnes eſpeces. Ce

coup-là me mit merveilleuſement bien dans mes affaires. Je couſis cinq cens Ducats ſur une bande de chamois, dont je me fis une ceinture, que je portois ſous ma chemiſe, & l'Intendant étant parti d'un côté, je pris la route d'Avignon de l'autre. En chemin faiſant je m'accommodai d'un Valet, & repris mon ancien nom de Heudde.

La dépenſe que je faiſois dans ce nouveau ſéjour, ne faiſoit douter à perſonne que je n'appartinſſe à des gens de la premiere volée. Je ne faiſois aucun ſcrupule de m'introduire dans les meilleures compagnies, & on ſe faiſoit un plaiſir de m'y recevoir. Au bout de quinze jours ou trois ſemaines il m'arriva caſuellement de rencontrer dans la rue une fille d'autour de vingt ans, qui étoit bien la plus excellente beauté que j'euſſe vû de ma vie. Je la laiſſai paſſer, & lorſqu'elle fut à une cinquantaine de pas de moi, je me retournai, & la ſuivis de loin, juſques à ce qu'elle entra dans une Maiſon. Là-deſſus je donnai ordre à mon valet de s'informer ſous main ſi c'étoit-là le lieu de ſa demeure, &

& ce que faiſoient ſes parens. Il me vint rendre compte de tout, & m'apprit que ſon Pere étoit Juif, & Marchand Jouaillier, qui faiſoit de groſſes affaires. Dès le lendemain je m'en allai le trouver, ſous prétexte que je voulois acheter un petit diamant de vingt-cinq ou trente piſtoles; & pour lier un plus étroit commerce avec lui, je lui dis mon nom, & le lieu de ma naiſſance. J'ajoutai à cela que je connoiſſois pluſieurs Juifs à Amſterdam: je lui en nommai même quelques-uns qui ne lui étoient pas inconnus; enfin je n'oubliai rien de tout ce que je crus capable de le porter à me donner entrée dans ſa maiſon, ſans lui parler, ni de femme, ni de fille. Cette premiere viſite me réuſſit ſi bien, que je haſardai d'en tenter une ſeconde. J'achetai éfectivement une Bague, ſur laquelle cet Uſurier devoit au moins gagner un tiers, mais ce n'étoit pas une affaire. L'eſperance d'un gain plus conſidérable le porta à m'inviter de l'aller voir ſouvent; je profitai de ſa civilité, je me mis auſſi ſur le pied de le traiter de tems en tems dans mon hôtellerie.

Tout alloit le mieux du monde ; mais je ne voyois pas que cela avançât mon deſſein, ainſi je conclus qu'il m'y falloit prendre d'un autre biais. Comme je méditois là-deſſus, il arriva heureuſement qu'à notre premiere entrevûe, il ſe trouva accompagné d'un autre Juif. Je les jettai inſenſiblement ſur la différence des Religions ; ce qui nous engagea dans une diſpute. Je fis ſemblant d'avoir ignoré juſqu'alors la force de leurs argumens, & la foibleſſe des nôtres, à l'égard du Meſſie. L'eſpérance de faire un Proſelite les fit aiſément conſentir à nous voir le plus ſouvent qu'il ſe pourroit, afin d'avoir occaſion de traiter cette matiere à fond. Là-deſſus je leur demandai d'aſſiter à leur Culte public ; ils m'ouvrirent leur Sinagogue avec joye ; je me fis inſtruire dans leur Religion, & enfin, convaincu de mes erreurs, par la vérité de leurs principes, on me circoncit, & je devins Juif. Auſſi-tôt que cela fut terminé, je fus ſolemnellement initié dans tous leurs Miſtéres ; j'avois entrée par tout, & le Sexe, qui me regardoit comme un Saint, me faiſoit

faiſoit part, à l'exemple des hommes, de ſes careſſes & de ſes honnêtetez; de mon côté, il n'y avoit complaiſance, dont je n'uſaſſe à leur égard; ſur-tout, j'avois des déférences reſpectueuſes pour la belle Juive, qui ne lui étoient pas déſagréables. Je me mis, outre cela, ſur le pied de lui faire ſouvent de petits préſens, qu'elle recevoit avec plaiſir, & que ſa Mere ne dédaignoit pas. Il n'y avoit que le Pere, qui ayant de grands biens à donner à cette fille unique, & qui ne laiſſoit pas d'être avare pour cela, ne regardoit pas ce petit commerce de trop bon œil.

Cependant je faiſois le gros Monſieur, ſans pourtant donner dans l'extravagance. Cette maniere de vivre le ſurprenoit; il enrageoit de ſavoir d'où je tirois de quoi fournir à mon entretien, il s'en informoit à droite & à gauche, ſans en pouvoir apprendre la moindre nouvelle. Quand je vis cela, j'envoyai mon valet chez un Orfévre Juif, pour le prier de lui vendre une couple de ſes creuſets, & de n'en dire pourtant rien à perſon-

ne. Le Jouaillier fréquentoit dans cette Maiſon-là ; de maniere que trois jours après mon valet fut tout étonné, qu'étant allé chez mon Ami, pour ſavoir s'il étoit de loiſir à me recevoir, il le tira à part dans une chambre, le régala d'un verre de ſon meilleur Vin ; & l'ayant mis ſur le chapitre des Creuſets, il lui demanda adroitement ce que je voulois faire de cela. Mon garçon, que j'avois inſtruit d'avance, faiſoit au commencement l'ignorant, afin de lui donner occaſion de croire qu'il y avoit du miſtére : enfin, après bien des interrogations d'une part, & des ſermens de l'autre, que ſon Maître lui romproit le cou s'il le diſoit jamais à perſonne, il lui dit comme un ſecret, qui devoit reſter entr'eux deux, que je m'en ſervois pour augmenter l'or, & que j'étois un des premiers Chimiſtes de l'Europe. Cette confeſſion, qui lui paroiſſoit ingénue, & vraiſemblable, n'eut garde de tomber à terre. Maſcado, c'étoit le nom du Jouaillier, étoit ravi d'avoir découvert ce ſecret ; mais il ne ſavoit de quels moyens ſe ſervir pour me porter

à lui en faire auſſi confidence. Il commença par me ſonder ſur la qualité de mes effets, s'ils conſiſtoient en argent, en maiſons, ou en fonds de terre : comment je faiſois pour tirer de l'argent de chez moi, il s'offrit enſuite de m'en faire venir à peu de frais. Il me demanda ſi mon deſſein étoit de courir toujours ; s'il ne me ſeroit pas plus avantageux de former un établiſſement fixe ; & autres choſes ſemblables. Je répondis à tout cela d'une maniere aſſez vague, & qui ne devoit pas fort le contenter. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner du Maître il s'adreſſa pour la ſeconde fois au Domeſtique, & à force de promeſſes, & d'un petit préſent qu'il lui fit, il s'aſſura de lui que la premiere fois que je travaillerois au grand œuvre, il ne manqueroit pas de l'en venir avertir.

Dix jours après je mis mes creuſets au feu, & quoique je fuſſe preſque en chemiſe, je m'étois ſi fort échauffé, à force de ſouffler & d'agir, que le vermillon n'étoit pas plus rouge que mon viſage. Cependant, mon homme étoit couru chez Maſcado,

pour l'avertir de ce qui se passoit, sous prétexte que je l'avois envoyé acheter quelques dragmes d'eau régale ; de maniere qu'à peine l'un étoit-il de retour, que l'autre s'en vint me demander. La servante, qui avoit été à la porte, vint heurter à la mienne, & dit à mon garçon qu'il y avoit quelqu'un qui desiroit de me parler, & qu'elle avoit déja dit que j'étois dans ma chambre. Je fis le fâché là-dessus, & envoyai le valet dire que je ne pouvois recevoir personne. Le Juif se moqua de cela, & entrant effrontément là où j'étois. Je vous demande pardon, Monsieur, me dit-il ; étant fort retiré depuis votre conversion, je vous croyois occupé à quelque acte religieux ; & de peur qu'un excès de dévotion ne vous rende mélancolique & rêveur, comme il semble que vous le devenez depuis peu, j'ai pris la liberté d'entrer sans être introduit, dans le dessein de causer une heure avec vous, & de vous inviter à venir passer la soirée chez moi en famille. Mais que faites-vous ici, continua-t-il ? Etes-vous devenu Chimiste ? Qu'avez-vous-là dans ces Creusets ?

fets? je croi, ma foi, que vous cherchez la Pierre Philoſophale. Parlons d'autre choſe, lui dis-je, en paroiſſant fort embaraſſé, il faut avoir quelque occupation dans ce monde, & le reſte; car il n'eſt pas néceſſaire de vous entretenir ici du Dialogue que nous compoſâmes lui & moi à cette occaſion. La concluſion fut, après bien des détours, & à condition qu'il n'en diroit rien, que je ſavois multiplier l'or. Il ne faut pas vous le cacher, reprit-il, j'étois ſurpris de la dépenſe que vous faites, ſans qu'il ait encore paru que vous tiriez des deniers d'ailleurs, & que vous ayez encore parlé à perſonne pour vous en faire venir. Mais votre ſcience eſt-elle aſſurée, & cela ne manque-t-il jamais? La premiere fois que je travaillerai, lui répondis-je, je vous en ferai voir l'expérience.

Quelques jours après je lui marquai éfectivement une heure, & lui dis d'aporter en même tems dix Ducats. Il jetta en ma préſence ces dix piéces d'or dans l'un de mes creuſets, je mis ma poudre de multiplication dans l'autre. Enſuite je mêlai tout cela,

& le remuai bien d'une verge de fer, qui étoit creuſe, & dans laquelle j'avois mis la valeur de cinquante francs de poudre d'or, qui étant arrêtée par un peu de cire, dont j'en avois fermé l'ouverture, & qui ſe fondit incontinent, augmenta de cette ſomme la maſſe du Métail, que lui-même y avoit miſe. Le tems fixé pour l'opération étant écoulé, je lui remis entre les mains le petit lingot, qui étoit réſulté de cette fuſion. Il l'alla d'abord porter à ſon ami l'Orfévre, qui lui dit que l'or étoit du meilleur qui ſe pût voir. Il fut charmé de ce ſecret, & commença par me vouloir porter à travailler tous les jours. Je lui répondis que j'avois aſſez d'argent fait: qu'il me ſuffiſoit de m'occuper lorſque cela étoit néceſſaire, & que tant que je n'aurois ni feu, ni lieu, je ne m'amuſerois jamais à amaſſer de grands tréſors. Outre qu'il y avoit beaucoup de peine à aprêter la poudre dont j'avois beſoin, & qu'on couroit riſque, en la faiſant, d'altérer ſa ſanté, à moins que d'avoir un grand Laboratoire, & tous les inſtrumens propres à un ouvrage de cette importance.

Vous

Vous baillez, Meſſieurs, ſans doute, à l'ouïe de toutes ces particularitez, j'en omets pourtant, de peur de vous ennuyer, beaucoup d'autres qui ne ſeroient peut-être pas deſagréables dans une autre conjoncture. Pour couper court, on n'atendit pas que je parlaſſe de Mariage, il ſe trouva des entremeteuſes, qui m'en firent elles-mêmes la propoſition. Je voulus pourtant que tout cela ſe fît dans les formes; étant aſſuré de mon fait, je demandai la belle Juive à ſes parens, qui me l'accorderent avec des marques d'une entiere ſatisfaction, & me prirent incontinent chez eux.

Nous n'avions été guere mariez que mon Beau-Pere commença à me parler d'affaire. Vous avez un talent, mon fils, me dit-il, qu'il ne faut point enfouïr: agiſſons pendant que nous en avons la commodité, & amaſſons des biens pour nous & pour nos deſcendans. Je donnai incontinent dans ſon ſens, & nous réſolumes de faire notre Laboratoire dans une maiſon de campagne, qu'il avoit à ſix milles de la Ville, afin que nous puiſſions y travailler en repos, & ſans

être

être aperçus de perſonne. Mais je n'avois plus de poudre de multiplication, il en falloit aprêter d'autre; & parce que cela demandoit du tems, & ne s'exécutoit pas ſans de grands frais, & beaucoup de peine, nous réſolumes d'en faire pour un million au moins à la fois. Là-deſſus je lui donnai la liſte des drogues, qui entroient dans cette compoſition, dont la plus grande quantité étoit du Mercure. Je lui fis donc acroire qu'il me falloit du Sel marin, & mineral, de l'Antimoine, de la ſemence de Perles, du Corail, de la Cendre de geniſſe, de la Corne de Cerf, & de Licorne, des yeux d'Ecreviſſes de mer, de la dent d'Eléphant, du Sang de Dragon, des grifes d'Aigles, des Oiſeaux de Paradis, des Becs de Perroquet de l'Amérique, des Têtes de Vipéres, des Os de Chameau, la Queue d'un Crocodille, la hûre d'un Marſouin, de la Côte de Baleine; de tous les Métaux, & de la plupart des Minéraux. Il étoit néceſſaire qu'une certaine quantité déterminée de tout celà infuſât pendant trois jours, dans de l'urine de brebis, mêlée avec la troiſieme

troiſiéme partie de ſa peſanteur de bouſe de vache griſe, qui eut été détrempée dans de l'eau du Rhin, l'eſpace de neuf jours, qui eſt le quarré de trois: & le nombre cubique de cette même quantité, ſavoir vingt-ſept jours ou un mois périodique, étoit le tems que l'on devoit employer pour calciner toute cette maſſe, & la réduire par un feu lent, en cette prétendue poudre de projection.

Tout cela n'épouventa point le bon homme, l'eſperance d'un grand gain lui faiſoit enviſager comme aiſé, ce qu'un autre n'auroit pas trouvé faiſable. Il fut donc queſtion de chercher ce que je lui demandois. Une partie ſe trouva à Avignon, & aux environs de là, l'autre le devoit tirer en Hollande, où l'on trouve en effet de tout ce qu'il y a au monde. Je lui fis enſuite comprendre, que l'Or qui avoit une fois paſſé par mes mains, ne pouvoit plus être multiplié, & qu'ainſi il devoit tâcher de ramaſſer de groſſes ſommes, ſoit qu'il en payât l'intérêt, ou qu'il les prît de ſes amis, qui ſeroient bien aiſes de participer au profit. L'Orfévre fut le pre-

premier auquel il fit part du secret, & qui le pria de prendre de lui cinq cens louis, à telles conditions qu'il voudroit. Plusieurs autres l'imiterent, mais toujours en cachette, & chacun sous serment de ne le reveler à qui que ce fut, non pas même à leur propre femme; de sorte que l'un ignoroit absolument ce qui se faisoit avec l'autre. A mesure que l'on recevoit de l'or, on le portoit à la maison de campagne, où j'étois le plus souvent occupé à mettre ordre aux choses.

Enfin, quand je vis que tout étoit sur le point d'être prêt, je dis à mon Beau-Pere, & à ma femme, que j'allois mettre la derniere main à l'ouvrage; mais que comme cela demandoit beaucoup d'application, & que j'avois au moins besoin de trois jours, je les priois de ne me venir point interrompre avant ce tems-là. Je sortis à la porte fermante, après m'être saisi d'un Baguier, où il y avoit au moins pour soixante mille livres de Joyaux. Dès que je fus arrivé à la Métairie, j'allai prendre un peu de repos; puis m'étant levé de grand matin, je me chargeai de tout ce qu'il y avoit-là de deniers,

deniers, & dis au Fermier qu'une affaire de la derniere importance, & à laquelle je n'avois pas penſé plûtôt, m'apellant à Arles, s'il arrivoit que ma femme vint là au bout de trois ou quatre jours, comme elle me l'avoit promis, il ne manquât pas de l'aſſurer de ma part, que j'abregerois mon voyage autant qu'il me ſeroit poſſible; & étant monté à cheval, je lui dis adieu. D'abord que je fus hors de la portée des yeux de ce Payſan, je tournai de l'autre côté, & pris la route de Lion.

Etant arrivé dans cette fameuſe Ville, il ſe rencontra que le Marquis de Villeneuve vint ſouper dans l'Hôtellerie où j'étois logé: il eut la curioſité de me connoître. Je lui dis que j'étois Hollandois, de la Famille de Waſſenaar, & que j'étois Cornette au ſervice de Leurs Hautes-Puiſſances; mais qu'ayant eu le malheur de tuer en duel un Enſeigne du Régiment des Gardes du Prince d'Orange, qui apartenoit à des perſonnes de très grand crédit, j'avois été obligé d'abandonner mon Pays, de peur des conſéquences; mais que ce qu'il y avoit de conſolant pour moi,

moi, c'eſt que je n'étois pas ſorti les mains vuides, outre que je m'étois fourni de bonnes Lettres de crédit. Là-deſſus ce Cavalier me fit mille honnêtetez. Je connois votre Famille, Monſieur, me dit-il, elle eſt conſidérable dans les Pays-Bas ; & pour vous montrer que je l'eſtime, ſi vous voulez faire une Compagnie à vos dépens dans le Régiment de Cavalerie, que je ſuis ſur le point de lever, il ne tiendra qu'à vous d'être Capitaine. Je pars pour la Cour, nous pourrons faire le Voyage enſemble, & je me fais fort de vous faire agréer au Roi. Je vous prens au mot, Monſieur le Marquis, lui répondis-je ; & tirant de mon petit doigt un Diamant de cinq cens écus, que m'avoit fourni le baguier que j'avois pris, & qui avoit déja pluſieurs fois ebloui les yeux de ce Colonel, voilà de quoi je vous fais préſent ſur le marché. Le lendemain je me fis faire un habit galonné d'autour de cent piſtoles ; je vendis mon Cheval, m'accommodai d'un Valet de chambre, & m'étant fourni de tout ce qui m'étoit néceſſaire, nous prîmes le Coche, qui nous mena à Paris.

Nous

Nous n'y eûmes pas été long-tems que mon Patron me fit expedier ma commiſſion, & me recommanda fortement de ſonger au plus vîte à lever du monde. Monſieur de Saint Jean, qui étoit mon Lieutenant, me conſeilla d'aller avec lui du côté de Joinville en Champagne, où il avoit de grandes habitudes, & où, ſelon lui, nous devions trouver des hommes & des chevaux à raiſonnable prix. Effectivement, à peine y avions-nous été ſix ſemaines, que nous étions à peu près complets. Mais outre les dépenſes exceſſives, que je faiſois de toutes les manieres, j'eus le malheur que mon pendart de valet d'Avignon, que j'avois fort mal payé de ſes peines, & qui étoit de ces endroits-là, m'ayant caſuellement vû, il me reconnut. Le fripon, tant par un principe de vengeance, que dans la vûe d'être libéralement récompenſé de ma Femme, en donna d'abord la nouvelle à Maſcado. Ce ruſé Juif fit de telles diligences, & employa des gens ſi puiſſants, que non-ſeulement je fus arrêté, & mis en priſon peu de tems après; mais ayant été accuſé & convain-

cu

eu de la derniere friponnerie, on me dépouilla de mes reſtes, & on me condamna aux Galeres pour jamais.

Voilà, Meſſieurs, continua Pierre Heudde, comment on arrêta le cours de mes infâmes débauches. Vous voyez par-là que mon eſclavage doit avoir été long. Les plaiſirs que j'ai eus, n'ont pas égalé les peines que l'on m'a fait endurer. Celui qui gouverne tout, l'a voulu ainſi; je ſouffre ſes châtimens avec patience, juſques à ce qu'il ait la bonté d'y mettre fin. Nous le plaignîmes de ſon malheureux ſort, & Monſieur Elliot lui ayant donné la valeur d'un écu, l'aſſura dans les diſpoſitions où il le voyoit, qu'il tâcheroit de lui rendre ſervice. Nous aurions bien voulu ſavoir de cet infortuné, & le lieu de ſa naiſſance, & de quelles gens il étoit iſſu; mais il ne voulut jamais nous le dire: de ſorte que nous nous retirames, en admirant la ſage conduite du Tout-Puiſſant, à l'égard de ſes créatures, bonnes & méchantes.

Je m'étois ſi peu ſoucié d'Alger, pendant le ſéjour que j'y avois fait,

& j'avois été ſi peu curieux d'en parcourir tous les quartiers, que je fus émerveillé, d'abord que nous fûmes en mer, d'y découvrir des beautez qui ne m'étoient point venues dans la penſée. Cette charmante Ville eſt ſituée en forme d'Amphitéâtre, ſur le penchant d'une haute Montagne, de ſorte qu'on la peut voir toute entiere d'un coup d'œil, quoiqu'elle ſoit grande, & contienne plus de cent mille Habitans. Il n'étoit pourtant plus tems d'y retourner pour l'examiner, & j'en avois même fort peu d'envie. La ſaiſon étoit agréable, & nous eumes un voyage ſi heureux, que je n'en reſſentis pas la moindre incommodité. Enfin j'arrivai à Londres, cette fameuſe & magnifique Ville, qui efface par ſon luſtre tout ce que j'avois vû auparavant, le quatriéme jour du mois de Mai 1694. âgé de ſoixante & treize ans, mais fort & vigoureux pour mon âge.

La premiere choſe à laquelle je penſai, fut de me faire habiller, parce que je ne voulois point me montrer à mes amis dans l'équipage où j'étois,

j'étois. Mon hôte parloit François; je le priai de m'envoyer querir un Tailleur, qui entendît auſſi ma Langue. Cet homme étant venu, & m'ayant mené chez un Marchand réfugié: pendant que nous étions occupez à voir des étoffes, il entra un homme, qui dès qu'il eut jetté les yeux ſur moi, & entendu que j'étois un Eſclave de Barbarie, fut pris d'une hémoragie, qui lui fit perdre plus de vingt onces de ſang: il n'y avoit pas moyen de l'étancher. Chacun mettoit en uſage les remedes qu'il avoit apris, mais voyant que tout cela étoit inutile, & que l'on parloit même de faire venir un Chirurgien pour lui ouvrir la veine, je lui pris le petit doigt, du côté de la narine qui ſaignoit, & le liai bien fort d'une éguillée de fil, entre l'ongle & la premiere jointure. Ce remede, qui ne me manqua jamais, mais dont peu de perſonnes ſont capables de bien uſer, fit ſon effet, & fut admiré de la Compagnie. Le Marchand, qui connoiſſoit le perſonnage, fit venir un verre d'eau de vie, & l'ayant pris des mains de ſa ſervante: A vous, dit-il,

dit-il, Monſieur Maſſé, il faut réparer par un peu de ces eſprits, une partie de la perte que vous venez de faire.

Quoiqu'il fut jeune lorſque je ſortis de chez nous, il avoit pourtant conſervé quelques traits, qui me le firent auſſi-tôt reconnoître, outre qu'il eſt extrêmement marqué de la petite vérole. Vous vous appellez donc Monſieur Maſſé, lui dis-je? Oui, me répondit-il, à votre ſervice. Connoiſſez-vous, repris-je, Monſieur Elliot, Conſul à Alger? Très-particulierement, me répondit-il. Hé bien, repris-je, voilà une Lettre qu'il m'a chargé de vous rendre. Il prend la Lettre, l'ouvre & ſe met à lire: mais venant à l'endroit où il étoit fait mention de moi, il la poſe avec précipitation ſur le comptoir, contre lequel il étoit apuyé, & ſe jette à corps perdu ſur mon cou, ſans prononcer une ſeule parole.

Quelque effort que j'euſſe fait pour me poſſeder, il me fut impoſſible de proférer un mot de long-tems; nous nous tenions collez comme deux Statues de pierre, & je crois que nous ſerions morts de joye l'un ſur l'autre, ſi on n'eût pris ſoin de nous ſéparer. Vous ſortez d'eſclavage, mon très-cher frere, me dit-il la larme à l'œil, & vous êtes ſans dou-

te destitué des biens du monde. Le Ciel m'a beni pour nous deux; venez chez moi jouir le reste de vos jours, & de mon abondance, & de votre liberté. Il est juste que vous gouverniez à votre tour: moi, ma femme & mes enfans, serons maintenant vos esclaves, je veux que vous commandiez chez moi, & je prétens être le premier à vous obéir. Je voulus répondre à ses civilitez, & lui faire comprendre qu'un homme de mon âge seroit un objet peu agréable à de jeunes gens; qu'il valoit mieux que je me misse chez quelque étranger, qui seroit obligé en le payant de souffrir de mes infirmités. Mais il m'interrompit d'abord; & ayant donné ordre au Tailleur d'achever au plus vîte mon habit, il me mena à sa maison.

Tout ce que j'ai dit de mon frere n'est absolument rien au prix de ce que fit sa famille: ma sœur, son épouse, & mes neveux & nieces ses enfans, penserent me manger tout vif de joye. On me donna un très-bel apartement pour me loger, & un domestique pour me servir dans toutes mes nécessités.

Le Grand, un de mes compagnons de voyage, ayant apris mon arrivée, me fit la grace de me venir voir. Il me raconta com-

comment après avoir quitté Goa, il étoit passé dans l'Isle de Java, où il avoit eu le bonheur de s'introduire chez M. de S. Martin, qui l'avoit introduit chez M. Van Reden, Gouverneur de Batavia, & par le moyen duquel il avoit eu occasion de profiter des leçons de Mathématique que je lui avois données, en exerçant la Charge d'Ingénieur en plusieurs favorables rencontres: ce qui l'avoit mis en état de vivre honnêtement le reste de ses jours. Il m'apprit aussi que la Forêt étoit mort en ces quartiers-là fort à son aise; mais il ignoroit ce que les autres étoient devenus.

S'il faut rendre justice à ce galant homme, j'avoue franchement que ses fréquentes conversations n'ont pas peu contribué à me remettre en mémoire quantité de circonstances, dont je n'avois presque plus la moindre idée, & que quoiqu'il s'en faille beaucoup que cette relation soit telle qu'elle auroit paru au jour, si j'avois pû conserver mes Journaux, ou que j'eusse eu par tout la commodité de dresser de justes Mémoires; sans lui, elle auroit été encore bien moins complete.

Si j'ai oublié bien des choses, je n'ai en récompense rien avancé dont je n'aye

été le témoin, ou qui ne me ſoit venu de la premiere main. Et j'aurois donné cette relation de mes Voyages au Public il y a dix années, ſi des raiſons fortes, & entr'autres deux ne m'en euſſent empêché. La premiere de ces raiſons, eſt que mon frere ayant eu part aux grandes Fermes en France, y avoit ſi mal réuſſi, qu'il s'étoit vû obligé de tout abandonner, & de venir s'établir en Angleterre, où il fait le moins d'éclat qu'il lui eſt poſſible; de peur qu'on n'aprenne de ſes nouvelles à la Cour, & qu'on ne lui faſſe des affaires. L'autre n'eſt pas de moindre poids; elle me touche en particulier. J'apréhendois que mon Livre ne donnât l'envie à quelque Monarque inſatiable de vouloir conquérir le Royaume dont je fais la deſcription, & qu'on me forcât de ſervir de guide à ceux qui ſeroient employez pour une expédition ſi difficile. Je ſuis las de voyager, & mon âge ne me permet plus de ſuporter les fatigues que j'ai endurées autrefois. Mes neveux ſe ſont chargez du ſoin de ce Manuſcrit après notre mort; de ſorte que, lorſqu'on le verra, on peut être perſuadé que mon frere & moi ne ſommes plus au monde.

FIN.

11-1-27
2.00

rais la
ſervir d
ployez po
Je ſuis las
me permet p
que j'ai endur
ſe ſont chargez
après notre mort
qu'on le verra, o
que mon frere & m
au monde.

FIN.